



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

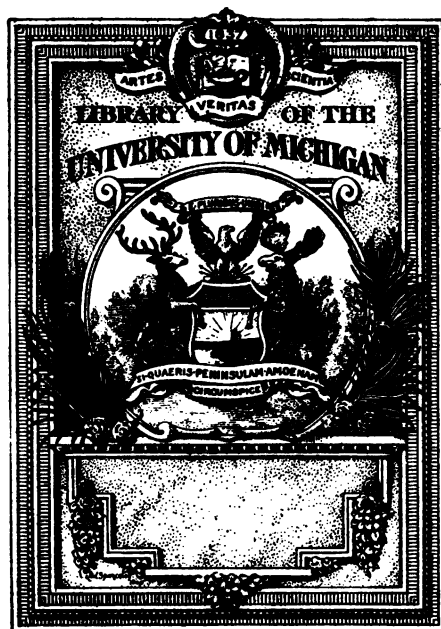
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

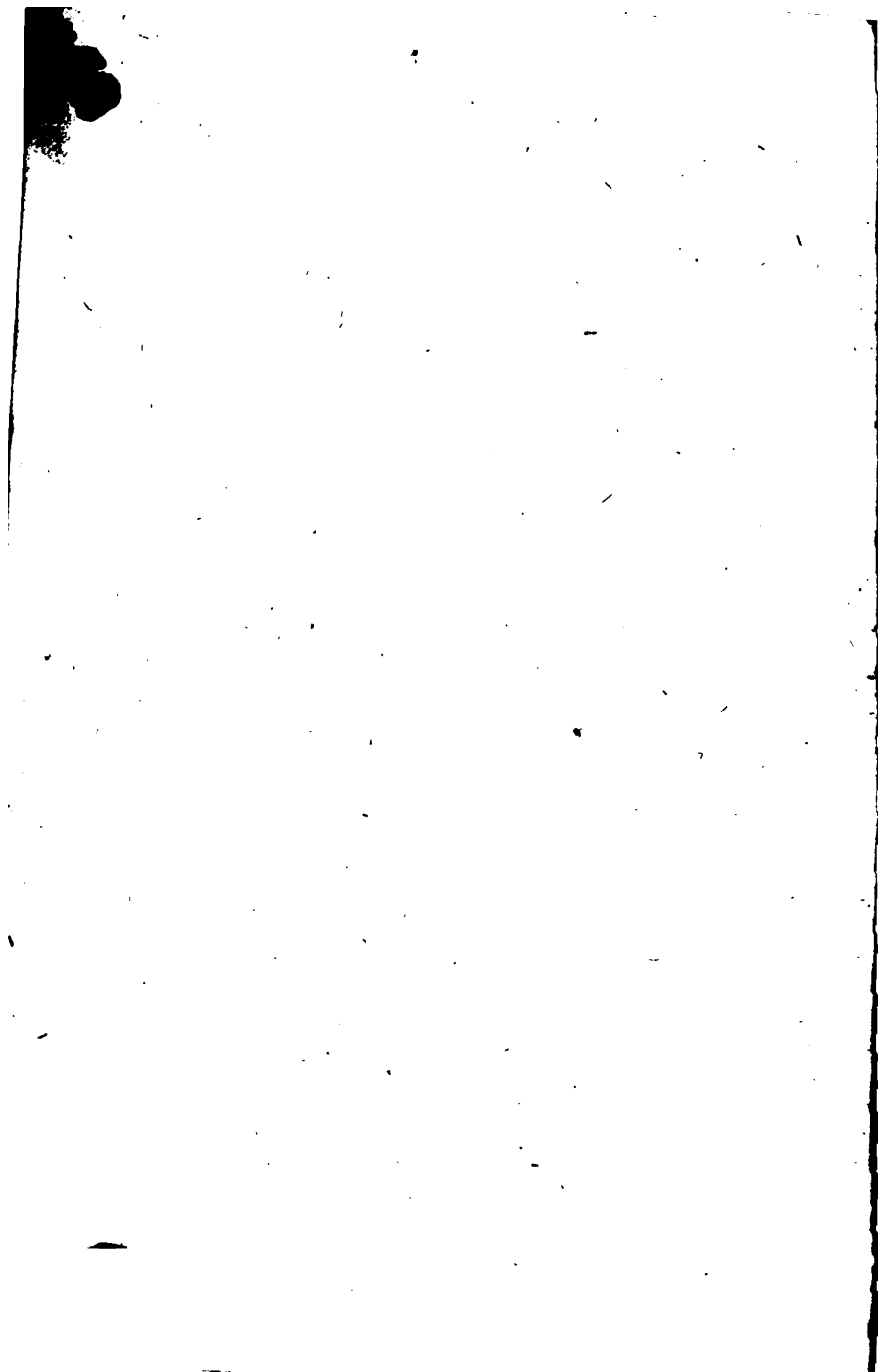
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~3.7.2.4.~~

848  
m 5-5





THEATRE

COMPLET

DEM. MERCIER.

TOME PREMIER.

252. a.

# THEATRE COMPLET DE M. MERCIER.

(4-8312)  
*Avec de tres-belles figures en taille douce.*

---

NOUVELLE EDITION.

---

TOME PREMIER.

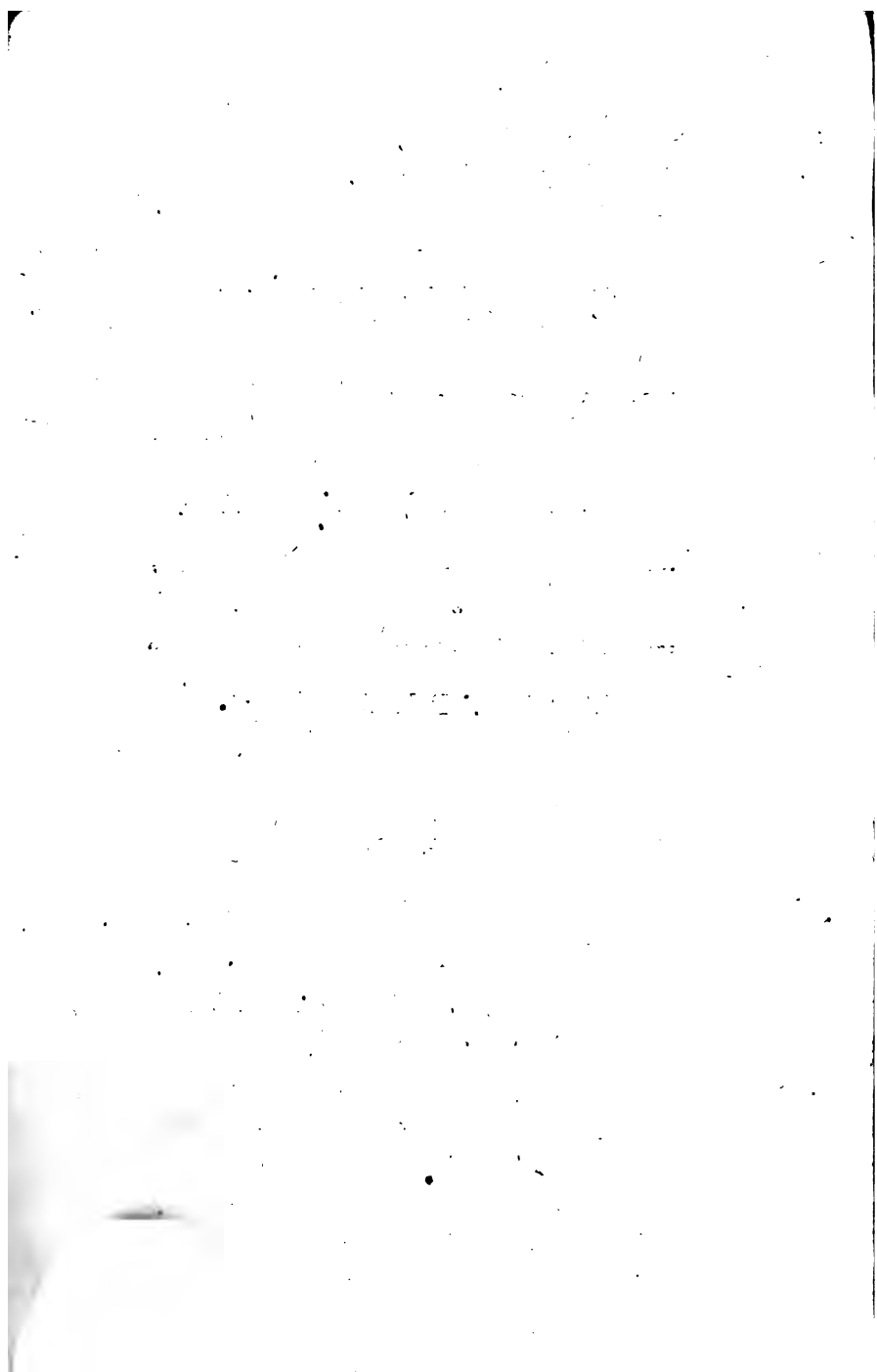


A A M S T E R D A M,  
Chez B. V L A M.

A L E I D E,  
Chez J. M U R R A Y.

---

M D C C L X X V I I I .



# AVERTISSEMENT

D E S

E D I T E U R S.

**L**ES Oeuvres Dramatiques de MR. MERCIER, ont été, si bien accueillies du public à mesure qu'elles ont paru par pièces détachées; elles ont produit, & ont dû produire en effet, une sensation si générale; les éditions qui s'en sont faites ont été si rapidement épuisées, que nous avons cru faire plaisir, & même rendre un service bien réel, aux personnes qui aiment les lectures de ce genre, de les leur présenter de nouveau rassemblées en trois volumes, sous le titre de THEATRE DE MR. MERCIER.

IL seroit assez inutile de vouloir faire ici l'éloge de cet excellent écrivain. Quel est l'homme sensible & bonnête, s'il a lu les drames intéressants de ce peintre de la nature & des mœurs, qui n'ait senti alors s'allumer

#### IV A V E R T I S S E M E N T.

*dans son ame le noble enthousiasme qui embrasa l'auteur lui-même ? qui n'ait versé de ces larmes délicieuses que nous arrache , souvent malgré nous , le tableau habilement contrasté de la vertu malheureuse & triomphante ? C'est là le seul éloge digne de l'homme de génie ; c'est du moins celui qui doit le plus flatter son amour propre. Mr. Mercier l'a mérité cet éloge ; il l'a obtenu , & l'approbation générale & soutenue des ames bonnêtes & sensibles le vengent suffisamment des sarcasmes de l'envie & des criailleries de l'ignorance. Mais nous oublions que ce n'est pas du mérite de Mr. Mercier , & de la bonté de ses ouvrages que nous nous sommes proposés d'entretenir le lecteur. Simples éditeurs de ses ouvrages dramatiques , nous nous bornons à rendre compte de notre travail.*

*IL n'est point d'œil un peu connoisseur qui ne s'apperçoive d'abord combien notre Edition est supérieure à celles que l'on a données à Paris des différentes pièces que nous avons rassemblées. Scrupuleusement attentifs à tout ce qui pouvoit ajouter quelque beauté à ces*

## AVERTISSEMENT. VII

Ouvrage, d'ailleurs si intéressant & si instructif, nous n'avons rien négligé pour en rendre la partie typographique aussi correcte, aussi élégante qu'il nous a été possible. Ce n'est pas un des moindres avantages de notre édition, & l'on sait qu'aujourd'hui c'est là bien souvent le seul mérite de plus d'un livre. Mais si la bonté du papier, la beauté du caractère, l'élégance de l'exécution ne laissent rien à désirer aux connoisseurs, nous osons nous flatter qu'ils applaudiront de même à l'attention que nous avons eue d'emprunter le burin des meilleurs artistes, pour orner d'une estampe de caractère chacune des pièces de notre édition: mérite qui manque à la plupart de celles qui ont paru en France; mérite après tout qui ne doit point paroître indifférent aux amateurs.

IL ne nous reste plus qu'à prévenir nos lecteurs que notre dessein est de compléter ce recueil intéressant, à mesure que l'auteur publiera de nouvelles pièces: & nous osons les assurer d'avance que nous n'épargnerons ni dépenses ni soins, pour que la suite de ce



## VIII. A V E R T I S S E M E N T.

*abbé* réponde , en tout ce qui dépendra de nous , à la beauté , & , nous ne craignons pas de le dire , à la perfection de l'ouvrage que nous leur présentons aujourd'hui.

SURS d'avoir tout mis en usage pour nous prêter au goût du public éclairé , nous nous flattons que notre zèle aura mérité ses suffrages : les obtenir , ce sera nous encourager à de nouvelles entreprises , à de nouveaux efforts pour lui plaire.



J E N-

JENNEVAL

OU LE

BARNEVELT FRANÇOIS,

D R A M E.

*Tome I.*

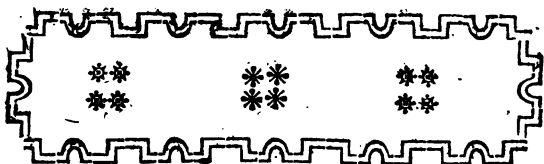
THE

OF

THE

OF

THE



## P R É F A C E

**L**ORSQUE M. Saurin donna *Beverley*, le Public parut désirer qu'on traitât le fameux sujet de *Barnevelt*, ou le Marchand de Londres, qui est comme le pendant du Joueur. La pièce Angloise de Lillo jouit d'une grande réputation; elle le mérite. Il y règne cette vérité; ce pathétique attendrissant, l'âme du genre Dramatique. Les adieux de Truman & de son ami sont admirables; mais la confusion des Scènes, l'intérêt coupé & divisé, le bizarre à côté du sublime, toutes les fautes enfin du Théâtre Anglois empêcheront qu'elle soit jamais représentée sur le nôtre dans la forme où elle se trouve.

Echauffé par le désir de donner un Drame utile, j'ai voulu peindre les suites funestes d'une liaison vicieuse, rendre la passion redoutable autant qu'elle est dangereuse, inspirer de l'éloignement pour ces femmes charmantes & méprisables, qui font un métier de séduire, montrer à une jeunesse fougueuse & imprudente que le crime souvent n'est pas loin du libertinage, & que dans l'ivresse enfin, on ignore jusqu'à quel point peut monter la fureur. J'ai tâché de sur-

monter les obstacles , & d'accommoder ce sujet à notre Théâtre, c'est-à-dire, à nos mœurs.

Le plan du Joueur Anglois étoit simple & assez régulier ; le plan du Marchand de Londres est un véritable cahos , où il est impossible de faire entrer l'ordre & l'unité. Tous les gens de lettres ont conçu l'extrême difficulté qu'offroit un pareil sujet. Il falloit nécessairement mettre sur la Scène une courtisane, la faire parler, la faire agir, montrer un jeune homme livré à ses charmes, abandonné à son génie corrupteur, & l'idolâtrant avec le transport & la bonne foi de son âge. Il falloit en même tems écarter des images capables de flétrir l'ame, & qui l'obsèdent sans cesse à cause du lieu de la Scène. Plus le pinceau devoit être naturel, plus il demandoit à être manié avec art.

C'étoit assez pour moi d'avoir ces conditions à remplir. Je n'ai pas osé aller plus loin. Barnevelt, assassiné de son oncle, revenant les mains teintes de sang, montant sur l'échafaud pour expier un parricide, auroit à coup-sûr révolté les spectateurs. Nous compatissons aux foiblesses, aux infortunes, aux défordres mêmes des passions ; mais nous n'avons point de larmes à donner à un meurtrier. Sa cause nous devient étrangère. Il n'est plus compté dans la société. Son crime pèse à notre ame & l'accable ; rien ne le justifie, rien ne l'excuse à nos yeux, & le Théâtre à Paris n'a pas un pont de communication avec la grève.

Mais comment aussi conserver toute la force théâtrale, & ménager la délicatesse Françoisse qui, dans ce point, me paroît juste & respectable? Comment exposer la passion dans toute son énergie, & ne point perdre le but moral, faire frémir & ne point faire horreur? J'ai conduit le jeune homme sur le bord de l'abîme. Je lui en ai fait mesurer toute la profondeur. Il m'eût été facile de l'y précipiter. Mais j'en appelle à la nation. Auroit-elle vu sans pâlir un forcené guidé par la soif de l'or & par celle de la volupté, qui court plonger le poignard dans le sein d'un homme vertueux? Non, elle eût repoussé le tableau, parce qu'il n'est pas fait pour elle, & qu'elle ne suppose point un parricide au milieu des âmes sensibles qui viennent s'attendrir & pleurer à son spectacle. On peut être ému, effrayé, sans que le Poète ferre le cœur d'une manière triste & désagréable. Faut-il blesser pour guérir? Ne suffit-il pas d'environner l'âme du doux sentiment de la pitié, de ce sentiment vainqueur qui nous replie sur nous-mêmes, & qui triomphe d'une manière aussi douce qu'intime? Croira-t-on que le jeune homme foible & trompé, ne pourra ouvrir les yeux, & sortir de l'enchantement, sans qu'on lui montre dans l'enfoncement du Théâtre la corde, la potence & le bourreau? Et pourquoi dans cette situation attendrissante & terrible, où la voix d'une femme commande un assassinat, ne pas laisser au jeune homme interdit & déchiré un retour à la vertu? Ce retour n'est-il pas naturel, & le nouveau but moral qu'il offre en donnant une idée noble des forces victorieuses que

## P R E F A C E.

nous recevions en nous-mêmes, n'est-il pas fait pour satisfaire autant le Public que le Philosophe?

J'ai donc été obligé d'abandonner la Pièce Angloise, & de faire, pour ainsi dire, un Drame nouveau. J'ai conservé le fond de deux caractères; & j'ai marché seul pour le reste. J'ai regretté de n'avoir pu faire entrer dans ma Pièce plusieurs beautés de l'Anglois: mais ayant suivi un plan tout différent, ces beautés n'ont pu trouver leur place. Enfin, travaillant pour ma nation, je n'ai pas dû lui présenter des mœurs atroces.

Je pourrais donner ici mes idées sur ce genre utile, qui met dans un jour si frappant les malheurs & les devoirs de la vie civile; qui, plus que l'orgueilleuse Tragédie, parle à cette multitude, où repose une foule d'âmes graves & sensibles, qui n'attendent, pour s'ébranler, que le cri de la nature. Je pourrais faire voir que la plupart des Auteurs Dramatiques n'ont malheureusement travaillé jusqu'ici que pour un très-petit nombre d'hommes, que les succès qu'ils devoient attendre, & placer dans l'amélioration des mœurs, n'ont pas répondu à leurs efforts, parce qu'ils ont employé leur génie à tracer des tableaux superbes, mais le plus souvent de pure fantaisie. Quelque beaux qu'ils puissent être, ils ne frappent point le gros de la nation, parce qu'ils n'ont pas un rapport nécessaire avec l'instruction générale. Les écrivains comme les grands, ont semblé dédaigner l'oreille du peuple.

## P R E F A C E.

Chez les Grecs le but de la Tragédie étoit sensible. Elle devoit nourrir le génie républicain, & rendre la Monarchie odieuse. J'entends fort bien Corneille; mais il faut l'avouer, il est devenu pour nous un Auteur presque étranger, & nous avons perdu jusqu'au droit de l'admirer. Nous aimons le poli, & la massue d'Hercule est nouvelle. Corneille enfin devoit naître en Angleterre. Que nous reste-t-il présentement à faire, si ce n'est de combattre les vices qui troublent l'ordre social? Voilà tout notre emploi; & puisqu'il ne s'agit plus de ces grands intérêts, à jamais séparés des nôtres, ce sont mes semblables que je cherche, ce sont eux qui doivent m'intéresser, & je ne veux plus m'attendrir qu'avec eux.

Il est donc singulier que parmi tant d'Auteurs, que leur goût portoit à la recherche & à la peinture des caractères, presque tous aient dédaigné le commerce des habitans de la campagne, ou n'aient vu en eux que leur grossièreté apparente. Quel trésor pour un Poëte moral, que la nature dans sa simplicité! Que de choses à peindre, à révéler à l'oreille des Princes! si je ne me trompe, vu nos progrès dans la Philosophie, ce seroit aujourd'hui au Monarque à descendre au rang des auditeurs, & ce seroit au Pâtre à monter sur la Scène. L'inverse du Théâtre deviendroit peut-être la forme la plus heureuse, comme la plus instructive. Le paysan du Danube paroît un instant au milieu du Sénat de Rome, & devient le plus éloquent des Orateurs.



Avouons que l'art Dramatique n'a pas reçu tout son effet, qu'on l'a resserré dans des bornes étroites, que nous n'avons presque point de Pièces vraiment nationales, que le goût imitateur a pros crit la vérité précieuse, que ces Tragédies où il ne s'agit point des crimes des Têtes couronnées, de ces crimes stériles dont nous sommes las, mais des infortunes réelles & présentes de nos semblables, sont, sans doute, les plus difficiles à tracer; parce que tout le monde est juge de la ressemblance, & qu'il faut qu'elle soit exacte, ou l'effet est absolument nul. Le Poète qui me peindroit l'indigent laborieux, environné de sa femme & de ses enfans, & malgré un travail commencé avec l'aurore, & continué bien avant dans la nuit, ne pouvant sortir des horreurs de la misère qui le presse, m'offriroit un tableau vrai & que j'ai sous les yeux. Ce tableau offert à la patrie, pourroit l'éclairer par sentiment, lui donner des idées plus saines de politique & de législation, démontrer leurs vices actuels, & par conséquent il seroit plus utile à tracer que ces lointaines révolutions arrivées dans des états qui ne peuvent nous toucher en rien.

Je pourrois m'étendre davantage; mais il est trop aisé & trop dangereux de s'ériger en législateur. L'amour-propre, d'une manière insensible & presque naturelle, vous persuade que l'art & vous, ne faites qu'un. Il faut échapper à ce piège où tombe facilement la vanité. Cependant le critique qui n'a qu'un goût étroit, qu'une ame sèche & stérile, s'imaginera que l'art est détruit, parce qu'il est modifié. Il ne sentira pas que l'art n'a fait qu'augmenter les riches-

ses.

## P R E F A C E.

9

ses, & reculer ses bornes. Triste envieux, froid dissertateur, ne sachant pas même prévoir qu'il risquer de rougir le lendemain de ce qu'il a écrit la veille, il osera appeler ce genre le refuge de la médiocrité. Comme si ce n'étoit rien que de peindre avec sentiment & avec vérité; comme si le génie étoit attaché au vêtement Grec, Perse, ou Romain, & dépendoit servilement de tel ou tel personnage!

Quelle comparaison, dit l'Auteur de la Poétique Française, de Barnevelt avec Athalie, du côté de la pompe & de la majesté du Théâtre! mais aussi quelle comparaison du côté du pathétique & de la moralité!

Le vœu général de la nation, je l'oserai dire, est de voir enfin des Drame qui nous appartiennent, & dont le but moral soit plus effectif, comme plus près de nous. Les premiers essais ont été reçus avec transport. Voyez dans toutes nos provinces les succès qu'ont eu le *Père de Famille*, le *Philosophe sans le savoir*, *Beverley*, &c. Chaque citoyen a dit: voilà ce qu'il faut offrir à nos enfans, à nos sœurs, à nos femmes. Voici enfin des leçons qui pourront fructifier dans leurs cœurs. Plus la fable approche des événemens ordinaires, plus elle ouvre dans l'ame une entrée libre aux maximes qu'elle renferme, dit Gravina.

L'homme de génie, qui a fait le *Père de Famille*, pourroit en cette partie enlever tous nos hommages. Ah! s'il prenoit les pinceaux de cette même

main qui a parcouru le vaste champ des arts, comme tous les états de la vie civile, qu'il a vus & fréquentés, recevraient de son ame féconde & brûlante la leçon d'une morale applicable à leurs diverses conditions! & que deviendroient alors devant lui ces Auteurs qui vont chercher hors de leur siècle & de leur patrie une nature énergique qu'ils ont sous les yeux, & qu'ils sont impuissans à peindre.

A mesure que les lumières s'étendent, se fortifient, naissent dans les arts de nouvelles combinaisons. Elles font le fruit du temps, de l'expérience & de la réflexion. Il est réservé, sans doute, au siècle de la philosophie de donner au peuple un genre dont il puisse entendre & reconnoître les personnages. Le système dramatique a visiblement changé depuis Corneille jusqu'à La Chaussée : encore quelques nuances de plus, un nouveau degré de vérité & de vie, & la nation bénira ses Poètes. On doit des éloges, par exemple, à M. D'ARNAUD; il vient de déterminer un nouveau genre de Drame touchant & lugubre; il a présenté les grands combats de la Religion & de l'Amour, ces deux puissances du cœur humain. Il l'a vu tel qu'il est, tel qu'il gémit dans les cloîtres; & combien de cœurs infortunés se sont reconnus dans ses tableaux! Combien d'autres éviteront d'opposer ainsi leur foiblesse à la plus tyrannique des passions! Quelle force, quelle influence les écrivains n'auroient-ils pas sur les esprits, s'ils ne perdoient jamais de vue que les talens ne font rien, s'ils ne se tournent vers un objet utile! Quelle énergie, quel triomphe assuré

# P R E F A C E. II.

n'auroit pas en même-tems notre Théâtre, si, au lieu de le regarder comme l'aïlle des hommes oisifs, on le considéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen! Quel art que celui qui, concentrant toutes les volontés, de tous les cœurs peut ne faire qu'un seul & même cœur! Que de tableaux éloquens nous pourrions enfin exposer en partant de l'heureux point de vue où nous sommes!

---

P E R S O N N A G E S.

**M**<sup>R.</sup> DABELLE, *Chef de Bureau.*

LUCILE, *Fille de M. Dabelle.*

JENNEVAL, *jeune homme faisant son Droit, demeurant chez M. Dabelle.*

BONNEMER, *Caissier de M. Dabelle, ami de Jenneval.*

DUCRONE, *Oncle de Jenneval.*

ORPHISE, *Cousine de Lucile, nouvellement mariée.*

ROSALIE.

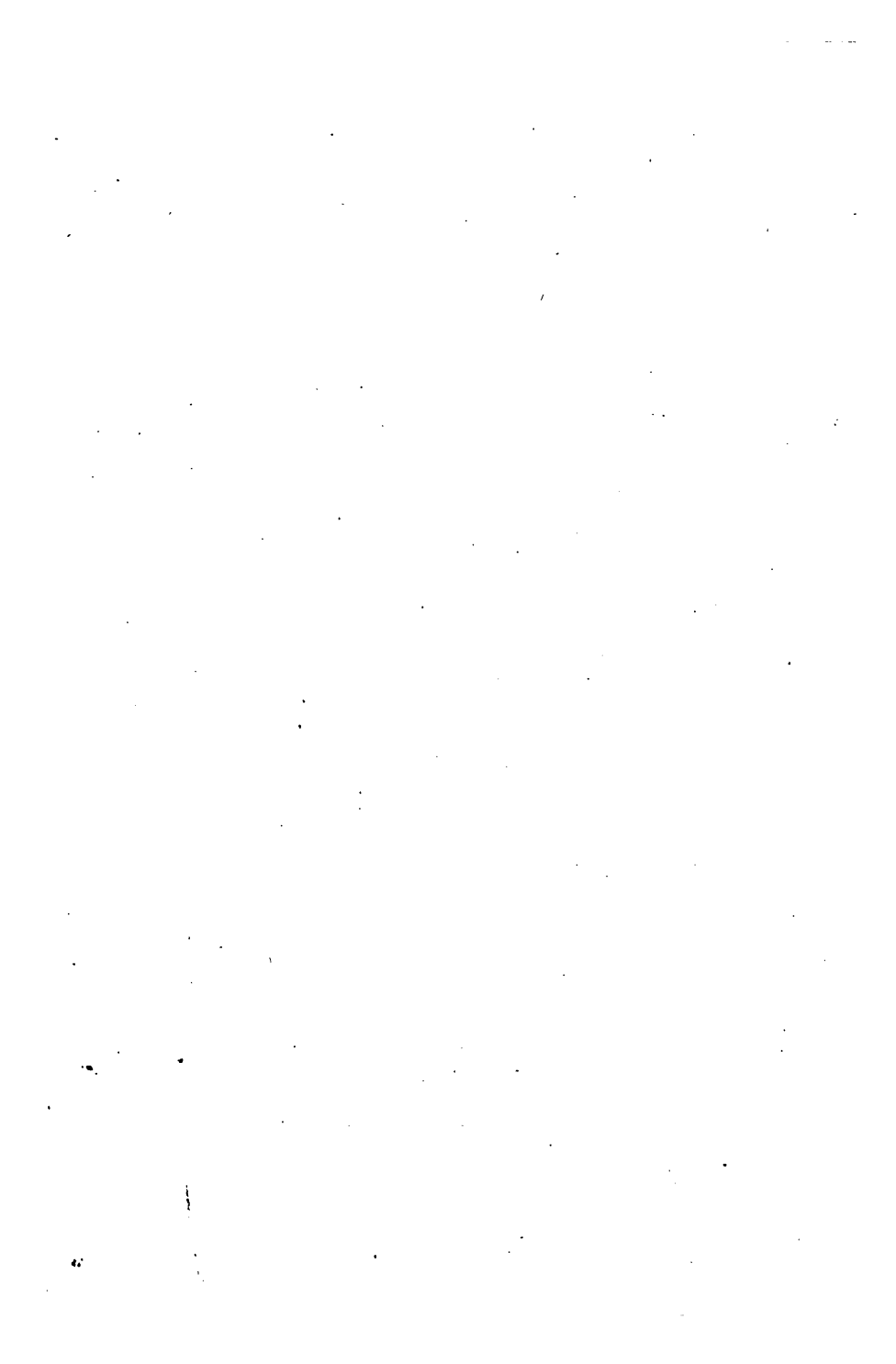
JUSTINE, *servante de Rosalie.*

BRIGARD, *Escroc, Brétailleur, &c.*

UN COMMIS.

UN DOMESTIQUE.

*La Scène est à Paris.*





*G. F. Froeschius fecit*

J E N N E V A L

# JENNEVAL

O U L E

BARNEVELT FRANÇOIS.

---

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

M. DABELLE *seul, assis devant une table couverte de papiers. Il écrit.*

(*Un Commis entre & apporte plusieurs lettres, M. Dabelle les ouvre, & à mesure qu'il les lit, il les rend & dit :*)

**R**ÉPONDEZ tout de suite à ces trois Lettres. . . Faites expédier le Congé à ces Soldats, qui ont rempli le tems de leur engagement. Rendons des Agriculteurs aux Provinces, & ne violons jamais la foi publique. Elle est encore plus sacrée que celle des particuliers. Pressez cette autre expédition : elle est importante, elle intéresse plusieurs malheureux. . .

(*Il a retenu une lettre qui le concerne particulièrement. Il la lit & la tient décachetée à la main. Le Commis se retire.*)

Ce jour est donc fait pour me surprendre. . . (*En*



*élevant la voix.*) Non, non, l'ambition de m'allier avec un homme plus puissant & plus riche que moi ne m'aveuglera point. Je veux que sa main se donne avec son cœur. Malheur au père assez dur pour faire, du saint nœud de l'Himen, un lien tissé par l'intérêt. Comte! votre lettre me fait beaucoup d'honneur; mais si ma fille ne vous nomme point, ma réponse est toute faite.

---

## SCENE II.

M. DABELLE, LUCILE.

*LUCILE allant à son père, & lui baissant les mains avec respect.*

**M**on père!

M. DABELLE.

Bon jour mon enfant. Je t'attendois ce matin avec plus d'impatience encore que les autres jours. Nous devons avoir un assez long entretien ensemble. J'ai bien des choses à te dire, & je désire que Lucile y réponde avec sa franchise accoutumée.

LUCILE.

Vous me parlez toujours avec tant de bonté. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que je crains de ne pouvoir mériter vos éloges . . . Vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre . . . Je ne me suis jamais trouvée embarrassée avec vous; mais combien de fois vous m'avez émue!

M. DABELLE.

Je suis trop loin de me reprocher la douceur dont j'ai usé envers toi pour devoir l'abandonner. Eh ! comment peut-on se résoudre à ne pas traiter son enfant comme soi-même ? Ce n'est qu'aux soins paternels qu'il doit reconnoître celui dont il tient la vie. . . Asseyez-vous, ma fille. . . Je fais vous rendre justice. . . (*En s'animant*) Lorsque l'épouse chérie dont tu me retraces tous les traits , ainsi que les vertus , lorsque ta mère , orgueilleuse de remplir les devoirs qu'impose ce nom sacré , t'allaitoit sur ses genoux , ma Lucile étoit encore au berceau , & dans nos doux entretiens nous parlions déjà de la marier. Au milieu de la joie dont nos cœurs étoient pénétrés , nous jetions pour elle nos regards dans l'avenir. . . (*D'un ton non moins touchant , mais plus sérieux*) Votre mère est morte , Lucile : elle m'a laissé seul au milieu du travail de votre éducation ; mais l'ouvrage commencé par ses mains , formé sur le plus noble modèle s'est achevé de lui-même ; vous me tenez lieu d'elle. . . Mais il est une fin pour laquelle vous êtes née. Chaque âge a sa destination , & quiconque ne la remplit pas , se prépare des malheurs plus grands que ceux qu'il croit éviter. . . Je sens qu'il vous sera dur de vous séparer d'un père ; c'est à moi de vous presser de choisir un époux. . . Il faut que je vous quitte un jour , la tombe où repose votre mère m'attend. Alors ne m'ayant plus , sans protecteur , sans amis , vous resteriez seule. (*Lucile peinte se lève & voudroit parler ; M. Dabelle lui prenant les mains*) Non , ma fille , il n'y a point de réponse à cela. Retenez vos larmes , je

mourrai content, mais ce sera après avoir assuré votre bonheur.

Pefons donc ici nos intérêts : vous vous étonnez tous les jours de voir des maifons , où , fous une apparente tranquillité , regne la difcorde ; des Matres durs ou gouvernés par leurs valets ; des femmes diffipées & fans tendrefle ; des chefs de famille dont l'enfance fe perpétue jufques dans la vieilleffe. O ma fille ! voici l'origine du mal : c'eft que les meilleures qualités le cedent à une trifte opulence. On court après la fortune , on néglige les vertus fociales. Sous le brillant de la richeffe , le cœur de l'homme fe trouve fouvent bien pauvre. On fe voit trompé lorsqu'il n'eft plus tems de revenir fur fes pas. Je vous ai accoutumée de bonne heure à diftinguer le mérite réel de celui qui n'en a que les dehors. Elevée dans la maifon paternelle , vous y avez vu le vrai , le beau , l'honnête. Le vice ne s'eft offert à votre imagination que comme ces fantômes qui fe perdent dans l'ombre. Voici l'age où la raifon fe joint chez vous au fentiment. Voici l'inftant où je dois être récompénfé de mes peines... Je vous l'ai déjà dit , ma fille , plus des trois quarts de mes jours font écoulés... Répondez - moi : aurai - je la confolation de vous laiffer entre les bras d'un époux ? J'ai toujours attendu que votre cœur parlât : je l'avouerai , j'ai épié avec une feçrète impatience jufqu'à fes moindres mouvemens. Digne de choifir , je lui en ai laiffé la liberté. Ma maifon s'eft ouverte à tous ceux qui pouvoient afpirer à votre main. Tous fe font déclarés , & vous qui jouiffiez de ma confiance & de mon eftime , Lucile vous ne me dites rien.

L u.

LUCILE.

Oser me décider sur un choix qu'il n'appartient qu'à vous de faire , mon père , trop de regrets suivroient mon imprudence. Cette liberté m'est à charge. Je m'égare , je me perds dans l'examen des hommes répandus dans la société , & jugeant trop sévèrement les personnes que vous adoptez peut-être , je préfère l'obéissance. C'est la vertu de mon sexe ; & elle convient parfaitement à ma situation. Comment votre fille ne pourroit-elle pas aimer celui que vous aurez choisi pour fils ? nommez - le seulement , je lui trouverai des vertus.

M. DABELLE.

Aucun n'est adopté ; non , crois-en ton père. Si j'écoulois mon cœur , tremblant , irrésolu , je n'oserois jamais prononcer son nom. Je serois plus sévère que toi-même , & la tendresse d'un père surpasseroit encore ta délicatesse. Je ne vois que trop combien les mœurs , de jour en jour plus corrompues , rendent le plus heureux des liens , le plus difficile à former ; mais enfin il est un terme pour se décider. Ne point trouver d'hommes avec qui tu crusses pouvoir passer ta vie , ce seroit faire un outrage à la société. Le jeune homme que tu aimeras , fût-il sans vertus , ne vivra pas longtems avec toi sans les connaître.

LUCILE.

Mon père , épargnez votre fille ; vos louanges l'ont fait rougir.

Tome I.

B

M. D A B E L L E.

C'est par elles que je t'encourage à t'en rendre encore plus digne. Lucile, quand je te loue d'avance de faire le bonheur d'un honnête homme, c'est que je suis sûr que tu le feras. Le rang & les richesses sont à tes yeux comme aux miens de futiles chimères. Tu n'écouteras que la voix de ton cœur. Parle, j'attends ton aveu.

L U C I L E *avec embarras.*

Eh bien je dompte ma timidité. Nommez-moi donc ceux qui se sont déclarés. Si quelqu'un d'eux peut me décider, je...

M. D A B E L L E.

Mais personne n'ignore ce qui attire ici Dorimon, le jeune Voclair. Madame Desmare vient tous les jours pour son fils; M. Versal & le Conseiller se suivent d'assez près. Ils t'ont donné tout le loisir de les connaître, & chacun demande la préférence.

L U C I L E.

Puis-je parler hardiment sur leur compte?

M. D A B E L L E.

Il le faut, ma fille.

L U C I L E.

Eh bien, je ne vois dans aucun d'eux celui que je nommerai mon époux. M. Dorimon se déguise trop à mes yeux. On voit qu'il tremble de se montrer tel qu'il est. Il me semble appercevoir en lui un caractère qu'il n'est pas facile d'approfondir, & je

redoute un homme impénétrable. Pour le jeune Vo-clair, il est tout superficiel. Il ne m'a pas encore dit un mot qui serve à me prouver qu'il puisse penser. Le fils de Madame Desmare est un homme trop indécis pour que je penche jamais en sa faveur. Je l'ai vu dans une heure changer trente fois d'avis au gré de ceux qui se jouoient de sa volonté. Le Conseiller a eu le malheur de se voir trop jeune en place; il n'a rien appris; il tranche, décide, & se croit juge-né de l'Univers: je l'ai trouvé trop grave pour de petites choses, & trop inconséquent pour des affaires où l'intérêt général se trouvoit compromis. Quant à M. Versal, il ne m'a fait jusqu'ici la cour qu'en paroissant sous un habit plus élégant que celui de la veille; il semble n'exister que par ses belles dentelles & par les fleurs de sa veste. Enfin j'ai beau vouloir trouver un mérite qui m'attache, je ne vois autour de moi qu'un éclat emprunté. Est-ce ma faute si vous m'avez rendue si difficile? Celui qui vous appellera son père ne doit-il pas posséder quelque-une de vos qualités?

M. D A B E L L E.

Peut-être y suis-je, le Comte de Stal; qu'en penses-tu?

L U C I L E avec étonnement.

Le Comte, mon père!

M. D A B E L L E en souriant.

Voici sa lettre, vous me dicterez la réponse. (*Lucile reçoit la lettre & la lit*) Mais dis-moi tout de suite si c'est lui. Devenir Comtesse est un appas à faire tourner une tête!

N N E V A L.

LUCILE, *avec noblesse. de son air*  
seulement, tout ce clinquant ne m'éblouit pas.  
me représente le Comte dépouillé de ses titres &  
de ses biens. Je ne vois pas qu'il mérite de l'emporter sur ses rivaux. Je ne l'aime point.

M. DABELLE.

Et tu n'aimerais personne?

LUCILE, *hésitant*.

Non, mon père.

M. DABELLE, *d'un ton affectueux & ferme*.

Lucile! me parlez-vous vrai?

LUCILE.

Vous me pressez... Vous m'arrachez un secret...  
Mais comment résister à l'ascendant de vos bontés?...  
Comment vous taire... Il faut vous obéir.

M. DABELLE.

S'il est des secrets que tu ne puisses épancher dans  
le sein d'un père qui te traite en ami, je ne demande  
plus rien.

LUCILE, *avec tendresse*.

Je n'aurai jamais d'autre confident que vous. Vous  
me guiderez, vous me consolerez... Je crains d'aimer...  
Je crois que j'aime... Je fais un effort sur moi-même,  
c'est le plus grand, sans doute... Mais du moins n'oubliez pas...

M. DABELLE.

Eh! ma fille, méconnoitrois-tu ton père?

LUCILE.

Le cœur me bat : pourquoi donc suis-je si tremblante ?

## SCÈNE III.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

*(Bonnemer est entré à pas lents, le front baissé, les bras croisés.)*

M. DABELLE.

**V**OICI Bonnemer. *(A part.)* Il paraît affligé. *(Haut.)* Qu'avez-vous mon ami ?... Vous me paraissez tout troublé. Puis-je savoir quel chagrin ?..

BONNEMER, d'un ton triste.

Ah ! Monsieur, on est bien trompé dans ce monde. Il faut renoncer désormais au doux plaisir de la confiance. Tel qui porte une physionomie honnête, porte une physionomie menteuse. Dans ce siècle la jeunesse est impénétrable. Cette Ville malheureuse est si propre à favoriser, à entretenir ses désordres. Qui l'eût dit ?... Jenneval... Malheureux jeune homme !

M. DABELLE, surpris.

Eh bien Jenneval ? *(A sa fille qui fait un mouvement pour se retirer.)* Demeurez ma fille, nous devons reprendre notre entretien.



B O N N E M E R.

Monfieur, j'ai connu fon père. Nous fûmes amis trente ans. Il mourut dans mes bras. Il m'a recommandé fon fils en expirant. Veillez fur lui, me dit-il, guidez fa jeunesse; il fera fufceptible de grandes paffions; préfervez-le des malheurs qu'elles enfantent. Se pourroit-il qu'une fource auffi pure fe fût corrompue, qu'il eût dégénéré de ce fang vertueux? Il paroiffoit fi fage, fi rangé!.. Non, c'eft une chofe, qui me paffe encore... Malheureux Jenneval!

L U C I L E, *a part.*

O ciel! Que va-t-il annoncer?

M. D A B E L L E.

Eh bien; qu'a-t-il fait Jenneval? Poffédez-vous.

B O N N E M E R.

Ah! vous allez être pénétré de douleur. Ce jeune homme, dont vous m'avez vu l'ami fi zélé, n'eft plus digne de mon amitié. Il m'a trahi.

M. D A B E L L E.

Comment?

B O N N E M E R.

Je favois chargé d'aller recevoir cette lettre de change que je dois rembourfer demain en votre nom. Eh bien, Monfieur, j'ai des nouvelles positives qu'il a reçu l'argent, & depuis ce jour je ne l'ai point revu.

LUCILE, *à part.*

Malheureuse ! cache ton trouble.

M. DABELLE, *froidement.*

Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit à la campagne, chez son oncle, depuis quatre jours ?

BONNEMER.

Et voilà ma faute. J'ai voulu cacher quelque tems la sienne. J'ai déguisé la triste vérité pour lui donner le tems du repentir. C'est moi qui ai introduit Jenneval dans cette respectable maison, l'asile des vertus. Il obtint votre estime, je voulois la lui conserver ; mais hélas ! c'est un jeune homme perdu. Qu'il me cause de chagrin ! J'ai cru que la seule idée de mes inquiétudes le ramèneroit vers moi ; mais on l'a vu promener ses pas dans une de ces maisons écartées, où la débauche sans doute entretient ses tristes victimes. Jugez si je dois encore l'adopter pour mon ami, & si je n'ai pas des larmes à verser sur cette ame honnête qu'un moment a corrompue. Je reculois toujours, enfin il a bien fallu vous tout avouer.

M. DABELLE.

Ce que vous venez de m'apprendre m'étonne & m'afflige. Je lui ai connu de la droiture, des mœurs ; cette action est bien contraire à son penchant naturel ; mais la fougue, l'emportement, la jeunesse, l'exemple... On l'aura séduit, mon cher Bonnemér, on l'aura séduit. Vous avez besoin de courage & de vigilance. Agissez, mais prudemment ; taisez cette aventure. Un mot prononcé dans la première chaleur du

ressentiment a fait quelquefois un tort irréparable ; deux mille écus ne font rien ; mais perdre un cœur sensible & bien né, voilà ce qu'il est important de prévenir. Souvent une imprudence a reçu dans la bouche de la malignité tous les caractères du crime , & l'on a flétri pour le reste de ses jours un homme vertueux , mais foible. Tout en l'observant, ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même , marquez-lui encore de l'estime ; s'il revient repentant, il aura toujours les mêmes droits sur mon cœur. Courez, arrachez-le au vice , il reconnoîtra votre voix , il sentira le remords & nous le retrouverons tel que je l'ai connu.

B O N N E M E R , *en regardant Lucile.*

Ah ! Mademoiselle , quel père , & pour moi quel ami ! ( à M. Dabelle ) Votre générosité réveille la mienne. La pitié succède à mon indignation. Comment ne serois-je point indulgent ? c'est vous qui m'en donnez l'exemple.

M. D A B E L L E.

Les momens sont chers. Prévenez les progrès rapides de la corruption ; mais couvrez sa faute du voile le plus secret. Faites-lui même entendre que je n'ai rien appris. Que la honte s'éveille dans son âme sans qu'il connoisse l'affront ; car quiconque se voit une fois avili n'a plus le courage de rentrer dans le sentier de la vertu.

B O N N E M E R.

Ah ! Que ne peut-il vous entendre !

## SCENE IV.

M. DABELLE, LUCILE.

M. DABELLE.

**M**A fille, cet honnête homme nous a troublés. Mais tu pleures, tu t'attends sur cet infortuné qui s'égare... Va, il peut se relever de sa chute & tirer un plus grand éclat de sa faute même... J'ai vu tes larmes, embrasse-moi, & surtout ne me déguise plus rien.

LUCILE.

J'étois prête à céder à vos instances, mon père. Imprudente! j'aurois prononcé peut-être un nom qui, l'instant d'après, m'eût fait rougir... Non, souffrez que je vous rende le droit qui vous appartient; est-ce à moi de choisir, quand vous-même êtes embarrassé... Que d'exemples effrayans pour une fille craintive!... Vous le voyez, Jenneval & tant d'autres dont la conduite paroïsoit exempte de blâme... La jeunesse se corrompt de plus en plus; & comme vous le disiez il y a un instant, le mariage; dans ce siècle, est un nœud trop dangereux à former... Laissez-moi toujours vivre auprès de vous. Je vous en conjure au nom de vos bontés. Croyez que le plaisir de vivre avec un père peut balancer celui d'avoir un époux. Pourquoi tant craindre d'un avenir dont le ciel prendra soin?

M. DABELLE.

J'interprète ton silence, ma chère fille, il m'intéresse, il me touche... Va, mon enfant, je sais qu'il est un âge. qu'il est des passions... Mais elles ne seront pas plus fortes que l'amitié, que les principes d'honneur, que la vertu... Calme-toi.

LUCILE.

Pardonnez à votre fille,...

UN DOMESTIQUE entre.

Monsieur, M. Jenneval demande à vous parler en particulier.

LUCILE.

Je ne supporterai jamais la vue... Ah! mon père, souffrez que je me retire.

M. DABELLE.

Allez, ma fille.

LUCILE fait deux ou trois pas, & revenant, elle dit.

Cependant si vous étiez fâché contre moi, j'aime-rois mieux vous dire tout.

M. DABELLE.

Va, mon enfant, ton cœur ne peut être longtemps à mes yeux une énigme difficile. (*seul*). En croirai-je mes soupçons! Ciel! change son cœur, ou du moins rends digne du sien le cœur qui s'est égaré.

## S C E N E V.

M. DABELLE, JENNEVAL.

*JENNEVAL entre en regardant s'ils sont  
seuls.*

**M**ONSIEUR, j'ai longtems balancé la démarche que je viens faire... Je marche en tremblant, je parcours avec effroi cette maison qui m'est si connue... Coupable, je n'ose lever les yeux vers vous. Ah! Dieu, qu'il est cruel de porter la confusion sur le front & le remords dans le cœur... J'ai été un ingrat, j'ai trahi la confiance d'un bienfaiteur, j'ai mis votre ami, le mien, dans le plus cruel embarras. Plaignez-moi, plaignez un malheureux jeune homme qui chérit l'honneur & qui a fait une action déshonorante. Mais quelque étonnante que vous paroisse ma conduite, je ne puis accuser ici l'emploi que j'ai fait de cette somme: je la dois, c'est une dette sacrée; c'est la première sans doute que j'acquitterai... permettez qu'à l'instant même je vous offre des engagemens...

M. DABELLE.

Quels sont ces engagemens, Monsieur?

JENNEVAL.

De vous signer une obligation dont vous me dis-

serez la forme. Je suis encore en tutelle; mais bientôt j'espère....

M. D A B E L L E.

Jenneval, répondez-moi, & osez me regarder. Quelque affaire secrète, quelque accident imprévu vous auroit-il forcé à détourner le dépôt qui vous étoit confié?

J E N N E V A L.

Rougirais-je devant vous si je n'étois que malheureux? Viendrais-je le front baissé subir l'affront?... Vous me pardonneriez; Monsieur, que je ne me pardonnerois pas à moi-même. Je pourrais inventer ici quelque excuse pour colorer ma bassesse; mais ma bouche ne fait point proférer un mensonge... N'attendez de moi aucun autre aveu. Dans un trouble inexprimable & nouveau pour mon cœur, je me trouve emporté malgré moi; voilà tout ce que je puis vous dire.

M. D A B E L L E.

Emporté malgré vous, foible jeune homme! Vous le croyez... Ajoutez un pas de plus à la démarche que vous venez de faire, & je vous réponds de l'estime universelle. Votre sensibilité a besoin d'un frein puissant qui la réprime. Si les passions nous égarent, la voix d'un ami peut nous remettre dans le sentier que notre aveuglement abandonnoit. Il peut nous guérir, nous consoler... Ma maison est toujours à vous, cher Jenneval, demeurez-y, & puisse l'air qu'on y respire, faire rentrer dans votre ame le calme & la tranquillité de la raison.

JENNEVAL, *du ton le plus touché.*

Je me sens indigne de l'habiter désormais. Je ne suis pas né pour ce paisible asile. Son souvenir ne me quittera point, mais il sera toujours comme un poids accablant qui pèsera sur mon cœur... Par pitié oubliez-moi... Ne me laissez pas voir tant de bontés, faites plutôt éclater votre indignation... Abandonnez un homme qui s'est avili, & ne songez qu'à ce qu'il vous doit.

M. DABELLE.

Ce que vous me devez n'est rien en comparaison de ce que vous vous devez à vous-même... Vous parlez d'engagemens... Si vous ignorez ceux que vous avez contractés avec moi, malheur à vous ; votre dette ne s'acquitera jamais ; vous avez de la grandeur d'ame, ne la poussez point jusqu'à l'orgueil. La vertu n'est pas bornée à ne commettre aucune faute, mais à réparer celles qu'on a commises. Consultez l'honneur & vos devoirs, & venez me parler ensuite. Vous ne m'avez vu ni chagrin ni sévère ; si votre cœur s'obstine à vouloir conserver des secrets aussi mystérieux que les vôtres... Vous les garderez, Monsieur. *(Il fait quelques pas pour s'en aller & revient en disant.)* Jenneval, écoutez. Vous n'avez rien perdu de mon estime & de mon amitié ; je vous le répète. Attendez ici Bonnemere ; vous avez besoin d'un ami sage & prudent & je me plais à penser que vous méritez encore d'avoir un tel ami.



## S C E N E VI.

J E N N E V A L, *seul.*

J'ÉTOIS prêt de tomber à ses pieds. Qui m'arrêtoit?... Rosalie, Rosalie, laisse-moi respirer. Tu maîtrises tout mon être. Tout ce qui n'est pas toi n'a plus d'empire sur mon ame... Cruelle! tu semblois me promettre le bonheur... Hélas! au lieu de te rendre heureuse, je me perds avec toi; c'est pour toi seule que j'aspire à des biens dont je savois me passer... Que le séjour de cette maison me paroit tranquille!.. Où est le temps que je pouvois l'habiter sans rougir?... Où retrouver ce calme délicieux qui m'accompagnoit près de Lucile?... Quel doux sentiment me faisoit frémissir à l'aspect de son père?... Je le regardois déjà comme le mien... Sa candeur, ses vertus... Ai-je oublié jusqu'à sa tendresse? Rosalie, Rosalie, ah! pourquoi l'amour que tu m'inspires, m'emporte-t-il tout-à-coup si loin de mes devoirs?... Lucile ne m'a jamais rendu coupable... Fuyons ces lieux où chaque objet me fait un reproche... Souveraine de mon cœur, l'ascendant de tes charmes m'entraîne... Je ne puis te résister... dispose de mes jours. Heureux ou malheureux, mon sort est de vivre à tes genoux.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

*La Scène représente l'appartement de Rosalie. L'ameublement est neuf. Une toilette est toute dressée : Rosalie est dans un déshabillé élégant.*

## SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE, en se regardant dans le miroir.

**C**OMMENT me trouves-tu ce matin : J'ai peu dormi, mes yeux ont, je crois, perdu quelque chose de leur vivacité.

JUSTINE.

Oh, je vous conseille de vous plaindre. Jamais vos grands yeux noirs n'ont été plus doux & plus brillants, & je ne fais quel air de tendresse répandu sur votre physionomie la rend charmante, & votre sourire... Vos yeux font tout ce qu'ils veulent faire... Hier encore, Jenneval les contemploit avec un transport si vrai & toujours si nouveau que je prenois du plaisir à le considérer dans l'extase de l'amour.

ROSALIE.

De sorte que Jenneval te parait toujours beaucoup amoureux de moi?

JUSTINE.

A mesure qu'ils jouissoient, ses regards devenoient plus avides : ce jeune homme brûle d'une flamme bien sincère.

ROSALIE.

Il est aimable, je l'avoue; mais il a un défaut.

JUSTINE.

Lequel, s'il vous plaît?

ROSALIE.

Mais c'est de n'avoir pas seulement dix mille écus de rente. Il a le cœur tout neuf, & l'esprit romanesque. J'ai soin d'entretenir cette ardeur respectueuse. Il est homme à grands sentimens; & rien n'est assurément plus étrange dans le siècle où nous vivons. Il ne manque point d'esprit, mais il est ombrageux, timide, indécis, quoique d'un caractère sensible. Cependant il est héritier d'une assez grosse fortune, il est docile à ma voix, il m'idolâtre. Alons, toute réflexion faite, je dois vivre avec lui.

JUSTINE.

Vous avez raison. Avec votre esprit & votre beauté que chacun admire, profitez de vos jours brillans pour vous assurer un jeune homme libéral & passionné. Que mon exemple vous serve de leçon. Une maladie de six mois m'a volé tous mes attraits & avec eux mes plaisirs & ma fortune. Autrefois l'on me servoit, & ce m'est un bonheur aujourd'hui de vous servir.

ROSALIE.

Va, les hommes sont nos plus grands ennemis.

Leurs

Leurs soins sont intéressés & barbares ; ils sont tous ingrats , & ils osent encore nous mépriser ; une guerre secrète regne entre nos deux sexes , ce sont des tyrans qui veulent nous ployer sous leur joug , mais plus foibles nous devons avoir recours à l'artifice , & paroître le contraire de ce que nous sommes ; ainsi nous nous vengeons... Puisque je maîtrise Jenneval , je puis espérer qu'enfin... Oui , de la réserve sans dureté , quelques nuances fines d'amour , mais sans foiblesse ; voilà tout ce qu'il faut pour le soumettre... Mais il y a une heure que je devrois être en état de paroître... Quand Jenneval viendra , qu'on l'annonce... Enfin , voici Brigard.. Allez...

(Justine sort.)

## S C E N E II.

R O S A L I E , B R I G A R D .

(Il doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit.)

B R I G A R D .

J'AUROIS donné cette nuit ma vie pour une obole. J'ai joué d'un malheur effroyable ; j'ai perdu tout ce qu'on pouvoit perdre .. J'ai du noir dans l'ame.

ROSALIE, *avec familiarité*.

Libertin! Tu n'es donc pas trop satisfait de ta journée? Et depuis, as-tu été aux informations?

BRIGARD.

Oh, je n'y ai point manqué. Jéneval n'est point riche par lui-même, comme tu l'as fort bien deviné; mais il a un oncle opulent dont il est l'unique héritier. Le jeune homme est encore sous la tutelle de cet oncle qui vit à la campagne à quatre lieues d'ici. On me l'a peint comme un homme fort bizarre; dur...

ROSALIE, *à part*.

Cet oncle est donc bien riche?

BRIGARD.

Oui; de plus, avare.

ROSALIE.

Et combien de tems peut-il vivre encore?

BRIGARD.

Mais dix à douze années. Il peut pousser jusques-là.

ROSALIE.

Dix à douze années! ô ciel!

---

**S C E N E III.**

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE.

**M**ONSIEUR Jenneval, Mademoiselle.

ROSALIE, à Brigard.

Vite, passe de l'autre côté.

BRIGARD, en s'en allant.

Au revoir.

---

**S C E N E IV.**

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

*(Rosalie prend un air riant & agréable. Jenneval la salue, la regarde tendrement, & lui baise la main.)*

JENNEVAL.

**A**H! chere Rosalie, je ne trouve qu'ici le bonheur & la joie. ... Non, jamais je n'ai eu plus de besoin de me trouver auprès de vous.

R O S A L I E.

Mon cher Jenneval, qu'avez-vous? Et que vous seroit-il arrivé?

J E N N E V A L.

Rien que je n'eusse dû prévenir.... Rosalie, je voudrais être seul un moment avec vous.

*(Rosalie fait un signe à Justine qui sort, & fait asseoir Jenneval à côté d'elle. Jenneval continue.)*

Me croirez-vous, chère Rosalie. Je vous répète que je vous aime, je vous le dis du fond de l'âme, & je venois dans le dessein de rompre avec vous pour jamais.

R O S A L I E.

Avec moi, ciel! Comment?

J E N N E V A L.

Mon cœur est sur mes lèvres. Chère Rosalie, retenez vos larmes.... Ecoutez-moi... Je ne puis parler.

R O S A L I E.

Vous m'étonnez, vous m'inquiétez..... Jenneval que voulez-vous dire?

J E N N E V A L.

Que je suis un malheureux indigne de vous & de l'estime des hommes..... Vous allez rougir de m'entendre.... Mais avant que l'aveu échappe de ma bouche, dites: m'aimez-vous, Rosalie? Si vous ne m'aimez pas avec passion, je suis perdu.

R O S A L I E.

Pouvez-vous insulter à ma tendresse par un sem-

blable doute? Ah! Jenneval, si j'ai évité quelquefois vos regards, vos transports, c'est qu'un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fière. Le ciel en me donnant la sensibilité, m'a fait là un présent bien dangereux... Oui, vous êtes un ingrat, si vous pensez ce que vous dites.

J E N N E V A L.

Je ne doute plus de votre amour, mais puisque ce cœur est à moi, il me pardonnera.... Je ne dois plus hésiter.... Lorsque je vous vis pour la première fois, Rosalie, ce fut de ce moment que je sentis la douleur de n'être pas né riche. Cependant n'écoutez pas cet amour dont vous daignez m'assurer encore, vous vites en moi sent l'heureux mortel à qui vous accordâtes votre confiance. Mon bonheur eût été parfait, si ma fortune présente eût répondu à mes desirs. Je n'eus jamais la force de vous avouer que mes moyens étoient au-dessous de ce que vous pouviez attendre; mais ne pouvant en même tems vous voir former d'inutiles souhaits, j'ai tout tenté pour vous prouver mon amour; je suis loin de vanter mon zèle; que dis-je? C'est à vos pieds que je viens rougir de m'être déshonoré; je vais perdre votre estime, mais souvenez-vous que sans l'amour le plus extrême, je serois encore innocent.

R O S A L I E.

Et de quel crime êtes-vous donc coupable?

J E N N E V A L.

J'ai trahi la confiance d'un homme respectable que je n'ose plus nommer mon ami... Ces deux mille écus que je remis entre vos mains, il y a



huit jours, tant pour fournir à cet ameublement, qu'à notre dépense; cet argent n'étoit point à moi, . . . J'ai tâché de dérober jusqu'ici à vos yeux les remords qui me tourmentoient..., J'ai des espérances; mais pour le moment je me trouve sous la loi d'un tuteur.... Est-ce assez m'humilier à vos yeux?... A présent, osez me répondre, m'aimez-vous encore?

R O S A L I E.

Vous croyez donc que c'étoient ces richesses qui m'attachoient à vous.... Vous me faisiez cette injure, vous Jenneval! Ah! reprenez vos dons. Si je les ai acceptés, c'est parce que c'étoit votre main qui me les offroit. Je n'ai point eu cette fausse délicatesse qui tient à l'orgueil ou à l'indifférence. Je n'ai point rougi de tout partager avec celui à qui j'avois donné mon cœur.... Oui, ja suis piquée, mais c'est de votre défiance. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé avant de commettre une telle imprudence, je vous l'aurois épargnée?... Je vous aime toujours, Jenneval, ouvrez-moi votre cœur: quels sont aujourd'hui vos desseins?

J E N N E V A L.

Sans cet aveu qui me charme & qui me rend pour toujours à vous, j'allois fuir pour ne reparoitre jamais à votre vue. Pardonnez, je vois que vous ne m'aimez que pour moi... Je sors de chez ce digne homme que j'ai trompé. Guidé par le repentir, je me suis offert à toute l'indignation que je méritois. Il m'a parlé avec bonté, & j'ai mieux apperçu toute la honte qui m'environnoit. Je ne puis la supporter plus longtemps. (Avec

*Jen.* Je suis sûr de toute ta tendresse, chère Rosalie... Eh bien, ayons ce courage que l'amour inspire. Que l'amour nous tienne lieu de richesses coupables... Est-il de plus doux plaisir que la paix de l'ame? Allons habiter un simple réduit où nous goûterons le bonheur sans remords. Qu'importe un séjour moins brillant à deux cœurs qui s'aiment! Je vendrai ces meubles qui me reprochent ma honte. Je restituerai la somme que j'ai détournée. Un jour viendra, Rosalie, que le ciel couronnera notre confiance. Pour vivre obscurs, nous n'en vivrons pas moins heureux. Que dis-je? Rentré en grâce avec cet ami qui m'aime & que j'estime, je n'aurai plus de remords, & tous nos jours couleront paisibles & fortunés.

R O S A L I E.

Mon ami, vous parlez de remords, comme si vous étiez un grand criminel. Je vous ai écouté patiemment. J'estime la noblesse de votre ame, mais son excessive sensibilité vous abuse. Pour avoir commis une faute, au fond très-réparable, faut-il connaître le désespoir? Vous poussez toujours les choses à l'extrême. Cela est dans votre caractère, & c'est un défaut. Songeons paisiblement aux moyens d'accorder ce que vous devez à l'honneur; mais en même-temps ce que vous devez à vous-même pour votre propre félicité. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un oncle assez riche de qui vous attendiez un jour?

J E N N E V A L.

Ah! De qui me parlez-vous? Son nom seul m'ins-

pire l'effroi. Si jamais il découvroit notre liaison, je ne saurois comment me dérober à son ressentiment. Homme sévère, inflexible... Non, Rosalie, jamais je n'aurai recours à lui; & ce qui doit hâter encore plus une juste restitution, c'est la crainte trop bien fondée que ma faute ne parvienne bientôt à son oreille.

R O S A L I E.

Vous ne m'avez point entendue, Jenneval. De grace, n'outrez rien. Point de déclamation. Répondez-moi: a-t-on paru bien furieux contre vous chez M. Dabellé?

J E N N E V A L.

Je vous l'ai dit: on m'a reçu avec trop d'indulgence, & c'est ce qui me déchire le cœur.

R O S A L I E.

Eh bien, on ne vous voit donc pas si coupable que vous vous imaginez l'être. En homme habile, profitez de cette bienveillance. Ne sauriez-vous prendre des arrangemens avec ces personnes qui vous connoissent & vous estiment? Elles n'ignorent pas que l'héritage de votre oncle ne sauroit vous manquer. Il n'est pas immortel. Un emprunt légitime n'est défendu, ni par les loix, ni par l'honneur. Ce conseil que je vous donne, au moins, Jenneval, vous le verrez par la suite, est parfaitement désintéressé. Jeune, & dans l'âge où vous devez paroître, laisserez-vous échapper ce tems heureux qui fuit & ne revient plus. Vous ne me ferez pas l'injure de penser que j'aie ici quelque vue d'intérêt... (*du ton le plus tendre.*) Va mon cher Jenneval, un réduit

obscur, une vie solitaire, une chaumière dans un village, tout me sera égal, pourvu que je la partage avec toi... Je veux ton bonheur, & je t'aime trop pour y renoncer; mais toi, Jenneval, tu n'es pas assez décidé.

J E N N E V A L :

Parlez, & je vous jure de l'être.

R O S A L I E.

Garde-toi donc de former le projet de vivre dans cette médiocrité honteuse, qui attire à coup sûr le sourire du mépris. Crois-moi, je connois le monde. Il pardonne tout hors les ridicules, & la pauvreté est le plus grand à ses yeux. Si tu ne t'y présentes pas avec un certain éclat, mieux vaudroit n'y jamais paroître. Le monde juge l'habit, la demeure, la dépense: tout cela tient à l'homme. Le monde peut juger fausement; mais il juge ainsi. Use de toutes les ressources que tu peux avoir. Quelque argent anticipé sur tes revenus futurs, au lieu de renverser ta fortune ne peut que l'établir plus sûrement. Les gens riches ou ceux qui paroissent l'être, s'attirent les uns les autres & forment un corps séparé. ~~Un étranger~~ n'y est point admis, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. ~~Il faut semer l'argent pour le recueillir en suite.~~ Sans un coup décisif, Jenneval, vous ne ferez que languir, & vous perdrez avec vos plus belles années jusqu'à l'espoir de vous faire un état. C'est donc une sagesse, une prudence; je dirai plus, une économie de forcer le crédit en cas de besoin. Mon bon ami, il n'y a donc qu'une ter-

reur enfantine, ou une inexpérience absolue qui ait pu vous empêcher jusqu'ici d'avoir recours à ces moyens utiles. Je ne vous prescris point la prodigalité. Je désire seulement que vous vous mettiez en état de vous faire honneur de ce qui vous appartient. Si vous avez des amis, leur bourse doit vous être ouverte. On s'intrigue, on s'arrange. On trouve un peu d'un côté, un peu de l'autre. Un jour vient qui paie le tout. Que dis-je ? Le jour où vous sortirez de tutelle n'est pas si éloigné. La nation est partagée en deux portions : en gens qui prêtent & en gens qui empruntent. Pourquoi rougiriez-vous de faire ce que fait la moitié du monde ?

J E N N E V A L.

Je sens la force de vos raisons. Mais, soit ignorance, soit timidité, soit répugnance secrète, mon cœur a toujours hésité.

R O S A L I E.

Si vous m'eussiez parlé plutôt, au lieu de commettre une telle étourderie, j'aurois pu vous indiquer...

J E N N E V A L.

Se peut-il ? J'oserois espérer...

R O S A L I E.

Je veux vous laisser un peu de regret d'avoir manqué de confiance envers moi, de ne m'avoir pas ouvert votre âme ; d'avoir pu faire un seul pas, sans en faire part à celle qui ne réfléchit que pour vous rendre libre & heureux.

JENNEVAL.

Ah! divine Rosalie!... Pardonnez...

## S C E N E V.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

**M**ADemoiselle, une personne demande  
M. Jerneval, & s'obstine à vouloir lui parler.

ROSALIE.

Mais avez-vous dit qu'il n'étoit point ici?.. Ne  
laissez point entrer.

JENNEVAL *surpris*.

Qui viendrait? Et d'où pourrait-on savoir?..  
Mais j'entends la voix... O ciel! c'est Bonhomme,  
c'est mon ami... Non, je ne puis... Il faut que je  
l'entende...

ROSALIE, *d'un ton artificieux*.

Il est trop juste... Nous nous reverrons, mon  
cher Jenneval.

*(Rosalie se retire dans un cabinet voisin.)*

## S C E N E IV.

B O N N E M E R, J E N N E V A L.

*B O N N E M E R, derrière le Théâtre.*

**I**L est ici, vous dis-je... Je le fais... Je veux lui parler... J'entrerai... *(avec exclamation.)* Ah ! cruel ami, que vous me donnez de peine !... Etes-vous bien résolu à désoler tous ceux qui vous connoissent?... Jenneval, cher Jenneval ; pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans mes bras ?

J E N N E V A L.

C'est que je me rends justice... Mes peines sont pour moi... Laissez-moi, de grâce... Votre présence me fait trop souffrir... Un jour nous pourrions nous revoir... Mais pour aujourd'hui, je vous le dis sans détour, je ne veux entendre ni reproche ni conseil.

B O N N E M E R.

Ami aveugle ! mon amitié t'importune ! Tremble à la vue du précipice, lorsque ma main vient t'arrêter sur le bord. Voilà donc pour qui tu t'égares, pour qui tu abandonnes ceux qui te furent si chers ! c'est pour une femme méprisable.

J E N N E V A L.

Arrêtez, Bonnemer ; n'insultez pas à l'objet que j'aime. Si vous venez ici pour l'outrager, je consens plutôt à ne plus vous voir.

## B O N N E M E R.

Je fortirai , jeune insensé. J'abandonnerai mon ami, puisqu'il le veut. Je retournerai sans lui chez le généreux Dabelle , chez ce père respectable qui t'aime , qui te plaint , qui t'attend ; qui à l'exemple de sa fille , versera plus d'une larme , en apprenant que tu rejettes jusqu'aux soins de l'amitié. Adieu , embrasse-moi du moins pour la dernière fois.

JENNEVAL *ému & lui prenant la main.*

Non... Demeurez un instant.

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Eh ! j'ai perdu ton cœur , ta confiance. Tu t'es caché de moi , & ce fut là l'origine de tes défordres. Ta folle passion t'expose à de plus grandes fautes encore que celles que tu as commises. Je suis toujours le même ; & toi , Jenneval , qu'es-tu devenu ? Pourquoi ton cœur est-il changé ? Dis-moi donc qu'est devenu mon ami ?

## J E N N E V A L.

Ah ! si tu l'es , dépose donc cette âpre austerité , qui condamne toujours , & qui ne veut rien sentir. Tu ne connois pas celle que j'adore ; si tu l'avois vue... Tu fais que dans cette honorable maison , où l'on ne m'a que trop bien reçu à ta recommandation , je pouvois être le plus heureux des hommes. Les grâces , les vertus , les charmes de Lucile , m'attachèrent à tous ses pas. Je croyois l'aimer... Mais que depuis un mois j'ai senti la différence de ce tendre intérêt qu'inspire la douceur , & de ce feu tumultueux qu'allume la beauté ! As-tu connu cet ascendant



impérieux? Dès-l'instant que j'appêrçus Rosalie, je reçus un nouvel être... Il falloit mourir ou tomber à ses genoux; j'y tombai, & je ne vis plus qu'elle dans l'univers, & la vie ne me parut un bienfait des cieus, que parce que désormais je pouvois en consacrer tous les instans sous ses yeux... Je t'ai fui dans ces momens, craignant d'être guéri, redoutant tes conseils, Je les redoute encore... Ne me force pas à devenir plus coupable... Furieux que je suis, je sacrifierois l'amitié même à l'amour. Pardonne, je t'ouvre mon cœur. Il est en proie aux transports les plus violens... Cher Bonnemér; je crois cependant que je serois fortuné si je jouissois des biens que la providence m'a accordés... Je les partagerois avec l'objet qui me fait chérir l'existence; mais un oncle, en me refusant ce que j'avois droit d'attendre, a été le premier auteur de ma faute... Tu connois son humeur intraitable... Je ne lui exposerai point des besoins qu'il ne comprendroit pas. Les plus chers sentimens de mon cœur sont oppressés sous sa tyrannie... O mon ami! j'ai voulu être libre en aimant, & je sens que la main de la nécessité m'a chargé de chaînes encore plus pesantes.

B O N N E M E R.

Cette passion, fondée sur les sens, ne te causera que du trouble & du désespoir. Crois-moi, Jennéval, il ne tient qu'à toi de briser tes liens; le veux-tu?

J E N N E V A L.

Que tu connois peu l'amour, si tu penses qu'on puisse ainsi l'affujettir! Moi! que je renonce au plaisir

fir d'être aimé... Ah! il est trop fait pour ce cœur tendre & qui se gâte pour la première fois... Un orage violent s'est élevé dans mon âme, & malgré mes combats, ma honte & ta douleur, jamais je n'ai senti si vivement l'avantage d'être né sensible. Crois-moi, il est affreux de vivre sans aimer, & lorsque notre cœur rencontre l'objet heureux qui le captive; ami, c'est le Ciel qui l'amène sous nos regards pour achever notre bonheur. Nous y résister, n'est plus alors en notre pouvoir.

B O N N E M E R.

Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel, c'est l'objet que tu as choisi;... Ah! Si Lucile avoit fixé ton choix, tous les cœurs y auroient applaudi. Ta félicité seroit sûre, aucun nuage ne la troubleroit. Au plaisir que donne l'amour, se joindroit celui de l'approbation publique.

J E N N E V A L L

Je n'écouterai que la voix qui commande au fond de mon cœur; elle me parle; elle me rassure; elle me dicte de nouveaux devoirs... J'aime!... Si je pouvois disposer de ma main, j'irois de ce pas la lui assurer solennellement aux pieds des autels... Il faut que des vœux éternels nous enchaînent l'un à l'autre... Je ne serai heureux que lorsque je pourrai l'avouer & la montrer à tous les yeux, portant mon nom & possédant mon cœur. Mais tu fais que la mort d'un père m'a donné un maître despotique. Il me reste un ami, l'aurai-je encore longtemps?

B O N N E M E R.

Il te restera malgré toi, infortuné Jenneval. Pourrois-je t'abandonner dans l'égarement où ton inexpérience t'entraîne? Ton cœur est encore honnête, quoique livré au désordre; mais prends garde, la contagion du vice t'approche de près, elle flétrira bientôt tes mœurs aimables... Alors tu deviendras vil, alors tu ne seras plus mon ami... Ah, crédule jeune homme! ce n'est point ici où demeure celle avec qui tu dois passer ta vie... Elevé dans les bras d'une facile confiance, tu ignores les artifices d'une femme perdue, tu n'apperçois point les pièges qu'elle multiplie sous tes pas.

J E N N E V A L.

Tu n'imagines pas, Bonnemer, à quel point tu m'affliges. Je ne t'avois jamais vu injuste... Va, crois-moi, sans sa vertu...

B O N N E M E R.

Sa vertu!

J E N N E V A L.

Oui, son âme est remplie de délicatesse... C'est sa vertu qui me rend malheureux... Ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve... (avec chaleur). Mais il n'y a personne au monde qui puisse savoir cela mieux que moi...

B O N N E M E R.

Ne nous emportons point sur les termes... Ami Jenneval, c'est donc une fille honnête, sincère, vertueuse, qui s'est jetée dans tes bras, qui t'a fait violer tous tes devoirs, à qui tu as donné un bel  
ameu-

amenablement, qui l'a accepté. . . Où est ta raison?

JENNEVAL.

Que tu me fais souffrir ! . . . Change de langage. . . Qui de nous deux doit juger, de l'état où ce cœur doit être heureux ? . . .

BONNEMER.

Tes yeux sont fascinés, & de nouveaux remords t'attendent. C'est une femme méprisable, te dis-je. Périront ces infâmes courtisanes, la honte de leur sexe !

JENNEVAL, avec le cri de la douleur.

Elle ? . . . Rosalie ! . . . Tu Pourrales ! Adieu, je me retire.

BONNEMER, d'un ton ferme & tendre.

Si tu ne m'étois pas aussi cher, je me serois déjà retiré, ou plutôt je ne serois pas venu te chercher ici. Ose me répondre. Est-ce ma cause ou la tienne que je soutiens en ce moment ? T'ai-je jamais trompé ? Reviens, m'en mon amie le motif qui me fait agir ; vois toute ma tendresse, & sois ensuite assez insensible pour refuser la main que je te présente !

JENNEVAL, la saisissant avec transport.

Je l'accepte comme celle d'un bienfaiteur, d'un ami. C'en est fait, je n'aurai plus rien de caché pour toi ; mais respecte l'innocent objet d'un amour malheureux. Je lui avois juré un secret inviolable, tout m'échappe en ta présence. . . Tu vas devenir mon regard. . . Sans doute un de ses regards la justifiera plus

que toutes mes paroles. (*en courant vers le cabinet voisin, & prenant Rosalie par la main.*) Venez, Rosalie, joignez-vous à moi; c'est un ami inflexible qu'il nous faut gagner.

## S C E N E VII.

BONNEMER, JENNEVAL, ROSALIE.

R O S A L I E.

**J** e tremble... A quoi m'exposez-vous?

B O N N E M E R *à part.*

Dans quel étonnement!...

J E N N E V A L *à Rosalie.*

A tout ce qui peut vous rendre chère aux yeux d'un autre, comme aux miens.

R O S A L I E *à Bonnemer.*

Monsieur, dans la solitude où mes malheurs m'ont forcée à me cacher, je ne puis m'empêcher de rougir à l'aspect d'un nouveau témoin de l'état où je suis; mais malgré les apparences, mon cœur vous est sans doute connu. Jenneval m'est cher, vous êtes ami de Jenneval, & ce titre seul calme un peu le trouble dont je ne pouvois me défendre. Croyez que la plus pure tendresse m'unit à Jenneval. Si vous trouvez que je fasse son malheur, entraînez-le loin de moi. Punissez-moi de l'avoir aimé; mais j'en atteste le Ciel qui nous entend, dans la douleur

où mon ame sera plongée; & en quelque lieu où mon fort me conduise, mon cœur ne sera jamais qu'à lui.

JENNEVAL à Bonnemer.

Mon ami! mon ami! La voyez-vous, l'entendez-vous?

BONNEMER.

Très-bien, ma foi; elle fait à merveille.

JENNEVAL.

Quoi?

BONNEMER.

Son Rôle.

JENNEVAL.

Que dites-vous?

BONNEMER à Rosalie.

Mademoiselle, Jenneval est mon ami; jusqu'ici il s'est montré vertueux. S'il vous est cher, comme vous le prétendez, ne l'écartez point du sentier de ses devoirs. C'est ce qu'il doit avoir de plus sacré dans le monde. Il est jeune, & vos charmes le subjuguent. N'abusez point de ce dangereux pouvoir. J'ignore vos malheurs; mais si les apparences sont contre vous, avouez que jamais elles ne furent mieux fondées...

ROSALIE en l'interrompant.

Vous prenez avec moi, Monsieur, un ton qui m'étonne, m'humilie.. Votre ami a dû vous dire... Mon cœur est oppressé... (elle s'appuie sur Jenneval, & dit en pleurant,) Jenneval, Jenneval, vous savez qui je suis, & vous m'exposez à cet affront!... Est-il possible? non, je n'en reviendrai jamais...

J E N N E V A L.

Bonnemer!

B O N N E M E R.

Mademoiselle, allez, on ne m'abuse point. Cro-  
yez-moi, donnez-vous pour ce que vous êtes....

R O S A L I E, *en sanglotant.*

O Ciel! infortunée que je suis!

J E N N E V A L *d'une voix altérée.*

Bonnemer!

B O N N E M E R *à Jenneval.*

Jeune imprudent! ces larmes que tu vois couler  
sont fausses & perfides comme elle.

J E N N E V A L *d'un ton emporté.*

Vous auriez dû respecter... Cruel.... Allez, vous  
n'êtes plus mon ami... Retirez-vous...

B O N N E M E R, *avec force.*

Ingrat! je le suis encore, & quoi que tu fasses,  
je le serai toujours: que dis-je? tu me deviens plus  
cher dans ton délire, & je t'en donnerai la preuve  
en t'arrachant, malgré toi, au piège où cette Syrene  
artificieuse voudroit te conduire. Mon active ten-  
dresse employera jusqu'à l'autorité publique, si tu n'é-  
coutes pas la voix de ton ami... Adieu.

*(Il sort.)*

## S C E N E VIII.

JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE, *feignant de s'évanouir.***D**IEU! je me sens mourir.JENNEVAL *soutenant Rosalie.*

O Ciel?... Reprenez vos esprits... Je ne pourrai donc faire que votre malheur... Je suis désespéré. (*Il conduit Rosalie sur un fauteuil, & court vers la porte*) Homme terrible, qu'es-tu venu faire ici? Va, va te ranger au nombre de ceux qui me persécutent... Je les braverai tous. (*aux genoux de Rosalie*) Pardonne, Rosalie, seroit-il possible que tu m'aimasses encore?

ROSALIE.

Ah! ce seul mot me rend à la vie... Si je t'aime, encore! jamais tu ne me fus plus cher. Je ne sais pas te rendre responsable de l'injustice d'autrui. L'idée de te perdre, de te voir arracher loin de moi, voilà ce qui a bouleversé tous mes sens. Apprends de moi comme il faut aimer. Ah! que l'empire que je devrois avoir sur ton cœur n'est-il égal à celui que tu as sur le mien!

JENNEVAL.

En pourrois-tu douter?



R O S A L I E.

Non... mais faisons ici le serment de ne point nous séparer. Livre-moi désormais toutes tes volontés, je te réponds des miennes. Unissons-nous contre nos persécuteurs ; créons nos ressources, & que notre courage nous rende à la fois indépendans des événemens & des hommes.

J E N N E V A L *pressant la main de Rosalie.*

Je m'abandonne à toi, ô ma chère Rosalie.

R O S A L I E *du ton du reproche.*

Jenneval... Pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne ?

J E N N E V A L *avec vérité.*

Tu es loin de connoître tous les combats qui se passent en mon ame... Tu l'emportes... Je t'adore... Ne m'en demande pas davantage.

R O S A L I E.

Mon cœur ne te déguise rien... Je me livre à toi.

J E N N E V A L *avec feu.*

Tu ne feras point trompée !

R O S A L I E.

Je le souhaite, mais il est de ces momens orageux, où, séduit par une voix imposante, tu redeviendras foible... où tu ne m'écouteras plus.

J E N N E V A L.

Ne crains rien.

R O S A L I E.

Me promets-tu de t'en rapporter toujours à moi  
seule?... à moi?...

J E N N E V A L.

Je te le promets.

R O S A L I E.

Quel est donc cet homme que tu nommes si facile-  
ment ton ami?

J E N N E V A L.

C'est... Je te l'ai sacrifié. Il fut dans tous les  
temps mon protecteur. C'est de lui que je tenois cet-  
te lettre de change... Il m'aima toujours; il en est  
bien récompensé!

R O S A L I E.

Quoi! il demeureroit chez M. Dabelle?

J E N N E V A L.

C'est son caissier, son ami.

~~CAISSIER~~ R O S A L I E.

Ecoutez, Jenneval... Vous avez commis une  
imprudence très-grave en m'exposant à ses regards.  
Vous avez cru pouvoir le fléchir; mais il est un  
de ces hommes froids qui sont loin de sentir ou  
d'excuser la plus auguste, la plus tendre des pas-  
sions. L'amour n'est pour eux qu'un sentiment é-  
tranger... Il m'a outragée... Vous avez besoin  
de lui, c'est votre ami, dites-vous?... Je lui par-  
donne l'offense qu'il m'a faite.

J E N N E V A L, *en lui baisant les mains.*

Ah! votre cœur est aussi noble que sensible.

R O S A L I E.

Vous sentez-vous, en même-tems, capable de fuivre mes conseils?

J E N N E V A L.

Des conseils!.. Ordonnez; je ne veux qu'obéir.

R O S A L I E.

Il faut aller retrouver votre ami, lui parler d'un ton repentant, l'appaiser, employer jusqu'à la soumission, s'il est nécessaire; l'assurer, non pas que vous m'avez abandonnée (ta bouche ni la mienne, cher Jenneval, ne prononceroient jamais un mot si cruel) mais lui faire entendre que tu n'es point esclave de mes charmes, que je ne gouverne point tes volontés, que rien ne te tyrannise. Surtout laisse-lui dire tout ce qu'il voudra de ma personne. Que m'importent les discours de l'Univers. De toi seul dépend ma renommée, mon bonheur. J'apprendrai à tout souffrir, dès que ton intérêt paroltra l'exiger.

J E N N E V A L.

Quoi! tu veux que je m'avilisse à feindre!

R O S A L I E.

Voilà donc cette obéissance que tu m'avois promise? Sais-tu à quoi, tu m'as exposée? A tout l'effet de son ressentiment, il peut devenir terrible. Mon deshonneur va voler de bouche en bouche. Tu as entendu quel nom Bonnemér étoit sur le point de me donner; attends encore & tu verras ici ce même homme irrité....

J E N N E V A L.

Si tu favois ce qu'il m'en coûte pour dissimuler !..  
Qui, moi ! dire une fois seulement que je ne t'aime  
pas avec idolâtrie, proférer ce mensonge dont mon  
cœur est si loin ? c'est un moment affreux & je préfé-  
rerois...

R O S A L I E.

Sans doute, de me perdre pour toujours.

J E N N E V A L *avec douleur.*

Que dis-tu ?.. J'obéirai...

R O S A L I E.

Cours le rejoindre, & tremble de le trouver re-  
belle à tes prières. Souvent un seul mot qu'on a hé-  
sité de prononcer, lorsqu'il le falloit, a causé des  
malheurs irréparables. Allez, mon cher Jenneval, &  
ne tardez point à me rendre compte du succès. . .  
Appaisez Bonnemer, & revenez toujours plus digne  
d'être aimé.

J E N N E V A L, *dans un transport rapide.*

Adorable Rosalie, tu possèdes toutes les vertus ;  
tu oublies une offense, tu me rends un ami, tu veux  
confirmer ma félicité. Ton ame héroïque & tendre  
me dictera tout ce que je dois lui dire, & soudain  
je revole à tes genoux pour m'enivrer des pures dé-  
lices que ta voix & tes regards me font goûter.

## S C E N E IX.

ROSALIE *seule.*

**I**L falloit prévenir la tempête qui auroit pu s'élever.  
Que ce caractère ardent est difficile à manier !  
Que de fois il m'échappe ! Comme sa vertu naïve  
vient à tout moment rompre mes projets... Mais  
je les ai conçus, il faut qu'ils s'accomplissent...  
Je ne subjuguerois pas un cœur amoureux !...  
Sa fortune ne demeureroit pas captive entre mes  
mains !.... Plutôt mourir que d'en perdre l'espoir.

*Fin du Second Acte.*

## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

ORPHISE, LUCILE.

ORPHISE.

Ah! cousine, vous ne m'échapperez pas! Je vous y prends... On se cache donc comme cela pour pleurer toute seule?

LUCILE.

Moi!

ORPHISE, *la contrefaisant avec tendresse.*

Moi!.. Mais non, ce sont ces yeux-là qui voudroient mentir, qui, mouillés encore de larmes, s'efforcent de dire: nous n'avons point pleuré.

LUCILE.

Oh! pour cela... Mais, ma cousine, je n'aime pas non plus qu'on me poursuive de si près.

ORPHISE.

Eh! ma chère enfant, rends-toi de bonne grace... Je fais tout... Tu ne te souviens donc plus combien de fois tu m'as parlé de Jenneval?

LUCILE.

Je ne vous en parlerai plus, je vous en assure...

ORPHISE.

Qu'en pleurant. Allons, pauvre amie, mets-toi

à ton aise. Un petit sourire pour moi ; cela ne se peut... Eh bien, soulage ton cœur. Passe tes bras autour de mon col. Cache ta tête dans mon sein. Soupire, mon enfant, soupire. Répète-moi cent fois que tu es malheureuse. Mes larmes se mêleront aux tiennes. Je sais tout ce que tu souffres. Jenneval fait des fautes, que mon cœur ne peut excuser.

LUCILE, *en l'embrassant avec affection.*

Ai-je tort de pleurer ? Il va perdre ses mœurs, ses vertus... Vous savez comme il paroïsoit honnête, & s'il méritoit la préférence sur tant d'autres que nous avons jugés ensemble... Vous-même, cousine, étiez prévenue en sa faveur... Nous trompoit-il alors ?.. Ah ! croyons plutôt qu'il s'est laissé séduire ; mais l'est-il pour jamais !.. Voilà ce qui déchire mon cœur... La crainte, la douleur, l'espoir s'y succèdent... Je n'ai jamais éprouvé une si violente agitation... Que de combats je me suis déjà livrée... Combien de pleurs j'ai déjà versés... Ah, qu'il est cruel celui qui me les fait répandre... Et ce dernier événement... Cette indigne rivale... Je rougis de ma faiblesse.

(*Elle cache son visage dans le sein de son amie.*)

O R P H I S E.

Je suis si pénétrée, que je ne fais plus que te dire ; & cet oncle, ce cruel oncle, dis-moi, il arrive à point nommé pour faire feu. Qui l'a fait venir ? Qui a pu l'informer ?..

LUCILE.

Ce n'est assurément ni mon père, ni M. Bonnemerc.

## O R P H I S E.

Que je souffrois pour toi! comme nous n'attendions que le moment de nous échaper de table. Quel homme terrible que ce M. Ducrône! Il sort des forêts. Quel ton! j'ai manqué vingt fois de m'emporter contre lui; & ton père, ton père! Ah! ma cousine, je ne fais pas comment je ne me suis point jettée à son col. Il plaidoit pour le neveu, & sembloit deviner nos cœurs pour y nourrir l'espérance.

## L U C I L E.

Chère cousine, si vous saviez combien j'appréhende ses bontés! à quel état je suis réduite! je crains mon père, moi qui n'avois fait jusqu'ici que l'aimer; mais je suis donc coupable, puisque je le crains... Tant que je crus Jenneval vertueux, le penchant que je me sentoís pour lui ne pouvoit m'être un sujet de reproche; mais aujourd'hui tout est contre moi... Et j'ose y penser encore, & je n'ai point fait le déshonneur de ma flamme dans les bras de l'auteur de mes jours... Je suis toute troublée; je crois que d'aujourd'hui je n'aime plus rien. Les deux personnes que je chérissais le plus, s'offrent à mes yeux sous un jour nouveau... L'aspect de mon père m'est redoutable, & Jenneval, l'ingrat Jenneval... Crois-tu bien qu'il m'aimât avant ce malheureux événement? Pour moi je pense que c'est une chose impossible.

## O R P H I S E.

Impossible de s'attacher à une autre personne après s'avoir connue, cela devoit être, ma bonne & tendre amie. Jenneval avoit conçu pour toi les sentimens les plus tendres. J'ai vu plusieurs fois ses yeux le



trahir malgré lui en ta présence; tout exprimait un amour retenu par cette crainte respectueuse qui nous donnoit une idée avantageuse de ses mœurs; mais il n'aura fallu qu'un malheureux moment pour égarer ce jeune homme dans une ville où le vice triomphe & va le front levé.

LUCILE *l'interrompant.*

Ne seroit-il plus possible qu'il revint à lui-même? Quelques jours d'égaremens causeroient-ils la perte de sa vie entière? Jennéval pourroit-il chérir l'infamie? Ah! cousine, quand je l'ai vu rentrer ce matin avec cet air confus, humilié, tous mes sens ont tremblé. Pourquoi faut-il qu'il se soit encore échappé & plus coupable que jamais!.. Comme son ami est chagrin! Quoi, l'amitié, ce dernier sentiment qui s'éteint dans une ame noble, l'amitié n'a pu toucher son cœur! Je me flatte trop peut-être, mais si je lui eusse parlé, je serois plus tranquille. Je me rappelle un tems où il sembloit prévoir jusqu'à mes moindres pensées; mais plus je le vis me donner des preuves d'un attachement qui croissoit de jour en jour, plus je me crus obligée d'en réprimer les marques trop visibles, en affectant une froideur d'autant plus nécessaire que mon cœur en étoit loin. Peut-être se fera-t-il cru rebuté... Cette erreur aura été la cause de sa perte... Mais tu vois quel détour mon cœur prend pour se flatter. Cousine, je m'égare. Aide-moi à bannir pour jamais une pitié trop dangereuse, & qui peut-être n'est que l'interprète d'un sentiment qui feroit le malheur de ma vie si je ne m'empressois à l'étouffer.

ORPHISE.

J'entends son oncle avec ton père.

LUCILE.

Ah ! Je me souviens de mille choses que j'avois à te dire. . . .

ORPHISE.

Je me sauve, je ne puis souffrir la sévérité de cet homme, &amp; sa vertu me fait trembler.

*(Lucile reste.)*

## S C E N E II.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE.

M. DUCRONE.

**M**ONSIEUR, vous voyez en moi un homme qui dans toutes les circonstances possibles a agi avec fermeté & qui dans une telle conjoncture fait par conséquent ce qui lui reste à faire. *(Il tire sa montre.)* Je n'ai point perdu de tems, Dieu merci. Dans une heure & demie j'ai fait quatre grandes lieues. Vous me trompiez tous. Vous me cachiez ses déportemens, vous attendiez sans doute pour m'en instruire que sa honte fût publiée sur les toits. Bien m'a pris d'avoir eu un surveillant fidèle & qui a su m'avertir à point nommé. . . Ah ! ah ! Monsieur mon neveu, vous me faites quitter la campagne, mais patience, vous me payerez mes peines.

## J E N N E - V A L .

### M. D A B E L L E .

Le mal n'étoit point à son comble & d'ailleurs nous espérons le guérir. Chaque faute doit être appréciée d'après l'âge, le caractère. De grace, ne dérangez rien au plan que nous sommes convenus de tenir à son égard. Abandonnez-nous cette affaire, cher oncle, nous répondons du succès.

### M. D U C R O N E .

Je ne prends jamais conseil que de ma tête, Monsieur, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Je suis son oncle & vous sentirez bientôt que je dois penser tout autrement que vous. Ce n'est pas votre neveu qui vous a volé; c'est le mien, c'est mon sang qui s'est avili, dégradé, ce sang jusqu'alors pur & sans tache dans toute notre famille. Et peut-être ici n'affecte-t-on tant d'indulgence que par une pitié assez déshonorante.

### M. D A B E L L E .

Vous ne rendez point justice aux vrais sentimens qui me font agir. Si je m'intéresse au sort de ce jeune homme, croyez que je connois au fond son caractère & que j'ai mes raisons pour plaider en sa faveur. Il vaut mieux éclairer le coupable que de le punir. N'aggravons point ses fautes, lorsqu'il est encore facile de les réparer...

### M. D U C R O N E .

Vous vous trompez très-fort si vous le pensez. Tant de bontés, tant de zèle m'étonne, mais ne m'entraîne pas. Chacun a ses principes. Les vôtres peuvent être fort bons envers *(en regardant*  
*Lu.*

*Lucile*) une fille dont le caractère est naturellement porté à la vertu. Je donnerois la moitié de mon bien pour avoir un enfant comme celle-là. Mais je connois un peu comme il faut mener cette jeunesse extravagante, indisciplinable. Celui qui a osé une fois manquer au devoir que l'honneur lui imposoit, ne mérite plus aucun ménagement. Il faut presser sur lui tout le châtement qu'il s'est attiré; c'est des suites de sa faute que doit naître son repentir. Enfin, je suis très-éloigné de cette complaisance dont vous me parlez. Je ne connois qu'un chemin, Monsieur, celui de l'exakte probité. C'est un sentier dont un honnête homme ne peut s'écarter sans mériter un nom infâme. Tout ce qui va de biais n'est plus sur la ligne droite, & pour peu qu'on se fourvoye... Tenez ce sont de ces pas qui demeurent imprimés dans l'opprobre, & qui ne s'effacent jamais.

LUCILE, *à part.*

Je n'y saurois plus tenir, mon cœur souffre trop.

(*Elle sort.*)

M. DABELLE.

Vous ne croyez donc pas que plusieurs, après s'être égarés, sont rentrés dans le droit chemin, & ont marché plus avant dans cette nouvelle carrière? J'honore votre façon de penser, mais entre nous je la crois trop austère. Il faut mesurer la chute d'après les dangers qui environnent la jeunesse. Elle est bien exposée dans ce siècle malheureux. Un cœur neuf & sensible se trouve séduit avant que de s'en douter. L'expérience de ses ayeux est en pure perte pour lui. Ce n'est pas la sévérité qui réussit, c'est l'in-

*Tom. I.*

E

dulgence ; & sous sa main douce & généreuse, tel homme qu'on croit abandonné, échauffe souvent en lui-même les germes renaissans qui tout-à-coup font refleurir les vertus.

M. D U C R O N E.

Oh ! vous ne me persuaderez jamais que c'est un homme de vingt-deux ans qui se relève d'une pareille chute. Sa conduite a tous les caractères de la mauvaise foi & du libertinage. Si vous réfléchissez qu'il a commis cette sottise en faisant son Droit, en se disposant à embrasser l'honorable profession d'Avocat... Je rougis de honte & de fureur. Ah ! mon fils fut bien moins coupable, il commit une faute moins grave, & je le punis bien plus sévèrement. Il s'échappa de la maison paternelle. J'appris qu'il étoit en garnison à cent lieues de moi. Savez-vous ce que je fis ? Je le laissai servir le Roi. Il m'écrivait des lettres plaintives. Mon père, je n'ai point mes aîsés, je manque de tout : eh, mon fils, tu l'as voulu, tu y resteras : bonne école ! Je lui achetai néanmoins une sous-Lieutenance ; l'année suivante son régiment fut taillé en pièces & lui tué ! Sa perte ne laissa pas que de m'affliger. Présentement qu'il est mort je puis dire que je l'aimois... Et, tenez ce malheureux Jenneval ne sait pas que dans le fond de mon cœur... Mais je me garderai bien de le lui laisser jamais paraître. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'il s'en doutât seulement. Rien n'est plus dangereux que cette molle indulgence dont vous me parlez, que cette foiblesse du sang...

*(Ici paraît Bonnemere, conduisant Jenneval par la main.)*

## S C E N E III.

M. DABELLE, M. DUCRONE, JENNEVAL,  
BONNEMER.

M. DUCRONE *continue.*

**M**AIS assurément il est bien effronté! Avoir l'audace de paroître en ma présence, de remettre encore ici le pied!... Que vient-il chercher?

BONNEMER, *allant à Ducrone & d'un ton suppliant*

Cher Monsieur... Votre surveillant a été égaré par son zèle. Il a chargé Jenneval de trop noires couleurs. Il a annoncé la faute, mais il a tu le remords. Jenneval est repentant, Jenneval abjure le passé. Son front s'est couvert de cette rougeur salutaire, qui annonce un parfait retour à la vertu. Nous répondons tous de lui...

M. DABELLE.

Cher Jenneval, approchez, que je lise dans vos yeux cet heureux retour dont notre ami se félicite.

JENNEVAL, *d'une voix basse, qui prouve son embarras & sa confusion.*

Monsieur, puisse-je me rendre digne de toutes vos hontes. (*à part.*) Quel supplice!

BONNEMER, *à Jenneval.*

Je te l'ai dit. Mets bas cette fausse honte; tout est réparé, tu ne dois plus rougir. Un seul mot de ta

bouche nous a défirmés. Tout le monde te connaît sincère. (*Il l'embrasse.*) (à M. Ducrône.) Allons, cher oncle, le traité de paix est conclu, & je le garantis.

(*Il fait signe à Jenneval de parler. Pendant tout ce tems l'oticle présente un front courroucé, & frappe le plancher de sa canne.*)

J E N N E V A L, s'avançant.

Mon oncle, si j'osois espérer de vous autant d'indulgence, vous adouciriez les peines que je rencontre à chaque pas de ma vie. Consentez à me vouloir heureux. Dites une parole & je le serai. Ces amis généreux m'ont enhardi à paroître en votre présence; mais un mot de votre bouche, un seul témoignage de bienveillance va me rendre à moi-même.

M. DUCRÔNE, d'un ton ferme.

Monfieur, voulez-vous bien entendre quelles sont mes volontés?

J E N N E V A L, avec respect.

Mon oncle!

M. DUCRÔNE.

Elles seront irrévocables, je vous en avertis. Je devine que ce prompt retour est l'ouvrage de la nécessité, mais ce n'est pas moi qui se laisse endormir. J'exige d'abord que l'on m'informe & dans le plus grand détail de l'emploi qu'on a fait de cet argent volé. Je veux savoir ensuite quelle est cette fille, depuis quand, où, & comment vous l'avez connue?

B O N N E M E R, l'interrompant.

Eh! cher Ducrône, tirons le rideau là-dessus. Il a avoué s'être laissé séduire. La séduction a donc perdu tout son effet. Que demandez-vous de plus?

M. DABELLE.

Monsieur, soyons généreux. Son cœur se rend à nous. Accordons-lui les honneurs de la guerre, Jenneval, jetez-vous au col de votre oncle, & que tout soit oublié.

*(Jenneval s'avance pour embrasser son Oncle.)*

M. DUCRONE, reculant.

Non, Messieurs, non... Je vous suis fort obligé, ne me pressez plus comme cela, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, on ne me gagne point par de fausses caresses. Vous ne le connoissez pas comme moi. Voyez cette modeste confédération & cet air de douceur hypocrite; elle n'est occasionnée en ce moment que par l'intérêt qui l'assujettit à moi...

JENNEVAL, d'un ton étouffé.

Moi! hypocrite, Monsieur!... *(à part)*. Puis-je encore dissimuler!

M. DUCRONE.

Je veux de meilleures preuves d'un vrai repentir. Le seul moyen de me faire connoître que c'est plutôt à mon cœur qu'à ma bourse qu'on en veut, c'est de fléchir à l'instant même sous mes ordres. Oh! je ne suis point dupe d'une grimace passagère. Avant que de me convaincre, il faut par plusieurs années d'une conduite irréprochable, effacer les taches de celle-ci. D'abord cette somme dérobée que je vais restituer, sera prise sur ta pension, & par conséquent les quartiers, à commencer d'aujourd'hui, seront retranchés en parties égales jusqu'à entière satisfaction. Il est bon de te faire sentir ce que vaut la perte d'un argent aussi follement prodigué. J'en ai assez fait pour



vous, Monsieur. Il est tems que vous fassiez quelque chose pour vous-même. Nous verrons ce que vous saurez faire. L'oisiveté a été le piège de ta jeunesse, & le travail deviendra un sûr préservatif. L

Or donc, voici les conditions auxquelles je puis encore pardonner. Choisis de les mettre à exécution ou à ne me revoir jamais. J'entends que tu partes dès demain pour la Province, en telle ville & telle maison que je t'indiquerai, afin d'y achever ce Droit qui, dans ce maudit Paris, traîne tant en longueur. Je prétends que tu t'éloignes de cette funeste Capitale, où tu achèverois de perdre tes mœurs, & cela sans y entretenir aucune correspondance directe ni indirecte. Paris est plein de ces filles qui révoltent la jeunesse contre leurs parents; mais je n'aurai point amassé mon bien pour servir de proie à la débauche. Ta brillante Déesse, ta Itosallie, ce soir même je la fais enfermer. Ma plainte est déjà portée, & le sage Magistrat qui veille autant à la conservation des bonnes mœurs qu'à la sûreté des Citoyens, saura la placer en lieu sûr. Elle fera ma foi claquemurée pour le reste de ses jours.

J E N N E V A L, *élevant la voix.*

Et de quel droit, Monsieur, la persécutez-vous? Comment osez-vous attenter à la liberté d'une personne que vous ne connoissez pas. Surprendre un tel ordre à l'aide d'une basse calomnie, c'est commettre une lâcheté d'autant plus cruelle, qu'on la colore d'un air de justice. Gardez-vous d'aller plus loin, car j'ose ici vous assurer...

M. DUCRONE.

Ah! tu fais le Don Quichotte. Va, va, tu me remercieras un jour, quand le tems de tes folles amours sera passé. Tu donnerois alors la moitié de ta vie pour racheter la première. Crois-moi, abandonne-la à sa bassesse; laisse-la retomber dans la misère d'où ton imbécillité l'a fait sortir... Une vile créature...

JENNEVAL.

Si elle étoit aussi vile que vous le prétendez, votre injustice, votre dureté, la confirmeroit dans le désespoir du vice; car vous lui donneriez l'affreux droit de haïr, vous, & tous les hommes... Mais moi, je ne serai point assez lâche....

M. DUCRONE.

Quoi, tu pousses l'extravagance... J'y mangerai la moitié de mon bien, vois-tu, & de ce pas... Elle sera enfermée, te dis-je, & si étroitement...

JENNEVAL, *éclatant avec fureur.*

Je la défendrai contre tous... fût-ce contre vous-même... Il y va de ma vie... Si vous troublez son repos, barbare, vous m'en répondrez.

M. DUCRONE, *levant sa canne & arrêté par Bannemer.*

Insolent!

M. DABELLE.

Jenneval, seroit-il possible! .... Je suis aussi surpris qu'affligé.

## B O N N E M E R.

Est-ce-là ce que tu m'avois promis? . . . Pour l'amour de moi...

J E N N E V A L. *avec véhémence.*

Abandonnez-moi tous, mais du moins ne me tourmentez plus. (*En s'attendrissant*) Pardonnez! ah! si mon ame vous étoit développée toute entière. Non, je ne puis plus dissimuler. Forcé de feindre un instant, mon rôle étoit trop dangereux, & j'ai manqué en effet d'y succomber. Vayez-moi donc tel que je suis. J'aime, & c'est à celle qu'on outrage, à celle dont on révoque en doute les vertus connues de moi seul, que je dois la modération dont j'ai usé jusqu'ici. Ma raison justifie tout l'excès de ma tendresse. Je remplirai les engagemens chers & sacrés avoués de mon cœur. Que ne puis-je, dès ce moment même, pour effacer des soupçons injurieux, la conduire aux pieds des Autels. Là, on verroit combien je la respecte. Elle est pauvre, dira-t-on, eh oui; tel est le gage de ses vertus. Quoi, l'indigence sera regardée du même oeil que le crime? Et parce qu'une fille ne vivra point dans l'opulence, elle cessera d'être honnête! Misérables préjugés, c'est moi qui le premier vous braverai.

## M. D U C R O N E.

Si elle étoit vertueuse, si l'honneur parloit à son ame, si elle t'aimoit enfin, elle te rameneroit à des sentimens délicats, elle ne t'auroit point exposé au repentir, au danger, à l'affront qu'entraîne une friponnerie flétrissante; n'a-t-elle pas partagé les fruits de ta bassesse?.. Va, je saurai te réduire. Je te

ferai connoître comme on fait rentrer un jeune Herbertin dans le devoir. Tu n'es pas encore où tu crois en être. Suis ton beau chemin ; je te suivrai à mon tour, non par amour pour toi, mais par respect pour la mémoire de ton pere. J'empêcherai bien que, conduit par une femme débauchée, tu ne fasses un jour & publiquement le deshonneur de ta famille.

J E N N E V A L.

Ah ! si je me suis rendu coupable d'une bassesse que vous me reprochez tant de fois & avec tant d'amertume, sachez que je ne suis pas seul criminel. Je vous ai pardonné la situation extrême où vous m'avez réduit, pardonnez-moi du moins une faute dont vous êtes la première cause.

M. D U C R O N E.

Moi !

J E N N E V A L.

Oui, vous... La loi vous a nommé dépositaire de mon bien ; mais avez-vous rempli son esprit & son intention ? Vous en avez agi avec une rigueur inflexible. Vous m'avez refusé non pas cet absolu nécessaire, qui auroit élevé contre vous d'éternelles clameurs, mais vous m'avez ôté les moyens de satisfaire à ces autres besoins, enfans de l'honneur, non moins pressans & plus chers à une ame noble. C'étoient-là des dépenses indispensables dans un monde où par état je devois me présenter honorablement. Mais vous n'avez jamais voulu concevoir cet esprit du siècle qui maîtrise nos volontés. Que de fois ce cœur fier a été humilié ! Si vous m'eussiez accordé ce

que j'avois droit d'attendre & même d'exiger, je ne serois pas aujourd'hui diffamé. Le dernier artisan, concentré dans le cercle obscur où le sort l'avoit placé, étoit cent fois plus heureux que moi, obligé de paroître & forcé de me cacher.

M. D U C R O N E.

J'ai donné ce qu'il falloit donner. Si le siècle extravague, je ne suis point fait pour obéir à ses caprices. L'esprit de la loi est-il qu'un tuteur favorise les débauches de son pupile? L'or seroit devenu dans tes mains un poison dangereux. D'ailleurs ton compte est en règle. Au jour de ta majorité on te le présentera, & en bonne forme. Si tu n'es point content, attaque-moi en justice; ma réponse est toute prête.

J E N N E V A L.

Non... Je n'attendrai pas des tribunaux ce que votre cœur me refuse. Si vous ne savez pas vous juger vous-même, ce n'est point à moi à rougir.

M. D U C R O N E.

Oublies-tu à qui tu parles?

J E N N E V A L.

Je m'en souviendrois si vous n'étiez pas inhumain. Un oncle qui aime son neveu, le plaint, s'il s'égare, & ne l'insulte pas.

M. D U C R O N E.

Puis-je t'insulter, toi qui ne mérites plus que le mépris...

BONNEMER s'avance, l'œil humide de larmes.

Cher Ducroné, c'est assez... Eh! modérez-vous, au nom de l'amitié.

(Pendant ce temps M. Dabell se tait & soupire.)

M. DUCRONÉ.

Que je me modere! Ah, le Ciel m'est témoin que ce n'est point le courroux qui m'agite. C'est son propre intérêt que je cherche plutôt que le mien. Mes sieurs, dans tout ce qui sera honnête, juste, raisonnable, il me verra toujours prêt à le seconder, & quoiqu'il en dise, à prévenir même ses desirs; mais aussi qu'il voye en moi, s'il résiste au devoir, une fermeté que rien ne pourra vaincre... Nous verrons, si demain, à l'heure où je vous parle, il n'est pas à vingt lieues d'ici; je fais serment...

JENNEVAL, avec fierté.

Épargnez-vous d'inutiles menaces. Je ne recevrai plus de loix que de ce cœur qu'on voudroit anéantir & qui se sent assez grand pour prendre une juste confiance en lui-même. Je serai libre, indépendant, maître de disposer de ma personne. Pourquoi vous inquiéter si fort à tourmenter ma vie? Si vous renoncez à me faire du bien, du moins ne me rendez pas plus malheureux. Seriez-vous plus jaloux de votre autorité que de mon bonheur?

M. DUCRONÉ.

Je le voulois, ingrat, ce bonheur que tu rejettes; mais tu braves une bonté qui tient trop à la foiblesse. Tu m'as trop manqué pour que je te par-

donne jamais. Si tu m'avois obéi, j'aurois pu oublier encore le passé, mais tout est dit... Vois jusqu'où alloient mes bontés pour toi. J'avois mis en réserve une somme de cent mille livres pour racheter une charge, dès que ton droit seroit achevé; mais Dieu m'en garde. Cet argent est à moi, & je saurai en jouir. Voici une nouvelle création de rentes viagères, qui vient fort à propos pour te punir & doubler mon revenu. Eh! quoi, je m'en priverois, pour qui, s'il vous plaît? Pour un libertin, avide, intéressé, pour un neveu ingrat, dénaturé, dont les vœux secrets me pousent dans le cercueil, & qui attend que l'instant de ma mort pour venir avec son abominable créature rire & danser sur ma tombe!

J E N N E V A L.

Ces vils sentimens que vous me prêtez, vous seul avez pu les concevoir. Gardez votre bien, & faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je ne demande point qu'on soit généreux à mon égard; je désirerois seulement qu'on fût juste.

M. D U C R O N E.

Je le ferai enfin en te deshéritant... Tu as trop mérité mon indignation.

M. DABELLE, à Ducrone, d'un ton noble & pathétique.

Ah, cher oncle, n'écoutez pas ce premier instant de chaleur. Il vous laissera reprendre les mêmes sentimens qui vous ont toujours animé. Je suis père, je connois le plaisir d'avoir un bien-être pour l'assurer en paix à ses descendans. Cependant croyez que

si je n'avois pas ma fille & que j'eusse plusieurs héritiers, jamais je ne trouverois de prétextes pour en priver aucun de son droit de succession. Ce droit est inaliénable & sacré; car, ce n'est point en les privant de notre héritage, que nous les rendrons plus honnêtes gens. Toute action qui n'a pas un but utile est bien prête d'être blâmable. Si l'Etat autorise la rupture des liens les plus étroits, laissons les cœurs insensibles céder à cette amorce fatale. Le vrai citoyen n'est pas un être solitaire. Gardons-nous surtout de réserver pour ce moment où nous paroîtrons devant l'Etre suprême, tout ce qui pourroit ressembler à la haine ou à la vengeance... De grace, laissez-moi être médiateur en cette affaire. Concluons un nouveau traité. Relâchez un peu de cette sévérité extrême... Jenneval est sensible, & ce caractère précieux doit être ménagé.

M. DUCRONE, *en tirant son chapeau.*

Encore un coup, Monsieur, ce n'est point votre neveu. Je ne consulte jamais que moi, & je fais très-bien ce que je fais. Permettez donc que je ne change rien à mes premières dispositions; ce seroit avoir une tendresse ridicule que de la conserver à un neveu rébelle qui fait ma honte & ma douleur... Cependant pour me disculper de toute animosité, je veux bien lui laisser encore le choix. Soyez donc ici témoin de mes dernières bontés. (*à Jenneval.*) Allons, réfous-toi à partir sur le champ, ou si tu balances, tiens... prends garde... Tu t'assures de mon inimitié éternelle.

JENNEVAL, *d'un ton tranquille.*

Faites tomber les traits de votre vengeance sur



l'objet infortuné à qui j'ai attaché le bonheur de ma vie, vous le pouvez, Monsieur; mais il m'est impossible de me séparer d'elle... Je vous en dirois davantage, mais vous me traitez trop despotiquement pour obtenir une confiance que je refuserois peut-être à un ami. Laissez-moi à moi-même, à la malheureuse destinée qui m'attend; allez de tourmens me sont réservés. (*en regardant M. Dabellé avec douleur & tendresse.*) Si j'avois pu me rendre, je me ferois déjà rendu.

M. DUCRONE, *avec colère.*

Tu me résistes, eh bien! il n'y a plus de retour; j'en jure par l'honneur que tu as trahi. Je rougis d'avoir eu tant d'indulgence pour toi. Je t'avois mal connu, & je me repens même d'avoir veillé si tendrement sur tes premières années. Il vaudroit mieux pour toi que tu fusses mort au berceau. Si ton père vivoit, tu le ferois expirer de chagrin. Va, je vois d'un œil sec tes déportemens; j'étois trop bon de m'échauffer pour tes intérêts. Pêris, puisque tu veux périr. Avance dans la carrière du libertinage & du vice. Tu en recueilleras les tristes fruits. Tous les maux qu'ils enfantent, réunis bientôt sur ta tête, vengeront mon autorité outragée; & mes leçons mises en oubli... Je te défends de me nommer jamais ton parent. Pour moi... je n'ai plus de neveu.

(*Il sort.*)

JENNEVAL, *avec vivacité.*

Et moi, je n'ai jamais eu d'oncle.

## S C E N E IV.

M. DABELLE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DABELLE.

**A**BJUREZ ces dernières paroles, jeune-homme infortuné. Il vous restera, croyez-moi. Tout inexorable qu'il est, vous devez le respecter. Sa rigueur tient à son caractère. C'est l'emportement de la vertu, & peut-être même celui de la tendresse. S'il vous aimoit moins, il n'auroit pas poussé les choses à l'extrême.

JENNEVAL.

Monsieur, je connois votre ame... Je vous aime... Je vous respecte... Je donnerois mon sang pour vous; si j'avois pu me modérer, je l'eusse fait; ce que je dois à vos soins... Plaignez-moi; ne condamnez point un penchant invincible... Ah! il fut un tems... N'en parlons plus. Si quelqu'un avoit pu m'aider à vaincre, c'étoit vous, sans doute...

M. DABELLE, en le serrant dans ses bras.

Calmes-vous... (*montrant Bonnemér.*) Remettez-vous entre les bras de cet ami... Ouvrez-lui votre cœur. Est-il quelque blessure que l'amitié n'adoucisse! je vous plains, mais du moins que l'orage des passions ne vous fasse point oublier les devoirs les plus sacrés. Ils doivent l'emporter dans une amie bien née, & l'emporter sur tout.

(*Il sort. Jenneval demeure immobile & pensif.*)

## SCENE V.

JENNEVAL, BONNEMER.

BONNEMER.

**A**H! si tu pouvois renoncer à cette funeste passion! si tu voulois combattre pour l'amour de nous. Si par un sacrifice héroïque & généreux... C'est-là être homme que de remporter la victoire... Je t'afflige, pardonne.

JENNEVAL.

Cher Bonnemer, je mérite la pitié des âmes sensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux.

BONNEMER.

Et les insensés!

JENNEVAL.

Eh! j'en suis plus à plaindre. L'indulgence alors devient justice. Laisse-moi, je crains plus de céder à tes larmes que je n'ai de douleur d'y résister. On menace la liberté de Rosalie; je volé... Que de coups réunis sur ce cœur sensible! & que je me sens oppressé!... Ciel, voici le dernier, Lucile!...

SCENE

## S C E N E VI.

LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

LUCILE, *avec une vérité noble.*

NON, Monsieur, vous ne sortirez point. Souffrez que je vous représente ce que l'amitié me dicte en ce moment. Quoi! vous en coûteroit-il donc tant pour vous soumettre à un oncle que vous devez connoître dès votre enfance? Ne pouvez-vous céder à mon pere, à votre ami... Moi-même je me trouve forcée de me joindre à eux... Je viens de le rencontrer. Je lui ai dit tout ce que mon cœur a pu m'inspirer. Je l'ai vu ébranlé: peut-être seroit-il encore tems de le fléchir. . . Vous ne répondez rien... M'enviez-vous la part que je prends à vos douleurs?..

J E N N E V A L.

Mademoiselle, il ne manquoit aux tourmens que j'endure que de vous y voir sensible. Quoi! vous daignez vous intéresser aux destins d'un homme qui ne mérite plus vos regards? Je suis trop indigne de votre pitié. Je suis... Désespéré, emportant dans mon cœur le repentir de n'oser lever les yeux devant vous; permettez que je cache ma honte, ma douleur... & mes regrets.

B O N N E M E R, *Souvent après Jenneval.*

Jenneval!

JENNEVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Eh ! que veux-tu encore de moi , lorsque j'ai pu forcer mon ame jusqu'à lui résister ?

## S C E N E VII.

L U C I L E , B O N N E M E R .

L U C I L E , *avec feu.*

**N**e l'abandonnez point. Sa raison est troublée. Suivez ses pas. Ramenez-le malgré lui. Il faut, pour le sauver, mettre tout en usage. Je ne puis voir qu'un jeune homme qui sembloit né pour le bien , qui, le jour d'hier, jouissoit encore de l'estime générale, soit sur le point de perdre & ses mœurs & cette même estime qui lui assuroit la mienne... Si... Je ne puis achever.

B O N N E M E R .

Ah ! si mon zèle avoit besoin d'être excité, votre généreuse pitié m'enflammeroit d'un feu nouveau. Je ne le quitterai point, & dût ma présence le fatiguer, il entendra toujours la voix attendrissante & sévère de son ami.



## SCENE VIII.

LUCILE, seule.

**I**L se perd d'amour pour une autre, & je peux encore y être sensible ! Trop cher Jenneval ! si du moins les peines qui me consument, pouvoient te rendre le repos ; mais non, ta vie est aussi agitée que la mienne.

*Fin du troisieme Acte.*

---

## A C T E IV.

---

*Le théâtre représente une chambre, où il n'y a que les quatre murailles & quelques chaises. Un homme apporte un coffre & le dépose. Rosalie arrive précipitamment & en désordre. La nuit commence, & ce triste jour n'est éclairé que d'une lumière sombre.*

### SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

R O S A L I E.

**Q**UOI, toujours poursuivie par la fureur des hommes! (*regardant le coffre.*) Voilà donc tout ce qu'on a pu sauver! O vengeance! Donnons quelque effor à ce feu terrible qui fermente dans mon sein... Un instant plus tard où serois-je? Dans une horrible prison... Je vous reconnois, lâches persécuteurs; vous écrasez le foible sans pitié, vous êtes aussi cruels que vous pouvez l'être: mais vous n'y aurez rien gagné; votre despotisme aura pour vous des suites funestes. Je surpasserai vos fureurs. . . Tremblez! (*à Justine.*) Penses-tu que nous soyons en sûreté dans ce misérable lieu, car il semble depuis un tems que les murs soient devenus transparens. Un bras infatigable conduit de tout côté une armée d'Argus, & il n'y a plus d'asyle contre cet œil vigilant & terrible.

J U S T I N E.

Soyez sans crainte... Dès que nous sommes cachées ici, Brigard répond...

R O S A L I E, *avec une fureur impatiente.*

Va-t-il venir ?

J U S T I N E.

Il ne doit pas tarder. Il nous a averties à temps & sans ses soins...

R O S A L I E.

Ah ! sur qui doit retomber tout le poids des tourmens que j'endure !... Je me sens là un besoin de vengeance : hâte-toi, moment qui dois le satisfaire !... Le ciel est de fer pour moi, les hommes sont acharnés à ma ruine !... Eh bien ! tyrans de mon existence, avez-vous quelques fileaux en réserve ? lancez tous vos traits, je brave votre double colere. Je pousserai jusqu'au bout ma destinée ; favorable ou terrible, il est temps qu'elle se décide.

J U S T I N E.

Tout n'est pas désespéré...

R O S A L I E.

Je ne veux rien entendre, te dis je... (*à voix basse, tandis que Justine est dans le fond.*) L'abîme m'environne ; j'y tombe, ou j'y précipite mon ennemi. Je l'épargnois, ma cruauté devient justice. Balançons le pouvoir de l'homme injuste. O nuit, épaissis tes voiles ! O vengeance active & ténébreuse, toi qui veilles & qui frappes dans l'ombre, cache ton poignard jusqu'au moment où je l'aye appuyé sur le cœur de ma victime ; qu'elle tombe, & que mon destin



l'emporte. . . (*à Justine.*) Va voir si quelqu'un parolt.

## S C E N E II.

ROSALIE, *seule.*

**M** e faudroit-il abandonner cette capitale, le seul endroit sur la terre où je puisse marcher tête levée & rencontrer le bonheur que tant d'autres possèdent ? Ah ! si je ne trouve aucune ressource ici, il n'en est plus pour moi dans l'univers. . . Détestable vieillard ! c'est toi qui es venu rompre le plan heureux que j'avois formé ; je peux t'anéantir, mais je n'ai rien fait si ton neveu n'est le premier complice. Jennéval me reste & mon ame entiere n'a point passé dans la sienne, & je ne lui ai pas inspiré ma rage ! Qu'est devenu mon génie ? Mais sa vertu . . . Sa vertu doit céder à mon ascendant . . . Il est foible . . . Il a commencé par le vol, il finira par le meurtre . . . Son ame est dans mes mains . . . enivrons-le d'amour, qu'il en soit furieux, qu'égaré par mes séductions il vole à ma voix, percer le sein que j'abhorre, & que tout sanglant il se rejette dans les bras qui doivent appaiser le cri de ses remords.

## S C E N E III.

ROSALIE, BRIGARD.

ROSALIE.

Où est Jenneval ? L'as-tu trouvé ? viendra-t-il ?

BRIGARD.

Oui, j'ai fait davantage ; j'ai observé tous ses pas. J'ai espionné ensuite l'oncle (c'est mon ancien métier.) Il va secretelement souper au marais chez un homme qui fait ses affaires, & qui s'est chargé de lui trouver à placer son argent à fond perdu, mais le plus avantageusement possible : d'ailleurs ce vieillard, qui ne ménage rien contre nous, a été imprudent. Il a blessé le cœur de son neveu. Je l'ai rencontré dans la première chaleur de son ressentiment ; il étoit furieux, il m'a tout confié. Je lui ai dit que je préviendrois les coups que cette tête opiniâtre vouloit nous porter, que je te mettrois à couvert de ses poursuites. Il m'a embrassé, il m'a appelé son protecteur, son ami. Tudieu ! Placer son bien à fond perdu ! Si cette succession ne tombe à son neveu, adieu nos espérances ; mais j'ai cette affaire trop à cœur pour l'abandonner. Avec sa petite épée d'argent massif qu'il porte à la vieille mode, il a tout l'air d'un de ces tapageurs du tems passé. O ! si je lui suscitois une querelle d'Allemand. Il est vif, comelierique ; il tireroit l'épée, & moi, *(il pousse une botte)*

& moi, jadis prévôt de falte, je ne tarderois pas à le coucher sur le carreau. Qu'il seroit bien là! C'est un insecte qui veut mordre & qu'il faut écraser.

ROSALIE.

Cours & m'amene Jenneval; il faut que je sois sûre de lui, tu m'entends. S'il se livre à moi, comme je n'en doute point... Frappe... Sois attentif à tous ses mouvemens, aux miens... Lorsque nous serons ensemble, entre à propos, fors de même... Tu interpréteras mon geste & jusqu'à mon silence... mais après songe à tout; & mets à profit les instans; que la prudence s'unisse à l'audace...

B R I G A R D.

A qui dis-tu cela? Je dérouterais tous les limiers de la Police; je connois toute leur allure. J'ai quatre recoins ténébreux dans cette grande ville où je défie... Puis un homme mort ne parle point... C'est un fait...

ROSALIE, *avec intrépidité.*

Tu perds le tems en paroles. Je devrois à cette heure même recevoir la nouvelle de son trépas... L'attente me consume & je ne vis plus...



## S C E N E IV.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant.***M**ADEMOISELLE, Jenneval monte...ROSALIE, *à Brigard.*

Ne perds pas un seul de mes regards...

*(Brigard fait un signe d'approbation & sort. Rosalie se jette sur une chaise, le mouchoir sur les yeux, un bras en l'air, & paroit plongée dans le plus grand désespoir.)*

## S C E N E V.

ROSALIE, JENNEVAL.

JENNEVAL, *apercevant Rosalie en pleurs.*

**O** ciel! voilà donc les tourmens que je te cause !  
 A toi!.. Ah! jé mourrai de ta douleur, si ce n'est de  
 la mienne... Adorable Rosalie, pardonne. Ne me vois  
 pas en coupable. J'ai souffert plus que toi... Rassure  
 mon cœur déchiré... Dis que tu ne rejettes pas sur  
 moi l'indigne traitement où mon malheureux sort t'a  
 exposée; dis que rien ne peut altérer ton amour, cet

~~amour précieux qui fait aujourd'hui mon unique es-~~  
poir... Non, ce n'est qu'à tes genoux que je ren-  
contre encore quelque ombre de bonheur.

R O S A L I E.

Il n'en est plus pour moi, Jenneval; l'indigence  
n'est rien, mais l'infamie dont on a voulu me cou-  
vrir, le mépris... L'éclat scandaleux des insultes qu'on  
m'a faites, m'humilie & me déchire le cœur... Heu-  
reuse avant que de vous connaître, je regarde le  
premier jour où je vous ai vu comme la funeste épo-  
que du malheur de ma vie... Que venez-vous cher-  
cher encore ici?... Il faut nous séparer... Laissez-  
moi à mon sort... Tout horrible qu'il est, je crains  
que vous ne l'aggraviez encore... Ne nous revoyons  
jamais; je n'ai rien à vous dire de plus.

J E N N E V A L.

Jamais? quel mot! l'as-tu pu prononcer?

R O S A L I E.

Oui, je vais fuir loin de vous. Mes yeux noyés  
dans les pleurs ne vous verront plus que quelques  
instans. Je voudrais dompter ces indignes larmes...  
Puissez-vous m'oublier!

J E N N E V A L.

Non, chère & tendre amie; non, je n'écoute point  
l'injuste accent de votre douleur. Vous n'acheverez  
point de me désespérer. C'est de vous seule que mon  
cœur se promet quelque soulagement. C'est à vous  
qu'il vient s'abandonner tout entier. Ne me présen-  
tez point l'image de vos maux, ils sont gravés dans  
mon âme en traits ineffaçables; mais lorsqu'un même

coup nous frappe tous deux, ne fonderons-nous qu'à nous affliger, au lieu de nous secourir mutuellement? Je suis la première cause du malheur qui t'opprime; mais quand mon cœur l'avoue, le tien, chère Rosalie, qui doit compatir à mes maux, le tien, ne plaide-t-il point en ma faveur contre toi-même? Tout ce que tu endures est présent à mon âme, mais ce que je souffre tu l'ignores... Non, tu ne le sauras jamais.

ROSALIE, *en sanglotant.*

Qu'ai-je fait à cet homme barbare pour me poursuivre? De quel droit attend-t-il à ma liberté & à mon repos? Que d'outrages il m'a faits! Il m'a traitée comme la plus vile créature; & Jeanneval, vous savez si je méritois cet affreux traitement!... C'en est fait, ne me revoyez plus; n'exigez plus que je vous revoye. L'état horrible où il m'a réduite, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte.

JANNEVAL.

Que me dis-tu? Toi mourir, toi!... Au nom de ma tendresse, ne te laisse point accabler... Calme-toi... Je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

ROSALIE.

Je te l'avoue, j'aurai plutôt le courage de mourir que celui de languir dans l'opprobre. L'opprobre est un poison lent qui tue une âme sensible, & la mienne l'est mille fois plus que tu ne l'imagines. Quelle amertume répandue sur tes jours & sur les miens! Ah! si je ne puis me relever, résous-toi à me perdre. J'y suis décidée. Si tu ne m'aimes pas, je ne vivrois déjà plus.

J E N N E V A L, *en se frappant les mains.*

Malheureux que je suis! Ah, Rosalie, au nom de l'amour, sauve-moi du désespoir.. Quoi, j'entendrais mon cœur me crier, c'est toi qui es son assassin! elle meurt pour t'avoir aimé. C'est ta main qui la pousse au tombeau. Ah, périsse plutôt tout ce qui n'est pas toi!..

R O S A L I E.

Il n'y a qu'un seul homme acharné à nous perdre; & je n'ai point trouvé un défenseur qui soutint ma cause avec la même fermeté que celui-ci met dans sa persécution.

J E N N E V A L.

Tu n'es pas la seule victime de sa fureur. Il m'a maudit, deshérité; va, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à lui... J'aurais dû peut-être... Mais cet homme est mon oncle.

R O S A L I E.

Dis plutôt ton bourreau. C'est lui qui a toujours empoisonné ta vie d'un fiel amer. Vois quelle est sa violence! combien elle est terrible, inexorable! Tu m'aimes, c'est assez, je deviens l'objet de sa haine. Il me calomnie, il soulève contre moi une force aveugle, & je serai sacrifiée; car l'innocente foiblesse l'est toujours: mais mon cœur saignera encore plus de tes blessures que des miennes. Sous un tel tyran, cher Jenneval, quel avenir t'est réservé!

J E N N E V A L.

Mon destin est horrible; mais il ne doit pas toujours durer.

ROSALIE.

Tant qu'il vivra, n'en attends point un autre.

JENNEVAL.

J'implorerai le secours des loix pour disposer à mon gré de ma liberté & de ma fortune. Je ne parle point de te défendre, de t'arracher à tes vils persécuteurs. De pareils sermens offenseroient l'amour & toi. Je serai libre, te dis-je, & malgré tous ceux qui pourroient s'y opposer.

ROSALIE.

Cher Jenneval, quand on a recours aux loix, ces simulacres insensibles, l'issue est bien douteuse; & par quel labyrinthe long, difficile, pénible, te faudra-t-il passer? On t'a ravi ton bien: est-ce dans le dessein de te le restituer? On t'aura ôté jusqu'aux moyens de produire tes premières demandes. Est-ce un vain tribunal qui donnera quelque force à tes faibles droits?

JENNEVAL, *après un moment de silence.*

A quoi m'a-t-il réduit cet homme inflexible? J'aurois pu l'aimer malgré ses rigueurs & je sens trop combien ma haine de moment en moment s'allume contre lui. Me préserve le ciel de hâter son trépas par mes vœux, mais si la mort descendoit sur sa tête... Il fut injuste, il fut dur & barbare, je porte un cœur vrai, je ne fais point feindre; s'il mourait, non, je ne répandrois point des larmes sur sa tombe. (*en s'attendrissant.*) Cependant autrefois j'ai vu des moments où j'aurois donné tout mon sang pour lui.



R O S A L I E.

S'il n'étoit plus, dis Jenneval, quel changement de fortune?

## S C E N E VI.

R O S A L I E, J E N N E V A L, B R I G A R D.

B R I G A R D, *dans le fond du Théâtre à part.*

**A**LLONS, il est tems; jouons notre rôle. (*haut.*) Votre très-humble, Monsieur Jenneval. Toujours prêt à vous servir, entendez-vous? Disposez de moi; vous le savez, je suis tout à vous.

J E N N E V A L, *avec exclamation.*

Ah! voilà celui à qui je dois plus que je ne puis exprimer. Sans lui, sans ses avis, sans ses soins généreux, chere Rosalie, je ne jouirois pas en ce moment du bonheur de te revoir... A qui demander, où te trouver?..

R O S A L I E.

Il a fait plus, il m'a indiqué cet asyle secret & caché. Il a opposé ce rempart à l'ardente fureur de nos ennemis. Sans lui je gémirois dans la profondeur des cachots, en proie au désespoir, mourante. . . Tu lui dois tout.

B R I G A R D, *en regardant derrière lui.*

Ah, le péril n'est point encore passé.

JENNEVAL, *troublé.*

Comment?

BRIGARD.

Ah, Monsieur; on agit bien indignement envers vous, je suis accouru pour vous prévenir. Tout nous menace; ce vieil oncle qui veut vous enlever Rosalie pour jamais, a obtenu de nouveaux ordres. Des espions sont répandus de tous côtés, & je tremble pour demain.

JENNEVAL, *saisissant Rosalie par le bras, & la main sur son épée.*

Ah, le premier qui osera contre elle... Quel que soit le nombre, ce fer. . . Ou du moins j'expirerai en embrassant tes genoux!

ROSALIE.

Je ne doute point de ton courage; mais vois combien il seroit inutile. Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Est-ce là le seul parti que l'amour te dicte pour sauver une infortunée que tu as exposée au plus cruel affront? Toi seul connois mon innocence; mais les autres séduits ou trompés, me traiteront avec ignominie. Le deshonneur & la mort seront le prix de ma fidélité.

JENNEVAL.

Quelle affreuse idée! comme elle bouleverse mon ame! Je vois couler tes pleurs... Ah, tu m'épargnes encore, tu ne me parles pas de cette indigence qui te presse & t'environne. Ce barbare qui se dit mon oncle, m'a ôté l'espoir de te présenter la moi-

tié de ma fortune. Ciel! inspire-moi ce que je dois tenter...

ROSALIE, *en s'asseyant & se couvrant les yeux d'un mouchoir.*

Ah, pense pour moi, car le trouble qui m'agite m'ôte la faculté de penser.

*(Fenneval se promene à grands pas.)*

BRIGARD, *sur le devant de la Scène & comme dans un monologue.*

Maudit vieillard! si tu pouvois nous faire la grace de décéder subitement, nous te pardonnerions tout le reste... Le sang me bout dans les veines. Il jouit de vos biens, tandis qu'il vous brave & qu'il vous insulte. C'est une chose inouïe que cette injustice-là... La nuit est commencée... S'il se rencontroit ce soir devant moi, je crois que l'indignation m'emporteroit... *(Ici Fenneval le regarde.) (en adoucissant sa voix)* Vous ne savez pas tout, Monsieur; ce vieillard importun qui ne respire que pour votre ruine, à cette heure même fait dresser un contrat de rente viagère, où il comprend tous ses biens, afin de vous ravir un héritage qui vous est si légitimement dû...

J E N N E V A L.

Oncle cruel! vous pousseriez jusques-là votre vengeance... Je ne l'aurois jamais cru.

B R I G A R D.

Hélas! il n'est que trop vrai. Mon zèle pour vous m'a fait découvrir l'impossible. Il soupe ce soir au mairais, chez l'homme chargé de conduire secrètement cette

cette affaire. Si vous en doutez encore, suivez-moi ce soir vers les onze heures au détour de la fontaine.

J E N N E V A L *avec fierté.*

Eh! qu'il garde ses biens, ces biens vils que je méprise, & auxquels il me croit si fort attaché, pourvu que tu me restes, chère Rosalie. Je ne les désirerois que pour toi. Mais tu dédaigneras, comme moi, ces richesses: prends mon courage. L'adversité m'a rendu fort, imite-moi. Nous irons, s'il le faut, vivre dans un désert, pour y jouir de nous-mêmes. Je me sens secrètement flatté de n'espérer plus rien de lui. Ses biens me deviennent odieux, comme sa personne. Mes amis! qu'on ne prononce plus son nom devant moi. Il viendrait, soumis & suppliant, pour réparer ses torts, que je ne lui pardonnerois pas. Il m'a trop fait souffrir en faisant couler tes larmes. Pardonne, daigne encore m'aimer, me revoir. J'oublierai jusqu'au nom de cet oncle inhumain. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

R O S A L I E, *soulevant son mouchoir, & d'un ton froid.*

Il peut mourir... *(puis elle se couvre le visage comme abandonnée à une douleur muette.)*

B R I G A R D.

Demain, Monsieur, demain, (j'en frémis d'avance) mais je vois que vous serez tous deux sacrifiés. Le pouvoir, le terrible pouvoir est entre ses mains. Comment prévenir?... Il faudroit de ces coups désespérés. Ah! si par un acte de vigueur je pouvois...

*Tome I.*

G

R O S A L I E.

Non, non, qu'il me laisse périr en consentant à tout, en m'abandonnant...

J E N N E V A L.

Qu'oses-tu dire ?

R O S A L I E.

Que tu n'as pas une âme assez forte, assez décidée, & que ton irrésolution enchaîne après toi le malheur.

J E N N E V A L.

Eh! quoi donc décider? Ose résoudre. Dans ces extrémités quel parti dois-je prendre?..

R O S A L I E, *en se levant.*

T'abandonner entièrement à moi, jurer de ne pas rejeter le moyen que je vais t'offrir; c'est le seul qui nous reste...

J E N N E V A L, *avec emportement.*

Je te le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré... Mon âme souffre dans la tienne, je ne veux plus voir tes douleurs... Prononce... Le regard des hommes n'est plus rien pour moi. Je ne vis plus que pour te servir...

*(Rosalie, en se détournant pendant ce morceau, a fait à Brigard un geste homicide, signal terrible du meurtre. Brigard a répondu à ce signal affreux, & est sorti. Tout ceci a dû s'exécuter dans un instant.)*

## S C E N E VII.

ROSALIE, JENNEVAL.

ROSALIE s'avance, & saisit la main de  
Jenneval.

JENNEVAL, m'aimes-tu?

JENNEVAL.

Quel langage, ô ciel!

ROSALIE, en souriant, avec une joie cruelle.

Eh bien, cette nuit même n'achevera point son cours sans amener le terme de notre adversité. La fortune, tu le fais, ne tient souvent qu'à un moment de courage...

JENNEVAL.

Quoi! seroit-il possible! Que vois-je? Tous tes traits sont changés. Quelle joie extraordinaire brille sur ton visage!... Tu pourrois entrevoir...

ROSALIE.

Va; tout est vu.

JENNEVAL.

Tu espères?..

ROSALIE, du ton le plus tendre.

Tous nos malheurs vont finir; viens essuyer mes larmes. Viens rendre la paix à mon cœur. Viens me dire que tu m'aimes, afin que je perde toute idée

de me donner la mort. Jenneval, répète-moi que ma volonté fera l'arbitre de tes destins.

J E N N E V A L, *avec impatience.*

Rosalie, méconnois-tu ton amant?

R O S A L I E, *en le serrant contre son sein.*

Tu l'es, mon cher Jenneval ; c'en est fait. . . Tu deviens en ce moment la plus chère moitié de moi-même... Va, ma tendresse fera désormais sans bornes. Ecoute ce cœur qui t'est si bien connu, qui se livre à toi sans réserve. Ton amante à cette heure brûle de plus de feux que tu n'en eus jamais pour elle. Elle te préféreroit aux mortels les plus opulents. Elle te choisiroit dans le monde entier pour ne suivre, ne voir, n'adorer que toi ; enfin elle va te donner la plus grande preuve de son amour, en osant tout entreprendre pour que rien ne nous sépare.

J E N N E V A L, *ému.*

Prends garde, chère Rosalie, je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton amour... Modère une joie trop précipitée... Tu t'abuses peut-être... Je t'idolâtre, je suis le plus heureux des hommes... mais... explique-moi enfin... je dois savoir...

R O S A L I E.

Ingrat ! j'aurais voulu que tu l'eusses deviné. Ecoute, la haine ne proscriit-elle personne dans ton âme ? Sens-tu cette fureur ardente qui consume la mienne ? Ta Rosalie ne vit-elle plus en toi ? Ne t'inspire-t-elle pas son projet ?.. Il est terrible, mais si

tu la chéris, tu fais ou plutôt tu fens, ce que demande une femme outragée...

J E N N E V A L.

Arrête. Ne fens-tu pas toi-même combien tu me fais souffrir... Je tremble... Eh! que veux-tu?

R O S A L I E.

Ton bonheur & le mien. Voici l'instant de me prouver que tu m'aimes. La rage de cette ame de fer, de cet odieux tyran qui se dit ton oncle, vient d'allumer ma juste vengeance. Il nous poursuit... Si je ne l'arrête, nous périssons... C'est sa mort que je te demande.

J E N N E V A L.

Sa mort!

R O S A L I E.

Crains de balancer.

J E N N E V A L.

Le frere de mon pere! Dieu!

R O S A L I E.

Lui! ce despote farouche.

J E N N E V A L.

Tout mon être frémit; cruelle, qu'oses-tu prononcer? Demande ma vie, c'est l'unique chose qui me reste à te sacrifier. (*changeant rapidement de ton.*) Ah! l'infortune t'égare & te fait oublier... Non, ce n'est pas toi qui parles... Dis-moi, quel noir démon trouble ton ame?

R O S A L I E.

Homme foible & lâche, qui ne fais rien oser



pour ton propre bonheur ! demain tu rendras grâce au coup hardi qui nous aura déliyrés. Demain, nous n'aurons plus rien à craindre ; tu seras libre , riche & maître de ta Rosalie.

J E N N E V A L.

De quelle horreur es-tu possédée ? J'en atteste ici le ciel... Je n'achèterois pas même un trône au prix du sang de ce vieillard.

R O S A L I E.

Qu'as-tu tant à frémir ? Est-ce la vie que tu lui raviras ? Ce sont à peine quelques jours fragiles & languissans ? Leur flambeau pâlit, achève de l'éteindre. Seroit-ce un vain titre d'oncle qui retiendrait ton bras. Va, les chimériques liens du sang sont trop équivoques pour en imposer. Ceux qui nous aiment & qui nous font du bien, voilà nos parens ; mais celui qui se rend notre persécuteur, qui nous hait, cet homme, quel qu'il soit, n'est plus qu'un mortel ennemi que la nature elle-même nous enseigne à détruire.

J E N N E V A L.

Eh ! quel droit ai-je sur ses jours ?.. Le vil assassin frappe dans l'ombre ; mais depuis quand prétend-il justifier au grand jour sa lâche & obscure fureur ? Rosalie ! comment ton ame est-elle devenue sanguinaire ? Ah ! reprends, reprends cette douce sensibilité qui honore ton sexe & qui faisoit tous tes charmes. Autrefois tu m'as montré des vertus, ne les démens pas. Reviens, reviens à toi-même, & tu désavoueras bientôt un langage si contraire à ton cœur & au mien.

## ROSALIE.

Eh bien ! fais-lui grace, pour qu'il me tue ; attends que ce monstre, que tu épargnes, m'ait arrachée d'ici pour me plonger vivante dans les cachots. Déteste ton amante, & chéris son tyran féroce... Si tu n'as pas le courage de prévenir ses coups, foulage-moi avec ton épée... Tu seras moins cruel.

*(Elle se jette sur l'épée de Jenneval.)*

JENNEVAL, la repoussant.

Malheureuse ! ô ciel !

ROSALIE, dans l'attitude du désespoir.

La mort n'est qu'un instant. L'indigence & l'opprobre sont éternels. Accorde-moi la mort, ou tremble... Je me perce à ta vue.

JENNEVAL.

Tu veux mourir. Meurs du moins innocente... Dans quel égarement te jette un désespoir que ma douleur partage ! Rosalie ! Est-ce là ce que tu m'avois fait espérer ? Quoi, tu connois l'amour, & tu peux être barbare !

ROSALIE.

Qui de nous deux l'est davantage ?.. Tu pleureras ma mort, puisque tu chéris sa vie aux dépens de la mienne.

JENNEVAL.

Tu m'assaffines à coups redoublés... Ta rage semble passer dans mon cœur. Laisse-moi respirer... Je ne me connois plus... Le désordre de mon ame...

Je ne fais ce que je hazarderois dans ces momens ,  
pour te sauver de l'affreux état où je te vois.

*R O S A L I E , d'un ton suppliant.*

Rends-moi ce jour que la tyrannie veut m'ôter ,  
& ma vie entière je la consacre à jamais sous tes loix.  
Vole, cher Jenneval; la nuit & la mort obscurciront  
tous les objets. Les ténèbres sont d'insensibles té-  
moins. Elles enseveliront cet événement dans une  
ombre éternelle. Rien ne transpire de la nuit des  
tombeaux, & leurs secrets périssent avec ce qu'ils en-  
ferment. Nuls vestiges, point d'indices. Les soup-  
çons ne s'élèveront pas même jusqu'à toi... Crois-  
en ton amante, elle a tout disposé & tout est prévu.

J E N N E V A L.

Eh! quand j'échaperois à tous les regards, à l'œil  
même du vengeur éternel des crimes, je le saurois  
toujours moi! La voix de cette conscience que rien  
n'étouffe, me reprocherait mon forfait: que m'im-  
porte le jugement de l'univers, si cette voix terri-  
ble qui m'accuse tonne à jamais dans mon cœur...  
Barbare! est-ce ainsi que tu reconnois ma tendresse?  
est-ce en me rendant coupable & malheureux que tu  
veux signaler le pouvoir de tes charmes? Quoi! le  
chef-d'œuvre de la nature voudrait en devenir l'hor-  
reur?... Mon ame est épuisée... Que j'ai besoin de  
me fortifier contre tes attraits dangereux!... Mais ,  
que dis-je? En voulant frapper, le poignard me  
tomberoit des mains; ce vieillard!... Il porte sur son  
front les traits chéris d'un père... Il m'a caressé dès  
le berceau, il a élevé mon enfance, il fut mon bien-  
faiteur, & à travers toutes ses rigueurs, je sens,

oui, je sens trop qu'il m'aime... Ah, son ombre en montant au séjour éternel, son ombre sanglante iroit m'accuser devant un pere, & lui diroit: *Vois cette blessure ouverte, ce flanc déchiré... C'est la main de ton fils!*.. La foudre alors s'échapperait sur ma tête, ou, si la terre portoit encore un parricide, seul avec mon crime je n'oserois plus regarder le soleil; une image ensanglantée me poursuivroit jusqu'en tes bras. . . Ecoute, ne sens-tu pas déjà des remords; toujours plus dévorans, ils corromproient nos jours? Plus d'amour pour nos cœurs. La discordé qui suit les forfaits viendrait s'asseoir entre nous, & nous armeroit bientôt l'un contre l'autre. Echappés aux bourreaux, nous n'échaperions pas à nous-mêmes... Ah!..

ROSALIE, *d'un ton terrible.*

Je rejette ton indigne pitié, tes prières, tes vœux; tes remords, apprends qu'ils deviennent inutiles. J'avois prévu ta faiblesse, je me suis chargée de ta destinée. Tu l'avois remise entre mes mains. Il n'est plus en ton pouvoir que d'ordonner mon trépas. . . L'arrêt en est porté... Tu entreras malgré toi dans mon complot... Au moment où je te parle, c'en est fait, Ducrône, notre tyran expire.

JENNEVAL *courant désespéré.*

Ah, perfide! je t'avois mal connue. (*en pleurant.*) Bonnemer, cher Bonnemer, tu me l'avois prédit... Où es-tu? viens, vole à mon secours.

ROSALIE, *froidement.*

Cesse de vaines clameurs, & choisis maintenant d'être ou mon accusateur ou mon complice. Traîne

sur l'échaffaut une femme qui t'aime, qui a tout offert pour toi; ou laisse tomber un sinistre vieillard dont tu recueilliras l'immense héritage, & qui entraînera avec lui dans sa tombe le secret impénétrable de sa mort. Il n'a aucun droit de me toucher lui!... Je ne demande point que tu prennes un poignard, que tu ensanglantes tes foibles mains... Ferme les yeux; laisse agir Brigard; il nous sert avec zèle. D'ailleurs, n'espère pas pouvoir le fléchir. Il sait qu'il faut te servir malgré toi & que demain tu baiseras la main qui nous aura délivrés.

J E N N E V A L *rapidement.*

Le barbare se trompe... Je cours défendre & sauver ce vieillard malheureux. Je l'aime depuis que ses jours sont en danger; & toi, je crois que je commence à te haïr, je crois... (*Il va pour sortir.*) Laisse-moi, j'abjure l'amour, je déteste la vie...

R O S A L I E, *l'arrêtant.*

Arrête, cher Jenneval...

J E N N E V A L *furieux.*

Eh! que veux-tu de moi, furie implacable? ... tremble!

R O S A L I E.

Dieu, quel nom! quel regard! (*tombant à ses genoux.*) Immoie ta Rosalie, & ne l'outrage pas. Elle redoute plus ton mépris que la mort. Elle est prête à sacrifier sa vie à tes pieds. Accuse le sort, maudis notre destinée. J'ai, comme toi, le meurtre en horreur, mais une fatalité terrible nous écrase & je veux te sauver. Comment renoncer à la vie, à la

liberté, à l'amour? Je t'idolâtre. Crime ou vertu, l'amour l'emporte sur tout & ne connoît point d'autre loi... Dans un pareil état, est-ce à nous de réfléchir?... Cher & foible Jenneval, affermis ton ame; il n'est plus tems de reculer... Ecarte les fantômes qui obsèdent ta crédule imagination. Vole où ton amante te conduit... Serois-tu insensible au prix unique qu'elle garde à ton obéissance... Pressé dans les bras qui s'ouvriront pour te recevoir & payer ton courage; tout entiers à nous-mêmes... libres, heureux, vengés...

J E N N E V A L.

Leve-toi, barbare, je ne veux plus t'entendre... Mes cheveux se dressent d'horreur. Que ton génie est terrible! que ta tendresse est perfide! par quel détour m'as-tu conduit dans l'abîme!.. Fatale beauté! tu vois le délire de mes sens, tu fais que tu régnes impérieusement sur ce cœur déchiré, & tu le pousse au meurtre... Tes cris, tes gémissemens, tes pleurs m'accablent. Ils ont ébranlé mon ame, & en ont chassé la vertu... Triomphe! l'échaffaut nous attend tous deux... Justice du ciel, qu'avez-vous résolu de moi? Ah! quels combats! quels tourmens!.. je chancelle... je frissonne... Par où sortir?... (*s'appuyant contre la muraille.*) Je me meurs... (*ranimant ses forces.*) Laisse-moi aller... Cruelle! ne demandes-tu pas sa mort?

R O S A L I E.

Oui.

J E N N E V A L, *éperdu.*

Eh bien! je répandrai...

*Rosalie*  
ROSALIE.

Tu répandras son sang !

*(Ici la déclamation muette de Jenneval est dans son plus haut degré d'énergie. Rosalie le tient, le presse, le fixe. Il s'arrache de ses bras.)*

JENNEVAL.

Oui, je le répandrai... Laisse-moi... Laisse-moi, te dis-je.

*(Il sort.)*

## S C E N E V I I I.

ROSALIE, seule & marchant à grands pas.

**E**NFIN, j'ai reçu son aveu... Que de fois il m'a fait frémir ! mais c'en est fait... Ce secret terrible est un nœud qui l'enchaîne à mes destins... Il reviendra ; je m'attends à ses cris plaintifs, à ses remords... Ils s'abîmeront bientôt dans les feux de la volupté ; c'est la divinité puissante qui fait taire tout ce qui contredit sa voix ; elle régnera profondément sur l'impétueux Jenneval, & souveraine absolue, je triompherai par elle.

*Fin du quatrième Acte.*

## A C T E V.

*La Scene est dans la maison de M. Dabell. Il est nuit.*

## S C E N E P R E M I E R E.

L U C I L E , B O N N E M E R .

*LUCILE suit Bonnemér, qui a l'air inquiet.*

**M**ONSIEUR Bonnemér, non, vous ne paraissez pas assez tranquille pour me rassurer. Je lis sur votre front que votre cœur est en secret violemment agité. Je suis dans un effroi mortel. Qui vous fait répéter sans cesse le nom de mon père & celui de M. Ducrône?

B O N N E M E R .

Il sont partis ensemble, Mademoiselle?

L U C I L E .

Oui, & ils devoient être rentrés.

B O N N E M E R .

Ils sont partis sans domestique?

L U C I L E .

Eh! mon Dieu, oui.

B O N N E M E R .

Et vous ne pourriez me dire à peu près dans quel quartier ils sont allés?



LUCILE.

Non, Monsieur. (*Regardant à sa montre.*) Ciel ! onze heures & demie.

(*Elle donne toutes les marques de la plus vive inquiétude.*)

BONNEMER, à voix basse.

Où irai-je ? Comment le rencontrer ?... Je ne puis étouffer un fatal pressentiment...

LUCILE, prête à pleurer.

Monsieur, au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, dissipez le trouble affreux où je suis plongée... Vous vous trahissez malgré vous. Je ne vous quitte pas. Je donnerois tout au monde pour voir paroître à l'instant mon père & M. Ducrône. Comme je volerois dans leurs bras ! Tout ce que j'ai dans l'esprit ne seroit plus alors qu'un mauvais rêve bientôt oublié.

BONNEMER.

Quoi ! votre esprit s'allarmeroit-il ?... Qu'imaginez-vous donc, Mademoiselle ?

LUCILE.

Mais vous-même, c'est en vain que vous dissimulez. On a tout employé pour réconcilier l'oncle & le neveu. L'un est trop rigoureux, l'autre trop emporté... Dites-moi, qu'a fait depuis Jenneval ?

BONNEMER.

Ne me le demandez point, ah !... (*Il veut se retirer.*)

LUCILE, *arrivant & rapidement.*

Bonnemer, parlez-moi, parlez-moi, ne me quittez pas, je vous en conjure; vous ne sentez pas que vous me faites cent fois plus souffrir que si vous m'annonciez les plus tristes nouvelles. Achevez...

B O N N E M E R.

Mademoiselle... Je frémis de vous le dire. Je l'ai rencontré, ce malheureux Jenneval, mais dans un désordre extrême. J'ai voulu l'arrêter, le ramener ici; furieux, il m'a méconnu, il s'est attaché de mes bras. Le nom de son oncle a échappé de sa bouche. Il m'a demandé plusieurs fois d'un ton sourd & terrible où l'on pouvoit le rencontrer sur l'heure même. Je n'ai pu réussir à apaiser le trouble extraordinaire de ses sens. J'ai cru que c'étoit un reste d'émotion de la scène vive qu'il avoit eue avec son oncle, lorsqu'en rentrant ici un Exempt m'a fait appréhender un noir complot. Il m'a demandé si M. Ducrône étoit de retour? Il m'a bien recommandé qu'on l'avertit d'être sur ses gardes, de ne point se hasarder le soir. Il s'est informé des maisons qu'il fréquentoit, & il est parti précipitamment.

LUCILE, *jettant un cri.*

Ciel! se pourroit-il!.. Courez, volez, laissez-moi.

B O N N E M E R.

Ah! reprenez vos sens; vous changez de couleur; je ne puis vous laisser en cet état. Je vais appeler... Mais j'entends quelqu'un.

(M. Dabellé entre, lorsque Bonnemer soutient Lucile dans ses bras.)

## S C E N E I I.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

M. DABELLE.

Q'EST-CE donc ? ma fille prête à s'évanouir ?

LUCILE, *d'une voix étouffée.*

Ah ! mon père ! .. Quoi, seul ? ..

BONNEMER.

Mon cher Monsieur Dabelle, vous revenez seul...

M. DABELLE, *soutenant sa fille.*

Mon ami, mon cher ami... Lucile ; qu'a-t-elle donc ? qu'est-il arrivé ?

BONNEMER.

Et M. Ducrône, où est-il ?

M. DABELLE, *conduisant sa fille sur un fauteuil.*

Il n'est pas rentré ! .. Qu'est-ce à dire ? .. Chère enfant... Bonnemer... D'où naît votre effroi mutuel ? Dites-moi donc...

BONNEMER.

Ah ! Monsieur !

M. DABELLE.

Vous m'inquiétez d'une manière étrange...

BON-

B O N N E M È R.

Où l'avez-vous laissé?... Etes-vous toujours demeurés ensemble ?

M. D A B E L L È.

Non ; depuis quatre heures , nous nous sommes séparés. En me quittant il m'a dit : je ne tarderai point à vous rejoindre (*allant à sa fille.*) Eh bien ! ma fille , tu pleures...

B O N N E M È R.

Hélas , Monsieur ; nous vous revoyons... Pourquoi avez-vous abandonné Duerône... Ses jours sont en danger... Juste ciel ! Le malheureux l'aurait-il assassiné !

M. D A B E L L È.

Vous me glacez d'effroi... Comment, assassiné ! Que voulez-vous dire ?

B O N N E M È R.

On croit que Jenneval veut attenter aux jours de son oncle... Cette femme criminelle & perfide qui l'a corrompu... On soupçonne le plus affreux dessein... Hélas ! son œil troublé évitoit mes regards...

LUCILE, *en reprenant ses sens.*

Jenneval n'est point un barbare. Mon cœur me soutient le contraire. Il me semble encore l'entendre converser sur le précieux sentiment de l'humanité ; mais il est foible , il est livré à des scélérats , qui peuvent sans lui...

M. D A B E L L È.

Ma fille , calme-toi... Si tu ne peux jamais te

représenter Jenneval assassin, je ne puis non plus me faire à cette idée révoltante... Cependant je suis hors de moi. (*appellant un domestique.*) Qu'on mette tout de suite les chevaux aux deux voitures... Je me doute de deux ou trois endroits... On m'a arrêté si tard aussi... Il me sembloit que quelque chose me rappeloit ici. (*à Bonnemer.*) Mon ami, vous irez d'un côté, moi de l'autre. Nous le rencontrerons sûrement... Ma fille, vous trouvez-vous mieux?... Un moment de patience.

(*Il sort.*)

### S C E N E III.

L U C I L E, B O N N E M E R.

(*Pendant cette Scène Lucile erre dans le fond du Théâtre.*)

B O N N E M E R, sur le devant seul.

**C**IEL! veille sur lui! fais que je le revoye... ne permets pas qu'un crime s'accomplisse; sauve à la fois deux âmes honnêtes & faites pour s'aimer.

L U C I L E.

J'entends plusieurs voix confuses... On vient... Permettez... (*elle sort & rentre en s'écriant.*) Ah! mon cher Monsieur Bonnemer, c'est le cher Monsieur Ducrône avec Monsieur Jenneval!

BONNEMER, avec le cri de l'ame.

Le ciel soit loué! soit béni mille fois!

SCENE IV, & dernière.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

(Ducrône & Jenneval se tiennent par la main.  
Jenneval a l'épée nue sous le bras. Ils sont  
tous deux sans chapeau.)

BONNEMER, à Lucile.

C'est lui, c'est lui, embrassons-les tous deux.  
(Il embrasse Ducrône & Jenneval.)

JENNEVAL, saluant Lucile, puis reprenant  
la main de son oncle.

Ah! mon cher oncle.

M. DABELLE.

A quel danger êtes-vous échappé?

M. DUCRONE.

Au plus grand de tous. (montrant Jenneval.) Voici  
mon libérateur... Je suis encore tout ému... Eh!  
qu'est devenue ma canne?... Nous sommes tous deux  
sans chapeau... Jour cruel! Ce soir j'ai foupé &  
demeuré fort tard chez un homme d'affaires &  
cela pour déshériter ce Jenneval qui vient de me  
sauver la vie... Ecoutez bien : au détour d'une

rue, vers le coin d'une fontaine, un déterminé est venu à ma rencontre l'épée nue à la main... J'ai aperçu son fer qui brilloit dans l'obscurité. Surpris, j'ai tiré mon épée, mais la lame & le fourreau sont venus tout ensemble... C'étoit fait de moi... Voici que soudain un inconnu vole à ma défense; le combat se livre, il renverse l'assassin à mes pieds... Je vois, je reconnois mon neveu. Il avoit suivi secrètement mes pas. Il me prend, me guide par la main... C'est lui, Messieurs, qui a exposé sa vie pour conserver la mienne.

B O N N E M E R.

Généreux défenseur!

M. D A B E L L E.

Brave jeune homme!

J E N N E V A L, *en se couvrant le front des deux mains.*

Arrêtez... Suspendez ces cris de joie... Frémissez tous de m'entendre... Je rejette vos louanges, je ne les mérite point. Frémissez, vous dis-je d'horreur & de pitié, fachez qu'une larme de plus, j'étois un parricide... Ah, mon oncle! Cette main qui presse la vôtre avec tendresse, cette même main qui a sauvé vos jours, étoit prête à se plonger dans votre sang... Vous vous étonnez... Ah! Dieu! vous n'avez pas vu cette femme en pleurs, prosternée à mes genoux, vous n'avez pas entendu ses accens. Vous ne concevez pas de quels traits elle a frappé mon cœur... Echauffé par ses cris, excité par ses larmes, plein du poison dont elle m'avoit enivré, j'allois...

M. DUCRONE.

Mon neveu, ne t'exagère point à toi-même ta propre faiblesse.

JENNEVAL.

Non, je dois tout révéler. Mon ame hors d'elle-même alloit embrasser le crime. J'adorais Rosalie, vous l'aviez persécutée. Homme imprudent & cruel, vous ignoriez donc cet ascendant terrible, cette fièvre des passions, ce délire d'un cœur réduit au désespoir & ce qu'il peut entreprendre à la voix d'une femme... Ah! souvenez-vous de mon père, il ne fut jamais inexorable, il eut cédé aux larmes de son fils, il l'eut plaint dans sa funeste passion, il eut connu la pitié, il eut adouci ses maux. Pardonnez-moi ces reproches; j'ai combattu, j'ai triomphé, j'ai été plus tendre, plus humain, plus sensible que vous: mais du moins sentez un remords salutaire, tremblez en écoutant un formidable aveu... Apprenez qu'il a été un moment où ne voyant plus en vous qu'un inflexible ennemi, j'allois vous assassiner!... Le ciel...

M. DUCRONE.

Mon cher neveu, nous ne nous sommes point encore embrassés. *(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)*

JENNEVAL.

O joie! ô doux momens! Est-ce bien vous que je serre sur mon sein... Ah! Dieu, laissez-moi pleurer... Encore vertueux & étonné de l'être, je n'ose en cet instant même m'avouer ni me croire innocent... Femme artificieuse & cruelle!... Eh! si tu n'avois point révolté mon ame, si le ciel en m'e-



clairant tout-à-coup ne m'eut point fait lire sur ton front l'empreinte du crime.... (avec énergie). Mon cher oncle, couvert de votre sang, chargé d'opprobre, en exécution à moi-même, je mourais de la mort des scélérats, peut-être avec leur cœur endurci. Je n'ai point commis le forfait, & j'en éprouve tous les tourmens. Que seroit-ce donc, si j'étois coupable! (*tendant les bras vers le ciel & dans une attitude suppliante.*) Grand Dieu, qui m'as prêté ta force victorieuse, je te rends grâces; ma vertu est ton ouvrage! Si ta miséricorde n'est pas épuisée, frappe le cœur de Rôsalie; accorde-moi ses remords... Ta bonté surpasse ton crime... Dieu puissant, ce nouveau miracle appartient à ta clémence! (*à Bonnemere.*) Souviens-toi, mes forces s'épuisent.

(*Bonnemere le conduit sur un fauteuil. Jenneval assis, continue après une courte pause.*)

Et vous, mon oncle, puisque le ciel a dénoué les coups qui vous menaçoient, laissez tomber cet événement dans un éternel oubli, ne poursuivez point cette malheureuse & ses jours infortunés.

M. D U C R O N E.

Jenneval, écoute; tu m'as sauvé la vie, je n'en disconviens pas: mais vois-tu, j'aimerois mieux être cent pieds dessous terre, que d'autoriser même indirectement le moindre désordre. Oui, je te pardonnerois plutôt ma mort que ton libertinage. Laisse les assassins attenter à ma vie, je les crains moins que la perte douloureuse de tes mœurs, & je

te le dis ici en oncle reconnaissant & sévère, si tu ois renouer avec ta Rosalie...

JENNEVAL, *d'un ton froid.*

Homme extrême, épargnez ce nom à mon oreille. Vous ne m'entendez point. Ah!... quand je l'adorais, je la croyais vertueuse. J'idolâtrois le fantôme qu'avoit paré mon imagination. J'ai été détrompé.... Je suis affirmé pour jamais contre ses coupables appas; si je suis généreux envers elle, c'est que je puis l'être sans danger. Imitez-moi.

M. DABELLE, *s'avancant.*

Cher oncle, j'ai tout vu, tout observé, & la cœur de ce digne jeune homme a paru tout entier à mes regards. C'est moi qui veux lui présenter une fille vertueuse: j'en connois une qui a un cœur sensible, tendre même; mais elle a un ami prudent, secourable, qui, depuis son enfance, veille sur sa sensibilité. Elle a remis ses plus chers intérêts entre ses mains. Elle lui sera toujours plus chère que tout ce qu'il pourra jamais aimer dans le monde; il lit tous les secrets de son cœur, c'est à lui enfin à décider son choix. Notre Jenneval, cher oncle, me semble fait pour être aimé d'un cœur tel que le sien, car j'ose ici répondre de la noblesse d'âme de l'un & de la tendresse de l'autre.

LUCILE, *troublée, attendrie, se désole à tous les yeux par son embarras.*

Mon père!

M. DABELLE, *ironiquement.*

Lucile pense donc que c'est d'elle que je parle?

LUCILE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah! mon pere!

M. DABELLE.

La fausse honte que vous éprouvez en ce moment, ma fille, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche.

LUCILE.

Ah! permettez à votre fille de se retirer.

J E N N E V A L, *à part.*

Je me trouverois coupable si je balançois encore.  
(*haut.*) Le voile est tombé, adorable Lucile; un pere respectable m'enhardit; je ne vois plus que vous seule au monde, digne d'être adorée... Ah! comment exprimer des sentimens toujours si chers, mais que j'ai trahis; toute ma vie pourra-t-elle effacer... Aveugle, je prêtois vos vertus à un objet qui ne les connut jamais... Ah! c'étoit vous que j'adorois... Vous voyez un homme nouveau.

LUCILE.

Si vos remords sont vrais, Monsieur, ils effacent à mes yeux toutes vos fautes. Mon pere ne vous a point retiré son estime, vous pouvez encore prétendre à la mienne. Un sentiment plus doux auroit été votre partage, si vous eussiez resté ce que vous paroissiez être...

J E N N E V A L *avec feu.*

Ah! vous me verrez digne de vous. J'en fais le serment à vos genoux; daignez m'encourager, & d'un seul regard vous ferez de moi tout ce

que je dois être. Heureux, si vous voulez étendre vos bienfaits sur le reste de ma vie.

M. DUCRONE.

C'est fort bien dit que cela, mon neveu; je suis très-content de toi: aime bien & de toute ton ame cette honnête & sage Demoiselle. Tu peux compter dès ce moment sur mon héritage, comme sur mon amitié. Messieurs, je lui ai toujours reconnu un caractère excellent au fond. Il m'a causé bien des chagrins; mais, Dieu merci, en voici la fin.

JENNEVAL, à M. Dabellé.

Voilà donc comme vous me punissez?... Ah! tout me fait sentir qu'après de vous le sentiment de l'amour surpasse même celui du respect.

M. DABELLÉ.

Nos ames s'entendent, cher Jenneval, elles sont faites pour être unies... C'est toi qui rendras la fin de ma carrière douce & fortunée. (à sa fille) Aide-moi à sauver un jeune-homme sensible & vertueux des pièges du vice qu'il ignore, afin que tous les cœurs applaudissent au choix qu'il aura fait.

Mon pere! Ah! je crains que vous n'écoutez  
que mon cœur....

M. DABELLE.

Va, crois-moi, ne pleide point contre lui.

JENNÉVAL, *baissant la main de Lucile.*

Comment exprimer tout ce que je sens! Sortir du  
désespoir pour goûter la plus pure félicité.... Quel  
passage rapide & inattendu! Belle Lucile, non, je  
ne vous ai pas été infidèle, je vous aime trop pour  
penser que j'aie cessé un instant d'adorer tant de  
perfections réunies.

M. DUCORNET & M. Dabelle.

Mais vous êtes un homme étonnant. Sçavez-vous  
que vous m'avez tout attendri, moi qui n'ai point de  
mollesse! Que vous me faites bien sentir le plaisir  
qu'on doit goûter à être bienfaisant! Ce n'est que  
dans cet instant que je viens de m'apercevoir que  
votre caractère vaut beaucoup mieux que le mien. Je  
sens combien il me servirait doux de pouvoir vous res-  
sembler. Je fais me rendre justice. Je ne me dissimule  
pas que j'ai peut-être été trop sévère; mais la jeu-  
nesse aussi la jeunesse... Allons, allons, vos bon-  
tés ne feront plus de reproches à ma conscience. (A  
Lucile.) Chère, belle & vertueuse Demoiselle, si  
vous ne redoutez pas d'avoir un oncle aussi gron-  
deur que moi, si mon ton brusque ne vous fait pas

LE DUEL A VIMY

pour, il faudra me permettre, si à vous plaît, de remettre cette gentille main dans celle de mon neveu, & de le voir en faveur de son repentir. Le pauvre garçon, qu'il souffre! Mais qu'il se marie! (A M. Darrelle) Son D<sup>eu</sup>x<sup>i</sup>me mari je le marie & je lui donne la plus belle charge possible.

J E N N E V A L.

Mon cher oncle!.. Ah! Monsieur!.. Ah! charmante Lucile! Un serment éternel d'amour & de reconnaissance... Mon cœur vous confond tous trois... Cher Bonnemer, qui l'eut dit... Mais quels souvenirs amers se mêlent à ma joie! Te rappelles-tu ce moment, où sourd à la voix de l'amitié je t'outrageai?... Oublieras-tu...

B O N N E M E R.

Je ne vois, je ne sens que ton bonheur... Il t'étoit dû... Tu verras quelle différence il y a d'un amour bien placé, à celui dont il faut rougir.

M. D A R E L L E.

Qu'il ne soit plus question que de la joie qui doit régner; ce jour est marqué pour un des plus beaux de ma vie.

## JENNÉVAL

Tant que je vivrai, il servira d'exemple à la mienne, & votre main (si je suis assez heureux pour l'obtenir) chère Lucile, deviendra le gage de mes vertus.

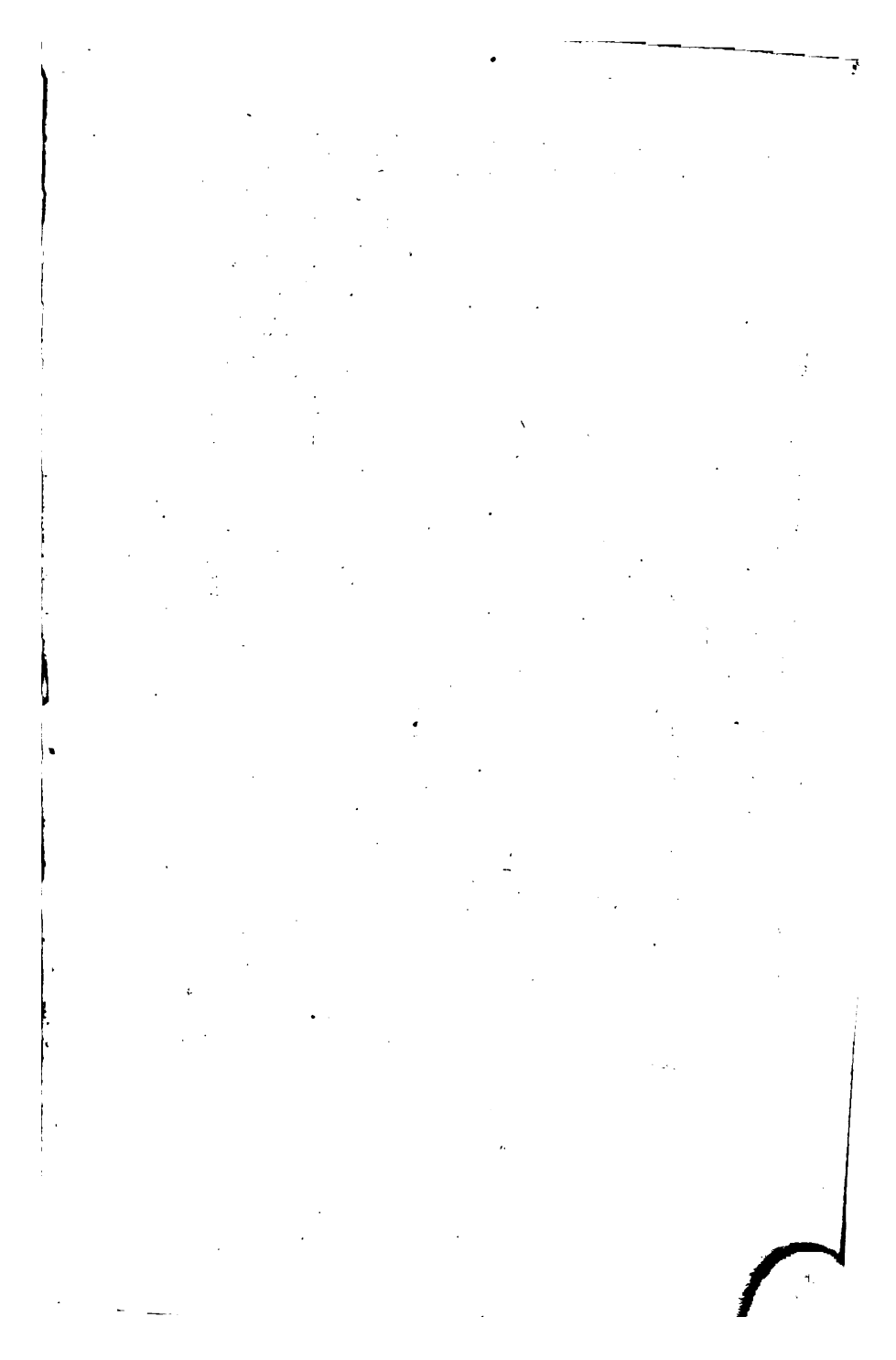
J. A. V. C. H. T.

MA chère Lucile, j'ai l'honneur de vous adresser par la poste un petit livre qui vous sera peut-être utile. Je vous prie de m'en faire part, & de m'envoyer votre avis. Je vous prie aussi de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion. Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion.

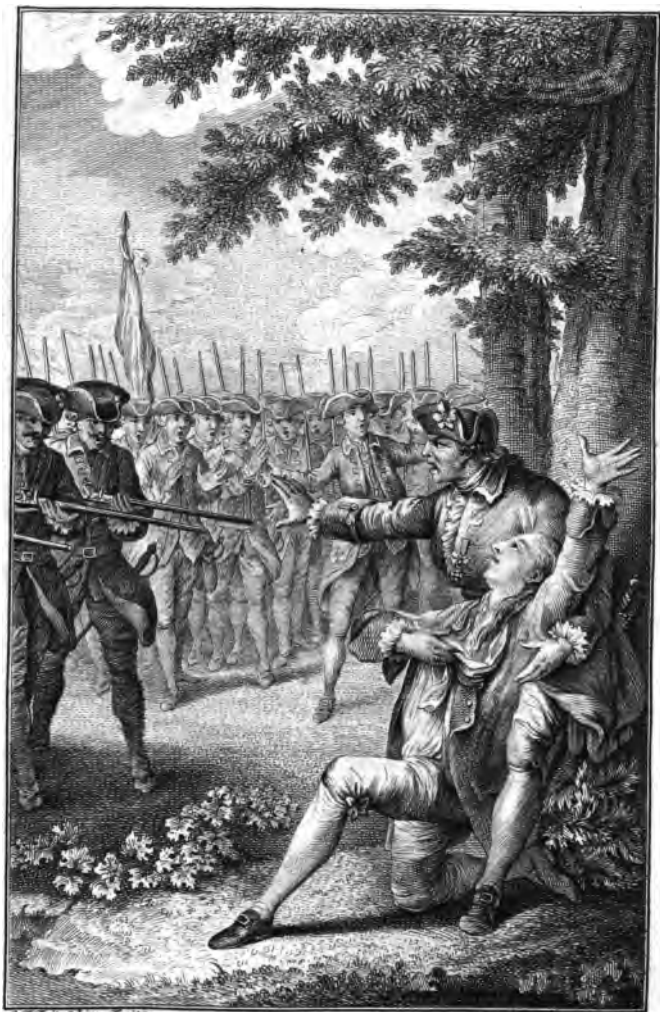


Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion. Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion. Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion.

Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion. Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion. Je vous prie de m'envoyer votre avis sur le petit livre que je vous envoie par la même occasion.







6. *J. B. P. 1789. 1789.*

LE DESERTEUR.

**LE**  
**DÉSERTEUR,**  
**D R A M E**

**EN CINQ ACTES ET EN PROSE.**

---

P E R S O N N A G E S.

**M**ADAME LUZERE, *veuve d'un Manufacturier.*

CLARY, *filie de Madame Luzere.*

DURIMEL, *jeune François conduisant le commerce  
dans la maison de Madame Luzere.*

LE CHEV. ST. ANC, *décoré de l'Ordre du  
Mérite, Major d'un Régiment.*

VAUCOURT, *jeune Officier.*

M. HOCTAU, *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

DES SOLDATS.

*L'action se passe dans une petite ville d'Allemagne,  
frontiere de France.*

*La Scene est chez Madame Luzere.*

LE  
DÉSERTEUR,  
D R A M E.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame LUZÈRE, M. HOCTAU.

M. HOCTAU, *avec exclamation.*

Nous voilà bien! O malheureux pays! Des Bataillons sans fin! Infanterie, Cavalerie, Dragons, Troupes légères, Houzards, des bagages, un train d'enfer.... Tout cela vient fondre sur nos palliers. Ce déluge annonce notre ruine.... Je l'avois bien prévu! Vous souvient-il, Madame, de ce que j'ai dit il y a deux ans, en vous lisant la Gazette du six Mars. J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZÈRE.

Eh bien! que pouvons-nous y faire, mon cher Monsieur Hoctau? Depuis qu'une furie militaire agite les Nations, que les Souverains se font un jeu de la guerre, tous les peuples, tour-à-tour, attaquent & se défendent. La marche de ces Armées ne se

regle point d'après nos avis. Payons en silence, voilà notre lot; heureux si par ce moyen nous échappons aux horreurs qui nous environnent!

M. H O C T A U.

Ces Troupes Françaises, qui font à nos portes, ne vont-elles pas encore nous forcer à des réjouissances publiques, pour célébrer leur bonne arrivée?

Madame L U Z E R E.

Mais, parlons franchement. Qu'a fait pour nous cette milice avide, qui se disoit nos alliés, nos défenseurs; ils semblent n'être venus ici que pour devancer les ennemis dans l'art du pillage. Ils ont pris tout ce que la modeste loi de la guerre leur a permis d'emporter. Les Français arrivent: on leur cède la place; ils ne feront pas pis que les autres; ils vivront seulement à nos dépens.

M. H O C T A U.

Il est vrai que je m'attendois que nos Troupes, au lieu de s'évader, alloient.... J'enrage de grand cœur.... On n'a pas tiré un seul coup de fusil, & voici que les Français sont nos maîtres.

Madame L U Z E R E.

J'aime mieux que les choses se soient ainsi passées, que d'avoir vu le sang ruisseler dans les rues, & peut-être les quatre coins de notre petite ville livrés aux flammes. Tout considéré, Hanovriens, Allemands, Hongrois, Prussiens, Français, tous ces Messieurs, tantôt nos ennemis, & tantôt nos alliés, nous ont tour-à-tour assez également traités pour ne savoir à qui

qui donner la préférence; & s'il falloit choisir, autant vaut des François....

M. H O C T A U.

Comment les François!... Nos ennemis! J'étouffe.... Que je les hais!

Madame L U Z E R R E.

Qu'entendez-vous par ce nom d'ennemis? J'ai vu dès mon enfance la guerre changer vingt fois de face & d'objet. Les feux de joie succédoient aux massacres; on redevenoit amis après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats sanglans reste toujours inconnu, & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. H O C T A U.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les François, moi, & je suis bon patriote.... m'entendez-vous, Madame?

Madame L U Z E R R E.

Que voulez-vous dire? Expliquez-vous ouvertement.

M. H O C T A U.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haïssez pas les François.

Madame L U Z E R R E.

Je suis loin de haïr aucune Nation, & je ne me cache pas d'estimer dans le François plusieurs bonnes qualités.

M. H O C T A U.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis sept ans. Il ne fait cha-

que jour que prendre un ton plus haut dans cette ville, où l'on diroit qu'il est déjà... Je ne veux pas dire.... Qu'ils sont insolens, ces Welches!

Madame LUZERE.

Dites, dites; celui dont vous parlez est un jeune homme d'un mérite rare, Monsieur Hoctau; il est prudent, économe, intelligent, laborieux; & veuve comme je le suis, il m'étoit impossible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce... Pourriez-vous lui en vouloir?

M. HOCTAU.

Oh!.... Mais vous ne savez pas aussi les bruits que l'on fait courir.... Tous vos amis en sont scandalisés.

Madame LUZERE, *souriant*.

Eh! quels bruits donc?

M. HOCTAU.

On va jusqu'à oser parler d'un mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous sentez....

Madame LUZERE.

Oui, je sens qu'un bruit pareil peut inquiéter; & pour le faire cesser, je veux que dans les vingt-quatre heures Durimel soit son époux.

M. HOCTAU, *avec dépit*.

Comment!... Mais comment, son époux!

Madame LUZERE.

C'est à cause du bruit, Monsieur Hoctau. Vous le savez, les bruits sont dangereux; d'ailleurs, ma fille a vingt-deux ans; Durimel en a près de trente;

quels nœuds mieux assortis ! D'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule : il est important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non, je n'en reviens pas... Mais, Madame, oubliez-vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les François ? Ne craignez-vous point d'irriter son ombre ? ....

Madame LUZERE.

Non, Monsieur Hoctau ; il n'y a que les vivans qui s'irritent dans ce monde, & souvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame.... Vous avez aussi oublié l'espoir qu'a fait naître le refus du second époux que je m'empressois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il est vrai, ma fille vous doit beaucoup de reconnaissance de vous être offert pour être son beau-père ; mais je vous ai assez fait connoître combien j'aime qu'une mère osât se sacrifier pour son enfant. Je n'avois que quelques années à attendre ; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma noce, & je paraîtrai avec honneur à la siéne.

M. HOCTAU.

Quoi ! mes espérances seroient trompées ; moi, qui ai toujours cru que jamais un autre...



Madame LUZERE.

On ne peut pas tout savoir, Monsieur Hoctau; & tel qui prédit si bien, sur une *Gazette*, les révolutions futures de l'Europe, la souvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais là voici.... Si elle vous veut pour époux, je ne m'y opposerai point.

## S C E N E II.

Madame LUZERE, M. HOCTAU, CLARY.

Madame LUZERE.

CLARY, vous venez fort à propos: on vous demande à toute force en mariage: N'aimeriez-vous pas bien Monsieur Hoctau pour votre époux?

CLARY, *ingénument*.

Je l'aimerai pour toute autre occasion; mais pour mon époux.... Oh! non, ma chère bonne maman!

Madame LUZERE.

Pourquoi donc?

CLARY.

Mais, vous le savez mieux que moi. Je vous confie mes pensées les plus secrètes, & je vous ai avoué....

Madame LUZERE.

Achevez. .

CLARY, *vivement.*

Le nommer!... Ah! vous le connoissez bien.

M. HOCTAU, *avec humeur.*

Quoi, Mademoiselle! Un François! qui vient de je ne fais où, qui n'a rien au monde, arrivé ici par aventure. . . . Vous le préférez à moi, dont les Ayeux depuis deux cens ans sont honorés dans ce pays! A moi qui possède de bonnes maisons dans cette ville même, où je puis aspirer bientôt au rang de Statichultheifs? (\*) (*à Madame Luzere*) Ah! Madame! une mere prudente ne devoit pas laisser faire à une fille sans expérience, une étourderie de cette force-là.

MADAME LUZERE.

Clary, vous l'entendez; voyez ce qu'il faut répondre. C'est l'amour qui le fait parler, & depuis sept années toujours constant, il espere. . .

CLARY.

Prolongez toujours votre espérance; mon cher Monsieur Hoctau, vous arriverez de la sorte à quatre-vingts ans, l'homme du monde le plus heureux; car on l'est quand on espere, & je crois que vous ne le feriez plus si nous étions mariés ensemble. D'abord; j'aurai toujours pour vous de la bonne amitié, mais jamais le moindre petit sentiment d'amour. Mon ame a toujours été franche, ouverte sans détour, & je me serois reproché, comme un crime, de vous avoir abusé en vous offrant la plus légère lueur d'es-

---

(\*) Ce terme répond à celui de Maire, de Jurat, de Capitrouk.

poir. Je vous l'ai déjà dit : nos âges, nos goûts, nos sentimens, tout diffère ; un bonheur mutuel ne feroit pas le fruit de nos nœuds... Je m'attends au bonheur. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux, mettez seulement l'amour de côté, & je vous proteste que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. HOCTAU, *en soupirant*.

Je vous ai vu naître, Mademoiselle ; j'ai vu croître & se développer tous vos charmes !... Me mépriser comme cela ! Me le dire d'un air si aisé encore ! Être si fière parce que vous êtes belle !... C'est ainsi que vous me traitez, moi qui vous aurois donné tout mon bien ! Vous me préférez un... Si je vous aimais moins, je vous dirois... Non, je me ferai cet effort... Je ne dirai rien du tout...

MADAME LUZERE.

Monsieur Hoctau, point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire ; est-ce la faute de ma fille, si...

M. HOCTAU, *fâché*.

Laissez-moi, laissez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude, dureté & trahison sur la terre... Comme le monde est changé ! Qu'il est haïssable ! qu'il est pervers !... Ah ! qu'est devenu votre défunt... C'étoit mon ami ; c'étoit-là un homme d'un sens droit, éclairé... Hélas ! l'on voit trop ici qu'il n'y est plus.

## S C E N E III.

Madame LUZERE, CLARY.

Madame LUZERE.

**I**L m'attriste, avec ses exclamations; mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux-mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

*(M. Hottau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt à articuler quelques paroles; mais voyant qu'on parle de lui sans l'appercevoir, il se glisse dans un cabinet voisin, d'où il presse l'oreille.)*

CLARY.

Quelle différence entre Durimet & lui! O maman! Vous l'adoptez! C'est vous qui faites mon bonheur & le sien. Le ciel même a conduit ici ce Français. Il vous chérit comme moi. Vous êtes le témoin de notre tendresse. Qu'il est touchant quand il nous parle! Il paroît bien sincère! Tout ce qu'il dit, peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que sa bouche exprime. J'aime son maintien, son geste, & son regard. *(d'un ton plus timide)* Vous êtes toujours décidée en sa faveur, cela me fait tant de plaisir, que j'appréhende quelquefois de vous voir changer.... Ce pays-ci est tout plein d'envieux.

Madame LUZERE.

Ma chere enfant, puisque tu l'as choisi, il est à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'est doux de satisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoissance. Sois avec lui égale, affable, complaisante. Préviens le moindre nuage qui pourroit en s'élevant obscurcir un seul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage ; une douleur affectueuse, voilà nos seules armes. Fuis les inégalités, évite les caprices, ils sont l'écueil de l'amour. Sous le joug de l'hymen, des torts d'abord insensibles & légers composent quelquefois la matière dangereuse des discordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame, afin que mes conseils préviennent ou dissipent tout ce qui pourroit ressembler aux orages.

CLARY, *embrassant sa mere.*

Oh ! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame LUZERE,

J'en accepte l'augure ; ma chere enfant... Tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux, mais non moins sérieux. Les devoirs d'une épouse vont succéder à ceux de fille. Ils sont plus importants, plus étendus, plus augustes. Eleve, affermis ton courage, aggrandis ton ame, dispose-la à tout événement. J'ai promis à M. Hostau que dans vingt-quatre heures Durimel seroit ton époux.

CLARY, *se retirant d'entre les bras de sa mere, étonnée & confuse.*

Dans vingt-quatre heures ! Dieu ! vous m'avez

toute faisie.... Je pense. .... Oh ! c'est trop tôt aussi.

Madame LUZERE.

Pourquoi trop tôt ? J'ai toujours pensé qu'on ne marioit que trop tard deux personnes qui s'aiment. Cette ville est en proie à l'étranger.... Vous avez besoin d'un protecteur, &....

CLARY.

Que vous me rendez confuse ! avec quel art, avec quelle tendresse vous veillez sur mon bonheur ! Ah ! vous savez que j'obéirai sans peine. Je connois ses vertus, elles me sont chères autant que sa personne, & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame LUZERE.

Tu le dois.... Le voici qui vient fort à propos, au moment même où j'allois le faire appeler. (*entrant*) Nous allons le mettre au comble de la joie... Comme il va déraisonner !

CLARY, *ému*.

Je suis toute troublée.... Je ne fais.... non.... Je ne puis que me sauver.

Madame LUZERE.

Clary, Clary, (*à Durimel qui entre*) retenez-la, Durimel, retenez-la.... Mais bon, la voilà déjà bien loin.



## S C E N E IV.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

O N diroit que c'est ma présence qui cause sa fuite.... Pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien....

Madame LUZERE.

Point du tout. (*en souriant avec grâce*) Allez, c'est une folle enfant qui ne vous fuira pas toujours. (*prenant un ton plus noble*) Ecoutez, Durimel; il est temps de donner à votre mérite, à votre attachement à nos intérêts, à un autre sentiment que j'ai vu naître avec plaisir, tout le prix que vous en attendez, & que je puis dire vous être dû.

(*Pendant ce tems Durimel laisse échapper des marques d'une douleur concentrée.*)

Mais qu'avez-vous? Votre regard est sombre, inquiet ... Vous souffrez intérieurement; vous n'avez pas le visage que je voudrois vous voir pour les choses que j'ai à vous annoncer.... Que signifie ce silence?... Auriez-vous quelque nouvelle désagréable à m'apprendre; quelque retard; quelque faillite? Nos fonds auroient-ils essuyé des revers entre les mains de quelqu'un de nos Correspondans?

DURIMEL.

Non, Madame. Vos affaires me paroissent sù-

res. Hier je vous remis les registres dans un ordre exact, & qui les vérifie toutes.

MADAME LUZÈRE.

Mais à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'est-ce que ceci veut dire, mon cher Durimel? Avoir un front aussi triste, & dans quel moment! Tous vos compatriotes, vainqueurs & remplis d'allégresse, se répandent en foule dans ces cantons. On ne célèbre plus que le nom françois. Tout vous rit; car on a beau voyager, le cœur est toujours du côté de la patrie, & le vôtre d'ailleurs n'a-t-il pas un secret pressentiment de ce que je veux lui annoncer?

DURIMEL *soupire.*

A moi, quelque chose d'heureux! ... Ah! Madame, je ne m'en flatte plus.

MADAME LUZÈRE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non, ce n'est point là vous.... Je respecte vos secrets, ... Je vais vous exposer les miens; nous verrons après si les vôtres tiendront contre. (*après une courte pause.*) Durimel, ce n'est pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos sentimens honnêtes vous ont acquis mon estime, mon entière confiance. Vous êtes François, & vous n'avez point cherché à séduire ma fille; je vous la donne. Demain fera le jour heureux que poursuivoit votre attente.

DURIMEL, *vivement.*

Ah, Madame! de quel coup venez-vous de me frapper, & dans quel moment! Que vous êtes loin



de connoître la situation de mon ame!.... Oui, j'osois en secret embrasser le plus doux espoir..... Clary! Je l'adore.... Mais au nom de tout ce que vous avez fait pour moi... Vous êtes sa mere, vous me chérifiez; dites, Clary m'aime-t-elle sincèrement?... Autant que je l'aime.... Parlez, femme bienfaisante, qui vous êtes rendue mon Dieu tutélaire.... Achevez, un mot va décider mon sort.

MADAME LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, serez-vous plus sage, car je vous l'avouerai, je ne vous reconnois plus.... Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute assurance, le cœur de Clary est à vous.

DURIMEL, *dans un transport.*

Ah! je puis donc défier le destin.... Elle m'aime.... Demain, je puis être son époux.... & je la fuirais, & j'irois loin d'elle, mourir triste, désespéré.... Non, dussé-je payer de ma tête l'instant du bonheur.... Je resterai.... Je mourrai content.

MADAME LUZERE, *interdite.*

Que dites-vous? Vous avez jetté l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un insensé, hélas! seriez-vous malheureux?

DURIMEL.

Si je le suis.... Ah!... Vous me donnez votre fille. Mais me connoissez-vous? Vous pourriez du moins soupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne point sans sujet le lieu chéri de sa naissance. Qui fait si un seul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur.

si Clary, elle-même, ne rougiroit pas, ne me rejetteroit point ? ...

Madame LUZERE, avec tendresse.

Vous, mon cher Durimel ! ... Non, je ne puis me tromper. Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le silence que vous avez toujours gardé, c'est que la première impression que vous avez faite sur nos âmes a répondu pour vous. Elle s'est gravée chaque jour plus profondément dans nos esprits. J'ai respecté votre secret ; sûre qu'avec vos vertus on n'a point un cœur coupable. J'ai descendu dans le vôtre ; je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été. ... Epoux de Clary, vous devenez mon fils, oui vous l'êtes. ... Gardez maintenant votre secret ; ou échangez-le dans mon sein, vous êtes libre.

D U R I M E L.

Vous allez tout savoir. ... J'allois vous quitter. ... Madame, si j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. *(ils s'assoyent.)* Je suis fils d'un soldat. Elevé loin des yeux de mon père, j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser. L'infortune a promené sa vie dans presque tous les lieux où s'est établi le théâtre de la guerre. A seize ans, dépourvu de ressources, emporté par l'exemple, je suivis la carrière des armes, mais je n'eus pas la consolation de me trouver dans le Régiment où servoit mon père. Le sien passa les mers, & depuis ce jour je fus privé de ses nouvelles. Dans le métier pénible des armes, mon courage ne fut point abattu ; mais que j'eus de fréquentes occasions de l'exercer ! J'étois tombé sous

un Colonel, le plus dur, le plus inflexible des hommes. Son plaisir étoit d'accabler de son autorité tous ses subalternes : exact au service ; cinq années de patience avoient ployé mon ame sous son joug de fer... arrive un instant fatal... Injustement molesté, mon sang bouillonne... Je veux répondre, & me sens frapper... Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front ! ... Non, je n'ai pu le dévorer. Un mouvement involontaire fit mouvoir mon bras pour me venger... Hélas ! Je reconnus bientôt quel étoit mon esclavage... Emprisonné, je fus forcé de saisir le seul instant qui m'offroit la fuite. Je me trouvai dans le même jour poursuivi, dénoncé, déserteur, jugé à mort... Errant, fugitif, j'arrive sur cette frontière. Le bonheur semble me sourire en m'offrant chez vous un asyle dont je jouis en paix pendant sept années ; mais au moment le plus désiré, le plus beau de ma vie, la guerre amène en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arme : mes Juges sont à votre porte, Madame ; une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir. Voyez ce que je dois faire. Si je fuis, je m'arrache le cœur, & pour qui irois-je vivre ? Non, il est un charme plus puissant qui m'attache ici ; mais sans vous, sans Clary ; depuis trois jours je serois disparu.

Madame LUZERE.

Mon cher Durimel, un instant, permettez que je recueille mes sens... Ma tête est troublée. (*après un silence.*) Je crois que la fuite seroit plus dangereuse que le séjour de ma maison. Des Soldats remplissent au loin la campagne. Ces Régimens ne feront que passer, & cet asyle-ci est sans doute pré-

féralable à tout autre... O Dieu! Que m'avez-vous appris!

DURIMEL.

Je voudrais ne vous causer que de fausses alarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompense de votre tendresse... Il est vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avait beaucoup souffert. Le tems a dû moissonner plus de la moitié des Chefs & des Soldats. A la faveur du renouvellement, j'espère n'être pas reconnu. Daigne le ciel, dont j'implore la clémence, sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary... *(avec attendrissement.)* Que depuis un instant sur-tout la vie m'est devenue chère!

Madame LUZERE.

Ah! mon fils, n'envisageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner. Ne mettez point le pied hors de cette maison. Evitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inaccessible, à toutes les recherches, demeurez-y caché....

DURIMEL.

Mais Clary alarmée me demandera par-tout. Comment se dérober à ses yeux?... Elle soupçonnera peut-être....

Madame LUZERE.

O Dieu!.... Ménagez cette ame sensible.... Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit, son effroi lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop paroître vous dé-

rober à sa vue; épargnez-lui tout sujet d'alarmes.  
Paraissez à ses yeux, mais sans imprudence; prenez  
un air assuré, & que votre maintien....

## SCENE V.

Madame LUZERE, DURIMEL,  
un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

**M**ADAME, le Régiment est entré, & les  
Compagnies se répandent dans chaque quartier.  
Voici deux billets de logement d'Officier qu'on  
vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Allez, tout de suite, leur préparer les deux cham-  
bres au bout du corridor, & que rien n'y manque.

*(Le Domestique sort.)*



SCENE

## S C E N E VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.

D U R I M E L.

**A**h ! que vous allez trembler pour moi !... Que n'avez-vous placé votre tendresse envers un autre moins infortuné !

Madame LUZERE.

Pensez-vous que je ne vous chérissois qu'heureux ?... Me feriez-vous cette injustice ?... Vos peines ne sont-elles pas les miennes ?... Allons, du courage. (*d'un ton vrai & animé.*) En vérité, mon cœur ne recèle aucun noir pressentiment, & tout ceci ne fera dans quelques jours que donner un nouveau degré d'intérêt au charme de nos entretiens.

D U R I M E L.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours ! il ajouteroit à l'expression de ma reconnaissance ! Qu'est-il devenu, ce bon père, que j'ai par-tout redemandé en vain !... S'il vit encore !... S'il savoit que son fils !... Je n'y songe jamais que je ne me sente oppressé d'un poids...

(*Il porte sa main sur sa poitrine, puis à ses yeux, comme pour y effuyer une larme.*)

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer sur le champ dans le cabinet, derrière le Magasin. Demeurez-y inviolablement.

Tome I. K

fible. Calmez vos frayeurs. Reposez-vous sur moi.  
Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera sur  
tout le reste,

*(Ils sortent.)*

## SCENE VII.

M. HOCTAU. *(Il sort du cabinet sur la pointe  
du pied. Il regarde s'ils sont partis. Il est  
dans l'attitude d'un homme qui attend le moment  
propice pour s'esquiver.)*

**C**E que je viens d'entendre est bien bon pour  
moi. L'espérance renaît dans mon cœur. Oh ! pour  
le coup je l'emporterai sur lui, & j'ai de quoi me  
venger.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

*Deux domestiques, dans le fond du Théâtre, transportent des porte-manteaux.*

SAINT-FRANC, VALCOUR.

*(Ils s'avancent dans l'attitude de deux Militaires qui convergent.)*

VALCOUR.

**Q**UE nous sommes fortunés ! Quoi ! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille est un ange. Chevalier ! comme nous allons être d'accord ! .. La maman est bien ton affaire . . . . Il me semble-déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler ensemble de vos jeunes années & en rappeler les momens les plus curieux . . . . Mais elle a encore l'air fort appétissant au moins . . . . d'honneur ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

ST. FRANC.

Quelle légèreté ! Quelle folie ! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maison , la mere & la fille sont déjà convoltées. *(d'un ton ferme.)* Valcour, vous ne cherchez que le plaisir de triompher des femmes,



148      L E D E S E R T E U R.

dans un pays, morbleu! où nous avons des hommes à combattre.

V A L C O U R.

Eh! nous ne les en battons que mieux. Je sens que l'amour me transforme en héros. Il m'amuse, il m'enflamme.... En attendant le jour d'une bataille, dis-moi, étoit-il possible de mieux rencontrer? As-tu jamais vu un tour de visage plus joli, une taille plus fine, plus élégante, mieux prise, un air aussi animé; & cette tresse adorable qui lui sert de diadème?... Foi de Militaire, j'en suis transporté. Notre devoir est de servir la patrie & les belles. Les mirthes de l'amour s'entrelacent avec souplesse aux lauriers de Mars. Ami, je veux subjuguier cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

S T. F R A N C.

Jouer le rôle d'amoureux sans passion peut-être...

V A L C O U R.

Non, ses charmes ont embrasé ce cœur inflammable.

S T. F R A N C.

Quel cœur! A chaque ville le voilà pris! Mais, Valcour, sachez que nous sommes ici dans une maison respectable.

V A L C O U R, *d'un ton ironique.*

Aussi mon amour est-il très-respectueux.

S T. F R A N C.

Cette fille est honnête, vertueuse.

V A L C O U R.

Assurément, j'adore la vertu, mais beaucoup....

S T. F R A N C.

Elle appartient à sa mere....

V A L C O U R.

Oh ! j'espère bien la lui rendre....

S T. F R A N C.

Songez au désastre que cause presque toujours une fantaisie déordonnée....

V A L C O U R.

A moi, quelque désastre !

S T. F R A N C.

A vous-même. Comptez-vous pour rien de rendre une fille malheureuse, &amp; le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verser ?

V A L C O U R, *periffant*.

Une fille malheureuse entre mes bras !... Je ne connois rien de plus plaifant que tes réflexions ; tu redoubles, ma foi, ma gaieté.

S T. F R A N C.

Ah ! Valcour, que la probité embrasse d'objets.

V A L C O U R.

Voilà le vieux Prédicateur du Régiment qui commence son exorde.... Va, le meilleur Sermon feroit de me planter sur la tête vingt-cinq de ces dernières années qui te chagrinent & te pèsent . . . . Comme je prêcherois alors !

152. LE DÉSERTEUR.

ST. FRANC, *froidement.*

Brifons là-dessus.

V. ALCOUR.

Soit.... Tu as aussi une fureur morale.

ST. FRANC.

Le Conseil m'a paru fort irrité de cette nouvelle désertion.

V. ALCOUR.

Vraiment, vingt-sept en trois jours, & dans la même Compagnie. Qu'on vienne à présent demander la grâce du premier qui s'en sera pris.

ST. FRANC.

Ah ! s'il faut un exemple, qu'il est affreux de le donner ! Quelle loi terrible ! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes, qui souvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré, il est vrai, à la résolution que nous avons prise de ne plus nous intéresser pour aucun ; mais, cher Valcour, vous ne sauriez imaginer le frémissent que me cause ce sanglant appareil. Au seul nom de Déserteur, mes sens sont émus, bouleversés. Songez donc que c'est moi qui suis forcé de donner à chaque fois le signal de mort. Aucun de vous ne les approche de si près... Leurs derniers regards fixent les miens, & leur sang réjaillit jusques sur moi... Ils sont coupables puisqu'ils ont bravés les Ordonnances du Prince ; mais croyez qu'il en est plus dignes de pitié que de mort : nous parlons à notre aise, nous les condamnons de même. Il faudroit que vous eussiez été tous simples soldats, comme moi, pour mieux les juger.

## VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur casse la tête, qu'on leur fasse grace, qu'ils désertent ou qu'ils servent, que m'importe? Il s'en salue aujourd'hui cinquante, demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'est quelque chose de singulier que tous ces enrôlemens forcés. Etre Officier! ah! de grand cœur. C'est l'honneur, le courage, c'est l'amour du Monarque, c'est la liberté même qui nous conduit à la victoire; & que nous sert d'être à côté d'une foule d'hommes, soldats involontaires, qu'il faut traîner sous le fouet de la discipline. Pourquoi accorder à de pareils gens l'honneur d'être tués dans les batailles? Que ne les renvoie-t-on plutôt labourer le champ de leurs peres? A nous seuls devoit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déserteur seroit certainement un nom ignominieux. Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien, je crois, un bataillon? Ne pourrions-nous, unis en bravoure, représenter une Armée entière, former un seul corps audacieux, intrépide, impénétrable? Aussi prompt que terrible, il voleroit avec la victoire; elle seroit assurée. Pas un ne reculeroit d'un pouce sur le terrain, & le champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais ne seroit jamais désert.

ST. FRANC, *souriant.*

J'aime cette fougue guerrière. Elle vous fera heureuse. Ils moissonneront des lauriers, ceux qui marcheront sur vos traces. Mais, croyez-moi, cher Comte, tel Soldat est aussi brave que son Officier, &

132 LE DÉSERTEUR.

n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorsque le soldat déserte, c'est le plus souvent la faute des Chefs. Ils ne se mettent pas assez à la place du malheureux qui se trouve engagé. Ils signent pourtant l'arrêt de sa mort; ils se rejettent sur la loi subsistante. Cette loi, comme bien d'autres, agit dans toute sa rigueur, sans être jamais bien appréciée; elle paroît respectable, lorsqu'elle est émanée d'un siècle dont on rougiroit de porter les habits.

VALCOUR.

On diroit que c'est moi que tu veux gronder de tout cela. Ai-je fait la loi? Puis-je l'anéantir? Si tout le monde avoit mon cœur, on pourroit... Mais voici notre charmante Hôtesse. . . . Allons, vieux Chevalier, je vais porter pour toi les premiers complimens.

---

S C E N E II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC,  
VALCOUR.

VALCOUR.

**L**E hazard, Madame, arrange les événemens quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions pas nous-mêmes. En vous voyant, nous lui rendons mille actions de grâces. C'est lui qui nous a conduit chez la beauté même. Il fait que nous avons des

yeux faits pour la reconnoître, & des cœurs disposés à lui rendre nos hommages.

MADAME LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un François. Jamais rien que de flatteur n'échappe de leur bouche.

VALCOUR.

Puisque vous les connoissez, je me représente avec un plaisir avant-coureur des plus exquises voluptés que rien ne nous manquera, n'est-il pas vrai. . . . Rien, absolument rien.

MADAME LUZERE, *avec grace.*

Vous l'avez dit. . . . Il est juste de vous procurer du repos, car vous autres, Messieurs, n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir, & vous pouvez vous y faire conduire.

VALCOUR.

Vous êtes adorable! . . . Pourvu que notre chambre soit voisine de la vôtre, telle qu'elle sera nous la trouverons délicieuse. Nous autres Militaires, savons nous arranger avec toute la complaisance possible; mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a comme cela par fois attrapé. . . . Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur qui ne finit point, & ils vous exilent encore tout au bout, comme un pestiféré. . . . Je suis doux, doux comme un mouton, pour peu qu'on me flatte, mais fier, implacable, si l'on me fâche. . . . Nous vivrons ensemble bons amis, je l'espère; & pour cimenter amitié

saluement notre chagrinante union, permettez, chère mère, que je vous embrasse....

Madame LUZERE, *du ton de la plaisanterie.*

Oh! nous pourrions être fort bons amis sans cela....

VALCOUR.

J'entends.... Vous êtes née discrète, prudente... J'aime fort aussi la discrétion; cette vertu rare m'est échue en partage, d'honneur. (*à Saint-Franc, qui hausse les épaules.*) Mais, Major, on dirait que tu nous fais la mine.... Eh! Madame, vous n'en voyez pas la cause? Où est donc cette chère enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la physionomie angélique?... Pourquoi n'est-elle pas à vos côtés?... D'où vient que l'amour fuit sa mère?... Serait-ce par vos ordres? Cela crieroit vengeance.... Il vient de me dire mille choses passionnées pour elle.... N'allez pas la lui cacher; il est véhément, & dans son courroux tout seroit perdu.

ST. FRANC, *levant les épaules.*

Il extravague! Allez, Madame, ce ne sont que des mots. Cette jeunesse est pétulante, inconsidérée... Il faut qu'elle évapore ses folies. Elles sont faites pour frapper l'air, rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne sauroit être suspecte; & sur ma parole, vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monsieur le Chevalier, non, je ne vous cacherai point ma fille. Elle est élevée de façon à la laisser parler en toute sûreté. (*elle appelle.*) Frédéric, dites

à Clary que je la demande. (à Saint-Franc.) Vous ne savez pas qu'elle est pour ainsi dire mariée. Le jour de demain lui donne un époux....

VALCOUR.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & si promptement ! Mais voilà un tour vraiment perfide.... Ah ! chère mère, de grâce, point tant de précipitation.... Cröyez-moi, il fera tems de conclure la nôce lorsque nous serons partis.

ST. FRANC.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureuse. Sans doute vous lui trouvez un bon parti ?

Madame LUZZAK.

On ne fauroit meilleur.

ST. FRANC.

Eh bien, concluez au plus vite.

VALCOUR.

Mais c'est vous, maman, qui faites ce mariage-là.... Elle n'aime pas le futur prodigieusement, je gage :... n'est-il pas vrai, elle ne l'aime pas ?

Madame LUZZAK.

Pardonnez-moi, beaucoup.

VALCOUR.

Eh non, non, je vous dis.... Elle s'imagine qu'elle l'aime.... Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, dans tout pays, est chose commode ; mais c'est bien loin, par exem-



ple, de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi.... C'étoit un transport, un affollement!..

Madame LUZERE, *en souriant.*

Dont elles ont été bien récompensées, je pense.

### SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC,  
VALCOUR, CLARY.

*(Clary fait une révérence profonde, & va se ranger les yeux baissés, à côté de sa mère.)*

VALCOUR, *allant à Clary.*

**L**A voici, la voici... celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs & vainqueurs. Quelle florissante jeunesse! quel éclat! Eh bien, Major... Elle me paroît encore embellie.... C'est ma présence..... Vois quelle aimable rougeur monte sur son front... O cette belle main si douce! il faut qu'elle reconnoisse tout le feu de mon cœur. *(Il veut lui baiser la main.)*

CLARY, *retirant sa main avec dignité & froidement.*

Monsieur... réservez pour d'autres.... je vous prie.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, de l'honnêteté, un peu plus, de retenue....

VALCOUR, *avec légèreté.*

Quoi ! ce seroit un crime d'oser ravir la plus innocente faveur.... Mais cela ne se refuse point.... Charmante, regardez-moi ; ce n'est point un Germain empesté & ridicule qui soupire à dix pas de son idole ; c'est un François. ...

CLARY.

On te voit bien.

ST. FRANC, *avec dignité.*

Mon ami, songe que tu représentes la Nation , que c'est toi qui la calomnierois chez l'Etranger. L'Officier François n'est pas déjà en trop bonne réputation dans ce pays, & tu dois...

VALCOUR.

L'adorer ! Vénus & l'Amour même ne furent jamais aussi séduisans. Les doux rayons qui partent de ces yeux que je juge tendres à travers leur fierté, subjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée, (*montrant Saint-Franc.*) lui ou moi.... Je représente ici la Nation ; je m'en flatte. On peut dire sans vanité que les François sont les hommes les plus aimables de la terre. Eux seuls savent connoître le prix de la beauté, l'encenser, la servir, la chanter. Où sont les cœurs plus faits pour éprouver l'amour, pour savourer la volupté, plus savans dans l'art de l'embellir, de la varier?... Un François est seul digne de vos charmes..... On vous destine un mari : quel homme est-ce ? Un Bourgeois, sans doute, un Allemand, un Allemand ! (*il ricane.*) Epouser un Allemand !... Je serois presque jaloux si je n'étois ce que je suis.

ST. FRANC.

Quel verbiage! Eh, mon ami, viens & laisse en paix cette honnête famille.... C'est assez déraisonner....

VALCOUR.

Que tu es fâché!

ST. FRANC.

Viens, te dis-je, le tems nous est cher.

VALCOUR.

Vraiment oui, car je puis être tué demain.... Je ne ferai plus alors.... A mon âge, le tems est très-cher, tu l'as fort bien dit; un Militaire ne doit pas soupire; comme un Bourgeois.

ST. FRANC.

Tu dois me suivre; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour se laisse un peu entraîner.*)

VALCOUR, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne fait pas, d'honneur, tout ce qu'elle vaut. Je n'ai point vu de Françoise qui lui fût comparable.... Avec un si beau teint, un tour de tête si noble, si gracieux, s'aller marier sans réflexion!... Je le dis tout haut, & je m'en rends même garant, elle est toute formée pour épouser un Officier.... oui, un Officier français.

ST. FRANC, *l'entraînant.*

Veux-tu rendre ce nom odieux? (*Il prend par le bras.*) Valcour, tu me suivras, ou parbleu je me fâcherai.

VALCOUR.

On m'enlève!

S C E N E IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY:

*rien qu'un homme*  
**Q**UEL étourdi! Et c'est un pareil *pas grand* ~~étourdi~~ qui commande à des hommes!

Madame LUZERE.

C'est ainsi que l'on traite le foible dans les propres foyers. . . . Que fera le Soldat, lorsque ses Chefs. . .

CLARY.

Le vieil Officier me paroît un bien digne homme.

S C E N E V.

Madame LUZERE, CLARY,  
 DURIMEL.

DURIMEL, *à part.*

**I**Ls sont rentrés. Voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin. . .

## SCENE VI

MADAME LUZERE, CLARY, DURIMEL,  
VALCOUR.

(*Valcour est entré sur la pointe du pied pour les  
surprendre.*)

VALCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

**J**e me suis échappé de cet impitoyable Major. (*haut, & s'avancant subitement*) Pas mal pour un Allemand.... pas mal.... En vérité, je ne l'aurois jamais cru.

MADAME LUZERE, *effrayée, (à part.)*

O Dieu! protege-le.

VALCOUR, *d'un ton avantageux.*

Mais, Mesdames, c'est donc pour me jouer de la sorte qu'on me relegate aux antipodes; là-bas, au bout du monde.... Ah! vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, & vous me traitez aussi cruellement... Voilà donc Monsieur l'épouseur? (*il tourne autour de Durimel.*) Mais il n'a pas l'air si germanique; il n'est pas trop mal tourné.... Je commence même à le croire dangereux. (*à Durimel.*) Sérieusement, voudrois-tu te rendre mon rival?... Tu n'y gagneras rien; va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

MADAME LUZERE.

Monsieur l'Officier, mais vous êtes incivil; un homme d'honneur en agit autrement. De grâce, laissez-nous. Vous avez votre appartement, c'est pour vous y retirer....

VALCOUR.

C'est dans le cœur de cette belle enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus désormais d'autre asyle; & nous nous y logerons malgré vous, fêvera demain. C'est là notre droit de conquête, & celui dont nous sommes le plus jaloux. (*il saisit la main de Clary.*) Incomparable! vous voyez un homme idolâtre de vos attraits; & si j'avois une couronne, ce seroit pour en orner ce front charmant....

CLARY, voulant retirer sa main.

Vous êtes.... vous êtes insoutenable. Savez-vous bien que nous allons tous vous détester avec ces tons-là.... Je commence déjà à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

VALCOUR.

Avec horreur!... Mais voici du délicieux.... Oh! ce mot-là vaut quelque chose.

CLARY, le repoussant.

Laissez-moi.

VALCOUR.

Bon! bon! Je connois le petit manège.

MADAME LUZERE, allant à Valcour.

Monsieur!... vous vous oubliez.

VALCOUR, *à Durimel, qui se met entre deux.*

Que fais-tu-là, avec tes deux gros yeux fixés sur moi ?

DURIMEL, *fierement.*

Ne me faites pas répondre.

VALCOUR.

Mais, serois-tu impertinent, Monsieur le futur ?...

DURIMEL.

C'est vous que je punirois de l'être, & sans cet uniforme qui vous rend si hardi !...

VALCOUR.

Il menace, ma foi.... Ceci est trop plaisant... C'est un des nôtres, je pense.... Serois-tu François ?

Madame LUZÈRE, *prenant Durimel par le bras.*

Durimel, retirez-vous.... sortez.

DURIMEL.

Etre forcé de se taire !... Mon sang bouillonne !

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah ! il me cède la place.... Ce début est singulier !... J'espère qu'il ne se montrera pas au festin de la nôce, cela me paroît très-essentiel pour lui.... Mais non, Madame, qu'il reste, je suis curieux.... Nous avons à nous parler. *(il va à Durimel.)*

~~MADAME LUZERE~~, *faisant signe à Durimel*  
de ne point répondre.

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras, & prête*  
à pleurer.

(*à part.*)

Comme un habit bleu les rend insolens !... Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *se retournant, & courant*  
après Clary.

Ah ! fugitive, vous croyez aussi m'échapper, mais...

MADAME LUZERE, *retenant Valcour fortement, & avec indignation.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi... Quels sont ici vos droits ?... Vous deshonorerez votre rang ; & ce que vous faites est d'une lâcheté infigne. X

~~Clary~~ DURIMEL, *en sortant.*

Il pourra se trouver un moment qui rabattra tant d'impudence.





## SCÈNE VII.

Madame LUZÈRE, VALCOUR.

VALCOUR, *toujours retenu.*

**M**AIS, Madame, dites-moi, je vous prie : est-ce que nous faisons la guerre ensemble?... Vous êtes forte au moins.

Madame LUZÈRE, *toujours du même ton.*

Monseigneur, je ne reconnois plus en vous un homme d'honneur, & de ce pas j'irai par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR, *avec fatuité.*

C'est à-dire publier ma gloire, & le triomphe de la beauté.... Mais, on n'a jamais fait tant de bruit pour si peu de chose.... Adoptez un peu les mœurs françoises.... D'ailleurs, à peine suis-je posté devant la ville.... Nous n'en sommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZÈRE, *non.*

Il m'est impossible de répondre à un pareil langage. Allez, Monseigneur, & sachez que nous mettons au rang des plus tristes malheurs de la guerre, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos asyles.

## S C E N E V I I I.

VALCOUR, *seul.*

TOUTES ces femmes, au premier abord, s'effarouchent, crient, tempêtent; peu-à-peu elles s'humanisent, s'apprivoisent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las!... C'est original, avec son air mari... Il m'a paru François... C'est quelque réfugié... Ma foi, nous jouerons la comédie... Le pauvre diable! Il ne faut pas le tuer... Qu'il végète maritalement sous cette zone pesante; je suis seulement curieux de pousser un peu l'aventure. Il faut bien s'amuser à quelque chose en garnison, sans quoi l'on périroit d'ennui.

*Fin du second Acte.*

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

ST. FRANC.

**J**E vous demande mille pardons, Madame; c'est un étourdi dont le cœur n'est pas méchant; mais tout nouvellement échappé de la cour, il outre la folie françoise, il se croit tout permis ici. Cependant, comme je lui connois des sentimens d'honneur, de la raison même par intervalle, je vous proteste qu'à l'avenir....

Madame LUZERE.

N'en parlons plus, Monsieur le Chevalier: s'il nous a causé quelque désagrément, votre honnêteté fait réparer ses fautes. Si tous les Militaires vous ressembloient, on endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

ST. FRANC.

Il n'y a qu'une jeunesse insensée, qui puisse se faire un jeu d'un métier aussi sérieux & qui doit faire couler nos larmes, quels que soient nos succès. C'est bien assez d'obéir à la nécessité terrible qui nous ordonne, dans les batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié, sans encore outre-passer les ordres dans les momens de relâche qui nous font

accordés. O devoir des combats ! devoir cruel ! lorsqu'il faut te remplir, j'impose à peine silence à ce cœur qui se soulève ; mais la patrie commande, je dois l'exemple au Soldat ; je ne suis plus que le bras du Prince qui ordonne le carnage ; c'est lui qui en répondra devant le Juge des Rois. Mais aussi dans les intervalles de ces sanglantes calamités, je redeviens homme & me sens un besoin de paix. Mon âme soupire après quelque action générale. Je tâche, en soulageant l'humanité souffrante, de répandre les maux dont j'ai été le fatal & l'aveugle instrument. Ah ! comment le triste spectacle de la guerre, en offrant des scènes si douloureuses, ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus sensible ?

MADAME LUZERE.

Avec des sentimens aussi nobles, que vous avez dû fermer de plaies sanglantes, essuyer de larmes amères, épargner de calamités !... Mais vous devez être heureux, car on n'est des qu'on se plaît à faire le bien...

ST. FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune, en premier lieu, me fit prendre les armes, l'habitude m'en a fait dans la suite un pénible devoir. Le ciel m'a favorisé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le soit en s'élevant au-dessus de son sort.

MADAME LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me semble

qu'un Officier, dans plus d'une occasion, joue un rôle distingué.

ST. FRANC.

Il est vrai, Madame, que cette place peut récompenser un vieux Militaire de ses longs services. De simple Soldat je suis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans, dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentissage de la guerre; resté presque seul de tant d'autres moissonnés à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les suspens de l'envie. Il m'en a coûté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables, plus dangereux que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me hait, & sa haine, que j'ai bravée, veille & fait le moindre prétexte pour éclater. Valcour, dont l'esprit est si léger, est plus juste que son père. Son cœur est droit, son ame est noble; il s'est montré dans tous les tems mon défenseur, je lui dois beaucoup... Mais, croiriez-vous que la moitié des Officiers, placés, sans aucun service, à la faveur de leur naissance, croiriez-vous, dis-je, qu'ils souffrent de me voir à leurs côtés? Je les entends souvent dire derrière moi: *ce n'est qu'un Officier de fortune*. Ils se souviennent de mon obscure origine, ils oublient les cicatrices dont ce sein est couvert.

Madame LUZAR.

Quoi! des Guerriers qui suivent ensemble une carrière glorieuse, qui servent une mere commune, la patrie, connoître l'envie!

ST. FRANC.

Mais, Madame, ce n'est point là de chagrin qui dévore mon cœur. Ma raison me met aisément au-dessus de ces injustices, hélas ! trop familières aux hommes. Je me suis fait dès longtems une loi de voir en dédain leurs petites passions: Que des peines plus secrètes me consomment! Elles sont réelles, elles ne sont point nées de l'ambition, elles sont filles d'une nature.... Mais pardon, j'oubliais que je ne vous entretenais que de moi.... Ce n'est pas en votre présence que je dois gémir; est-ce à moi de troubler la sérénité de votre ame? Vous me semblez heureuse.... Vous êtes mère d'un enfant qui doit combler votre félicité.... Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle, & pour vous.... Elle est belle & paroît si douce!.... Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de son époux.... Qu'il seroit cruel de lui voir contracter un lien funeste qui seroit d'infortune de sa vie!

Madame LUZERE.

Heureusement que le jeune homme à qui je la destine, réunit les plus excellentes qualités; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens, qui composent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il possède.

ST. FRANC.

Ses mœurs vous sont donc bien connues?

Madame LUZERE.

Depuis sept ans, elles ne se sont point démenties.

ST. FRANC.

Il vous aime. St. Il vous respecte.

Madame LUZERE.

Comme si j'étois sa mere,

ST. FRANC.

Il mérite d'être heureux. ... Jouissez de votre bonheur.

Madame LUZERE, *en soupirant.*

Ah, Monsieur ! l'apparence du bonheur est souvent trompeuse. Ma félicité n'est pas si grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ses peines, & plus elles sont renfermées en nous-mêmes, plus leur pointe est pénétrante. ...

ST. FRANC.

Comment, Madame ?

Madame LUZERE, *d'un ton un peu contraint.*

On a souvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'est-il pas vrai qu'il faut bien se connaître avant de risquer une confiance qu'on voudroit quelquefois hazarder ? ... Vous vous attendrissez.

ST. FRANC.

Je sens ce que vous dites, Madame. On brûle quelquefois d'épancher son ame, parce qu'on soulage ainsi l'amertume dont elle est remplie. Ce cœur, comme le vôtre, a besoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'environnent de confident intime. La plupart des amis que j'avois, m'ont devancé dans la tombe ; & prêt d'y descendre, irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rom-

pre aussitôt ! Je ne vois autour de moi que des rivaux ambitieux d'un caractère sombre, ou de jeunes gens pleins d'inconféquence, profondément occupés de frivolités; pas un ne m'intéresse assez pour lui confier mes peines; mais vous êtes mère, Madame, votre cœur doit répondre au mien.

*(Après un silence.)*

Ils ignorent tous la cause d'une mélancolie profonde, qu'ils ne savent que me reprocher. Oui, je suis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs, ni des plaisirs attachés à mon rang.... J'eus un fils que j'aimois.... A son entrée dans le monde, il ne fut accueilli que par la nature. Je n'avois alors que des larmes à répandre sur ses destins.... Aujourd'hui que la fortune m'a fourni, que je pourrois lui composer un sort heureux, j'ignore ce qu'il est devenu.... Son souvenir me poursuit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du Soldat que je commande aujourd'hui. Aussi dans chacun d'eux, je crois voir & reconnoître mon enfant.... Tous me sont chers.... Peut-être vit-il encore, traînant une vie pénible ou languissante.... Mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à presque désirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE.

Vous vous intéressez à la cause de tous les Soldats infortunés....

S T. F R A N C.

Si je m'y intéresse!... Mon fils est du nombre.



MADAME LUZERE.

Ah, Monsieur! écoutez-moi. Vous l'avez dit, je suis mère. C'est le ciel qui vous a conduit ici pour rassurer mon cœur. Il brûle à son tour de s'expliquer. La confiance a ses périls, je le sais, mais ce n'est pas quand c'est vous qui l'inspirez. Je vais vous livrer le secret de ma vie...

ST. FRANÇOIS.

Tout nous réunit, Madame; franchise, candeur, religion, faut-il attester l'honneur?...

MADAME LUZERE, d'un ton abandonné.

Non... votre physionomie annonce votre âme... Homme compatissant & généreux, recevez l'aveu de mes peines. La bienfaisance est en vous un sentiment aussi vrai que profond... Guidez-moi, instruisez-moi... Soutenez le poids accablant qui pèse sur mon cœur. Depuis votre arrivée, je n'existe plus. Sachez que ce même jeune homme qui doit épouser ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas suspendu sur sa tête... Je vous confie sa destinée, sa malheureuse destinée...

ST. FRANÇOIS.

Achievez....

MADAME LUZERE.

Hélas! sauvez-le; il est....



SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O CIEL!... Ciel!... Monsieur le Chevalier, à son secours... O ma mère! *(elle tombe.)*

Madame LUZERE, *la relevant.*

Qu'est-il arrivé?

ST. FRANC.

Expliquez-vous... parlez... calmez-vous.

CLARY, *ressuyant à peine.*

Des gardes emmenent Durimel!

Madame LUZERE.

O Dieu!

CLARY, *au milieu des sanglots.*

Ils sont entrés..... Ils se sont emparés de lui... Ils le conduisent à travers tout un peuple... J'ai vainement couru; Durimel se laïtoie entraîner sans élever aucun cri, aucun gémissement, & comme s'il étoit coupable.

Madame LUZERE, *tombant aux pieds de St. Franc, qui ne lui donne pas le tems de mettre un genou en terre.*

Ah, Monsieur!.... courez, faites qu'on le délivre. Votre autorité, dans le Régiment, doit avoir

un crédit lui... Embrassez la cause... Si vous  
saviez....

ST. FRANC.

J'embrasserai sa défense; mais de grace, achevez  
un aveu....

Madame LUZERE.

Ah!.... (à Clary.) Ma fille, hélas! Je frémis...  
Eloigne-toi, ma chère fille.... Laisse-nous un in-  
stant... Eloigne-toi.... écoute une mere.

CLARY, *soupire & se retire inquiète &*  
*tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi.... Ah! si cela  
continue, il faudra que je meure.

### SCÈNE III.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

Madame LUZERE prend Saint-Franc, l'amène  
sur le bord du Théâtre, & lui dit d'une voix  
basse & suppliante.

**J**E m'abandonne à vous. Écoutez si j'ai lieu de fré-  
mir.... Comment a-t-on pu découvrir son asyle?...  
Ce jeune homme, pour qui je vous implore, est  
Déserteur de votre Régiment.

ST. FRANC, *recule en arrière, en jetant*  
*un cri douloureux.*

Seroit-il possible?

Ma-

Madame LUZERE.

Hélas! Il est perdu, si...

ST. FRANC, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame LUZERE.

Puis-je compter sur vous?

ST. FRANC.

Ah! vous ne savez pas tout ce qui s'est passé dans mon ame... Comme elle s'est ébranlée... Madame, ce cœur est plus déchiré que le vôtre.

Madame LUZERE.

C'est l'humanité qui se souleve & qui vous parle en sa faveur.

ST. FRANC.

Oui, sans doute... Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif, plus touchant & plus fort. Que de fois, de malheureux Déserteurs m'ont fait mourir d'effroi! Il n'est plus tems de vous le taire, apprenez que mon fils est Déserteur aussi. Hélas! aucun d'eux ne me fut amené, que tout mon sang ne se soit glacé, que je n'aie cru le reconnaître. Tant de fois trompé, le serai-je aujourd'hui?... O Dieu! Tu sais combien je soupire après sa vue & comment je tremble de le retrouver.

Madame LUZERE.

Que m'apprenez-vous?... Quel pressentiment vient me saisir! Mais, Durimel est le fils d'un Soldat. Elevé dans la même religion que la nôtre, le Languedoc fut sa patrie.

*Tome I.*

M

178    L E D E S E R T E U R.

ST. FRANC, *avec la plus grande émotion.*

Arrêtez, Madame.... Le Languedoc! je naquis sous le même ciel! Mais je n'ose vous croire encore.... Une idée aussi chère.... aussi cruelle.... Ah! je ne puis en soutenir l'incertitude.... je vais.... je vole à lui.

Madame LUZERE, *seule.*

Que de combats à soutenir! de terreurs à étouffer! O Dieu, prête-moi le courage nécessaire....

---

S C E N E   I V .

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *revenant à sa mère.*

Ah, ma mère! tout mon corps frissonne.... Je pleure malgré moi.

Madame LUZERE.

Rassurez-vous.

CLARY.

Que je me rassure! & vous êtes aussi pâle, aussi tremblante que moi.

Madame LUZERE.

Cruelle fille! Laissez-moi respirer, c'est vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais, dites-moi, d'où vient qu'on l'arrête? Que

signifioient ces mots interrompus, ces soupîrs, cette tristesse profonde qui perçoit à travers les expressions de son amour. Il n'étoit plus le même. Croyez-vous en avoir imposé à mon œil? Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu sortir le visage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ses peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce silence cruel.

Madame LUZERE, *avec une tranquillité forcée.*

Je vous le répète, Clary, votre imagination prompte à se forger des maux fera le supplice de votre vie.

CLARY.

Hélas! vous voulez que je sois tranquille, & les malheurs de la guerre viennent fondre jusques dans notre maison. Comme tout est changé! Je ne vois que des visages farouches ou insensibles à nos douleurs. Vous-même dissimulez avec moi. Ne suis-je plus votre Clary? Ah! ma mere, est-ce ainsi que mon hymen va se célébrer?

Madame LUZERE.

Ton hymen!... (*appercevant M. Hoëau.*) Mais que nous veut-il encore, & que vient-il annoncer?



## SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

**V**OILA donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire sauter en l'air n'est pas à son aise à présent. Cela est très-fâcheux pour vous, Mesdames ; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal ? Vous n'avez pas voulu écouter mes conseils. Il n'est plus tems ; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monsieur, laissez-nous libres ; nous ne sommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous savez donc la fin de l'histoire. Je me suis trouvé-là, moi. A peine conduit à la première garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE.

(à part.)

Malheureuse ! (*voulant emmener sa fille.*) Viens, ma fille, viens, ma chère Clary.... Fuyons son aspect, il ne peut que nous affliger.

CLARY, *résistant.*

Non.... Le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah! mon enfant... prie de ne rien savoir. Tu ne le sauras peut-être que trop tôt... Arme-toi de courage. Ton amant infortuné...

CLARY.

Eh bien?

*(Madame Luzere ne peut parler.)*

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'est un Déserteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déserteur! Est-il bien vrai, ma mere? *(elle tombe dans les bras de sa mere.)*

M. HOCTAU.

C'est ce jeune Officier qui l'a décelé. Le Conseil de guerre s'assemble. Son procès est tout fait, dit-on; pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma présence, & n'y reparaissez jamais, homme vindicatif & méchant, qui venez jouir du malheur qui nous opprime! Retirez-vous, & laissez-nous à nos tourmens.

M. HOCTAU, *on s'en allant.*

Est-ce ma faute, à moi, si ses compatriotes font deux cens lieues pour venir ici lui casser la tête?... Mais nous nous reverrons après le premier feu.



---

## S C E N E VI.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *après un silence.*

**L**E voilà donc révélé, ce terrible secret. Quoi! Durimel est arrêté comme Déserteur.... Il est au milieu des Soldats.... Il est peut-être condamné.... Il va périr.... Juges cruels! mes larmes pourront-elles vous apaiser. Ah! courons le sauver, ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête, ma chère Clary. Recueillons notre ame & nos forces. Commande-toi un instant. Ose espérer. J'attends le vieux Chevalier.... Ma fille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, élève ton ame, & apprens à supporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'est ainsi qu'il se joue des mortels, & tu n'es pas la seule infortunée qui gémit sous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel! Durimel! quelles sont à présent tes pensées. Je sens que ton cœur m'appelle.... Je crains de te revoir. Des sentimens inconnus à mon ame la remplissent & l'épouvantent: comme tout est désert & lugubre autour de moi, & quel désespoir affreux m'attend!

## S C E N E VII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

Madame LUZERE.

QUE vois-je ? Ah ! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement surpris.

CLARY.

Vous êtes un monstre, & nous maudissons l'heure où vous avez touché le seuil de cette maison.

Madame LUZERE.

Quoi ! vous avez été assez lâche, assez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez dû protéger ; & vous osez encore....

VALCOUR.

Qui moi, délateur ! (*arrétant Clary.*) Arrêtez, de grace, écoutez-moi. Je vois que mon cœur ne vous est pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pu y donner lieu ; mais si je me suis permis quelques légèretés indiscrettes, dans une pareille affaire toute frivolité cesse. J'en jure par l'honneur ; non, jamais mon cœur ne s'est senti si vivement touché, que lorsque je l'ai reconnu.... J'en ai pleuré de pitié.... Ah ! si vous m'eussiez confié son sort, j'aurois pu le sauver....

MADAME LUZERE.

Ce n'est pas vous qui l'avez fait arrêter ?

VALCOUR, *avec chaleur & noblesse.*

Cessez une imputation aussi odieuse ; je rougirois de la combattre. Que la grace de tous ces infortunés n'est-elle entre mes mains, aucun ne périroit ! Mais que dis-je, ne désespérez pas. Le Colonel, sous lequel il a servi, est mon pere. Je vole à ses pieds. Je les embrasse, je presse, je sollicite sa grace ; je l'obtiendrai. Plus de repos, plus de tranquillité pour mon cœur, que votre amant ne soit libre & que vous ne soyez unis. C'est en vous le rendant que je me vengerai de vos soupçons. Vous verrez que la légèreté du François n'est pas incompatible avec la sensibilité, & que l'étourderie n'exclut pas toujours les vertus. Adieu, les momens sont chers, & je cours les employer.

MADAME LUZERE.

Ah ! s'il est ainsi, Monsieur, pardonnez. . :

## SCENE VIII.

MADAME LUZERE, CLARY.

CLARY.

**O**SERONS-nous espérer, dites-moi, l'oserons-nous ?

Madame LUZERE.

Oui, ma chere fille. Nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des Officiers sauve tous ceux qu'ils peuvent sauver. Penses-tu qu'on ordonne de sang froid la mort d'un homme?

CLARY.

Ah! ils pleurent tous, & ils condamnent.... La clémence leur est étrangere.... Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui? Il a besoin de nous. Mon cœur est tourmenté, & le sien éprouve tout ce que je sens.... S'il mourait.... Affreuse image; Ciel! frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier, c'est notre Dieu tutélaire, tu connoîtras son ame.... Tes pas chancellent!

CLARY.

Je me trouve foible, j'éprouve un serrement de cœur inexprimable.

Madame LUZERE.

Viens, chere enfant, appuye-toi sur mon sein.

*(Elles sortent appuyées l'une sur l'autre.)*

*Fin du troisieme Acte.*

---

---

A C T E IV.  
SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *suyvant Saint-Franc.*

QUE je te laisse!... & c'est à moi que tu peux le dire? Je ne te quitte pas. Comme dans un instant tous tes traits sont changés! Je t'ai vu sortir de la salle du Conseil, pâle & la mort dans les yeux. Quelle impression profonde & terrible ce malheureux a fait sur ton ame! Tu fais tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai tenté.... Tu voudrais parler, tu te tais! ne suis-je plus ton ami? Ah! la pitié qui te parle en sa faveur est sans doute respectable, mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux sauver.

ST. FRANC.

Valcour! en tout tems ton amitié me fut utile & chere. Aye pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés; mais celui-ci, hélas! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton pere. Tu fais que ma voix l'endurciroit au lieu de le fléchir. Obtiens seulement un délai, & je serai le plus heureux des.... Va, & laisse-moi.

V A L C O U R.

Je te laisse pour servir ta générosité, que j'admire, & que je dois imiter; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi, digne & respectable ami.

S T. F R A N C.

Oui, mon cher Valcour, je serai plus calme.

(*Valcour sort.*)

## S C E N E II.

S T. F R A N Ç, *seul.*

**I**M P É N É T R A B L E Providence! tu veux rendre la fin de ma carrière triste & funeste!.... Hélas! il devoit faire la consolation de ma vieillesse. Ah! quand ma main guidoit en paix ses premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort! Je l'ai vu languissant au berceau, j'ai vu la trame déliée de ses jours prête à se rompre; il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point jusques à l'ame, où loin des horreurs du trépas l'enfant meurt comme il s'endort; mes vœux ardens ont fatigué le ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât sa vie.... Je ne savois pas alors ce que je demandois.... Ah! coulez, mes larmes, coulez:



SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

ST. FRANC, *allant à Madame Luzere.*

**E**PARGNEZ-moi, Madame, épargnez-moi! je l'ai vu, je l'ai reconnu.... Oui, c'est mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel.... votre fils!

ST. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'est que trop vrai. Je redoutois ce coup, il n'a pas manqué. C'est contre moi que s'épuisent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le sort de me porter des coups plus sensibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un degré aussi haut que celui de ses infortunes. Dans un moment je vais connaître ce qu'est mon fils. Si son cœur est grand, il saura mourir.... Le reste sera bien aisé, je n'aurai plus qu'à le suivre.

Madame LUZERE.

Mais, s'il est votre fils, n'êtes-vous pas un de ses Juges? Ne peut-on pas, en faveur de ce titre & des services que vous avez rendus à la patrie....

ST. FRANC.

La Loi est inflexible, & ne connaît personne. Elle n'est même sacrée qu'autant qu'elle est aveugle.

Madame LUZERE.

Quoi, votre sang prodigué dans les combats...

ST. FRANC.

Viens à moi, constance héroïque, viens affermir ce cœur chancelant. C'est pour la dernière fois que j'aurai courbé ma tête, que je me serai humilié jusqu'à la prière. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel est mon ennemi. Il est altier, il est inexorable. Si je disois un mot, je ne ferois que hâter sa mort. Hier, saisissant l'époque de cette désertion, il osa m'accuser, en plein Conseil, de trop d'indulgence envers les Déserteurs. Il est vrai que j'ai causé le salut de plusieurs; mais toi, malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils. J'ai porté la parole terrible de n'embrasser la défense d'aucun. Je ne savois pas qu'elle dût retomber sur la tête qui m'est la plus chère ... Au reste, Madame, ne trahissez pas ce secret important. Je fais quand il faudra le révéler.

Madame LUZERE.

Que tardez-vous, allez trouver les anciens compagnons de vos exploits; écrivez-vous devant eux : c'est mon fils que vous allez mettre à mort! alors leurs cœurs attendris....

ST. FRANC.

Je ne le sauverois même pas. Sa mort est signée depuis sept ans, & l'Arrêt est irrévocable. J'ai vu presque toutes les voix passer à sa condamnation. Ah! si la grace étoit possible, pensez-vous que je balancerois un seul instant? que la cause des Rois combatroit celle de la nature? Un intérêt aussi cher que ce-



## 180 LE DESERTEUR.

lui de ses jours, m'oblige à dévorer mes larmes en silence. La religion de nos pères.... Vous m'entendez, Madame. Si je laissois échapper mes clameurs paternelles, un zèle fanatique l'arracheroit bientôt de mes bras. Ils me priveroient de sa vue & de ses derniers momens. Dans ces momens sérieux, accompagner ses pas, m'attacher à lui, est la seule consolation qui me reste.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à sa vue ! & ses regards ne se sent point fixés sur un père !

ST. FRANC.

Ce n'étoit point là que je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit aussi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnoient étoient loin de soupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur, j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été satisfait de son courage. J'ai reconnu mon sang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue. Il ne s'est point humilié devant ses Juges pour mendier la vie. Il a répondu aux interrogations sans fierté, comme sans foiblesse. Tranquille, & poussant quelques soupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours sur les siens. Je suis resté aussi ferme, & j'ai eu la constance de disputer pour lui un trépas qui ne fut point infamant. Au moment de signer, j'ai cependant senti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature ?

ST. FRANC.

Il faudroit être moi pour le savoir ; mais il le faisoit. J'ai prié qu'on le laissât libre, jusqu'à l'heure où son Arrêt doit être exécuté. J'ai répondu de sa personne. Il n'y a que vous, Madame, qui sachiez un secret que je voulois encore renfermer dans mon sein ; & sans le bien que vous m'avez dit de lui j'aurois hésité à vous le confier. Oui, si j'eusse trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit jamais connu ; mais je sens que ce cœur paternel vole au devant de lui. Il me tarde de l'embrasser, de l'inonder de mes larmes, de le presser sur ce cœur gémissant. C'est assez combattre, qu'il vienne ! qu'il tombe dans mes bras !

Madame LUZERE.

Dieu, je le reverrai !

ST. FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. Madame, j'aurai besoin d'être seul avec lui. Il me semble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point, ou cette fois....

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant point....

ST. FRANC.

Laissez-moi, je suis jaloux de posséder ses derniers momens.... Il me les doit!

*(Madame Luzere se retire.)*

Ciel, le voici!

# SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

DURIMEL, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

ST. FRANC, *à part.*

O MON Dieu! laisse-moi vivre encore une heure, & je t'abandonne le reste de ma vie. *(il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont censés demeurer à la porte.)*

DURIMEL, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voie avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder. *(apercevant Saint-Franc, & courant vers lui.)* Ah! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux, qui me sont si chers... A ce bienfait, il faut que vous en ajoutiez

tiez un autre.... Vous seul pouvez le remplir. De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri sur mes malheurs. Més malheurs sont grands. . . . Vous me voyez pleurer ; mais ce n'est pas sur moi que je répands des larmes. (*arrivant sur le bord du Théâtre.*) O mon pere ! mon pere ! Le ciel a-t-il prolongé tes jours ? Que vas-tu devenir , si jamais la fin de ma triste destinée parvient jusqu'à toi ? (*tirant une Lettre de son sein.*) Puisse cette Lettre te consoler , en t'apprenant dans quels sentimens j'ai terminé ma vie. Je suivrai tes leçons jusqu'au dernier soupir. Je chérirai ~~la vertu~~, la religion, l'honneur. (*il baise la Lettre avec transport.*) Parois à une vue si chere, gage précieux de mon amour ; tu rendras , après moi , ma parole vivante. Si ses yeux peuvent te lire , je revivrai pour lui dans ce moment. (*allant à Saint-Franc.*) Monsieur, il n'y a que le nom & la Compagnie, qui pourront vous aider à la faire parvenir à son adresse. Mon pere est un Soldat dont le Régiment a passé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup souffert , a été incorporé dans un autre , dont j'ignore le nom. Je vous en conjure , ne négligez pas vos recherches ; je mourrai content si vous me le promettez.

ST. FRANC, après un silence.

Donnez.

(*Saint-Franc prend la Lettre, rompt le cachet, & la parcourt. Cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ses bras tout tremblans, & s'écric avec l'ame d'un pere.*)

Mon pauvre Charles !

DURIMEL.

Dieu!

ST. FRANC.

Embrasse ton pere.

*(Le pere s'appuie sur l'épaule de son fils, ils demeurent embrassés. Durimel met un genou en terre, & se saisit des mains de son pere, qu'il baise avec une tendresse respectueuse.)*

Mon pere! dans quel état! Graces au ciel, c'est vous! quel heureux moment!

ST. FRANC.

Oublies-tu le moment qui doit le suivre?

DURIMEL.

Je l'oublie! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du ciel, qui me permet à ce prix d'embrasser vos genoux.... Grand Dieu! pour un tel moment, oui je t'offre volontiers ma vie.

ST. FRANC.

Mon cher fils! tu te sens donc la force de te soumettre à cette main invisible?..... Dis, confèreras-tu ce courage jusqu'au dernier instant?

DURIMEL.

J'y suis résolu, quoi que mon cœur ait à regretter.... & si quelque trouble vient l'affaiblir, ô mon pere! c'est de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

ST. FRANC.

Ton pere malheureux n'a que ce triste bienfait en

son pouvoit. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, est un droit trop précieux, sans doute, & que je ne cède à personne. . . . Voilà pourquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils. . . . Emploi terrible & cher, j'espère te remplir !

D U R I M E L.

Vous y ferez, mon père !

S T. F R A N C.

Ignorez-tu que c'est moi qui donne le signal ? Tout Déserteur a trouvé en moi un père. Je croyois te voir, t'embrasser dans chacun d'eux, & je t'abandonnerois, & je perdrais le fruit du plus cruel apprentissage ! . . . Non, qu'il m'en coûte la vie. Ton âme ne s'envolera sous l'œil d'un père, que pour se réfugier dans le sein d'un Dieu. C'est le père commun des hommes, mon fils, & toute ma tendresse paternelle n'est qu'une foible image de la sienne.

D U R I M E L.

Ah ! ce Dieu, dont j'adore la bonté, fait que j'ai plus d'une victoire à remporter. . . . J'allois mourir paisiblement ; mais voici que l'amour de la vie me parle avec force & se réveille dans mon sein. Je vous retrouve, je presse ces mains chères & respectables. . . . A peine ai-je le tems de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable m'appelle sur les lieux où ma fosse est déjà creusée.

S T. F R A N C.

Cette grâce n'étoit que conditionnelle. N'oubliez

point tes regrets. Un moment plus tard tu mourois loin de moi, & je vivois désespéré. Va, bénissons le ciel. Je sens toutes tes douleurs; mais c'est ensemble qu'il nous faut apprendre à les surmonter. Soumets ta destinée à la volonté du maître qui conduit tout.

D U R I M E L.

Je me foudroyerai.... je mourrai.... Mais quel est mon crime?

S T. F R A N C.

Eh! quel étoit le crime d'un million d'hommes, moissonnés à mes côtés par le fer, par la flamme, par les maladies plus cruelles encore? Ils vengeoient la patrie, & périssoient dans les tourmens. Ils étoient tous innocens, & toi.... La loi est générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé sur le champ de bataille, tu serois mort sans regrets.... Mon fils, tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort fera plus utile que ta vie; ta mort retiendra sous les drapeaux de la patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour se voir ensuite aussi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur perte, tu raffermis les colonnes de l'Etat.... Embrasse cette idée digne d'un citoyen. Dis à toi-même.... Si j'ai trahi la loi de mon pays; il n'aura rien à me reprocher; ma mémoire sera sans tache; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

D U R I M E L.

Je rappellerai mon courage qui chancelle; mais qu'il est affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge, aux portes de la félicité! lorsqu'un père, me amân-

te.... Le sentiment l'emporte, & je ne suis qu'un foible mortel.

ST. FRANC.

Ce cœur paternel souffre en prononçant ces mots ; mais quand les calamités de l'homme sont montées à leur comble, que tout échappé à ses mains ; qu'il se trouve seul sur les bords d'un abîme inconnu , mon fils , connois-tu l'être qui console & qui se plaît alors à secourir le malheureux qui l'implore ?

D U R I M E L.

Dieu, mon pere,

ST. FRANC.

Sa présence nous environne. Il entend, il recueille nos moindres soupirs. Quand tu es sous son regard, connoîtras-tu le désespoir ? Et où peux-tu tomber, si ce n'est dans son sein. Que gagneroit ton ame à s'irriter ; en te montrant rebelle, tu te rendrois encore plus malheureux. Si tu as toujours été homme de bien, leve ce front abattu. Ta tristesse outrageroit l'Etre puissant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un esclave. C'est au vil incrédule à trembler ; mais, toi qui vois au-delà de cette vie, tends les bras au Pere universel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

D U R I M E L.

Ah ! mon pere ! Que cette idée est auguste & sublime ! C'est quand l'univers va nous échapper que cette vérité consolante descend dans toute la profondeur de l'ame & l'éclaire de ses rayons cé-



lestes. Allons, demain, à cette heure, je saurai avant vous ce que c'est que mourir.

ST. FRANC.

Je réfléchis seul. Qui de nous deux sera le plus infortuné? Je voudrais n'être pas condamné à l'honneur de te survivre. J'ai passé soixante années presque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore? Tu applais pour moi le clinet de la tombe. Qu'est-ce que cette vie? Va, il est aisé de la perdre lorsqu'on s'y résout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre & se laisser frapper.

DURIMEL.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur servir de père.

## SCÈNE V.

MADAME LUZERE, CLARY, SAINT-FRANC, DURIMEL.

CLARY, *dans le fond du Théâtre.*

**L**AISSEZ-moi aller à lui; je ne l'ai point encore vu depuis qu'il est malheureux.

DURIMEL.

C'est elle! ô mon cœur, affermis-toi.

ST. FRANC, *arrêtant Clary.*

Chère fille! ménagez, ménagez notre faiblesse...  
Il a besoin de tout son courage.

CLARY, à Durimel, qui se détourne.

Tourne donc les yeux vers moi, Durimel!...

DURIMEL, se précipitant dans ses bras.

Clary, ô chère Clary!

CLARY, après un moment de silence.

Quel regard au milieu de tes larmes!.... Que veut-il me dire? Je perds la voix. Le ciel qui te fait innocent te rend-il à moi?

DURIMEL, avec transport.

Va, bénis sa bonté.... Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie subite brille sur ton visage! Ta grâce.... est-elle accordée?

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du ciel. J'ai retrouvé mon pere! le voici; précipite-toi dans ses bras.

CLARY.

Vous, son pere!

ST. FRANC, étouffant ses sanglots, & à part.

Titre précieux, qui bientôt va s'effacer.

CLARY, à St. Franc.-

Vous êtes son pere! Ah! vous serez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauverez. Je meurs, s'il périt.... Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de

vous chérir sous le double titre de pere & de libérateur de mon époux!... Vous vous taisez!

ST. FRANC, ému, & lui prenant les mains.

Chere enfant!

CLARY.

Hélas! si je vous suis chere, dites; il ne périra pas! Je ne veux que ces mots, sans quoi ma constance succombe. C'est sur lui que j'ai fondé tout mon espoir: & pourquoi donc faut-il qu'il meure?

DURIMEL, interrompant Clary.

Que mes Juges s'apaisent ou demeurent inflexibles, ma tête est dévouée au malheur, & je ne dois plus aspirer à votre main. C'est à moi de vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre sort du mien. Un autre plus heureux remplira la brillante destinée que je n'ai pu qu'entrevoir. Je sens qu'il est des pertes plus sensibles que celle de la vie.

CLARY, avec véhémence.

O paroles cruelles!... Et c'est toi qui m'accables ainsi!... Non, tu ne le crois point.... Ai-je besoin de te le dire? Non, ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de subir la mort ensemble. Mais garde-toi de penser que Clary puisse renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour. Ton infortune m'en fait un devoir sacré....

DURIMEL, pressant la main de Clary.

O mon pere, mon pere, comme elle m'auroit aimé! Je sens, je sens trop que je regrette la vie.  
(Ils s'embrassent.)

**MADAME LUZERE**, *allant à eux, & les séparant avec tendresse.*

Arrêtez, mes enfans; mon cœur se brise entre vous deux. Dans ces momens pitoyables vos transports font de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux! attendez ce que le ciel doit décider de vous, & respectez deux cœurs que vous déchirez,

**DURIMEL**, *avec noblesse.*

Madame, je sens mon courage s'élever; je saurai vaincre la mort, la recevoir d'un œil tranquille; mais ce cœur ne peut renoncer au charme qui m'étoit offert. Toutes les puissances du ciel & de la terre ne peuvent même l'affaiblir. Que cette chaîne de jours fortunés vienne à se rompre, un d'eux du moins peut m'appartenir. Vous m'aimez?... Ah! j'ose ici en demander le prix. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre. Je puis mourir en portant le nom de son époux. Ce nom heureux m'étoit destiné. Vous-même ici tantôt... Ah! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

**MADAME LUZERE**, *se couvrant le visage.*

Ah, cruel!

**DURIMEL**, *à Saint-Franc.*

Vous aurez une fille, si vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi. Sur les bords de la tombe, j'embrasserai le bonheur un seul instant, & j'aurai assez vécu.

**CLARY**, *dans un transport passionné.*

O ma mere! Je l'aime de toutes les forces de mon

ame ! j'untrois mes destinées aux siennes quand l'univers entier ordonneroit son opprobre. Donnez - lui cette main. C'est le ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise. Il a de nouveaux droits sur elle ; il est malheureux. Le ciel aura pitié de ces nœuds formés sous ses regards. Les barbares les respecteront malgré eux , & n'oseront les briser sans frémir.... Oui , nous serons unis , cher Durimel ! & malheur à qui osera nous séparer.

DURIMEL.

Et je ne suis pas heureux ?... & je me plaindrois encore ? O mort ! tu peux frapper ; j'ai connu l'amitié , l'amour & la tendresse.

ST. FRANC, *tranquillement.*

Madame , on peut accomplir cet hymen. Le ciel ne défend pas l'espérance. C'est le trésor des infortunés. Qui seroit assez cruel pour le leur ravir ?

CLARY.

Ah ! qu'il m'est doux de vous nommer mon père !

ST. FRANC.

Mais , ô ma fille ! en devenant son épouse , le lien que vous allez former vous impose un devoir. C'est de respecter la paix de son ame ; c'est de défendre l'abattement à votre cœur ; c'est d'imiter son courage & sa constance ; c'est de vous soumettre aux arrêts du ciel. Me le promettez-vous ? à ce prix seul....

CLARY.

En lui donnant cette main, n'ai-je pas tout promis ? Tendresse, obéissance.

ST. FRANC.

C'est assez. Madame, que tout soit prêt, que le Ministre soit averti sur l'heure. . . . O mes enfans ! . . . Laissez-le, chère Clary ; mon fils recevra le titre sacré d'époux. . . . J'ai besoin d'être seul avec lui ; laissez-nous ; les minutes sont des années.

CLARY.

Hélas ! Je ne le fais que trop , mon père , & je vous les sacrifie. (*à Durimel.*) Ah !

*Elle s'éloigne avec sa mort.*

## S C E N E VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC.

**N**ous sommes seuls. . . . C'est cette heure que tu dois regarder comme la dernière de ta vie. Hélas ! sans l'Arrêt qui s'arme contre elle , mille accidens imprévus pouvoient encore dévancer l'instant marqué.

DURIMEL.

Il est vrai.

ST. FRANC.

Nous devons tous ne nous regarder que comme possesseurs incertains du moment qui s'échappe.... Le jour d'hier te laissoit espérer la jouissance de plusieurs années. Ce jour ne te laisse plus espérer que peu d'instans que tu saisis avidement. Comme ce point de vue étendu s'est tout-à-coup raccourci ! Tu touches au dernier terme de l'espérance qui appartient à la terre, & tu sembles y voir encore le bonheur attaché ; mais toujours prêt à le saisir, que fais-tu s'il ne t'échappera pas encore pour ne se montrer à toi qu'au-delà de cette vie ?

DURIMEL.

Il m'échapperait, mon pere ! & c'est la seule consolation que j'attends !

ST. FRANC.

Tu vois que le bonheur n'est jamais dans l'heure présente, mais toujours dans celle qui la suit. Mon fils ! élève tes regards vers cet autre univers, où le tems n'a plus de prise sur l'homme, où l'Eternité met tous les êtres de niveau, confond le nombre inégal des années, & rapproche l'enfant frappé au berceau & le septuagénaire. Que le cercle de la vie est étroit ! Comme nos plus beaux jours s'envolent les premiers ! & sitôt qu'ils déclinent, comme ils se précipitent ! Ils laissent à peine quelque légère trace, & mes cheveux blancs m'ont tout surpris. Je suis parvenu au bout de cette carrière, que la jeunesse regarde comme fort longue. Je me suis vu à ton âge, je puis attester que ce surplus d'années n'est rien. A ton âge on a éprouvé ce qu'il y a de meilleur ; le

reste n'est qu'amertume ; & vers le soir de la vie , le cœur se flétrit , se dessèche , & jusqu'à l'espérance , tout meurt , tout s'éteint. Mes desirs ont tous été trompés par la jouissance.

D U R I M È L.

Vous n'avez pas été heureux ?

S T. F R A N C.

Non ; l'expérience tardive m'a appris que tout est illusion sur la terre , & que Dieu seul est réalité.... Dans la foule immense des êtres , il n'y a que lui , mon fils.... Ne vois plus que sa grandeur , dont tu vas t'approcher. La mort pouvoit se présenter sous une forme plus hideuse & plus cruelle. Dieu a daigné l'adoucir pour toi. Il nous a rejoint , rends-lui grâces , & bénis l'arbitre de la vie & celui de la mort.

D U R I M È L.

Il vous soutient dans ce moment même , ce Dieu que j'implore entre vos bras ! A vos paroles , mon ame respire soulagée. Elle perd ses terreurs ; & cet esprit consolateur , qui vous anime , m'élève & me semble une émanation de la Divinité même. Qu'il est grand ce Dieu qui m'attend ! Sa bonté égale sa puissance ! Que je me sens porté vers lui , en songeant que vous parlez en son nom !

S T. F R A N C.

Il nous écoute. Il sait si je te dis rien que je n'aie profondément gravé dans le cœur. Près de l'acte le plus sérieux , à la veille du dénouement de la vie , il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi : Quel sacrifice as-tu fait pour



l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paraître! Ce n'est point assez de te résoudre au coup que tu ne peux éviter; il faut, mon fils, un autre sacrifice tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure suivante? C'est l'avant-dernière de ta vie, & tu oses la donner à tout autre qu'à lui!

DURIMEL.

Mon pere! ce Dieu, que j'adore, pourroit-il s'offenser d'un lien pur formé sous son nom? Clary & moi le bénirons ensemble de nous avoir permis d'être unis comme freres avant une séparation éternelle. Nous nous soumettrons à ses décrets d'un cœur plus résigné. En devenant mon épouse, elle m'abandonnera à sa volonté, & moi je la confierai à sa clémence.

ST. FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais, s'il falloit mourir à l'heure même, sans lui parler, sans la voir, si la voix redoutable t'appelloit pour subir ton Arrêt... Dis, ton courage ne fléchiroit-il pas? Marcherois-tu, en chérissant ton pere, en adorant le ciel?

DURIMEL.

Cette loi me seroit dure, je l'avouerai; mais s'il falloit obéir, si votre bouche l'ordonnoit, si tel étoit mon sort...

ST. FRANC.

Eh bien?

DURIMEL.

On me verroit gémir, & me soumettre, mais avec douleur, au destin le plus cruel.

ST. FRANC.

Tu viens de le prononcer, & j'en crois ta promesse. Nous pensons toujours que le malheur qui vient de nous frapper sera le dernier de tous. Hélas! tu le vois, il renaît toujours plus rigoureux, & l'infortune égale la durée de la vie. Il faut me suivre, mon fils: échappons-nous sans bruit de cette maison; évitons les cris, les larmes, l'inutile désespoir de ces femmes que j'ai écartées, & qui rendroient ta mort plus amère & plus douloureuse. Tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux; marchons....

DURIMEL.

O ciel! mon cœur est brisé!

ST. FRANC.

Me suis-tu?

DURIMEL.

Un instant, mon père, un seul instant!

ST. FRANC.

Tu hésites! ton courage foiblit; ce que tu viens de promettre, étoit trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui, sans doute; mais je ne succomberai point... (*regardant le ciel.*) C'est à toi que j'offre les tourmens dont mon âme est déchirée. . . . Clary! que vas-tu devenir? . . . Nous devons être unis. O mort doublement cruelle! Mais si tu ne peux entendre mes derniers adieux, je serai toujours près de toi. Ce cœur, sous l'empire de la mort, ne te sera point ravi. . . . Mon père! puisqu'il le faut, allons; suivez-vous de ces mains tremblantes, arrachez-

moi de ces lieux.... Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

ST. FRANC.

C'en est assez, mon fils, demeure.... Le Maître qui veille sur toi, n'en demande pas davantage, & le sacrifice est accompli.... Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main sera unie à la sienne. Sens le bonheur. Jouis de tes derniers momens. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir, & ne parlons de l'heure funeste qu'à l'instant où elle doit sonner.

DURIMEL, avec attendrissement.

Il semble à mon cœur que vous lui redonnez la vie.... Je la reverrai!... Ah! je reçois ces instans comme une grace précieuse. Ils me sont plus chers que la mort ne peut m'être affreuse.... Je suis content, heureux.... Je n'ai plus à me plaindre. *(avec fermeté.)* Dès que ces instans seront écoulés, vous pourrez reparoitre sans crainte, vous me trouverez prêt à vous suivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, & votre fils sans pâlir....

ST. FRANC.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos âmes s'entendent, je lis dans tes regards la fermeté de la sienne.... Oui, tu es mon fils! viens, & repose dans mes bras.

*(Ils sortent en se tenant embrassés.)*

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.

## A C T E V.

(Il est nuit, & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux posés sur une table, dont les bougies sont presque consumées. Clary est endormie sur un fauteuil, entre des bras de sa mère. Elle a veillé toute la nuit près de sa fille; elle semble abîmée dans sa douleur. Durimel tient la main de Clary, il a les yeux fixés sur elle.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LUZERE, CLARY.  
DURIMEL.

DURIMEL.

(Il exprime, par quelques regards & par quelques soupirs l'état de son ame, il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary, se leve, la quitte, s'éloigne & la contemple à divers intervalles.) (sur le bord du Théâtre.)

Ses yeux appesantis & fatigués de pleurs cèdent enfin au sommeil.... Repose, innocente épouse; endors tes maux; rêve au bonheur, & perds l'idée de ce monde.... Que je crains son réveil! qu'il sera douloureux! Si je pouvois m'échapper.... Je viens d'entendre passer les Compagnies... Quoi, déjà...

Tome I.

O

Comme les heures se sont rapidement écoulées?...  
Le tems semble se hâter.... Mon pere va paroître....  
Chere Clary! (*il la contemple.*) Hélas! nous n'avons  
plus qu'à nous séparer.... Il faut nous sauver, à  
tous deux, un trop cruel adieu. (*Il fait un mouve-  
ment pour s'éloigner, en mettant les deux mains sur ses  
yeux.*)

CLARY, *en songe.*

Durimel! Durimel!

DURIMEL.

(*Il est saisi d'un frémissement expressif, il revient  
sur ses pas, retourne à elle, & dit à voix basse.*)

Elle s'égare dans un songe trompeur.... Ses le-  
vres me fourient.... Passer de ses bras dans ceux de  
la mort.... Ah! ai-je assez souffert?... Dieu! par-  
donne ce murmure. Les heures consacrées à la plus  
chaste tendresse ne reviendront plus. Celles qui  
suivent ne doivent plus appartenir qu'à la résignation  
& au courage. C'est à toi que je les voue, Maître  
éternel de ma chétive existence. Il me reste un mo-  
ment où l'âme la plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi,  
Dieu puissant!

*Après un silence.*

Non, ce n'est point le brillant du Soleil, ni l'é-  
clat de l'Univers qui m'attachent à la vie; mais vous,  
sentimens avec lesquels sympathise mon être, amour,  
amitié! mouvemens de la nature! volupté céleste &  
délicieuse! charme inconcevable! oui, c'est vous  
que mon cœur regrette.... Suprême bienfaiteur, je  
ne fais quels sont les biens que ta bonté me réserve;  
mais je ne t'en aurois jamais demandé d'autres. (*ici*

*Clary fait un geste, & prononce quelques accens sans suite.) Comme elle parolt agitée! ... Ses joues s'enflamment!*

CLARY, toujours en songe.

Vous êtes son Roi... Vous êtes un dieu, maître de sa vie... Mon époux, sa grace, sa grace, que je l'obtienne, ou je meurs à vos pieds. *(Elle jette un cri & s'éveille.) (Durimel se jette à ses genoux & la tient embrassée.)*

Madame LUZERE.

Ma fille!

DURIMEL.

Trop tendre épouse!

CLARY, revenue à elle.

Où suis-je? Ah, malheureuse! ... Ce n'est qu'un songe. Je croyois être aux genoux de ton Roi, de ce Roi que tu m'as dit si aimé, si bienfaisant. ... J'implorois ta grace, je l'avois obtenue. ... Durimel! non, je ne puis le croire, tu ne périras point, ce présage heureux...

Madame LUZERE.

O Dieu! pourrai-je soutenir...

DURIMEL, tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de sanglots.

Clary! ... Je ne peux lui parler... Malheureux!

CLARY.

Non, tu ne périras point. Où sont les assassins qui en veulent à ta vie? Qu'ils viennent; oseront-ils

212      L E D E S E R T E U R.

t'arracher de mes bras ? Tu n'es pas de ces criminels dont le supplice est avoué de la terre. Où font tes forfaits ? Dieu ne voudra pas que tu meures, non... Tu vivras pour moi.

D U R I M E L.

Ce trait sera-t-il le dernier ?... Arrête... Ménage ton espoir & tes pleurs. Je crains moins de mourir. J'ai connu ton ame. N'augmentons point nos peines. Ecoute, mon pere va paroître. Je dois me présenter avec lui devant mes Juges ; mais avant, nos entretiens doivent être secrets. Laisse-moi l'attendre seul. Ah Clary ! retiens donc ces larmes qui déchirent mon cœur.

C L A R Y.

Eh ! puis-je commander à mes larmes de ne point couler ? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre ?

D U R I M E L. (*On apperçoit ici St. Franc, qui se retire soudain.*)

Madame.... O ma mere ! séparez-nous.

C L A R Y.

Que je te quitte, cruel !

D U R I M E L, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour, laissez-moi seul.... Dérobez-vous toutes deux.... Madame, emmenez-la, achevez vos bontés.

C L A R Y.

Je te laisse ; il le faut.... Mais avant, dis-moi, espères-tu, réponds, & ne me trompe point ?

D U R I M E L.

Eh ! quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir ?  
Ce cœur le nourrit encore. Va, le ciel peut être  
défaimé.

*(Clary veut parler, se retient, & cède à sa mère.)*

Madame LUZERE, entraînant sa fille.

Mon enfant, viens l'implorer. Il n'est pas inexor-  
able.

C L A R Y.

Ma mère !... Ah ! comme je vais l'invoquer !

## S C E N E II.

D U R I M E L, seul.

**J**E tremblois qu'elles ne restaient.... Il me semble  
avoir entrevu mon père, qui s'est arrêté sur le point  
d'entrer.... Allons, mon ame, affermis-toi. Voici  
le moment.... Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus  
qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques mo-  
ments je serai même à leurs yeux un objet d'horreur.  
*(Appercevant son père.)* Je ne me suis point trompé.





S C E N E III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *en entrant.*

**J'**ATTENDOIS leur départ... Donne-moi ta main. (*Il prend la main de son fils.*) Bon, elle ne tremble point. C'est comme cela que je la veux. Tu fais que je viens te chercher.

DURIMEL.

Je vous attendois plutôt... Sont-ils prêts?....  
Ne manque-t-il plus que moi?

ST. FRANC.

Le Régiment est sur la place, & le Détachement est-là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon pere! épargnez-vous ce spectacle affreux;  
mon cœur tremble pour le vôtre.

ST. FRANC.

Ne songe point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Cette fermeté dont se pare votre cœur est une vertu bien terrible.

ST. FRANC.

Et nécessaire à tous deux.

D U R I M E L.

Le trépas ne sera pour moi qu'un instant. C'est vous qui souffrirez, & longtems! (*St. Franc baisse les yeux, & ne répond rien.*) (*après un repos.*) Allons, je ne dois plus écouter que vos augustes paroles. Elles doivent être les dernières qui frapperont mon oreille. Entretenez-moi du Dieu dont la clémence embrasse dans son sein toutes ses créatures. Vous qui m'êtes tout après lui, bénissez-moi, & que le ciel ratifie le pardon qu'un père ose me donner en son nom.

(*Il met un genou en terre.*)

S T. F R A N C.

Je te bénis, mon fils, que Dieu t'ouvre son sein comme ces bras te sont ouverts. (*Il le presse contre son cœur.*)

D U R I M E L.

Ce cœur se sent plus assuré, plus fort; partons.

(*Il marche vers la porte.*)



## SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL, VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

**A**RRÊTEZ, brave Soldat... J'espérois en mon père, je croyois pouvoir fléchir sa rigueur, obtenir du moins du tems; mais sa dureté est inflexible. Il a rebuté mes prières. Ecoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y consentir; nous pouvons le sauver.

ST. FRANC.

Le sauver! &amp; comment?

VALCOUR.

Aye le courage de te prêter à mon projet. Le Régiment l'attend. Devant cette maison sont rangés les Soldats qui doivent le conduire; mais au bout du sentier qui mene à une porte de derriere, deux de mes gens affidés sont tout prêts avec une chaise de poste. Ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire. (*Il présente un papier.*) Cette fauve-garde servira, en mon nom, de passe-port; choisis la route qu'il doit tenir.

ST. FRANC.

O ciel! que m'as-tu dit... Tu n'as pas d'autre moyen... Cruel! que m'offres-tu!... Est-ce là?... Tu peux risquer....

V A L C O U R.

Ne parle pas des risques que je cours. Je veux accomplir ce projet tout hardi qu'il te paroît.

S T. F R A N C.

Tu me déchires l'ame. Eh ! qui peut t'inspirer une pitié aussi courageuse.

V A L C O U R.

Il me touche, il m'intéresse. Périr à la fleur de l'âge, à la veille du bonheur, lorsque sa jeune amante lui tend les bras ! non.... D'ailleurs on m'a accusé d'être son délateur, je me dois à moi-même de le sauver.

D U R I M E L, à Valcour.

Homme généreux ! tout ce que je pourrais répondre est trop au-dessous de ce que je sens.

S T. F R A N C, à Valcour.

Mon ami ! mon cher ami ! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper ; j'admire ton courage étonnant. Va, jamais je n'oublierai ce moment...

V A L C O U R.

Eh bien ! profite-en, agis si tu l'aimes. Mes armes, ce passe-port, ma livrée, tout lui assure une retraite prompte & facile.... Que délibères-tu?...

S T. F R A N C.

Ah ! que de coups dans un jour. Tu connoîtras ce cœur, & quel sacrifice il fait faire.... Il s'agit ici plus que de ma vie.... Ta chaise l'attend, dis-tu.... Laisse-nous en décider. Va te rendre sur la place. Je ne tarderai pas à t'y suivre avec lui ou seul.

VALCOUR.

Que dis-tu ? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire. Crois-moi, les momens sont pressés. *(Il lui remet le passe-port & une bourse.)* Tiens, prends, & point d'adieux. *(Il a regardé Durimel en proférant ce dernier mot.)*

## SCENE V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant le passeport & la bourse.*

**D**URIMEL, que prononces-tu ?

DURIMEL.

C'est de vous que j'attends mon Arrêt, mon pere.

ST. FRANC.

Epargne-le, ce pere, prononce, te dis-je.

DURIMEL.

C'est toujours votre Arrêt... Je frémis de parler.

ST. FRANC.

Ignorez-tu combien ta vie m'est chere ?

DURIMEL.

Et moi, votre honneur ?

S T. F R A N C.

Et la nature qui me crie....

D U R I M E L.

Imposez-lui silence. N'est-ce pas sur la foi promise, sous le sceau du serment que ma personne vous a été confiée?

S T. F R A N C.

Oui.

D U R I M E L.

Le sacrifice de l'honneur n'est pas en notre pouvoir. Il falloit vous recuser, ou vous devez achever.

S T. F R A N C.

C'est toi qui es le héros, & je suis l'homme foible. Oui, je le suis, je veux l'être, ce cœur me l'ordonne. Je n'écoute plus d'autres loix.... viens, & sauve-toi.

D U R I M E L.

Mon pere! votre parole est engagée, c'est moi qui me charge du soin de l'accomplir. Je souffrirai la mort & non votre opprobre.

S T. F R A N C.

Je ne vois que ton danger.... Le reste disparaît. Profitons des instans, ils s'accumulent, & vont m'ôter l'espoir....

D U R I M E L.

Mon espoir n'est plus sur la terre.... Allez, je suis tout préparé.... J'ai bien retenu vos leçons... Laissez-moi subir ma destinée.... A quoi bon tarder....

## SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL, CLARY.

CLARY, *avec force.*

Où allez-vous?... Où le conduisez-vous?...  
 Pensez-vous me tromper encore?... Ne fais-je  
 pas le fort qui l'attend?... J'ai ranimé mes forces...  
 Je revole ici pour le défendre. . . . (*à Durimel qui  
 voudroit s'échapper.*) Tu voudrois m'échapper pour  
 courir à la mort, & c'est vous, vous, son pere,  
 qui l'y conduisez!

DURIMEL.

Chere Clary, laisse, laisse. Ni lui, ni tes pleurs,  
 ni mes regrets.... Il faut nous séparer....

CLARY.

Nous séparer! Ah cruel! (*embrassant Durimel.*)  
 Viendront-ils t'arracher de mes bras? l'oseront-ils?...  
 Non, mon désespoir touchera leurs cœurs; j'atten-  
 drai leurs âmes féroces. Tremblez, vous qui osez  
 disposer de sa vie, bourreaux de vos freres, trem-  
 blez d'outrager l'amour & la nature; mes cris vous  
 repousseront, mes cris accuseront votre insensibilité  
 coupable, votre lâcheté servile.... Vous frémissiez  
 de honte ou de pitié....

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu! chere Clary! mon pere!

D R A M E.

III

ST. FRANC.

Ma fille, est-ce-là ce que vous m'avez promis?..

CLARY, *avec abandonnement.*

Si mon époux périt, que m'importe le reste du monde. Vous voulez que mon cœur adopte une loi inhumaine. Vous ne m'en ferez jamais résoudre à ce sacrifice affreux. Tant de constance ne m'appartient pas. Ma faiblesse est ma seule vertu. Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante? Ne l'aimez-vous pas aussi tendrement que moi?....

ST. FRANC.

Arrête.... Me prépares-tu un nouveau genre de tourmens?... Tu ne peux m'entendre.... Ne suis-je plus son père? & qui peut veiller sur lui avec plus d'amour?.... épuisé par tant d'efforts & de combats, lorsque je demeure ferme, commande à tes douleurs....

DURIMEL.

Chère épouse! tu portes le poignard dans les blessures d'un père qui nous aime.

CLARY.

Pardonnez au désordre de mes paroles.... Je ne me connois plus.... Mes transports s'adressent au ciel, comme à vous.... Mais quel papier dans vos mains?... Si c'étoit la grace....

ST. FRANC, *cachant son trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être.... Mais quoique le ciel en décide, laissez-nous. *(la prenant par la main & la conduisant sur le bord du Théâtre.)* Ma fille,



222    L E D E S E R T E U R .

ma chere fille, mes larmes, mes dernières larmes couleront-elles en vain ? Ecoute un vieillard, laisse-lui remplir les devoirs les plus sacrés. Ils lui sont imposés par la nature, par l'honneur. . . . Ce moment doit être celui de leur triomphe. . . . Demeure, je te rejoins ici,

C L A R Y .

Avec lui, mon pere !

D U R I M E L , *en s'échappant.*

Adieu, Clary !

C L A R Y , *se retourne, & jettant un cri.*

Il m'échappe. . . laissez-moi, laissez-moi le revoir un seul moment, laissez-moi du moins mourir à ses côtés. . . Je ne le vois plus. . . Je ne le verrai plus. . . Malheureuse ! . . Durimel ! Durimel ! (*elle veut le suivre.*)

S T . F R A N C , *à Madame Luzere qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez sur elle, arrêtez ses pas.

C L A R Y .

Je me meurs. (*sa mere la soutient.*)

S T . F R A N C , *dans le fond du Théâtre.*

Hélas ! de quel côté sortir !

D U R I M E L . *On l'entend sans le voir.*

Je vous montre le chemin, & rien ne peut m'en détourner.

## S C E N E VII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

**E**T vous, ma mere, vous êtes aussi leur complice! Où va mon époux? Quoi! son pere..... Non, il n'est pas possible.... Où va-t-il? Répondez.

Madame LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O, ma Clary! épargne-moi. Est-ce moi que tu forces à te consoler? Ah! mon cœur a trop de ses maux.... Je ressens tes douleurs & les miennes. Ménage une mere, & tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas! qui prendra donc pitié de mes tourmens. Ils sont inexprimables. Ma mere ne m'entend plus, ne me console plus. Où suis-je?... Tout s'obscurcit autour de moi, & ne se montre qu'à travers un nuage sombre..... Ah! secourez-moi, je crois que je meurs aussi. (*Elle semble s'évanouir : le bruit éloigné du tambour la fait tressaillir avec force; elle se relève précipitamment.*) Dieu! qu'entends-je? Quel son frappe mon orgueil? Ma mere, entendez-vous ce bruit formidable.... Serait-ce.... Ah!... (*rapidement.*) La place s'aperçoit d'ici, j'y vole, je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes derniers adieux & mes cris....

224 LE DESERTEUR.

MADAME LUZERE, *la relevant de force.*

Arrêtez, non, ... Arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement de corps universel.*

Que je m'arrête! Ah ciel! vous m'avez tout dit.... Il n'est donc plus d'espoir!

MADAME LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée! Notre seule ressource est d'élever vers le ciel nos mains impuissantes.

CLARY.

On l'abandonne; on le laisse périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui. (*Le Tambour bat une seconde fois.*) Il recommence à rappeler; il roule comme un tonnerre. Tous mes sens sont glacés. Je crois le voir, le bandeau fatal sur le front.... Moment horrible... Le bruit cesse.... Quel silence lugubre! épouvantable! (*On entend le bruit de six coups de fusil qui partent à la fois.*) Durimel! (*Elle tombe accablée d'horreur. Le Tambour recommence à battre.*)

MADAME LUZERE, *se courbant sur le corps de sa fille.*

O, ma chère Clary! ouvre la paupière! Sors de cet accablement affreux. Ne suis-je plus rien pour toi? Je n'ai qu'une enfant, elle est toute ma consolation sur la terre, & l'âme de ma vie m'abandonne.

SCENE

## SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

VALCOUR, *en désordre.*

Q'U'AI-je appris!... Que m'avoit-on caché!... Quelle scène terrible!... Des deux côtés, quel héroïsme! Ah Dieu! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie.... Ah, Madame!

Madame LUZERE.

Parlez, parlez.... Chaque mot ne peut que nous percer le cœur; mais je suis avide de ses derniers instans.... Un besoin de savoir me consume. Dites, ne craignez rien, nous ne pouvons souffrir davantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de sa fuite précipitée. Mon cœur en tressailloit en secret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé, lorsque je l'ai revu, traversant les rangs d'un pas égal & tranquille! Le malheureux St. Franc paroît être la victime. Hélas! nous le connoissons humain, sensible, généreux; mais nous ne savions à quoi attribuer tant d'amour, tant de tendresse. Il l'embrasse vingt fois à nos yeux; &, selon la coutume, défendant aux Soldats de crier grace sous peine de la vie.... sa voix étoit altérée.... Il s'appête à donner le signal.... Mais son bras ne peut se lever. Tout à coup il

*Tomé 1.*

P

s'arrête; il nous appelle; il s'écrie, les sanglots à la bouche: „ Non, vous n'exigerez point que cette main tremblante donne le signal de son trépas. La nature l'emporte, & m'arrache mon secret. Blâmez-moi encore d'embrasser la cause de ces infortunés. Celui que vous voyez.... Apprenez tous qu'il est mon fils; oui, mon fils. Frappez deux victimes".... Il se rejette dans ses bras, il le presse sur son sein; il ne peut s'en séparer. Ah, Dieu! j'ai vu tous les villages frémir & pleurer; mais la loi inflexible seule a parlé, & seule a été entendue.... On entraîne le père malheureux. On lui dérobe cette scène ensanglantée. Je suis, le désespoir dans le cœur, détestant cette loi homicide, admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un père à sa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappés! nous serions au terme de nos douleurs.



## S C E N E IX.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR  
SAINT-FRANC.

ST. FRANC, appuyé sur deux soldats, &  
entouré d'Officiers.

MESSIEURS.... Messieurs.... Votre pitié  
m'importune & m'afflige. Laissez-moi; je n'ai pas  
besoin de paroles pour me consoler.

(Les Officiers se retirent.)

CLARY, sortant de son accablement.

Ah ! mon père ! qu'avez-vous fait de l'époux que  
le ciel m'avoit donné ?

ST. FRANC, dans un désordre éloquent &  
pathétique.

Je reviens; je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi !... les barbares !.... Ils l'ont tué !....  
sous vos yeux !

ST. FRANC.

Voilà nos loix, ma fille.... Mais que dis-je, il  
s'est élevé au-dessus d'elles. Affermi contre le tré-  
pas, il n'a senti que mes embrassemens. J'ai reçu les  
derniers gages de sa tendresse pour toi, pour cette  
mere respectable, non moins sensible, & plus cou-  
rageuse. Je vous les apporte, ces dernières paro-

les.... Va, elles nous serviront de consolation mutuelle.... Il est mort sans faiblesse, sans regrets, & avec cette fermeté magnanime, le plus beau caractère de l'humanité.

CLARY, joignant les mains, & regardant le ciel.

O Dieu ! c'est mon époux qui paroît devant ton tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui ! Toi seul peux réparer les maux que lui ont fait les humains.

ST. FRANC.

Veuve de mon fils, songe que ce nom t'engage à la même constance qu'il a montrée. Pardonne, ô Dieu, si je me suis plaint ! la vie est si passagère, la mort si prompte, que ce n'est pas la peine de murmurer.

CLARY.

Eh ! quelle main pourra sécher mes larmes ?

ST. FRANC.

Ma chère fille ! pleure avec moi, mais avec moi apprends à dompter le malheur ; tiens-moi lieu de ce que j'ai perdu. Supporte la vie pour rendre la mienne moins affreuse. C'en est fait. Il est maintenant au-dessus des Rois, au dessus des cruelles loix des hommes. Il les voit tous en pitié.... Porte tes vues élevées jusqu'à la félicité céleste. L'ame de ton époux est rentrée dans le sein de son Créateur. Elle sourit de ses maux passés ; elle s'offenseroit de ton vain désespoir. Il est heureux, te dis-je, & nous seuls sommes encore à plaindre. Enfin il te reste mon cœur, celui d'une mère, & l'idée consolante de te rejoindre.

dre à lui dans un meilleur univers. C'est son immortalité qui me donne ce courage, & qui doit te consoler.

C L A R Y.

Ah ! que la mort m'unisse bientôt à lui !

S T. F R A N C, *à Valcour qui pleure.*

Valcour, le jour de demain nous conduit au devant de l'ennemi. Arrivé au terme de ma carrière, & si près de mourir, les combats ne peuvent que me ravir un jour. J'appelle la mort. Si je tombe dans les rangs, ne me regrette pas ; mais offre-leur pour toujours un appui, un consolateur, un frère dont elles n'ayent jamais à se plaindre, ni toi à rougir. m'entends-tu ?

V A L C O U R, *trébuchement.*

Va, j'en avais fait le serment dans mon cœur avant que ta bouche m'en eût parlé.

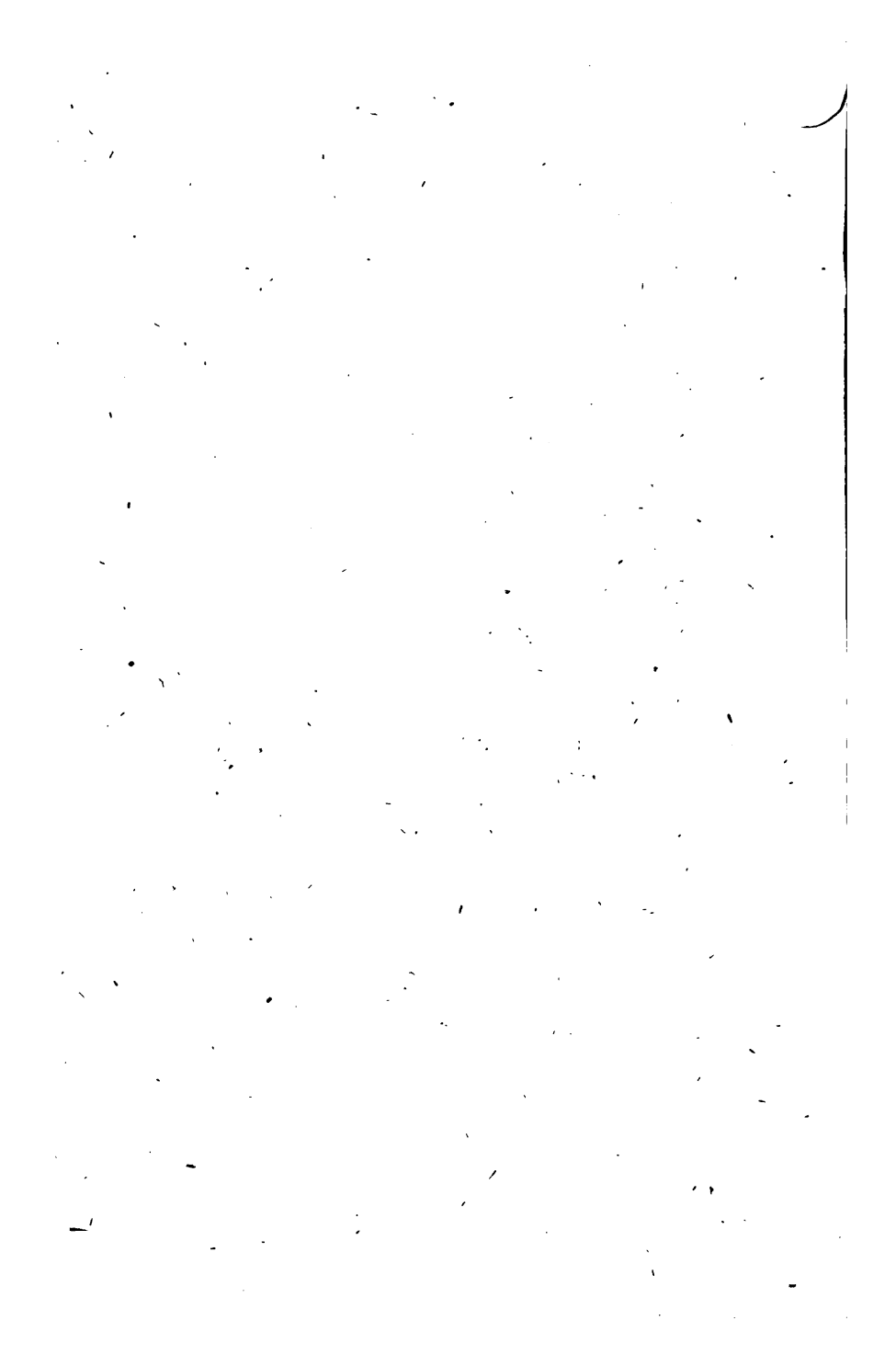
S T. F R A N C, *les bras étendus vers le ciel.*

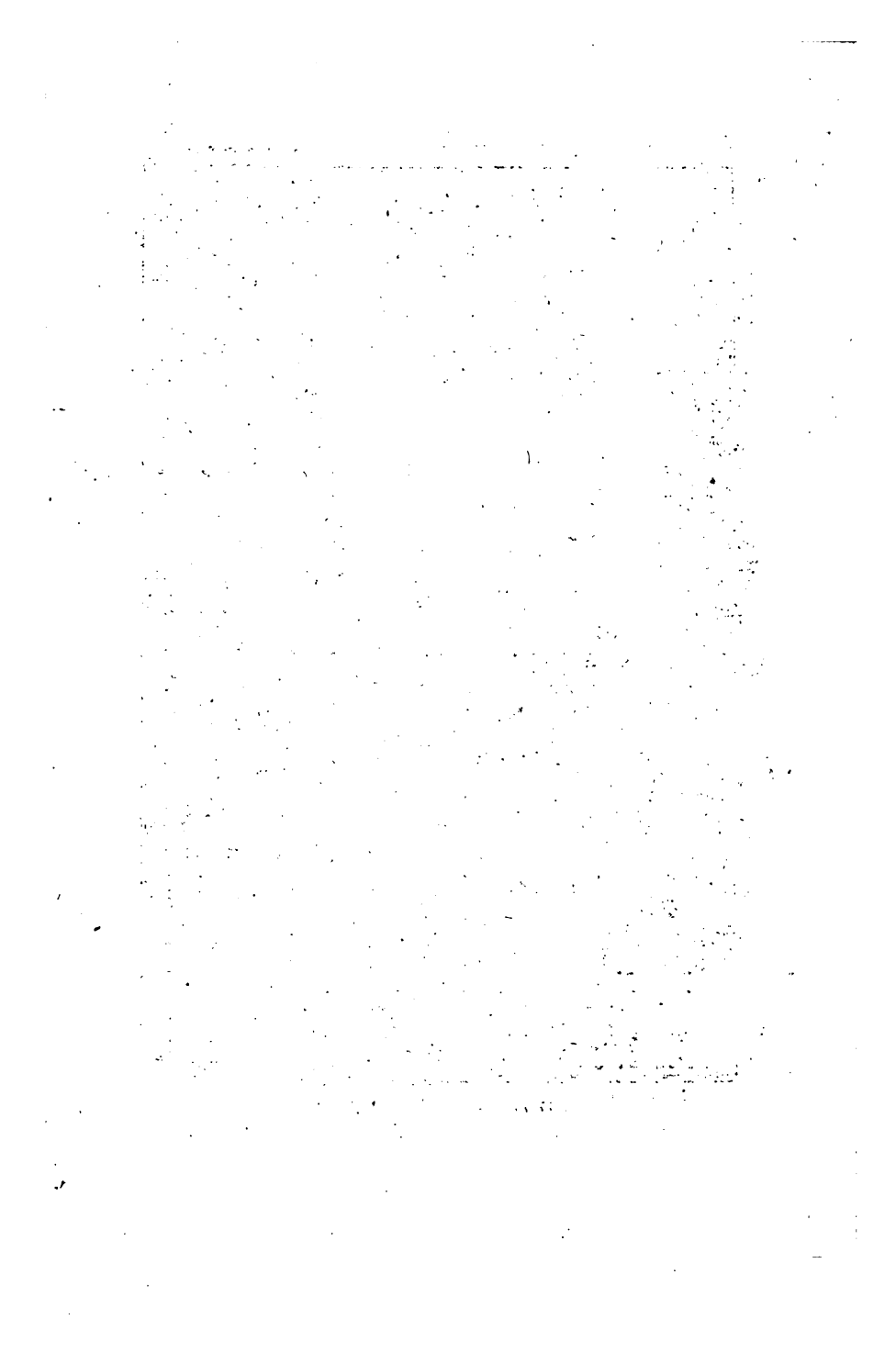
Mon fils ! que ces vœux montent jusqu'à toi ! Et vous, Maître suprême des humains, acceptez le sacrifice de nos larmes.

F I N.











*G. P. Franchini, fecit*

OLINDE ET SOPHRONIE

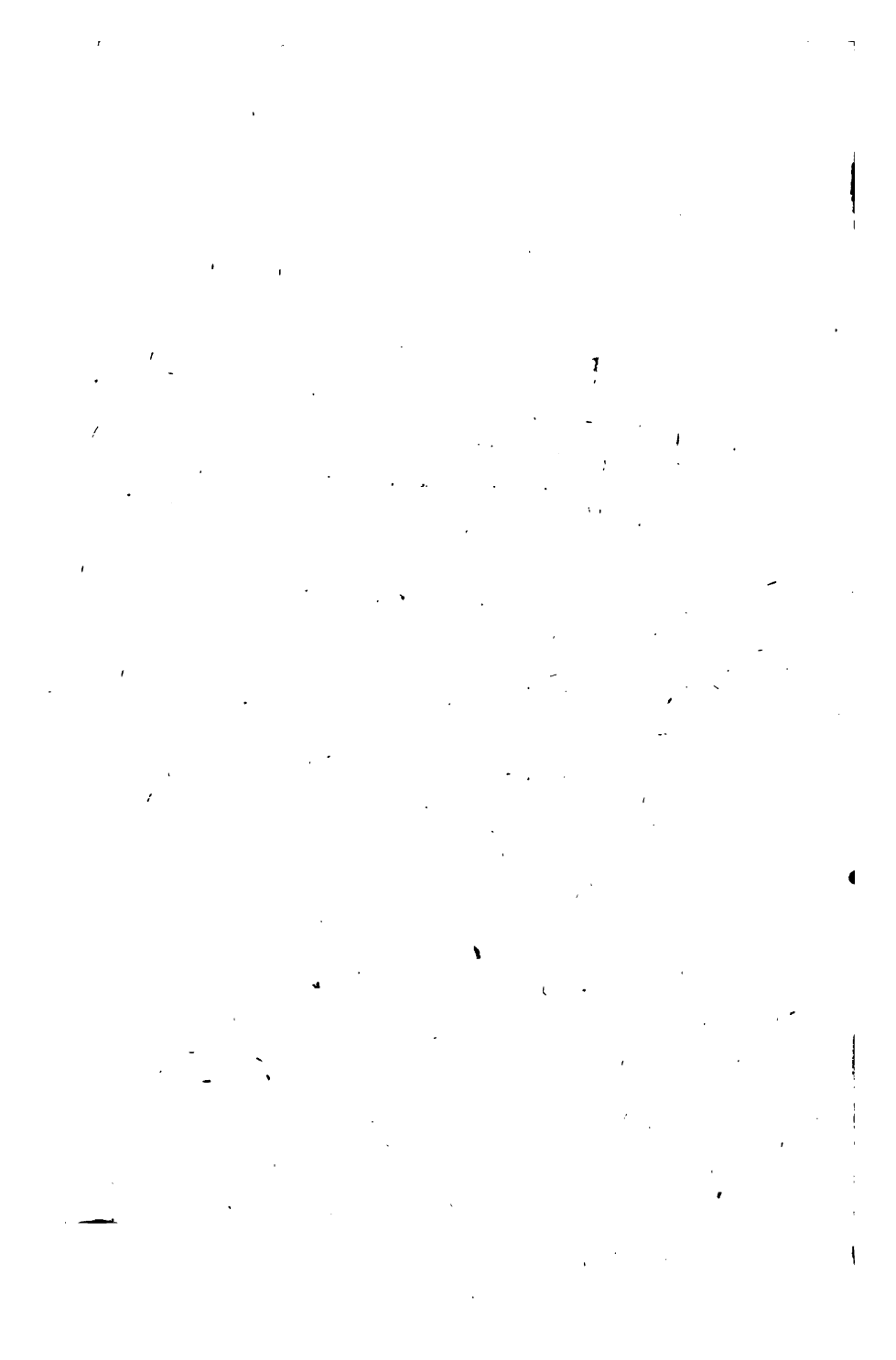
**O L I N D E**

**E T**

**SOPHRONIE,**

*DRAME HÉROIQUE*

**EN CINQ ACTES ET EN PROSE.**



## P R É F A C E.

Ce sujet est tiré de l'admirable épisode qui se trouve au second Chant de la Jérusalem délivrée. Ce Poëme enchanteur où le Tasse a développé toute la magie de son art, où l'intérêt toujours plus vif croît par degrés, où les personnages habilement peints n'en font pas moins variés, sembloit devoir fournir plusieurs sujets à la Tragédie moderne. On n'y a puisé jusqu'ici que des Opéra. Cependant la noblesse, la fierté & la nouveauté des caractères prètoit beaucoup, si je ne me trompe, au pinceau des Poëtes dramatiques. Etonné qu'aucun d'eux n'ait faisi l'héroïque dévouement d'Olinde & de Sophronie, je me suis emparé de ce sujet attendrissant; & si j'ai eu plusieurs difficultés à vaincre, j'en ai été bien dédommagé par le plaisir secret d'abandonner mon cœur à la situation touchante de ces deux amans.

Comme le Poëme du Tasse est entre les mains de tout le monde, je suis dispensé de transcrire ici l'épisode qui a donné lieu à ce drame; mais j'ai à rendre compte des changemens que j'ai jugés indispensables pour donner à ce sujet une vraisemblance plus théâtrale.

C'est l'enlèvement de l'image de la Vierge Marie, déposée dans la Mosquée comme un Talisman victorieux par les conseils du Magicien Ismen, qui allume la colere d'Aladin & le porte à publier un Edit ter-

rible. On recherche l'Auteur de cet enlèvement, & comme on ne peut le découvrir, tout le peuple Chrétien renfermé dans les murs de Jérusalem doit tomber indistinctement sous le fer des bourreaux. La généreuse Sophronie, pour sauver un peuple malheureux, s'accuse elle-même & se livre au supplice. J'ai pensé que l'image de la Vierge Marie étoit un objet trop sacré, trop auguste, trop vénérable, pour entrer dans le plan d'une Piece de Théâtre, qui (quelque effort que l'on fasse) ne sera jamais qu'un ouvrage profane. J'ai imaginé un autre moyen que je crois heureux & qui m'a servi en même tems à donner à Isinien un rôle plus adroit, plus fort, plus audacieux, & de toute autre importance que celui qu'il joue dans la Jérusalem délivrée.

M. le Baron de Cronegk, Poëte Allemand, mort à vingt-six ans, & justement regretté dans son pays, a fait une Tragédie d'Olinde & Sophronie. Je m'en suis procuré la traduction. La piece est en quatre Actes & n'a point été achevée. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Le Poëte a introduit l'enlèvement de l'image de la Vierge: Il a encore plus hasardé: il a rendu Olinde coupable de cette action téméraire, ce qui, selon moi, détruit toute la noblesse du caractère de son Héros. En effet, en présentant ce jeune homme d'ailleurs si intéressant, si aimable, si courageux, comme un fanatique emporté qui risque imprudemment sa vie & celle de tout un Peuple, on affoiblit visiblement un des plus beaux caracteres qu'on puisse mettre sur la Scene. Ce n'est plus un Amant, c'est un insensé tristement furieux. Il est à remar-

quer, que chez le Tasse Olinde ni Sophronie ne sont coupables. L'un ne vient s'offrir au supplice que pour sauver son Amante, & ce motif admirable est bien différent. Malgré ce défaut, il est plusieurs beautés répandues dans la Tragédie du Baron de Cronégk. J'ai su en enrichir ma Piece. En cela j'ai imité tous les Poëtes, mes prédécesseurs, qui ont glané tantôt chez les anciens, tantôt chez leurs voisins; j'ai cru pouvoir user du même privilege. Les étrangers se l'attribuent sur nos Auteurs avec raison. D'ailleurs le plan de mon Drame, les moyens qui y sont employés, les caractères qui y sont développés, les détails s'éloignent presque en tout de la Piece Allemande. Le même Poëte avoit fait depuis un Codrus, Tragédie bien supérieure à Olinde & Sophronie, mais dont le sujet est encore plus romanesque. C'est un Roi qui se sacrifie pour son peuple.

Les Comédiens qui, chez l'Etranger & dans plusieurs de nos provinces, ont représenté *Jennewal* & le *Déserteur*, pourront essayer ce nouveau Drame. Il pourra faire aussi quelque effet; mais je les invite en même tems à ne point mutiler ces Pieces sous prétexte d'y faire ce qu'ils appellent des coupures. Ils peuvent me consulter sur les changemens qui leur paroîtront nécessaires ou plus commodes; je ne refuserai point alors de m'y prêter.





---

P E R S O N N A G E S.

**A**LADIN, *Roi de Jérusalem.*

CLORINDE, *Princesse de Perse.*

OLINDE, *jeune Guerrier.*

SOPHRONIE, *jeune Chrétienne.*

ISMEN, *Grand-Prêtre.*

NICEPHORE, *Pere d'Olinde.*

SERENA, *jeune Chrétienne, amie de Sophronie.*

ARSETTE, *vieil Eunuke, ancien Gouverneur de  
Clorinde.*

*Suite d'ALADIN.*

*Suite DE CLORINDE.*

*Suite d'ISMEN.*

*La Scene est à Jérusalem:*

# O L I N D E

E T

## SOPHRONIE,

*DRAME HÉROIQUE.*

---

### ACTE PREMIER.

*(Le Théâtre représente une Place ; d'un côté la Mosquée , de l'autre le Palais d'Aladin.)*

### SCENE PREMIERE.

N I C E P H O R E .

**T**RISTE Jérusalem , ô ma patrie ! qu'est devenue ta gloire ? Mes yeux ont peine à te reconnoître : est-ce-là cette Ville , la Reine des Cités ! Tes murs solitaires portent l'empreinte du courroux d'un Dieu.... Dieu t'a rejetée , il n'entend plus tes prières , il ne reçoit plus tes sacrifices..... L'Infidèle triomphe ; il arbore l'étendard du Croissant sur ces mêmes remparts où j'ai vu briller le signe auguste de la Croix..... Ici regne Aladin ; ici s'élève la Mosquée sur les débris du Saint Temple. Sa coupable hauteur appelle envain la foudre , la foudre reste oi-

538 OLINDE ET SOPHRONIE.

sive, & le perfide Ismen fait fumer en paix un sacrilège encens. . . . Grand Dieu! guide un malheureux vieillard qui fut toujours soumis à ta loi. . . . Olinde va bientôt se rendre ici. . . . Il ne sait pas que c'est moi qui l'appelle. . . . Après quatre années d'absence & d'esclavage, le pere & le fils vont enfin s'embrasser. . . . Mais quel soupçon vient empoisonner ma joie! Ce grade où je le retrouve. . . . Auroit-il abjuré la foi de nos ancêtres! Cette Cour qui corrompt tout, cette Cour odieuse auroit-elle séduit son cœur, surpris sa jeunesse. . . . Ô mort! frappe-moi plutôt. . . . Mais s'il est demeuré fidèle, s'il reconnoît toujours ce Dieu qui nous éprouve, arrête que/ques instans, ô mort! laisse-moi le revoir, l'embrasser, le bénir. . . . J'apperçois un guerrier. Mon cœur, tu le nommes. Oui, c'est lui!

---

S C E N E II.

NICEPHORE, OLINDE.

OLINDE.

**R**ESPECTABLE vieillard, est-ce vous qui m'avez fait appeler en ces lieux?

NICEPHORE.

Olinde! . . . . Mon fils! . . . .

OLINDE.

Mon pere vivant! Mon pere dans mes bras!

NICEPHORE.

Soutiens-moi, seul appui de ma vicillesse.

OLINDE.

J'ai pleuré votre mort, & je vous retrouve! & je vous presse sur mon sein!

NICEPHORE, *se dégageant de ses bras & d'un ton noble & imposant.*

Olinde, avant tout, réponds à ton pere..... Hélas! il tremble en t'interrogeant. Dis... As-tu conservé pure & sainte la foi que j'ai transmise dans tes veines? Parle, le Dieu de nos Peres est-il encore le tien?

OLINDE, *avec fermeté.*

Je suis toujours votre fils.

NICEPHORE, *l'embrassant.*

Tu me rappelles à la vie. D'un seul mot tu dispenses quatre années de tourmens. Dieu, contemple ma joie: Olinde est Chrétien! Mon fils, pardonne à mes soupçons! Dans ces tems malheureux tout cède à la puissance du vainqueur. Je te voyois à la Cour d'Aladin, honoré, comblé de ses faveurs. Ton zèle pouvoit se rallentir. Sa magnificence pouvoit ébranler ta vertu....

OLINDE.

Jamais.... Elle étoit soutenue par votre exemple, affermie par votre image. A peine vous aviez formé mon corps aux robustes travaux de la guerre, & mon ame à l'amour d'une loi sainte, que je fus forcé de suivre les drapeaux du puissant Aladin. Je marchai

contre les Arabes. Remarqué dans la foule des combattans, Aladin me combla de bienfaits. Mon élévation me devint chère, elle me donnoit les moyens de soulager le joug de mes frères gémissans. Ma voix les a toujours défendus. J'ai plus d'une fois essuyé leurs larmes. Je me disois; mon pere est descendu dans la tombe, mais il m'a laissé pour héritage l'exemple de sa vie. J'honoreraï sa mémoire, en servant la cause de nos ancêtres.

NICEPHORE.

Elle est juste, mon fils, & crois-moi, tôt ou tard elle obtiendra la victoire.

OLINDE.

Mais, mon pere, vous que je croyois enlevé pour jamais à ma tendresse, par quel miracle êtes-vous rendu aux Chrétiens?

NICEPHORE.

Tu m'as vu leur chef, leur consolateur, & peut-être leur appui; mais que sert la bravoure sans le bras du Tout-Puissant? Lui seul fait pencher la balance des combats. . . . Nous fûmes vaincus. Emporté dans la déroute, une foule barbare appesantit sur moi ses mains forcenées; à leur tête je reconnus l'implacable Ifmen. Il se vengeoit encore des maux qu'il nous avoit faits. Il ordonne, & l'on me charge de chaînes. On m'entraîne loin de Jérusalem; on m'enferme dans une sombre forteresse. Là, ma triste paupière, loin du soleil, poursuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé.

OLINDE.

## DRAME HEROIQUE. 241

OLINDE.

Cruels ! . . . . Que je touche ces mains chères & sacrées ; que je baise l'empreinte glorieuse de vos fers !

NICEPHORE.

Je serois passé de cette nuit affreuse dans celle des tombeaux, si cette armée Chrétienne, qui s'avance pour chercher la victoire ou la mort, n'eut brisé mes chaînes. A peine me suis-je vu libre que ce cœur a révolé vers toi. Mon fils ! tu m'accompagnois dans ces prisons souterraines ; j'y vivois avec ton image, elle ranimoit mon cœur, elle charmoit mes profonds ennuis. . . Mon zèle n'est arrêté par aucun obstacle. Proscrit, je hasarde ma tête, j'arrive à Jérusalem. J'entends partout vanter ton courage ; j'apperçois tes trophées. . . . Je n'osois demander est-il Chrétien ? mais tu l'es, tu m'entends, viens. . . . à tant de bras vengeurs il ne manque plus que le tien.

OLINDE.

Epargnez à votre fils des reproches qu'il mérite, ou plutôt pere moins indulgent, que votre bouche le foudroie. . . . Quoi ! Je suis encore ici, au milieu des Sarrafins, près de cette Mosquée, & je n'ai pas quitté un Maître idolâtre, & je n'ai pas rejoint cette armée qui a brisé vos fers. . . . Ah, mon pere ! ce bras n'est plus à Aladin. J'ai su accorder les devoirs des combats avec ceux de ma Religion, & lorsque ces honneurs, que je ne cherchois pas, sont venus me surprendre, c'est alors que j'ai senti combien il est cruel de dissimuler.

## 212 OLINDE ET SOPHRONIE.

NICEPHORE.

Tu l'as dû, mais voici le tems où tu manifesteras le sang qui t'a fait naître. Nous irons ensemble nous ranger sous ces drapeaux qui annoncent de loin à Jérusalem sa prochaine délivrance. Dès ce soir, à l'ombre de la nuit, à la faveur de ton rang....

OLINDE.

Je vous suivrai, je le dois, je le jure, mais... mon cœur se déchire en promettant d'accompagner vos pas.

NICEPHORE, étonné.

Que dis-tu? Qui t'arrêteroit?

OLINDE.

Il n'est rien de plus cher à mon âme que la religion. Il n'est rien de plus sacré pour votre fils, & cependant.... (Il pleure.)

NICEPHORE.

Quel langage! .... Olinde! .... Quelles sont ces larmes? .... Ah! si elles ne sont pas coupables, viens les épancher dans mon sein. A quel autre qu'un père peux-tu mieux les confier?

OLINDE.

La source de ces larmes est dans ce cœur blessé. Un sentiment profond y est gravé en traits ineffaçables. Envain je me rappelle à moi-même. Je ne vois, je n'entends plus rien. Tout mon être est concentré vers un seul objet. La Gloire, la Patrie, la Religion m'appellent, & je demeure retenu par un charme invincible.... J'aime.

## DRAME HÉROÏQUE. 243

NICEPHORE.

Mon fils ! le poison de l'amour a donc enivré ton cœur. O passion funeste & destructive des vertus, allez-vous me ravir Olinde ; & parmi ces Héros dont il est l'émule & le frère, au milieu de ces cris belliqueux qui annoncent le triomphe des Chrétiens, l'entendra-t-on soupirer de foiblesse.... Quel tems pour aimer !

OLINDE.

J'ai voulu me vaincre : cette ardeur qui me maîtrise s'est accrue de mes combats.... Mais pourquoi traiter de foiblesse le sentiment le plus précieux au cœur de l'homme ? Doit-on rougir d'aimer la beauté, la vertu, ces nobles & rares présens du ciel ? Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous disent : *Je t'apporte le bonheur*. L'amour que la vertu fait naître & justifie ne peut qu'échauffer le courage & le montrer à l'univers dans un jour plus éclatant. J'aime, mais mon amour cédera toujours à la voix du devoir. J'aime, mais sans mollesse ; ma flamme est épurée & ne peut m'avilir.

NICEPHORE.

Ainsi parle l'ardente jeunesse, toujours prompt à s'abuser. Ainsi l'amour foumet les plus grands cœurs, éteint l'héroïsme, interrompt le cours des plus glorieux exploits....

OLINDE.

Je ne redoute point votre sévérité. Il vous faudra l'aimer aussi, mon pere. Et quand vous verrez ce front, mélange touchant de grâces & de candeur, cette beauté rare qui la distingue de ses



244 OLINDE ET SOPHRONIE.

compagnes , cette modestie divine empreinte sur tous ses traits.... Elle n'est échappée jusqu'ici à la foule des adorateurs que par une vie simple & retirée. Dans l'âge d'aimer elle néglige sa beauté, ou ne l'estime que comme l'ornement de sa vertu ; trésor d'autant plus précieux qu'il reste caché dans l'ombre. Ah, mon pere, combien je l'aime, & que je me trouve heureux de l'aimer ! Je n'hésiterai point à vous la nommer ; elle s'appelle Sophronie....

NICEPHORE.

Sophronie ! cette jeune Chrétienne confiée aux soins de Mélanne.

OLINDE.

Elle-même.... Vous la connoissez.... O joie ! Eh bien, mon pere....

NICEPHORE.

O Maître Suprême des événemens, Protecteur du Juste, achève, ô mon Dieu.... écoute, te ferois-tu fait connoître à Mélanne ?

OLINDE.

Moi ! je leur suis encore inconnu. Ce n'est qu'en secret que j'ai osé soupirer. Ce cœur desire beaucoup, espere peu, & dévore ses feux en silence.... Je l'aime trop pour lui dire librement que je l'adore.... A la faveur de quelques bienfaits versés sur les Chrétiens, je me suis peut-être fait remarquer d'elle, mais....

NICEPHORE.

Mon fils !... Mélanne n'est point la mere de Sophronie. Moi seul peux nommer celui dont elle

tient le jour ; elle l'ignore elle-même ; & que le Ciel  
la préserve à jamais de le connoître !

OLINDE.

Vous me faites frémir.

NICEPHORE.

Je ne blâme point ton amour. Sophronie , sans  
doute , sera l'héritière des vertus de sa mere. Je n'ai  
point connu de femme plus digne d'être heureuse ,  
plus constante dans les adversités qui l'éprouveront  
jusqu'au dernier instant. Mais tu connois ce cruel  
Ponsife déserteur de notre Loi , cet Ismen , dont les  
levres sont une source de fraudes , dont les mains ne  
trament que l'iniquité. . . .

OLINDE.

Je le vois tous les jours. Couvert d'un masque  
hypocrite , cet Apostat s'est glissé jusqu'au Trône.  
Armé d'un langage adulateur , il s'est fait le Conseil  
& le Ministre d'un Roi trop foible pour savoir gou-  
verner par lui-même , & qui toujours irrésolu aban-  
donne lâchement son pouvoir au premier oppresseur.

NICEPHORE.

Olinda , arme-toi de courage. Je vais te révéler  
un secret qu'il te faudra ensevelir à jamais dans ton  
sein. Je t'impose un silence inviolable. Ma langue  
même se refuse à cet aveu. . . . Ce digne & vertueux  
objet de ton amour. . . le dirai-je , hélas ! . . . est la  
fille d'Ismen.

OLINDE, avec chaleur.

Se peut-il ! . . non , mon pere , non , elle est

## 216 OLINDE ET SOPHRONIE.

Chrétienne, & le pur sang qui coule dans ses veines atteste...

### N I C E P H O R E.

Modere-toi. Avant de saisir l'Encensoir prophane, avant d'être connu pour l'ennemi du vrai Dieu, Ismén étoit pauvre; il étoit humble alors. Il sut déguiser la perfidie de son cœur sous les dehors les plus doux. Les Chrétiens nourrirent charitablement dans leur sein ce serpent qui, infecté de noirs poisons, ne chercha depuis qu'à les dévorer. Le fourbe employoit dans ses discours ce ton séduisant, cette trompeuse éloquence, lâche ressource des timides scélérats. Son esprit artificieux lui obtint la fille de mon ami, à laquelle il ne devoit point prétendre. Cette victime innocente embrassa le bourreau qui devoit l'égorger. Bientôt son époux ambitieux & sacrilège viola sa foi pour obtenir chez les infidèles un rang que lui seul fut tenté de remplir. Il fit plus, il voulut forcer son épouse à le suivre, à abjurer le Dieu qu'il avoit renié. Tremblante, elle se réfugia dans mes bras. Je la dérobaï aux fureurs du traître. Elle déposa chez moi le fruit de l'hymen le plus infortuné; mais bientôt la douleur abrégea ses tristes jours.... Il me semble encore la voir dans ses derniers momens. *Nicéphore, me disoit-elle, en me tendant une main foible, je te laisse cette enfant, qu'elle soit fidèle à la loi de sa mère, & que par ses vertus elle obtienne grâce devant Dieu en faveur d'un trop coupable époux.* Ses yeux levés vers le ciel, en retombant sur les miens se fermerent paisiblement. Je confiai à Melanne cette fille naissante, je lui donnai le nom de Sophronie. Dès la plus tendre enfance ses traits & sur-tout son

me me retracerent une vivante image de sa mere. En secret élevée, elle atteignoit son troisieme lustre, lorsque l'implacable Ilsen me fit traîner dans les cachots où il se flattoit d'enéantir le témoin de ses crimes. J'en fors; & les yeux à peine familiarisés avec la lumiere, je cherchois à l'embrasser, avant de ferrer contre mon sein cette chere Sophronie.

O L I N D E.

O profonde destinée! quoi! c'est dans vos bras qu'elle fut confiée au moment de sa naissance! quoi! vous lui servîtes de pere! Ilsen!... Monstre dénaturé!... Ah! votre premier récit avoit jetté dans mon sein la soif d'expier dans son sang vos souffrances & ses forfaits.

N I C E P H O R E.

Dompte toute vengeance personnelle, trop indigne d'un Chrétien. Il ne t'est permis d'armer ton bras que dans la cause commune. La mere de Sophronie du haut du céleste séjour te contemple en ce moment. Veux-tu mériter sa fille à ses yeux comme aux miens? Rejoins cette armée de héros; anéantis cette Mosquée; sers le Dieu qu'adore ton amante; qu'elle voie ton jeune front couronné des palmes de la victoire! c'est alors que nous pourrons allumer, & publiquement, les flambeaux d'un brillant hymenée. C'est alors que tu pourras lui offrir aux pieds de nos autels, parés de nouveaux ornemens, une main chere à l'amour, & non moins chere à la patrie!

O L I N D E.

Tous deux m'enflamment. . . Sophronie! oui, je

## 248 OLINDE ET SOPHRONIE.

vaincrai pour toi... Pardonne, Religion Sainte! tu prêteras aussi la force à mon bras... Dieu éternel, si tu as remis à mon zèle la fin des malheurs d'une nation infortunée, hâte ce moment! Mon père, entraînez-moi, je suis prêt à vous suivre.

NICEPHORE.

Dès que la nuit déploiera ses ombres sur les tours de Jérusalem, rends-toi en ces mêmes lieux. Prépare tout pour le plus prompt départ; mais prends garde que ton feu ne te trahisse. Tu n'as plus à feindre que pendant quelques heures. Songe à un père, à une amante, à tes frères... Déjà le jour a répandu par-tout sa clarté... Les portes du Palais s'ouvrent, je crains d'être reconnu: laisse-moi m'échapper seul... Adieu, je cours chez Melanne dérober ma tête à nos cruels ennemis.

OLINDE, *seul.*

Dieu, conduis-le!.. cache son front à l'œil du méchant & de l'impie... Aladin s'avance... Allons, c'est pour la dernière fois que je recevrai ses ordres.



S C E N E III.

ALADIN, CLORINDE, OLINDE, GARDES  
D'ALADIN, *Suite de CLORINDE.*

ALADIN.

**A**PPROCHE, Olinde ! ... J'aime à me voir environné des soutiens de ma couronne ; avec de tels guerriers je bannis toute crainte & trouve que Godefroi tarde bien à paroître. Eh ! qu'ai-je à redouter de ces légions étrangères que la superstition précipite en foule sur une terre qui bientôt va les ensevelir après s'être abreuvée de leur sang. Ce triomphe pour n'être pas certain a de trop heureux présages. Qu'ils viennent ces Chrétiens ! qu'ils accourent pour périr devant les murs que leur fol orgueil prétendoit renverser. (*à Olinde.*) Olinde, ton bras rougi du sang des Arabes, s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre à la veille de ces combats. Monte en ce jour au rang de mes premiers défenseurs. (*à Clorinde.*) Et vous, fille illustre, étonnante guerrière ; quelle est la contrée assez éloignée de l'Asie & des routes que le Soleil éclaire, où n'aient pas pénétré votre nom & le bruit de vos exploits ? Quand vous venez unir votre épée à nos forces, qui d'entre nous ne brûle de combattre & de vaincre à vos côtés ?

CLORINDE.

Seigneur, il suffit de marcher à l'ombre de vos étendards & de se trouver au milieu de tant de héros.

## 360 OLINDE ET SOPHRONIE

Assemblés pour sentir tous les feux de la valeur. Je ne crains point les entreprises les plus hasardeuses, & ne dédaigne point les plus vulgaires. Dès l'âge le plus tendre j'ai méprisé les penchans & les goûts de mon sexe. Je n'ai point abaissé mes mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux. J'ai rejeté les habits efféminés & le séjour des villes. Je me suis ouvert une carrière illustre & qui plaisoit à ma fierté. Mais combien il me reste à faire pour égaler mes égaux ! j'ai vu combattre Olinde ; s'il est notre guide, Prince, nous méprisons tous la mort... Votre fidelle alliée, j'arrive des contrées de la Perse avec l'éclat de ces guerriers qui ne rougissent point de me voir à leur tête. Je viens dans le dessein de m'opposer aux efforts des Chrétiens. Ils veulent porter, dit-on, jusqu'aux pieds de ces murs la bannière flottante de leur croix. C'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé. J'ai plus d'une fois fermé les champs de leurs membres & teint les fleuves de leur sang. Olinde, unissons notre courroux, & ce bras aidé du tien fixera la victoire.

OLINDE.

Princesse, & vous Seigneur, c'est trop flatter un courage vulgaire. La patrie pourroit aisément se passer de mon bras... sur-tout lorsque l'illustre Clorinde protège la cause...



SCÈNE IV.

*Les Acteurs précédents, ISMEN.*

ALADIN.

**L**A Mosquée s'est ouverte, & le Grand-Pâtres'avance...

ISMEN, *accourant avec une suite de Prêtres.*

O crime!... O jour affreux!... Jour de vengeance & de terreur....

ALADIN.

Qu'entends-je?

ISMEN.

Le Ciel est outragé... Il faut préparer les supplices, il faut prévenir la foudre vengeresse...

ALADIN, *tremblant,*

Ismen... expliquez-vous... parlez.

ISMEN.

Frémissez!... J'ai vu l'abomination dans le Temple. L'Autel est profané. L'auguste écrit de la loi du Saint Prophète déchiré par une main impie, foulé sous un pied sacrilège... Je ne puis achever...

ALADIN.

O forfait inoui!... Il mourra... Quel est le coupable?



## 256 OLINDE ET SOPHRONIE.

ISMEN.

Tout le peuple Chrétien. Il doit périr. Leur insolence s'accroît à l'approche de leurs défenseurs; aucun d'eux n'est innocent? Le blasphème est dans toutes les bouches. Le feu de la révolte couve dans tous les cœurs. Le ciel s'explique par ma voix. Aladin, bannis les foibles mouvemens de la pitié. Efface la crime dans les flots de leur sang; anéantis une race toujours rebelle. Le Ciel t'a remis son tonnerre, c'est pour imiter ses vengeances. Tonne, frappe & qu'aucun n'échappe à tes coups. Qu'enchaînés devant ta colere, la sortie des portes leur soit interdite.

ALADIN, à *Olinde*.

Toi, qui tant de fois m'as supplié en faveur de ce peuple ingrat, tu vois par quels traits il se fait toujours connoître... Il mourra, le criminel inconnu, dans le massacre général de sa secte odieuse!... Rends-toi maître de la ville, & que le sacrilège soit amené à mes pieds.

OLINDE, *troublé*.

Jobéis, (*à part*) Ô Dieu, inspire-moi.



S C E N E V.

ALADIN, CLORINDE, ISMEN.

ISMEN.

**I**l se retire troublé; Prince! c'est un vaillant Soldat, je l'avouerai; mais le zèle qui m'inspire & peut-être m'éclaire, me défend de renfermer les soupçons que mes yeux pénétrants ont jeté sur lui...

CLORINDE.

Quels soupçons?

ISMEN.

On l'a vu en secret parler à ces mêmes Chrétiens aujourd'hui rebelles, & son cœur pourroit être infecté de ces dogmes dangereux...

CLORINDE, *l'interrompant.*

Ainsi tu prétends deshonorer un héros que la gloire adopte & dont le cœur sensible n'aura voulu que prêter une oreille compatissante à la voix des malheureux. Pourquoi n'es-tu si clairvoyant que pour te rendre accusateur? Pourquoi ne parles-tu d'un Dieu que pour persécuter? Va, ce Pere & ce Juge Suprême n'aime point celui de ses enfans dont les cris appellent incessamment la foudre sur la tête de ses freres. Il fonde les cœurs, il voit à nud le fanatique, qui, sous les vêtemens de candeur & de paix, cache le flambeau séditionnaire dont il voudroit embraser le monde.

Clorinde! la Majesté Divine est déjà trop offensée, sans l'outrager encore dans la personne de ses Ministres. Elevée malheureusement loin de cette contrée, vous ne savez ni le respect qu'on leur doit, ni la force auguste de la loi dont ils sont les organes. Apprenez que je suis l'interprète des volontés du Ciel; & vous, Sultan, à qui il a daigné confier le glaive de justice, c'est à vous de prononcer...

ALADIN.

On n'aura point impunément profané la Mosquée. Vous, qui m'entourez, écoutez le serment que je fais. Je jure par le Ciel, par la puissance qu'il m'a donnée, je jure que si le sacrilège avant la fin du jour n'est livré à ma vengeance, tout le peuple Chrétien tombera sous le fer des bourreaux. Demain Jérusalem n'en verra aucun respirant dans son enceinte; demain les premiers rayons du Soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long des rues jonchées de leurs cadavres... Ismén, faites publier cet Edit par toute la ville; & vous, noble Clorinde, pardonnez à son zèle; il est poussé peut-être trop loin quand il accuse Olinde, mais vous ne savez pas combien la sévérité est utile & n'est le plus souvent que la justice même... Venez, illustre guerrière, observer du haut de la tour qui domine la campagne, le camp ennemi où la victoire vous attend.



SCENE VI

**E**NFIN ces Chrétiens que j'abhorre feront tous massacrés... Peuple superbe, qui m'avez en horreur, je vous verrai bientôt implorer celui que vous osiez mépriser. Nous verrons si ce Dieu pourra vous dérober à mes coups, & s'il méritoit que je rampasse avec vous dans la bassesse & l'ignominie... Ismén étoit fait pour les grandeurs & pour servir d'autres Autels... Tout m'a réussi. Comme je mène à mon gré l'esprit de ce Sultan! le peuple & le maître tremblent à ma voix... Ces Chrétiens seuls gênent mes projets. Ils ont le secret honteux de mon premier état... Mais quel hardi stratagème a inventé mon heureux génie!... Il falloit un coup qui intéressât la Religion, & je l'ai trouvé... Les stupides Sarrafins font loin de penser que c'est moi qui ai déchiré ce livre qu'ils adorent. Je me suis fait le Dieu de cette foule crédule. Je leur donne pour loi ma volonté. Ne bornons point là ma carrière ambitieuse, touchons le faite, & faisons du trône d'Aladin le marche-pied de mon Autel.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHRONIE, SERENA.

SERENA.

Où vas-tu, Sophronie?... Je te suis en tremblant.... Pourquoi hasarder tes pas dans ces lieux qui nous sont étrangers, dans ces lieux couverts de farouches soldats, dont le glaive semble déjà étinceller sur nos têtes? Quel dessein te conduit vers le palais du Tyran?

SOPHRONIE.

Le dessein qu'un Dieu m'inspire.... Tu viens d'entendre l'Edit qui menace les Chrétiens.

SERENA.

J'en ai le cœur glacé d'effroi. L'ordre, cruel vole de bouche en bouche; l'image d'une mort présente les rend immobiles; mais que peux-tu faire pour un peuple pros crit & confiné?

SOPHRONIE.

Le sauver & mourir.

SERENA.

Toi, Sophronie!

SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Chere amie, que la vie devient précieuse quand on peut la donner pour le salut des siens ! les chaînes & les tortures m'épouvantent bien moins que le sanglant tableau des Chrétiens étendus, égorgés dans les rues de Jérusalem. Si la foiblesse de mon sexe & de mon âge pouvoit me faire chanceler, embrasez mon cœur, divine & courageuse flamme dont brûloient les martyrs ! Montrez-moi mes freres sauvés d'un massacre horrible, & la palme immortelle qu'un Dieu accorde au sacrifice de quelques jours passagers.

SERENA.

De quel sacrifice parles-tu, chere amie ?

SOPHRONIE.

Je marche vers le tyran, je détourne sur moi les coups qu'il prépare. Je me déclare coupable, j'annule l'Edit & satisfais à sa vengeance.... Cet artifice est pardonnable, puisqu'il sauve tout un peuple des fureurs d'un barbare.

SERENA.

Que m'as-tu dit?... Toi, te livrer!...

SOPHRONIE.

Eh ! qui pourroit m'enchaîner à la vie, lorsque je trouve un si noble avantage à l'abandonner ? Qui m'attacheroit à ce monde, dont j'ai méprisé dès l'enfance le tumulte & les vanités ? Quelle voix l'emporteroit sur cette voix puissante qui m'appelle au rang des libérateurs de la patrie ?

## 238 OLINDE ET SOPHRONIE.

SERENA.

Cruelle amie ! dans ces tristes momens tu oublies les liens qui nous unissent, ces liens formés dès que nos cœurs ont pû se connoître, & de jour en jour plus resserrés ; tu pourrois les briser d'un oeil indifférent ; & délaisseras-tu de même une mere qui t'aime ? Ne lui dois-tu rien ? Elle t'adopta pour sa fille. Elle en eut toujours pour toi la tendresse inquiète, & tu veux l'abandonner au désespoir ! Ne fais-tu pas que l'unique joie de sa vieillesse est de nous voir toutes deux sourire à ses côtés ? Me laisseras-tu solitaire & désolée, après que je l'aurai vue expirer dans mes bras de la douleur de t'avoir perdue ?

SOPHRONIE.

Et c'est pour sauver sa vie, la tienne, celle de tous, que Sophronie court se sacrifier. Songe donc que ce soir même une troupe d'assassins, le fer en main, iront enfoncer nos portes. Ces féroces satelites nous égorgeront sur son corps expirant. En me livrant volontairement à la mort, je ne fais que la dévancer de quelques instans, & je délivre de ces sanglantes horreurs, toi, notre mere, & tout un peuple vertueux.

SERENA.

Mais crois-tu qu'il soit permis d'exposer ainsi ses jours ? Le Chrétien doit attendre la mort avec fermeté, mais son devoir est-il de marcher au-devant d'elle ? Quand le glaive des bourreaux descendroit sur sa tête, il doit espérer encore en la miséricorde divine. Qui sait ce que Dieu nous réserve ? Qui sait

si le Sultan lui-même ne révoquera point un Arrêt prononcé dans sa colère?

SOPHRONIE.

Et que fais-tu si dans ce moment ce grand dessein ne m'est pas inspiré par Dieu même? Si ce n'est pas lui qui me prête ce courage qui t'étonne? C'est ainsi qu'il veut sauver invisiblement son peuple & attirer Sophronie au séjour de sa gloire. Mon ame s'élançant vers son Trône, une céleste ardeur m'embrâse, tout mon cœur en est pénétré. Serena, j'entends l'auguste Religion qui me crie : *Heureuse Sophronie, marche au trépas, tu arrêteras des fleuves de sang en te frayant un chemin au bonheur dont jouissent les immortels.*

SERENA.

Tes paroles m'enflamment & m'éclairent. Je voulois te combattre, tu triomphes de moi, tu m'entraînes, que dis-je? je brûle de la même ardeur. Sophronie, écoute, j'envie cette couronne fortunée : sois assez généreuse pour me laisser exécuter ce que ta grande ame a conçu ; tu n'en auras pas moins de mérite aux yeux de Dieu qui voit tout, & ton ame une fois dans son sein...

SOPHRONIE.

Pourquoi me demander ce que tu fais d'après toi-même que je ne puis t'accorder?

SERENA.

Eh bien ! permets-moi de mourir avec toi. Rendons en même tems les derniers soupirs d'une vie dont nous aurons passé tous les instans ensemble.



## 266 OLINDE ET SOPHRONIE.

Me refuseras-tu l'honneur de t'accompagner ? Je marche avec toi : nous saurons nous encourager l'une l'autre , & le coup de la mort ainsi partagé , deviendra moins cruel.

### SOPHRONIE.

Dis plutôt qu'il seroit plus terrible. Va , chère amie , il est affreux en souffrant de voir encore souffrir ce que l'on aime. Le cœur , au lieu de s'enhardir , se sent plus foible par le double supplice dont il est tourmenté. Il t'est défendu de mourir , puisque le Tyran n'a besoin que d'une seule victime. Tu deviendrais criminelle en offrant un nouvel attrait à la barbarie. C'est peu ; un devoir plus sacré que l'amitié t'attache malgré toi au monde. Tu te dois toute entière à celle qui t'a donné le jour. Moi je suis sur la terre comme un roseau sans appui. Je ne tiens pas aux nœuds où ton ame est enchaînée. On m'a laissé ignorer de qui j'ai reçu le jour , & je descendrai au tombeau sans avoir embrassé les mortels qui devoient m'être les plus chers , que dis-je ? sans les avoir connus. . . . Serena , retourne à celle que tu dois consoler de ma perte. Offre-lui le tableau de la Religion & de la Patrie réclamant mes foibles secours. Dis-lui en l'embrassant : *Sophronie pénétrée d'amour & de reconnaissance n'oublie point les douceurs maternelles que tu répandis sur ses jours , elle meurt & t'attend dans un monde plus heureux. . . . Adieu , Serena , adieu , chère amie , sèche tes larmes. . . . Retire-toi , & sur-tout ne trahis point un secret d'où dépend le salut d'un Peuple entier. . . . A l'instant où mon corps tombera sous le tranchant du glaive , approche alors , couvre-le d'un voile funebre , dérobe-le à des re-*

gais profanes, & fais-le transporter dans cette terre sainte où reposent les ossemens des Chrétiens immolés dans les combats ; si toutefois Sophronie étoit digne d'aspirer au rang de ces Martyrs glorieux.

SERENA.

Quelle image ! & tu peux me l'offrir.... Ma constance seroit plus grande s'il me falloit mourir.

SOPHRONIE.

Chère sœur, écoute : j'ai un secret à te confier. (*Elle garde le silence.*)

SERENA.

Parle..... Tu hésites.

SOPHRONIE.

Ce jeune Guerrier que nous avons remarqué, si connu par les bienfaits qu'il a répandus sur nos frères, qui les protège, qui paroît les chérir, & dont les pas ont suivi quelquefois les nôtres....

SERENA.

Olinde ! ce généreux Guerrier..... il t'aime avec excès ! il brûle d'un feu caché.... Tu as vu tout le respect qui maîtrise un amour véritable. Que je l'ai plaint souvent de n'être pas un de nos frères !

SOPHRONIE.

S'il n'est pas un Chrétien, il en a les vertus. Mon cœur s'applaudissoit de sa victoire, afin de donner à la Foi un Héros, un défenseur de plus. Il semble la respecter, peut-être desire-t-il de la

mieux connoître, peut-être veut-il l'adopter ? Il n'est pas né Idolâtre. La même cité, dit-on, nous a vu naître. On admire son cœur noble & sensible... Serena, dès que je ne serai plus, il faudra te hasarder à lui dire ce que j'ai toujours pensé de lui. Entretiens ce zèle heureux qu'il a pour les Chrétiens. Apprends-lui que Sophronie n'est morte que pour les sauver, qu'elle a osé espérer qu'il deviendrait un jour un de leurs plus fermes appuis, que cet espoir lui fut cher... Adieu, je ne puis en dire davantage, & il ne m'est plus permis de différer.

## S E R E N A.

O Ciel ! j'aperçois le Sultan qui s'avance vers ces lieux. . . . Ah ! Sophronie, tout mon corps frissonne & mes bras tremblans ne peuvent te délaisser.

S O P H R O N I E, *Téartant avec douceur.*

Tu me rends ce moment plus cruel que la mort. Si tu m'aimes, si tu chéris une mere, fuis à l'instant même, fuis en détournant les yeux ; abandonne-moi au Dieu que nous adorons, ton amie t'en conjure, & le devoir te l'ordonne.

(*Elle s'arrache d'entre ses bras & fuit loin d'elle, tandis que Serena se retire lentement la tête penchée & dans un accablement mortel*)

S O P H R O N I E, *seule vers un coin de la Scène.*

O Dieu ! c'est dans ce premier pas que j'implore ton assistance, élève ma foible voix & rends-la victorieuse de la timidité.

S C E N E II

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, TROUPE  
DE GUERRIERS.

ALADIN, à un des Chefs.

QUE l'armée déploie en ordre de bataille les légions qui la composent. Que ces troupes invincibles se rendent à la plaine qui regarde le midi de la Ville. Que j'embrasse d'un coup d'œil le spectacle belliqueux de ces héros qui soutiennent si dignement la justice de ma cause. Ces Persans si braves & si fideles marcheront les premiers au-devant de l'ennemi. L'honneur en est dû à l'Héroïne qui les guide. Je lui remets le sceptre de mon autorité. Que ses ordres soient des loix pour tous mes Guerriers. (*A Ismen.*) Ismen, faites commencer les prières publiques. Que le Ciel soit apaisé. Ollade s'est emparé du quartier des Chrétiens; je les regarde comme des victimes sous le glaive, & leur dernière heure va bien-tôt sonner.

ISMEN.

Que le pavé de la Mosquée soit lavé de leur sang.... Mais une Chrétienne ose s'avancer.... L'aspect de la Royauté ne la fait point trembler.... Elle soutient votre regard!

SOPHRONIE, *devant Aladin avec une fierté noble & douce.*

Sultan, suspendez votre colere. Je viens vous découvrir & remettre en vos fers le coupable que vous cherchez. C'est moi qui ai déchiré l'écrit d'un faux Prophète qui outrageoit nos Loix saintes.

ISMEN.

O blasphème!... ô vengeance!...

ALADIN.

Toi! si jeune & si téméraire!

SOPHRONIE.

Le coupable est devant vous; ce que vous appelez sacrilège est l'ouvrage de ses mains. C'est moi seule que vous devez punir.

ALADIN.

Se peut-il que sous ces traits de douceur tu voies tant d'audace. Malgré la foiblesse de ton sexe tu viens ici braver les supplices!

SOPHRONIE.

J'obéis à l'Arrêt qu'a publié votre courroux. Vous-même en me condamnant à la mort devez approuver l'équité qui m'y conduit. Je sauve mes freres innocens, & vous épargne l'injustice d'un affreux carnage.

ALADIN.

Que je l'étende ou non sur toute ta fecte, nous éprouverons bientôt dans les tourmens cette copstance orgueilleuse...

DRAME HEROIQUE. 263

SOPHRONIE.

Vous essayez de m'intimider. J'annonce sans effroi ce que j'ai fait sans crainte.

ALADIN, à Ismen.

Ismen... La pitié se glisse dans mon âme. Apprends-moi à la dompter. A l'éclair imprévu de tant d'attraits....

ISMEN.

Reconnoissez le zèle insensé de ces fanatiques Chrétiens. Ils versent l'insolence & la révolte dans de jeunes cœurs, empoisonnés dès l'enfance de leurs maximes séditionnelles. Voilà le premier signal des complots qu'ils méditent. Bientôt une rébellion plus ouverte...

ALADIN.

Cet attentat cache un mystère. Je te le livre, Ismen... Il faut sonder cet esprit rebelle, remonter à la source d'une trame impie... qu'elle nomme ses complices.

SOPHRONIE.

Seigneur, je n'en ai point.

ISMEN, aux siens.

Qu'on apporte des chaînes... Je vais la faire conduire dans nos souterrains... Il faudra bientôt dépouiller cette bravoure insultante, & les tortures nous feront entendre un bien différent langage. (*A Sophronie*) Pourquoi tes couleurs commencent-elles à pâlir... C'est trop tôt s'effrayer. (*Aux Gardes*) Allez, qu'on la descende sous les voûtes de la Mosquée: Je vous suis. (*Aladin d'un air triomphant*) Elle vou-

## 466 OLINDE ET SOPHRONIE.

droit cacher les pleurs qui roulent dans ses yeux ; ils couleront bientôt en plus grande abondance ; il faut anéantir un orgueil aussi dangereux , & que ses remords deviennent aussi publics que l'a été son audace.

À L'ADIN.

Ta rigueur me sert. Mon ame s'étonne d'être si lente à s'irriter. Lorsqu'à mon retour je serai assis pour la juger , garantis ton Roi de toute foiblesse , & rends sa justice inexorable comme le Dieu qui demande vengeance par ta voix.

I S M E N.

Allons dans son temple ordonner les prières & lui promettre, s'il est possible, une réparation égale à l'offense. (*Adin sort, accompagné de sa Suite.*)

## SCÈNE III.

SERENA, s'avancant du fond de la scène où elle s'est tenue cachée.

**O** malheureuse Sophronie ! les cruels t'entraînent... C'en est fait, ils vont porter les derniers coups... Tu es innocente & je t'ai abandonnée ! quelle foiblesse ! ou plutôt quelle puissance enchaînoit mes pas & ma voix !... Sophronie ! ai-je dû t'obéir ?... O sacrifice héroïque, je t'admire & ne puis te goûter !... Comment annoncer cette nouvelle à l'oreille d'une mère ?... Que va-t-elle devenir ? & c'est pour la consoler que son amitié m'a commandé de lui survivre... Mais j'aperçois Olinde :

DRAME HEROIQUE 267

mon cœur ne peut plus se contenter... Ah! s'il pouvoit la sauver! courons à lui.

SCENE IV.

SERENA, NICEPHORE, OLINDE.

SERENA.

OLINDE... Olinde... Guerrier généreux, secourez-nous.

NICEPHORE.

La fille de Mélanne ne reconnoît plus un vieillard infortuné qui fut son ami.

SERENA.

Nicephore! vous, ô ciel!... En quel moment, hélas! venez-vous nous redemander Sophronie?

OLINDE, *consterné*.

Il sort de chez Mélanne, tremblant de ne plus vous voir à ses côtés... Ses frayeurs mortelles ont passé dans mon sein... Nicephore sous ma garde vouloit vous chercher; & pourquoi Sophronie n'est-elle pas avec vous?... Où la trouver?

SERENA.

Dans les chaînes... au milieu des bourreaux... au pouvoir d'Ismen!

OLINDE.

Cruelle! que dis-tu?... Elle captive!



106 OLINDE ET SOPHRONIE.

NICEPHORE.

O ma Sophronie!

SERENA.

Sophronie meurt dans les supplices, si vous ne pouvez la sauver.

OLINDE.

Sophronie meurt! Acheve, achève de me déchirer l'ame.

SERENA.

Je trahis son secret, la voix de mon cœur l'emporte sur mes sermens. . . Sophronie innocente s'accuse du forfait que l'on impute aux Chrétiens; elle veut acheter le salut de tout un peuple, au prix de son sang. Elle s'est livrée elle-même à ces prêtres barbares.

OLINDE.

O mon pere! est-ce bien une mortelle?... Est-il une vertu plus rare! Je te reconnois, Sophronie, ame céleste! noble & grand cœur! ah! combien ne dois-je pas t'imiter!

SERENA.

C'est dans vous seul que chacun de nous espere. . . Vous approchez de ce Sultan redoutable... Je vous conjure pour elle... Ah! si vous saviez, dans nos derniers entretiens, ce qu'elle m'a dit pour vous. . .

OLINDE.

Sophronie auroit pensé à moi! auroit parlé!... Serena, Serena, un mot, un seul mot & je vole...

## DRAME HEROIQUE. 129

SERENA.

Elle eût désiré qu'un héros tel qu'Olinde eût marché sous l'étendard de la croix... Voilà ses regrets, ses plus grands regrets en marchant à la mort, mais je ne devois révéler son secret que lorsqu'elle ne se-roit plus.

OLINDE.

Elle vivra, crois moi! le plus bel ornement du monde ne descendra pas ainsi au tombeau... Seche tes pleurs, Serena, seche tes pleurs & cours annoncer à ta mere la délivrance de Sophronie.

NICEPHORE.

Et quelles sont tes forces? Employeras-tu le courage ou le pouvoir incertain des larmes?

OLINDE.

Les larmes!... non... Les puissances qui la retiennent sont trop multipliées pour pouvoir les briser, & l'aveugle Sultan agit trop d'après Ismén pour oser espérer sa grace; mais je fais comment je la délivrerai.

NICEPHORE.

Courons-y de ce pas, mon fils!

SERENA.

Son fils!

OLINDE.

Je le suis, & tu reconnaitras son sang... Je puis racheter les jours de Sophronie!... Combien je te rend graces, ô ciel! Voici le moment où tu m'ordonnes de me nommer Chrétien... Il ne m'est plus permis de cacher ce titre glorieux.

## 270 OLINDE ET SOPHRONIE.

NICEPHORE.

Et que prétends-tu?

OLINDE, *avec feu.*

C'est mon pere qui le demande?

NICEPHORE.

Je ne t'ai peut-être que trop entendu, mon fils... L'amour que j'ai pour toi me fait éprouver un moment de foiblesse, je frémis... Mais s'il le faut, si tu ne peux sauver les Chrétiens & Sophronie qu'en périssant... Hélas! je ne puis achever... & moi aussi j'irai, je présenterai au Tyran cette tête couverte de cheveux blancs; je lui dirai: frappe! elle n'est pas indigne de ta vengeance.

OLINDE.

Mon pere! si vous m'aimez, si Sophronie vous est chere, gardez-vous d'accompagner mes pas. Vivez... Chere Serena, conduis-le chez ta mere; que sa maison lui serve d'asyle; que cet asyle rassure mon cœur allarmé... Allez, Sophronie ne tardera pas à vous y rejoindre. Adieu... Adieu, mon pere. (*Il va pour partir.*)

NICEPHORE.

Arrête, Olinde!... Mon fils, arrête!... L'incertitude & l'effroi m'accablent. Où vas-tu, & que vas-tu faire?... Tu abandonnes bien promptement un malheureux vieillard qui n'espère, qui ne vit plus que par toi!

OLINDE.

Otez-vous me rappeler! pourquoi ne me laissez-

## DRAME HEROIQUE. 271

Nez-vous pas échapper?... Tremblez d'aller contre mon devoir, contre Sophronie; ah! fuyez, mon pere... Evitons de nous trouver ensemble. Vous ne voulez point faire chanceler ma vertu. N'êtes-vous plus Nicéphore, & ferez-vous plus faible que cette jeune Chrétienne?

NICEPHORE.

Je n'étois plus que ton pere... Oui, je la sens cette foiblesse que la nature inspire... Va, je saurai la dompter... Je t'admire en pleurant... Arrache-toi de mes bras, & puisque Dieu te guide... Adieu, adieu, si tu péris, nous ne serons pas long-tems séparés.

---

## SCENE V.

OLINDE.

**V**OICI l'instant le plus glorieux de ma vie, le plus cher à mon cœur! Sophronie! des chaînes de fer ne presseront plus tes mains délicates. O mort! moment de joie & de volupté! je mourrai pour elle!... La sauver est pour moi la plus grande félicité. Ma vie n'aura d'autre prix que celui de lui être offerte. Mais que dis-je? Ce n'est pas la perdre, c'est la rendre utile, glorieuse, fortunée. Je vivrai dans sa mémoire, peut-être dans son cœur. Je vois pourquoi j'ai reçu l'existence. Je puis sacrifier mes jours au plus di-

gne objet dont le ciel ait décoré la terre... O Dieu! je te rends grâce.. tu m'aimes... hâte cet heureux sacrifice.

## S C E N E VI.

CLORINDE, OLINDE, *Suite de CLORINDE.*

CLORINDE.

**T**A fierté me plaît ; tu laisses la foule de ces soldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Mosquée. Je t'approuve. Ne deshonorons point la valeur par des sermens. Qu'Ismaël déploie à son gré un appareil religieux, les fumées qu'exhale l'encensoir, voilà ses armes. Pour nous, guerriers, manions le fer & n'humilions point les instrumens de la gloire devant la Thiare d'un Pontife. C'est sur notre épée qu'il faut fonder notre espoir. La victoire est dans le cœur des héros, & non dans ces cantiques qui vont frapper les voûtes d'un Temple.

OLINDE.

Ce Temple tombera pour écraser & l'Idole & le Prêtre. L'arbitre des combats n'est point ce Prophète imposteur qu'ici l'on adore. Non, Clorinde, non; ce n'est pas du fond de cette Mosquée que part la victoire. Olinde doit faire connoître à quels autels il faut la demander, & c'est la seule gloire qu'il

qu'il ambitionne & qu'il envie. (*Il quitte Clorinde.*  
*Clorinde reste & congédie sa suite.*)

S C E N E VII.

CLORINDE, ARSETTE.

ARSETTE, *après un assez long silence.*

**T**u demeures pensive... crois-tu pouvoir encore déguiser ton trouble. Chériras-tu en ce moment mon antique franchise ? Ecouteras-tu le libre accent de l'amitié ? Accoutumé à t'observer dès l'enfance, je te connois mieux que tu ne te connois toi-même. Tantôt tu as outragé le Grand Prêtre. Tu proteges ouvertement un peuple ici détesté. Apprens que tu n'as plus de secrets. Epanche ton cœur & permets lui de se soulager, car pour moi je t'ai devinée... Rougis, mais parle...

CLORINDE.

Arsette, tu me fais frémir... ah ! puisque tes regards m'ont soupçonnée, je me suis trahie. Loin d'éluder par un mensonge artificieux l'humiliant aveu que je me suis refusé à moi-même, tu vas tout savoir. Je me sens un assez juste orgueil pour ne point redouter un œil étranger. Il seroit trop au-dessous de moi de dissimuler. Ma langue sera l'interprète de mes sentimens. Je ne désavoue point un secret penchant. Je songe au héros qui en est l'ob-

## 274 OLINDE ET SOPHRONIE.

Jet... Arsette, vois si ce front rougit en prononçant que j'aime ?

ARSETTE.

Tant de charmes enlevés sous le fer & perdus pour l'amour ont donc enfin connu cet ascendant auquel l'héroïsme même ne sauroit échapper !

C L O R I N D E.

Tu fais comme j'ai mis ma gloire à triompher des faiblesses de mon sexe. Le vil esclavage où je le vis fournis révolta mon jeune orgueil. J'ai fait voir un cœur né pour cette liberté, ame & principe des vertus guerrières. C'est toi qui appris à ma main enfantine à gouverner le frein des courriers, à manier la lance & l'épée. Endurcie aux exercices de la lutte & de la course, j'ai suivi sur le sommet des monts & dans le fond des forêts la trace des Ours & des Lions. J'ai montré tout à coup, à ces hommes étonnés, un bras aussi redoutable que le leur. Ma valeur fut heureuse. Les ailes de la Renommée ont daigné porter mon nom en différens climats ; mais que je crains que la honte désormais ne l'accompagne !... quelle langueur secrète s'est mêlée à cette ardeur belliqueuse qui sembloit seule devoir emporter tous mes vœux. Pour la première fois, sous ma dure cuirasse j'ai senti mon sein palpiter. Je voulus étouffer un sentiment importun, & tout m'y rappelloit malgré moi. Je crus pouvoir l'anéantir dans les champs de la guerre. Mais, hélas ! au milieu des combats, parmi le choc & le cri des batailles, je versois des larmes, & mes yeux couverts d'un casque ne perdoient point de vue dans la mêlée le guerrier

qui triomphoit des ennemis & de mon cœur... Je ne te le nomme pas... Arsette, ce n'est point comme allée d'Aladin que je suis venue secourir Jérusalem. Mon zèle a pour guide un plus cher dessein. J'accours pour combattre à côté du héros qui depuis quatre années a de ce cœur guerrier soumis la fiere indépendance.

ARSETTE.

Il y a long-tems qu'en voulant me dérober ce secret tu as pris soin de me le révéler.

CLORINDE.

Ah! si d'autres regards que les tiens ont pénétré dans mon âme, où fuir? L'amour éteint la gloire, & devant son œil jaloux toute foiblesse est un crime... Va, je suis toujours Clorinde! L'Asie ne me verra point esuyer les dédains d'un superbe vainqueur. J'appelle à mon secours ce calme intrépide qui m'accompagne sur le sanglant théâtre de la guerre. Je ne chancelerai point dans l'illustre carrière où j'ai porté mes premiers pas, & je me dompterai, duït-je éteindre mes feux dans mon propre sang!

ARSETTE.

Tu pousses trop loin cet orgueil que moi-même ai pris soin de t'inspirer. J'ai voulu te sauver de l'amour, endurcir ton cœur, le rendre insensible au joug de cette passion fatale à l'héroïsme; mais elle commande malgré nous.... Tant que j'ai vu ta jeunesse abandonnée à ces épreuves redoutables, percer de tes flèches les Ours & les Lions, les forcer dans leur sanglant repaire; j'ai moins



## 276 OLINDE ET SOPHRONIE.

crainst pour toi, je te l'avoue, que lorsque j'entends  
ces premiers soupirs échapper de ce cœur altier où  
l'amour une fois vainqueur doit regner avec empire.

C L O R I N D E.

La mort du moins saura m'affranchir.

A R S E T T E.

Tu luttas contre le trait que tu ne peux arra-  
cher. Si ton penchant étoit vil, ou malheureux, sans  
doute il te faudroit mourir; mais après tout, Clo-  
rinde, mourir n'est pas vaincre. C'est fuir lâche-  
ment la vie... Ne mollis point comme une ame vul-  
gaire. Rappelle ton courage, & si tu chéris les  
combats & les palmes que la valeur y moissonne,  
élance-toi d'un vol plus rapide sur le char de la vic-  
toire. Un jour plus brillant à tes regards, il pour-  
ra te porter assise & triomphante à côté d'Olinde.

C L O R I N D E.

De quelle image flattes-tu mon timide espoir!...  
Je sens trop à quel point il m'intéresse & com-  
bien j'ai d'ardeur à vaincre sur ses pas. Je con-  
nois la crainte, mais pour lui, pour lui seul. Je  
frémis à chaque trait qui menace sa tête; je veillerai  
sur ses jours qu'il prodigue; j'opposerai ce sein à la  
flèche meurtrière; mais mon secret n'en restera pas  
moins dans mon cœur, & ne s'épanchera pas mê-  
me avec mon sang & ma vie... Ne me parle plus  
qu'à des champs où je dois cueillir des lauriers! qu'O-  
linde me voye combattre, qu'il admire un courage  
égal au sien; qu'il me suive, tandis que ce bras em-  
porté foudroiera l'ennemi; ou si ma valeur n'attire  
point ses regards, s'ils demeurent indifférens &

froids, peut-être que frappée tout-à-coup au milieu du carnage, il donnera quelques larmes à mon trépas. Si je les vois couler, s'il penche vers moi un œil attendri, si j'y lis un seul instant sa douleur, la mort ne me fera pas si cruelle. Que dis-je! elle me paraîtra pleine de douceur.... Où m'égarai-je, Arsette!... ah! pardonne, & laisse une amante à ses rêves insensés.

ARSETTE, *en soupirant.*

Ta blessure est entière, & nulle main ne peut la guérir. Crois-moi, ne te fais plus de ton amour un tourment volontaire. Tantôt dans un abandon désespéré tu voudrois t'élever au-dessus de toi-même, tantôt dans les erreurs d'une illusion trompeuse tu nourris ta foiblesse en craignant d'y succomber. Ton cœur courageux & tendre, aussi neuf que rebelle, rougiroit-il de se trouver sensible? Fiere Clorinde! il est tems de te révéler tes transports: un jour l'amour doit t'enchaîner, tu pâlis... rassure-toi. L'aveu que tu m'as fait n'a rien qui doive te faire rougir. Olinde est digne de toi. L'armée applaudira à ces nœuds mutuels, ils seront tissus des mains de la victoire. L'amour qu'adopte la valeur marche en vainqueur illustre, & tu pourras trouver, en lui cédant ton cœur, une félicité plus grande & plus vraie que dans la conquête de vingt nations soumises & tremblantes.

CLORINDE.

Cesse de m'abuser: vaine illusion! peut-on accorder la gloire & l'amour? L'une s'avoue à la face de l'univers, l'autre est faite pour l'ombre... Je ne

278 OLINDE ET SOPHRONIE.

Veux suivre que la passion des grands cœurs. Aide-moi à reprendre cette mâle indépendance qui flattoit mon heureuse jeunesse. Rends-moi ce cœur que tu formas dans les déserts & dans le fond des forêts. Ce naturel farouche me paroît plus supportable que cette oisive langueur qui me fait soupirer... Moi soupirer ! terribles accens des combats ! voix redoutable de la guerre ! venez étouffer dans mon sein ces gémissemens qui y naissent & qui doivent y mourir.

*Fin du second Acte.*



## A C T E III.

### SCENE PREMIERE.

ALADIN.

**J**E suis seul. Mon cœur frémit du supplice de cette jeune Chrétienne.... Ismen m'a arraché ce sanglant Edit... Tour-à-tour chacun fatigue ma volonté, & souvent il n'est pas permis aux Rois, tout cléments qu'ils voudroient être, de ne point se montrer cruels... La pitié voudroit maîtriser mon ame; arrête, pitié dangereuse!... N'ai-je pas le droit d'effrayer les hommes par l'exemple des châtimens? Ne sont-ils pas les soutiens de ma puissance?... Oui, mais pourquoi donc cette crainte de l'injustice, cette terreur secrète... ô Dieu! me faudroit-il rendre compte de la liberté de chaque homme, de chaque goutte de sang versée, de chaque larme... ah! s'il est ainsi, pourquoi suis-je né sous le Diadème?... Pour gouverner les Peuples, pour porter dignement le Sceptre, il faut posséder une ame active & forte. Le Sceptre blesse les mains qui ne le soutiennent pas avec fermeté. Mais voici cet Ismen, dont l'éloquence redoutable vient encore m'assiéger... Je le connois & je suis son esclave!

## S C E N E II.

A L A D I N , I S M E N .

I S M E N .

SEIGNEUR, quelle funeste clémence vous arrête? Précipitez le supplice de cette fille insolente qui vous brave, tandis que tout tremble à vos pieds. Saisissez ce moment pour exterminer un peuple audacieux. Les Chrétiens frappés de ce coup seront à la fois surpris & terrassés. Vous pourrez éteindre toute leur race; craignez que bientôt soulevés, furieux, dès que nos remparts seront assiégés, ils ne brisent le joug qui les captive.

A L A D I N .

Et pourquoi ce carnage?... Non, je veux que le glaive de ma justice demeure suspendu. Le supplice de cette fille rebelle suffit pour les intimider. Qu'on veille sur eux, mais qu'on respecte leurs jours. Contenus de tout côté, environnés de soldats que commande Olinde, que peuvent-ils encore?

I S M E N .

Tout ôser. Vous faire repentir d'avoir suspendu l'Edit qui confirmoit le repos de votre Etat & la sûreté de votre Trône. Je ne cesserai de vous le répéter, Seigneur, Olinde m'est suspect.

A L A D I N .

Qui, lui? qui m'a toujours si fidèlement servi?

DRAME HEROIQUE. 281

ISMEN.

Un traître a toujours quelque ombre de vertu.  
Oubliez ce qui m'échape. L'avenir prouvera si mes  
soupçons étoient fondés. Mais quant à ces vils Chré-  
tiens, en tout tems vos ennemis secrets, que tardez-  
vous à les chasser de votre Empire?

ALADIN.

Ce fol déjà épuisé par la guerre, je le priverois  
encore de nombreux habitans?

ISMEN.

Tout mouvement de pitié diminue en vos pareils  
l'autorité suprême. Les foudres du Trône une fois  
allumés doivent gronder sans interruption, & tout  
rebelle qui soulève la tête doit être écrasé. La ter-  
reur sera toujours la plus sûre garde du Diadème. . .  
Eh! ne voyez-vous pas que ce peuple séditieux ne  
respire que dans l'espoir de voir tomber votre Cou-  
ronne.

ALADIN.

Tu les crois aussi dangereux, aussi acharnés con-  
tre ma puissance?

ISMEN.

Je suis né au milieu-d'eux. Dès l'enfance j'ai ap-  
pris à les connoître, mais pour les mieux détester.  
Leurs principes attaquent l'autorité légitime. Le ciel  
me préserve de ces dogmes monstrueux; il m'a don-  
né l'esprit de soumission; il m'a conduit auprès d'un  
grand Roi, afin que je fusse auprès de lui le dé-  
fenseur de ses droits, le soutien & l'organe de la  
Vérité.

S. 5

222 OLINDE ET SOPHRONIE.

ALADIN.

Ismen ! tu vois ce Trône où je suis forcé de m'asseoir ; eh bien ! il n'y a pas de jour qu'il ne me coûte des soupirs ; ce n'est qu'à toi que je puis l'avouer,

ISMEN.

Et pourquoi, Seigneur ?

ALADIN.

Je frémis de me tromper ; je sens que l'on me trompe ; je voudrais regner en paix , & ne trouve que sujets de discorde & d'ennui . . . Mon Peuple n'est pas content . . . Il n'est pas heureux . . . On me tait ses malheurs . . . On me presse toujours de punir.

ISMEN.

Pour moi , je n'entends qu'un cri universel qui proclame l'invincible Aladin le plus grand & le meilleur des Rois . . . Quoi que vous fassiez , le Peuple adorera votre clémence.

ALADIN.

J'aimerois à en être persuadé , mais mon Sceptre en frappant les Chrétiens ne s'est-il pas quelquefois appelé sur l'innocence & sur la vertu ?

ISMEN.

La majesté souveraine absorbe ces légères taches , inevitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les destinées d'un vaste Empire. L'autorité a son code & ses droits séparés des loix qui régissent les vulgaires mortels.

## DRAME HEROIQUE. 223

ALADIN.

Mais pourquoi donc cette voix intérieure qui me rend mécontent de moi-même, qui m'attriste & qui m'accuse en silence ?

ISMEN.

Quel sentiment de foiblesse ! & vous daignez l'écouter ? Vous regnez par l'Eternel. C'est lui qui vous a placé sur le Trône, qui a posé la Couronne sur votre tête, qui a mis le Sceptre en vos mains ; il a transmis en vous, avec le pouvoir, la science & l'esprit de sagesse. Bannissez de vaines allarmes. Est-il sur la terre un Monarque plus glorieux & dont on admire davantage le génie & le cœur. (*A part.*) Courage, Ismén, il te croira.

ALADIN.

Mais enfin ces murmures éloignés qui parviennent confusément à mon oreille....

ISMEN.

Vain bruit de quelques obscurs séditieux, mais qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. Ce sont ces Chrétiens dont la bouche insolente calomnie les Rois dans leur bassesse. Ils arrêtent un œil critique sur vos sublimes Ordonnances. J'ai fait poursuivre ces rebelles par des regards qui ne sont vendus ; mais le nombre des délations fatigue les délateurs. Ces esprits opiniâtres qui ne craignent pas la mort, ne redoutent aucun forfait ; ils se sacrifient eux-mêmes dès que la foi le leur commande. Ils immolent la fortune, l'amitié, la nature : d'autant plus attachés à leurs opinions fantastiques qu'ils les comprennent moins. Leur orgueil &



284 OLINDE ET SOPHRONIE.

leur intolérance les rendent ennemis nés du genre humain. Ligués contre le Trône & l'Autel, leur loi est un flambeau de discorde qui leur sert à diviser les liens du sang & de la patrie. Comme ils meurent avec joie, ils massacrent de même ; & vous épargnez des monstres toujours prêts au parricide, & vous laissez respirer dans l'enceinte de cette Ville un Peuple de serpens qu'il faudroit écraser.

ALADIN, *troublé.*

Tu m'y déterminerois. . . . Mais je les garde comme des otages qui pourront me servir contre l'ennemi qui vient m'attaquer.

---

S C E N E III.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE.

*(On voit Sophronie que l'on conduit les fers aux mains. Elle a les yeux modestement baissés.)*

ISMEN.

ON amène à vos pieds cette Chrétienne. Peut-on voir un orgueil plus imposant ! Quel faste dans sa démarche ; son regard & son maintien ! Elle semble s'avancer plutôt au triomphe qu'à la mort.

ALADIN.

Approche, fille superbe ! . . . Viens entendre & subir ton arrêt.

## DRAME HÉROÏQUE. 285

SOPHRONIE.

Vous devez le prononcer... Ce cœur s'est affermi d'avance contre ce qu'il peut avoir de rigoureux.

ALADIN.

Sous les dehors d'un sexe timide tu caches une âme aussi hardie ! Trop foible pour un pareil attentat , réponds-moi ? Qui a pu te l'inspirer ? Quels sont ceux qui ont entraîné ta jeunesse à cet excès d'audace ?

SOPHRONIE.

Je n'ai voulu céder à personne la moindre part de ma gloire. Elle étoit trop illustre & m'étoit trop chère. Seule j'ai conçu le projet, je l'ai résolu & l'ai exécuté. Le Dieu qui me donne en ce moment la force de ne point trembler devant vous, ce Dieu, maître des Empires, a tout conduit...

ALADIN.

Eh bien ! c'est sur toi seule que tombera ma colère.

SOPHRONIE.

Il est juste... J'attends mon arrêt.



S C E N E IV.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, OLINDE,  
GARDES.

OLINDE, *accourant avec chaleur & per-  
suant la Garde.*

Son arrêt!... Non, ce n'est pas elle... Arrê-  
tez... Sophronie vous trompe par un pieux artifice.  
Faites tomber ces chaînes de ses mains innocentes...  
Sultan, c'est sur un autre que doit tomber votre ven-  
geance. Le coupable est découvert, & je viens  
vous le livrer.

ALADIN.

Elle est innocente & venoit se sacrifier ! Il faut lui  
confronter le criminel... Où est-il ?

OLINDE.

Devant vous... c'est moi.

SOPHRONIE.

O Dieu!...

ALADIN.

Est-ce Olinde qui parle ?

OLINDE.

Cessez tous d'être surpris... je suis Chrétien.

ISMEN, *à Aladin, à voix basse.*

Eh bien ! Seigneur.

## DRAME HEROIQUE, 267

ALADIN.

Toi Chrétien! dans ma Cour... Parjure! toi à qui je confiois mon pouvoir... tu déguisois l'ame d'un traître sous le masque d'un Héros.

OLINDE.

Je ne t'ai point trahi. Je viens sacrifier pour ma loi une vie que j'ai mille fois exposée pour la défense de ton Trône. Tu n'as rien à me reprocher, j'ai rempli tous les devoirs qui me lioient à toi: mais je suis libre, je me dégage en ce moment, je me rends à moi-même, parce qu'une voix plus chère & plus sacrée, antérieure à toute autre, m'oblige à suivre les drapeaux de mes freres. Tu fais que la Religion commande au cœur de l'homme; que c'est-là que la puissance des Rois expire, & que le culte d'un Dieu est l'hommage immuable devant qui tout autre s'abaisse & disparaît.

SOPHRONIE, *levant les yeux au Ciel.*

Je te bénis... il est Chrétien.... O mon Dieu! ce sont-là de tes coups.

ALADIN.

Surprise étonnante! Et tu te persuades encore n'être pas infidèle envers ton Roi?

OLINDE.

La vraie fidélité n'est point un esclavage servile ou sans bornes. Je ne t'ai point vendu mon ame & ma pensée. Je t'ai prêté mon bras. Il s'est acquitté envers toi; il m'est permis, sans doute, de retourner à mes freres qui réclament les secours que je leur dois.

288 OLINDE ET SOPHRONIE.

ALADIN.

Un guerrier tel qu'Olinde s'est abaissé dans l'ombre à commettre un lâche attentat, recours insensé du plus stupide fanatique.

SOPHRONIE.

Ah! ne le croyez point. Il n'a point fait le coup dont il se vante. Il veut me ravir cette palme immortelle que j'ambitionne & qui m'a fait tout oser. Si vous en doutez, éprouvez une amie que la mort ni les tourmens ne pourrônt effrayer.

OLINDE.

Et vous, Seigneur, contemplez le sexe, la douleur, la jeunesse, le maintien timide de celle qui s'attribue ce coup hardi. Comment a-t-elle pu imaginer, oser exécuter une si grande entreprise? Comment auroit-elle trompé les Gardes? Par quel moyen auroit-elle pu hasarder ses pas dans le vaste enclos de la Mosquée, franchir l'horreur des ténèbres, briser les obstacles, & d'une main tremblante & faible.... Moi seul connois les secrets détours...

SOPHRONIE, *l'interrompant.*

Il a plu au Dieu qui donne le courage de m'élever au dessus de moi-même. Qui ne craint que lui n'a rien à redouter. D'ailleurs ce que j'ai fait n'est point au-delà des forces de mon sexe. Sultan, penseriez-vous qu'Olinde, entreprenant de venger la foi, se seroit borné à se cacher nuitamment dans la Mosquée pour y déchirer un livre? Est-ce ainsi qu'un intrépide Guerrier se fait reconnoître? Ah! s'il eût voulu servir la Religion, c'est par des

## DRAME HÉROÏQUE. 289

des coups plus éclatans qu'il se feroit annoncé; c'est à la tête de l'armée qui l'appelle qu'il eût signalé son héroïsme. Pénétrez dans son cœur & connoissez quel est le zèle qui le porte à vouloir me délivrer. Il l'égaré jusqu'à s'accuser lui-même. . . . Sa générosité même atteste son innocence.

A L A D I N.

Je demeure confondu.

O L I N D E.

Ame aussi étonnante que sublime! tu fais t'aggrandir encore en niant la vérité; mais elle parle, il faut qu'elle soit entendue. Non, Sophronie, non, j'en atteste ton propre cœur; ce n'est point toi qui osas violer la Mosquée. Abjure un mensonge magnanime; cesse de persister dans ton dessein. . . . Pardonne. . . . Mais tu ne mourras point; je ne peux y consentir. . . . Seigneur, à moi la mort, à elle la liberté. . . .

S O P H R O N I E.

Ne puis-je donc sans toi braver la colère d'un homme! & moi aussi je me sens le courage d'endurer seule le trépas.

I S M E N.

Tous deux outragent le pouvoir suprême par ce défi insultant. Tous deux s'enorgueillissent d'un sacrilège aveu. Qu'on les croie tous deux, Prince, & que l'un & l'autre remportent le prix tant disputé. Je réclame ici votre justice souveraine; épargnez à mon oreille leurs blasphêmes impies. . . .

ALADIN.

Soit mensonge, soit témérité, vous frémirez, couple perfide ! Le même bucher vous unira dans les flammes. (*A Ismen.*) Toi, dont l'œil perçant pénétre les plus sombres replis des cœurs, détermine ici quel est le vrai coupable. Une émotion inconnue d'attendrissement se fait jour dans mon âme. J'en pressens l'effet & m'en indigne... Pour ne pas fléchir, je détourne les yeux.

ISMEN.

Mes soupçons étoient-ils fondés, Seigneur ?

ALADIN.

Tu me disois vrai... (*Il soupire.*) Je te les livre. Malgré sa gloire & ses trophées, il n'aura pas impunément blessé la Majesté des Rois.. (*A Olinde & à Sophronie, montrant Ismen.*) C'est à lui que vous devez répondre. Voilà le Juge à qui je vous abandonne. (*Il se retire avec toute sa suite.*)



SCENE V.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE.

ISMEN.

**P**REPAREZ-vous à fléchir. Abaissez devant le Ministre des Dieux & des Rois , ce faîte extérieur dont je connois le néant & la fausseté. Je lis au fond de vos âmes : ma clémence vous accorde un seul instant, c'est pour éloigner la vengeance suspendue sur vos têtes, . . . (*A sa suite.*) Vous, veillez sur eux , tandis que j'accompagnerai le Roi.

SCENE VI.

OLINDE, SOPHRONIE.

OLINDE.

**O** de toutes les vertus, merveilleux assemblage ! Toi dont la présence me fait oublier celle des Tyrans, dis, pourquoi veux-tu me laisser dans la mort le tourment plus douloureux de te voir expirer avec moi ? Je ne redoute que le coup qui menace tes jours. Laisse-moi mourir pour les Chrétiens, pour mon Dieu & pour toi.



292 OLINDE ET SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Pourquoi viens-tu troubler les derniers instans d'une vie que je suis résolue à sacrifier? pourquoi viens-tu m'enlever ce trépas heureux que j'envie?

OLINDE.

Il m'appartient. . . . Crois-en l'aveu de mon cœur. J'allois livrer ma tête. . . . Tes pas n'ont fait que prévenir les miens. . . . Sophronie! je suis fier que mon ame ait ressemblé à la tienne: ne crois pas que ce soit l'amour qui me fasse tenir ce langage. Pour braver nos Tyrans, je n'ai point attendu que tes jours fussent en danger. J'en atteste ici le Ciel. A l'instant de cet horrible Edit j'avois conçu le même projet. Conserve la gloire de m'avoir devancé, mais ne me ravis point ce noble sacrifice. Je suis guerrier, ~~tout mon sang doit couler pour la cause~~ commune. . . . Que mes yeux, avant de se fermer, voient tomber ces chaînes.

SOPHRONIE.

Laisse-les moi, je les porte pour le salut des Chrétiens.

OLINDE.

! Je le suis, Sophronie! . . . Nous n'avons qu'une même loi.

SOPHRONIE.

Quand je ne serai plus, Olinde pensera-t-il de même, conservera-t-il la même foi? Est-ce bien Dieu qui l'inspire? Est-ce lui en effet qu'il adore? Souvent une passion trompeuse nous aveugle & nous rend plutôt parjure que fidele.

## DRAME HEROIQUE. 1293

O L I N D E.

Avant de t'avoir vue, je suivois en secret les loix saintes du Christianisme. Le sang que mon pere a transmis dans mes veines n'est point idolâtre, il a signalé son bras contre les ennemis de la foi. Belle Sophronie ! l'auteur de mes jours ne t'est pas inconnu ; lorsqu'il eut entendu cette sanglante proscription, ce vénérable vieillard me dit en pleurant, en me pressant sur son sein : meurs mon fils, meurs pour tes freres, pour la patrie !... Vis pour le consoler, toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un monde ; ne le quitte point ce monde, il a besoin du spectacle que tu lui offres chaque jour..... Tu ne rejoindras que trop tôt l'Etre parfait dont tu es ici-bas la plus brillante image.

S O P H R O N I E.

O joie ! Dieu ! soutiens ma foiblesse. Olinde t'adore... Il est né Chrétien.

O L I N D E.

S'il ne l'étoit pas, un seul de tes regards auroit porté dans son cœur les vertus de ton ame... Sophronie, en quel instant ma bouche osera-t-elle avouer ce charme invincible qui depuis un an fait le bonheur & le tourment de ma vie. . . . Enivré de douleur & d'amour, c'est sur les bords du tombeau que pour la première fois j'ose dire, ... je t'aime !

S O P H R O N I E.

Si tu me chéris, si cet amour est pur, s'il est digne de moi, il faut te rendre à ce que mon

cœur désire. Sophronie te conjure de te dire innocent, de lui laisser mériter cette couronne qu'elle attend. On rejettera sur l'amour tout le transport que tu as fait paroître. Tu conserveras tes jours pour un combat plus important. Assez d'occasions vont s'offrir pour signaler le zèle héroïque qui t'enflamme... Sois assez grand pour oublier un penchant qu'il faut vaincre; ne songes qu'au secours dont tu priverois un Peuple malheureux. Hélas! tu deviens son plus ferme appui. Un mot doit te déterminer.... Ta mort seroit infructueuse, & tu peux la rendre utile. Laisse.. une femme est la seule victime qui convient ici; il ne s'agit que d'attendre le coup qui doit m'immoler. Cher Olinde, ne me plains point; lorsqu'on fixe la patrie immortelle, on passe avec joie sur ces rapides instans.

OLINDE.

Malgré l'autorité suprême qui t'assujettit tout mort être, je ne puis me résoudre à ta volonté.... En commandant, donne-moi donc la force d'obéir; non, jamais, jamais... En te voyant expirer, mon âme malgré toi suivroit la tienne.

SOPHRONIE.

Olinde!... je t'ordonne de vivre.

OLINDE.

Eh! le puis-je sans toi?

SOPHRONIE.

C'est moi qui ai choisi le trépas.

OLINDE

Et marque l'instant du mien.

SOPHRONIE.

Réfous-toi... le Ciel te donnera le courage de supporter ma perte.

OLINDE.

J'ai le courage de mourir ; je n'aurai point celui de te survivre.

SOPHRONIE.

Oublie-moi, sois heureux.

OLINDE.

Heureux ! sur cette terre où tu ne seras plus ?

SOPHRONIE.

Olinda !

OLINDE.

Sophronie !

SOPHRONIE.

Accomplis la loi que je t'impose.

OLINDE.

Pour qui ?

SOPHRONIE.

Pour la patrie , pour un peuple abandonné & qui n'espère qu'en toi... Olinda ! (*Elle essuie une larme.*)

OLINDE, avec transport.

Sophronie ! je vois couler tes larmes... Ne me les cache pas, chère Amante, ne me les cache pas... Elles payent ma vie. Elles augmentent l'aideur que j'ai de me sacrifier.

## SOPHRONIE.

Nos cœurs se sont permis trop de faiblesse ; nous pleurons ! Est-ce-là l'emploi d'un Héros , d'une Chrétienne?... Ranimons notre courage & faisons un noble effort. Implorons le secours de celui qui commande à la volonté même. Je l'invoque & je sens le calme renaitre dans mon sein.

## OLINDE.

Ah ! songe qu'il te reste une amie , une mere ; que le désespoir les attend ; que tu dois leur épargner des momens plus affreux... Et quel cœur formé aux vertus consolantes va leur servir de soutien si tu les abandonnes ?

## SOPHRONIE.

Tu me parles d'un monde que je ne vois plus. Je ne t'y laisse toi-même qu'un instant , & nous ne serons pas longtems séparés ; que dis-je , séparés ! Tu n'imagines point quel prix nous est offert ! Vois mon ame errante sans cesse autour de toi , t'accompagnant dans la retraite , te servant d'Ange tuteur , aidant la flamme de ta prière à monter vers les Cieux. Vois-moi descendre du trône brillant que l'éclat environne. Je t'apparois dans ces songes qu'enfante un paisible sommeil. Sur un front radieux , je t'offrirai les traits d'une joie pure & immortelle. Je te tendrai une main favorable. Je soulèverai à tes regards charmés un coin du voile qui dérobe aux mortels le séjour de l'Eternité. Alors tu t'éveilleras dans un ravissement divin ; tu diras , *ce que j'aimois est dans un bien meilleur monde.* A l'heure funebre où la terre te perdra , plus promp-

te que l'éclair, & jalouse de t'affurer la même couronne, tu me trouveras près de toi. Je fortifierai ton ame; j'adoucirai pour elle ce douloureux passage, & lui traçant une route lumineuse, je la conduirai moi-même aux pieds du Trône Auguste où nous adorons ensemble l'Etre magnifique & bon qui nous réunira pour jamais.

OLINDE.

O tendresse!... O Sophronie!...

S C E N E VII.

OLINDE, SOPHRONIE, ISMEN,  
GARDES.

ISMEN, *aux Gardes.*

CONDUISEZ-la où je viens de l'ordonner....  
Le tems de la clémence est passé, que celui de la justice commence.

SOPHRONIE, *à Olinde.*

N'oublie point mes dernières paroles.

OLINDE, *s'élançant vers Sophronie.*

Où vas-tu?... Je te suis.

ISMEN.

Qu'on retienne ses pas.

OLINDE.

Barbare! rien de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le tien.

ISMEN.

Demeure, tu dois m'écouter.

OLINDE, *sur le devant du Théâtre.*

D'un côté le comble de la vertu, de l'autre l'ex-  
cès du crime. O monstre! Et cependant... Ah!  
gardons-nous de révéler ce qu'un père... On l'em-  
mène! & couteur!

## SCENE VIII.

OLINDE, ISMEN.

ISMEN.

**J**e viens te porter les dernières paroles du Sultan.  
Il devoit te haïr, il t'aime. Il devoit te punir, il  
veut te sauver. Il souffre pour toi, tandis que tu  
l'outrages. Ton ingratitude l'attriste, au lieu d'en-  
flammer sa colère. Tu fais qu'il a versé sur toi tous  
les dons de sa magnificence; il te voit chéri de l'ar-  
mée entière. C'est à regret qu'il se priveroit d'un  
Guerrier qu'il estime. Redeviens son ami, il t'en  
conjure. Aladin fait combien les préjugés influent  
sur des cœurs tels que les vôtres. Il ne veut point  
t'obliger à renoncer à ta foi. Dissimule seulement,  
& retiens ton bras à son service. Aladin croit à

L'honneur & se fie à ta promesse. Mais abandonne un Peuple malheureux; défavoue ce fanatique attentat que je fais bien en moi-même qu'aucun de vous deux n'a commis. On fera retomber le crime sur quelque homme vulgaire. Crois-moi, la cour a plus d'attraits que la mort n'a d'horreur. Oublie cette Secte méprisée qui bien-tôt va s'éteindre devant les étendards du Croissant. Héros né pour les combats, devrois-tu avoir d'autre opinion que celle qui tient à la gloire des armes & au génie de la victoire?

O L I N D E.

Je n'ai point oublié les bienfaits d'Aladin. Porte-lui mon respect & ma reconnaissance. Il ne m'est plus permis de suivre ses drapeaux. Ce bras ne s'armera point contre mes freres. Aladin fait que je l'ai souvent touché en leur faveur. J'ai plaidé la cause de l'innocence au pied de son trône; il m'écoutoit alors, il accueilloit la vérité qui fuit à l'approche des Monarques. Je comptois l'éclairer, ou du moins le fléchir. Tu as détruit cet ouvrage commencé sous d'heureux auspices; tu es venu, cruel! tu l'as enflammé de ton génie ardent & persécuteur. Tourne contre moi seul les coups que tu prépares aux Chrétiens. Olinde déteste la dissimulation; il n'a jamais su mentir à lui-même. Il aime sa patrie & prodiguera son sang pour elle. Peut-être que cette Secte que tu affectes tant de mépriser, fera pâlir ses superbes ennemis. Déjà ils s'avilissent, ils arment des bourreaux contre l'innocente Beauté.... Si tu es jaloux du peu de gloire qui leur reste & qui va leur échapper, crois-moi, engage Aladin à épargner Sophre-



300 OLINDE ET SOPHRONIE.

nie. Cette inutile cruauté souilleroit son regne & terniroit sa mémoire.

I S M E N.

J'ai lu dans ton ame. C'est moins le zele de ta Religion que l'amour qui te rend infidele à la cause du Trône.... Eh bien! tu peux sauver ta Sophronie des flammes. Il ne tient qu'à toi de déterminer son sort, de le rendre fortuné. Tu peux en ce jour même la conduire au temple triomphante & couronnée, si tu veux....

O L I N D E.

Arrête.... Sans redouter tes discours artificieux, je frémis de les entendre. Ta voix afflige ce cœur sincere. Olinde n'est accoutumé à traiter qu'avec des Guerriers, c'est-à-dire, avec des cœurs généreux, nobles, ouverts, sans détours & sans hypocrisie.... Je me tais en ta présence. Où est ma prison? Qu'on m'y conduise....

I S M E N.

Mais d'un esprit plus calme....

O L I N D E, *avec fierté.*

Je ne t'écoute plus.

I S M E N, *aux Gardes.*

Allez, qu'on l'entraîne.



SCENE IX.

ISMEN.

J' n'ai pu subjuguier cette ame hautaine , & j'en suis flatté. Son mépris autorise ma fureur.... Mais que dis-je? Sa mort & celle de cette jeune fanatique vont arrêter les fleuves de sang que je brûlois de répandre, & la ruine entière de ce Peuple pouvoit seule me flatter. Chargé de la haine universelle, ce cœur se sent plus satisfait... Si Olinde eût renoncé aux Chrétiens, il me les abandonnoit, il les livroit tous à ma vengeance... Du moins ce rival qui partage les faveurs du Sultan, bientôt ne sera plus. . . Mais Sophronie plus foible pourroit être effrayée.... O quelle victoire, si je pouvois leur enlever cette beauté dont ils s'enorgueillissent.... Il faut tout tenter... Que ne peut la terreur du supplice, l'appas d'un bonheur offert, ou plutôt que ne peut un génie tel que le mien!

*Fin du troisieme Acte.*



## A C T E IV.

*Le Théâtre représente une Prison, & dans cette Prison une espèce de cachot voûté. Il est à demi-éclairé par la lueur d'une torche enflammée. Sophronie est enchaînée à un pilier. Elle est dans l'attitude d'une personne plongée dans l'extase de la prière. Le flambeau de la prison ne doit être aperçu que dans l'enfoncement; de sorte que la nuit règne sur le devant de la scène où se trouve Sophronie.*

## SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, à genoux.

O Dieu; je te rends grâces tu m'as donné la force d'attester ton saint nom. Tu daignes me soutenir en ce moment, tu ne m'abandonneras point dans les dernières épreuves... Je n'ai qu'à te bénir. Olinde est Chrétien! je puis l'aimer sans offenser ta loi, l'aimer & mourir... *(Elle fait une pause.)* Au milieu des ténèbres qui m'environnent, un feu céleste brûle dans mon sein. Ces voûtes épaisses ne peuvent me dérober le ciel. Je le vois, je tourne mes regards vers lui... O mon âme, tu appelles le moment, tu dévances le trop lent ministère des bourreaux. Tu t'envoies déjà dans le sein de Dieu qui récompense... Mais quel frissonnement me fait frissonner! je vais paraître devant le Juge de l'Univers.... Anéantis-toi, Sophronie, anéantis-toi devant sa présence. Ton

cœur n'est-il rempli que de ton Dieu?... Ah!... mais ce Dieu est un pere tendre, il pardonne, il attend toute créature qui s'avance vers lui sous l'ombre de la croix. Elance-toi, mon ame, dans une sainte confiance; & vous, miséricorde divine, faites qu'elle ne soit pas trompée.... (*Elle se prosterne les mains jointes & le front appuyé contre le pilier de la prison.*)

S C E N E II.

ISMEN, SOPHRONIE.

ISMEN, *arrivant en silence & après l'avoir contemplée quelques instans,*

**E**LLLE invoque le Christ, & semble paisible! elle croit & veut mourir; & moi qui ne crois plus, je ne suis point tranquille... Je méprise les anathêmes de ces Chrétiens, & il est des momens où ils me font frémir... J'ai secoué le joug de leur loi, mais je suis le seul d'entr'eux; & malgré mes persécutions, aucun n'osa m'imiter.... Je tiens celle-ci en ma puissance, il faut qu'elle change ou périsse. (*Il déchaîne Sophronie & l'amène sur le bord du Théâtre.*) Approche, fille infortunée. Ton état m'attendrit; approche, & tu ne verras plus en moi un Juge redoutable, mais un pere indulgent & qui veut te sauver. (*après un silence*) Le sort t'a fait naître au sein d'un culte superstitieux. On ne t'a instruit des l'en-

fance que des erreurs dont tous les tiens ont été bercés. Si j'ouvrais à tes yeux le livre de ces cultes divers qui sur la terre se disputent la primauté, si je t'expliquais par quels ressorts secrets ces religions d'abord obscures se sont élevées, se sont répandues à grands flots sur la face de l'univers, tu verrois que tu te forges un Dieu d'après tes stériles idées ; tu foulerois aux pieds une absurde croyance ; tu reconnoitrois l'imposture de ces dogmes trompeurs consacrés par l'intérêt des chefs des nations. Déchire ce crédule bandeau que le mensonge attacha sur ton front. On a voulu t'effrayer, pour mieux te surprendre. Je veux te conduire à la clarté que j'ai su découvrir à la faveur de l'âge, & hâter pour toi cette tardive lumière. Crois-en un Prêtre qui portant autrefois l'encensoir à tes autels, a vu de près l'idole devant qui tu te prosternes. C'est un champ d'illusions que fertilise la fourberie. Vois ces Chrétiens nommés le peuple de Dieu, vaincus, avilis, dispersés, chassés deux fois loin de ces contrées. S'ils étoient les favoris du ciel, ils feroient triomphans. Crois-moi, les heureux Musulmans seront toujours maîtres de Jérusalem ; ces murailles seront à jamais invincibles. Renonce à l'espoir chimérique de voir tes frères environner ce tombeau, objet de leurs vains hommages. C'est donc là ce fantôme que tu adores, & qui, enflammant tes esprits, t'a suggéré le dessein de venir t'immoler ? Pense-tu qu'il s'en soit à découvrir ton imposture ? Elle te paroît héroïque, elle n'est que puérile & empreinte du sceau d'un culte extravagant. Tu voles au-devant du supplice ! mais fais-tu que tu n'as encore rien souffert ? Ces

chaî.

chaînes, ces cachots; que font-ils auprès de ce feu dévorant qui brûlera toutes les parties de ton corps, qui consumera avec lenteur ce sein que je ferai découvrir? Tout ton être souffrira des tourmens inouis & tu ne pourras mourir. Il me semble déjà t'entendre pousser d'horribles gémissemens, te voir à demi-brûlée, vouloir t'arracher du milieu des flammes, & maudire; mais trop tard, le malheureux aveuglement qui t'aura perdue... C'est moi qui suis le maître de ta destinée... promets de m'obéir & je deviens ton protecteur, je te délivre d'une mort cruelle... je te comble de dons, de bienfaits... Réponds... réponds donc... as-tu bien entendu ce que ma bonté a daigné t'annoncer?

SOPHRONIE.

Je n'ai rien entendu... tes paroles qui, sans doute, étoient des blasphêmes, n'ont frappé mon oreille que d'un bruit confus. Dieu m'a préservée de l'horreur de les entendre. Sa grace m'environne & me défend contre toi. Tu tourmentes ton génie, mais ton génie t'aveugle... Je ne touche que du pied à cette terre où tu regnes. C'est toi qui retiens le fragile lien qui m'empêche de voler au séjour éternel; que tardes-tu à le briser? le bucher n'est-il pas allumé?

ISMEN.

Quel fanatisme obstiné!

SOPHRONIE.

Ismen! ma foible voix se refuse à refuter tes discours... puisse Dieu t'éclairer au lieu de te punir! je te laisserai le spectacle de mes derniers momens, ce sera-là toute ma réponse. Mais songe lorsque la

306 OLINDE ET SOPHRONIE.

mort m'aura délivrée, qu'elle ne sera peut-être pas loin de toi. Te flattes-tu d'avoir alors cette tranquillité que la religion donne?.. Superbe! tu changeras de langage... ces momens seront affreux à ton ame épouvantée, & moi j'appelle ce trépas qui doit assurer à mes mains la palme de la victoire.

ISMEN, avec un sourire forcé.

J'admire comme dans ton délire insensé tu te plais à affaiblir l'idée d'un supplice réel... Mais dis-moi, as-tu fait l'épreuve des tourmens que tu veux braver? Connois-tu l'élément qui consume la douleur horrible qu'il imprime à l'ame? (*Il va prendre la torche enflammée.*) Vois ce flambeau qui nous éclaire... il n'est qu'une foible portion des pointes pénétrantes qui doivent se réunir pour te dévorer toute entière... Eh bien! soutiens-en les approches... signale ce courage intrépide ou plutôt ce faux héroïsme... (*Il avance la torche enflammée.*)

SOPHRONIE, étendant le bras avec noblesse.

Vois ce qu'il est quand il rend hommage à la gloire du vrai Dieu... le supplice le plus lent... (*Elle met la main sur la flamme.*)

ISMEN, retirant le flambeau.

Quelle force!... elle m'atterre!

SOPHRONIE.

Tu recules, Ismen! ton cœur pourroit être ému; ta pitié me surprend plus que ta fureur.

DRAME HEROIQUE. 387

ISMEN.

Réponds!... où puisses-tu ce courage qui m'épouvante?...

SOPHRONIE.

Connais-tu une Chrétienne; son ame qui respire en Dieu peut souffrir tout pour son nom.

ISMEN, *à part en remettant le flambeau.*

Remettons-nous du trouble où nous sommes.  
(*haïst.*) Fille courageuse! ah! qu'Olinde est loin d'avoir la même fermeté, d'attendre les mêmes récompenses, ou, pour mieux dire, que plus éclairé il pense différemment!

SOPHRONIE.

Que dis-tu d'Olinde!.. Il penseroit autrement!.. non; garde-toi de le croire.

ISMEN.

Ame trop crédule! Olinde né pour les honneurs les plus brillants, pour ces honneurs qui flattent la valeur même, vient d'abjurer aux pieds du Monarque un transport amoureux & passager. Il a consacré au service du trône son bras & son épée. Rentré sous les drapeaux victorieux du Prophète...

SOPHRONIE, *tombant à demi-évanouie.*

Je me meurs... voilà mon plus cruel supplice... ô mon Dieu!... mais non, vous ne l'avez pas permis. (*se relevant.*) Imposteur artificieux! je te reconnais; tu calomnies un héros. Va, je suis sûr de sa foi comme de la mienne... laisse mes derniers momens paisibles... commande à tes bourreaux



308 OLINDE ET SOPHRONIE.

de venir m'enlever, & que le bucher en flammes devienne l'asyle où je puisse me sauver de tes regards.  
(*Elle retombe foible & pâle.*)

ISMEN, *furieux.*

Tu ne mourras point comme tu l'esperes. C'est sur ton amant que je déployerai la lenteur des tortures. Je saurai te frapper dans lui. Tu entendras d'ici ses cris plaintifs & douloureux. Vois rassemblés tous les bourreaux que tu invoques, vois-les forçant son ame à ployer devant moi...

---

S C E N E III.

ISMEN, SOPHRONIE, NICEPHORE.

NICEPHORE.

**E**NFIN j'ai pénétré jusques dans ces lieux. Que vois-je! Sophronie mourante, (*Il court à elle.*) Et c'est toi, barbare, qui la fais expirer.

ISMEN.

Quel téméraire! mes yeux me trompent-ils?... Nicéphore! oui c'est lui! la haine de mon cœur l'a nommé.

NICEPHORE.

Il te seroit permis cependant de méconnoître un des infortunés que tu persécutas. Le nombre en est si grand que tu peux aisément les confondre ou les oublier.

DRAME HEROIQUE. 309

SOPHRONIE ouvre la paupière, & apercevant Nicephore court à lui.

O vénérable vieillard ! est-ce vous qu'un ange favorable conduit... après avoir pleuré votre mort, dans quel lieu & dans quel moment le ciel vous ramène-t-il à nous !

NICEPHORE.

Sophronie ! ces momens extrêmes sont pour des Chrétiens les plus beaux momens de la vie.

ISMEN.

A peine échappé des cachots, penfes-tu venir ici que braver impunément ?

NICEPHORE.

J'ose davantage.... Je viens tenter de réveiller en ton cœur un dernier sentiment d'humanité que la nature y cache peut-être encore. Dis-moi, quelle infernale rage te consume ? Quel plaisir trouves-tu dans le supplice du juste & de l'innocent ? Quelle est cette soif ardente du sang des Chrétiens ? Se peut-il que tu préfères les malédictions de tout un peuple aux larmes d'amour & de reconnoissance dont tu pourrois être l'heureux témoin ; & où est le fruit de tant de barbaries ? Tu as de l'or & du pouvoir, mais as-tu la paix & le repos ? Rentre dans ton cœur, & sous cette thiare superbe tu te trouveras plus troublé que dans ces tems où tu vivois notre égal. Moins malheureux alors, moins tourmenté de remords, moins odieux à toi-même, flottant entre le vice & la vertu, tu ne faisois que pencher sur le bord de l'abîme, & les soupirs étoient encore permis. Au-

jour d'hui, tombé au fond du précipice, ce sont des hurlemens de rage qui mugissent dans ton ame; elle se peint malgré toi sur ce front ténébreux; elle le sillonne de traits durs & sombres, & ce teint pâle & livide relève les serpens dont ton cœur est rongé... Ah! rappelle-toi ce jour où devant nos autels tu répandis des larmes de joie; ce jour où ta main, après s'être levée devant l'Eternel, s'abaissa pour serrer celle d'une épouse vertueuse, ce jour où tu lui juras une foi pure & qui devoit être inviolable.

## I S M E N.

Qu'esperes-tu en me rappelant ces tems mêmes où j'ai puisé la source de ma haine & sur-tout contre toi. Oui, je ne me souviens que trop de l'obscurité dans laquelle je vivois. Tout comprimoit le ressort de mon ame. J'ai connu le néant de vos espérances imaginaires. D'autant plus orgueilleux que vous étiez foibles, vous vous nourrissiez de pompeux mensonges. Las d'être avili & confondu parmi un troupeau d'esclaves, je me suis permis une hardiesse utile; mon ambition eut pour base & mes travaux & mes talens, ils étoient faits pour m'élever; mais lorsque désertant vos autels dépouillés, vous m'avez vu porter mes pas vers une plus brillante carrière, votre indigne jalousie a osé m'arracher la moitié de moi-même, l'épouse qui m'appartenoit, qui devoit me suivre & n'avoir d'autre loi que la mienne. Revenue rebelle par vous, elle m'a fui, elle m'a dédaigné.... En vain je l'ai cherchée..... J'apprends au bout de plusieurs années que c'est toi qui l'as recélée, qui l'as dérobée à mon amour; qu'elle est

morte entre tes bras... & tu oses blâmer la fureur qui m'anime, & tu demandes encore comment je peux chérir la vengeance ! Mon nom eut-il jamais un seul ami dans ta secte fanatique ? Je ne fais que rendre à toi, à ton peuple, la haine qu'il me porte ; & s'il avoit la puissance en main, dis, épargneroit-il mon sang ? Tu ne te plains de ma cruauté que parce que tu ne peux être cruel.

N I C E P H O R E .

Il étoit des poignards & des bras courageux... Mais pense mieux d'un Chrétien, il fait pardonner & mourir. Il veut par un bienfait te punir de ta haine... Oui, nous avons dû ravir ton épouse à l'air contagieux qui l'environnoit. Elle devoit fuir le déserteur de notre loi. Toi-même as délié les nœuds qui attachoient sa destinée à la tienne... Ah ! que ne peux-tu me montrer un reste de sensibilité, combien ton cœur pourroit s'ouvrir encore à la joie ! Ismén ! je renferme un secret capable de te rendre au bonheur, & peut-être à la vertu. Un seul instant a changé plus d'un cœur... O mon Dieu, le dois-je révéler !... Où suis-je !... Sophronie !... Quoi ! c'est Ismén qui devient ton bourreau !

I S M E N .

Il ne tient qu'à elle de me rendre son bienfaiteur.

S O P H R O N I E .

Ah ! plutôt mourir mille fois ! Protecteur de mon enfance ! sauvez-moi du tourment de l'entendre... Vous à qui je dois tout, pour dernier bienfait, faites qu'il me conduise au lieu de mon supplice ; ou

312 OLINDE ET SOPHRONIE.

protégez seulement mes pas, je me sens la force d'y marcher moi-même.

ISMEN.

Il n'est pas tems.

NICEPHORE, à *Sophonie*.

Ma fille! arrête un instant... S'il étoit fait pour m'entendre! J'ai bien de quoi le désarmer.

ISMEN.

Toi!... parle... Si tu as quelque secret à me révéler, je t'écoute. En me faisant un aveu sincère, tu me trouveras peut-être plus clément que tu ne penses.

NICEPHORE.

Es-tu si altéré de sang qu'une seule victime ne puisse te suffire? (*En montrant Sophronie.*) Si tu la reconnois innocente...

SOPHRONIE.

Ah, Nicephore!...

NICEPHORE.

Sophonie! je réclame en ce moment l'auguste vérité. Garde-toi de la trahir. lūmen! je vais te donner un témoignage qui ne sauroit être suspect. Le guerrier qui veut mourir à la place n'est pas plus coupable qu'elle. Tous deux guidés par un héroïsme qui devrait te toucher, veulent se sacrifier pour la Patrie. Que te reviendra-t-il de leur supplice? Qu'importe la victime, pourvu que tu aies une tête à frapper. Un témoin tel que moi doit t'être insupportable. Dé-

DRAME HEROIQUE. 315

clare-moi criminel. Anéantis l'homme dont le seul aspect éveille tes remords... C'est avec joie que j'embrasserai ces chaînes...

SOPHRONIE.

Vous aussi, mon père !... Laissez-les moi, elles sont ma félicité.

ISMEN.

Qu'espères-tu, vieillard inconfidéré ? Que viens-tu me proposer ? Ne fais-tu point qu'à l'instant même je puis ordonner & ton trépas & celui de tout le peuple Chrétien ?

NICEPHORE.

La vengeance divine pourroit aussi prévenir tes coups ; au lieu de défier la foudre , il t'est encore permis de la détourner.

ISMEN, *avec le sourire du mépris.*

Tu me connois, Nicephore ; change de langage. Est-ce ainsi que tu veux me toucher ?

NICEPHORE.

Je n'en désespère pas , ton cœur fût-il encore plus barbare... Te souvient-il du fruit de ton amour encore enfermé dans le sein de ton épouse , au moment qu'elle te fut ravie ?

ISMEN, *surpris.*

Que me rappelles-tu ?

NICEPHORE.

Si le nom de père t'est cher , je puis te faire connoître à qui tu peux le donner.

314 OLINDE ET SOPHRONIE.

ISMEN.

Eh quoi! cet enfant n'a-t-il pas péri avec sa mère?...

NICEPHORE.

Non, Ismen, non... Il vit, & moi seul peux le nommer.

ISMEN.

Tu peux le nommer... Il vit!... Triomphe, Nicephore! tu viens d'ébranler mon ame... parle! achève! Où faut-il aller? Où dois-je trouver?...

NICEPHORE.

Demeure... Sois insensible, ingrat, parjure, j'aurai fait mon devoir.... Trahis, si tu l'oses, la nature qui te rappelle par ma voix.... Approche, barbare; fixe de plus près cette jeune fille adoptée par les cieux.... As-tu pu méconnoître dans ses traits l'image de ton épouse?... Pardonne; ô ma chère Sophronie! mais voici ton père... J'ai dû lui sauver un parricide.... Ma fille! on ne t'a caché l'auteur de tes jours que parce qu'il est Ismen.

SOPHRONIE.

Lui!... O mon Dieu!

ISMEN.

Quel trouble m'a saisi.... Quel coup tu me garantis!... Nicephore... est-il vrai?

NICEPHORE.

Aussi vrai qu'Olinde est mon fils.

ISMEN.

Toi, son pere!

NICEPHORE.

Oui... Conserve ta haine... Renonce à cette haine au nom d'homme. Brûle le fils sur le corps du pere; plonge ta fille dans les mêmes flammes; abjure de nouveau le Dieu quiadora ton enfance, ou tombe entre ses bras.... Reviens à nous, Ismen! ouvre ton ame à la religion qui pardonne, au repentir qui justifie, à cette loi sainte & miséricordieuse qui fera de toi un homme nouveau. Tes forfaits sont grands, mais ils peuvent être effacés. Tous tes frères sont prêts à t'embrasser. Je ne parle point ici de reconnoissance. Voilà la médiatrice heureuse que le ciel t'accorde pour te frayer la voie du retour. Tremble si tu rejettes un tel bienfait... Eh! quelles faveurs des Monarques peuvent balancer notre amour, sa tendresse & le repos de ton cœur?

ISMEN.

Où suis-je?

SOPHRONIE, allant à Ismen.

Dieu que j'implore! vous qui me l'avez donné pour pere, faites qu'il ne soit pas votre ennemi.... Epargnez-moi l'horreur de le croire au rang des réprouvés... Mon pere! oui, je l'oserai prononcer ce nom... Il m'attendait, il me prosterne à vos genoux; reconnoissez le Dieu que vous avez adoré si longtemps. Il a choisi ce moment pour vous rappeler; il n'attend qu'un soupir vers lui... Ah! faites que mon cœur vous aime autant qu'il le doit... J'of-



376 OLINDE ET SOPHRONIE.

fre au ciel des vœux pour vous; ils seront entendus!... Que ce jour soit réservé aux miracles. Pourquoi vous éloigner? Redoutez-vous mes pleurs? Mon pere.... Ah! je ne vous quitte plus; mes sanglots passeront dans votre cœur....

ISMEN, à part & se détournant.

Si je fléchis, que deviendrai-je?

NICEPHORE.

Tu peux tout, & tu balances! S'il te faut une victime, prends ma tête. Je te dégage de tout ce que tu me dois. Que mon fils soit délivré, & je t'embrasse sous ces voûtes ténébreuses, & je vole au bucher en te bénissant.... Tu hésites, tu pâlis..... Ah, Sophronie! lisons tout notre malheur dans ces regards qui se détournent.

*(Ici l'on voit des soldats: les uns portent des flambeaux, les autres sont armés de lances.)*

ISMEN, interdit à l'apparition de Clorinde.

Clorinde s'avance.... Ah! gardez-vous de parler.... Soldats, éloignez ces deux criminels; que personne ne les approche. (*A part.*) Nature, ambition, vengeance, que de tourmens!



S C E N E I V .

ISMEN, CLORINDE, *Suite de*  
CLORINDE.

CLORINDE.

**T**u traites avec bien de l'inhumanité ces infortunés dont le sexe & l'âge attendriroient tout autre que toi. N'es-tu Prêtre que pour avoir un cœur féroce, & n'offres-tu aux Dieux pour encens que les soupirs de ceux que tu tourmentes? Tu tiens Olinde dans les chaînes, je veux lui parler.

ISMEN.

Clorinde connoît son crime, & demande à le voir.

CLORINDE.

Fais-le conduire ici.... Je l'attends.

ISMEN.

Princesse! l'autorité qu'Aladin m'a confiée....

CLORINDE.

C'est par son ordre.... Obéis.

ISMEN.

Il est Chrétien; & vous daignez....

CLORINDE.

Clorinde n'est point faite pour répondre à tes pareils. (*A sa Suite.*) Vous, qu'on me laisse.

(*Ismen sort.*)

## SCENE V.

CLORINDE, *seule.*

UNE fausse honte a trop longtems enchainé ma langue.... Que le lâche déguise en tremblant les sentimens de son cœur, une grande ame ennoblit jusqu'à ses passions.... Quoi! je verrois Olinde conduit à la mort, & je n'oserois qu'étouffer mes soupirs..... Quel est donc ce joug qui prétend me captiver? La liberté de mon être sera-t-elle subordonnée à des préjugés capricieux. Quoi! les accents de la haine & de la vengeance s'annoncent avec appareil à la face de l'univers, & pour dire *j'aime*, il faudra chercher l'ombre & le mystère!... Ce cœur indépendant n'est point fait pour adopter ces misérables loix forgées par la servitude. Il me dit qu'Olinde est né pour moi; c'en est assez..... Je hasarderai tout pour lui.... Olinde est un Héros!... Ne tremble plus, mon cœur, ne crains point de t'offrir tout entier à ses regards... :



S C E N E VI.

C L O R I N D E , O L I N D E , G A R D E S .

O L I N D E , dans le fond du Théâtre.

**N**e pourrai-je jouir de mes derniers instans !

C L O R I N D E , aux Gardés.

Eloignez-vous. (*Après un assez long silence.*) Est-ce toi ? Est-ce là le vengeur de la patrie ? Voilà donc la récompense de tes exploits ? L'outrage que l'on fait à ta gloire offense ceux qui en ont été les témoins. Tes mains valeureuses portent des chaînes.

O L I N D E .

Elles ne deshonnorent que le coupable , elles font la gloire de celui qui ne les porte que pour une cause juste.

C L O R I N D E .

Je viens les briser. Crois-tu que Clorinde demeurera spectatrice insensible de tes revers ? Ta cause est la mienne. Leve cette tête que j'ai vu si active au milieu des combats. Reconnois celle qui a bravé cent fois la mort à tes côtés. Elle veut te sauver ou périr.

O L I N D E .

Clorinde hasarderoit à me défendre contre un Pontife cruel , un Monarque irréfléchi , un Peuple d'ennemis ? .... Eh ! qui t'excite à tant de générosité ?

390 OLINDE ET SOPHRONIE.

CLORINDE.

Ne me le demande point, si ton cœur ne t'en instruit, si tu n'entends cette voix qui ne peut s'exprimer....

OLINDE.

Tu fais que c'est le zèle de ma religion qui me conduit à la mort.

CLORINDE.

A la mort! Toi!.... Tu me fais frémir:.... Non, tant que ce bras soutiendra la lance des combats....

OLINDE.

Ta généreuse pitié pour un infortuné:..

CLORINDE.

Que dis-tu? ma pitié.... Connois-moi toute entière:..... Je t'aime, Olinde, & mets ma gloire à t'en faire l'aveu. Heureuse, si joignant ma main à ta main triomphante, j'unissois mes destins aux destins d'un Héros: Tous deux guerriers, marchons sous les mêmes drapeaux. Nous combattons, nous vaincrons ensemble..... Ne m'objecte point ta loi, mais parle, & Clorinde qui jusqu'ici ne s'est soumise à aucun joug, en adoptant le tien, ne fera plus libre de ne pas penser comme toi.

OLINDE.

Ah! Clorinde, noble Clorinde! Que ta pitié & ta tendresse ont droit de me toucher..... Laisse périr un malheureux, laisse....

CLORINDE.

Est-ce le secours de mon bras, est-ce mon amour  
que

que tu dédaignes?... Ma franchise est peut-être ma seule vertu, imite-moi....

OLINDE.

Adieu, Clorinde. Mon devoir & mon cœur m'entraînent vers la tombe.

CLORINDE.

Ton cœur!.... Arrête.... Haïrois-tu celle qui ne peut que t'aimer?

OLINDE.

Moi! te haïr.... Le ciel m'est témoin de la reconnaissance dont je voudrais te payer.... Mais je n'ai qu'un cœur, il n'est plus à moi.

CLORINDE.

N'acheve pas, tu déchires le mien.... Mais quel le est donc celle qui a su me ravir un Héros tel que toi? Qu'a-t-elle fait de grand? Dis-moi son nom, son rang? Nomme-moi ses exploits?

OLINDE.

Le bucher est l'autel qui doit nous unir.... C'est là que doit périr l'objet de l'amour le plus tendre. Dans une heure la flamme te vengera de ta rivale & de moi. Nous ne formerons plus ensemble qu'une même poussière. Ton secret sera pour jamais enseveli, & Clorinde oubliera le seul instant de faiblesse qui ait surpris son cœur.... Adieu.

## SCENE VII.

CLORINDE, *seule.*

**A**NÉANTIE dans l'abîme où je suis descendue , si j'existe encore , c'est pour sentir ma honte.... Je la repousse envain , elle m'accable.... Tout semble autour de moi m'écraser de son poids.... Cachez-moi , murs épais , cachez-moi , s'il se peut , à moi-même.... Clorinde ! Ah ! rassemble en ce moment toutes les forces de ton ame.... Il ne s'agit plus d'aimer , il faut te vaincre.... Dompte l'amour , dompte l'ennemi de ta gloire.... Comme il s'est dérobé !... Il brûle pour une autre , & ce cœur est encore à lui... Fuis , malheureuse Amante.... Enfevelis à jamais une passion fatale ; ce fantôme que j'idolâtrois s'est évanoui.... Triste ardeur des combats , es-tu la seule qui du moins ne trompe pas ?.. Ah ! viens , viens donc au défaut du bonheur enflammer & remplir toute mon ame.

*Fin du quatrième Acte.*

## ACTE V.

*(Le Théâtre représente une place publique en face de la grande porte de la Moquée. On peut entrevoir l'intérieur du Temple. Un bucher est élevé au milieu de la place. Les barrières forment un demi-cercle & contiennent la foule du Peuple qu'on doit appercevoir accourir & se presser en dehors. Dans l'enceinte se trouve la suite d'Ismén; elle environne le bucher.)*

### SCENE PREMIERE.

ISMÉN, sur le devant de la Scène.

**Q**UEL trouble me poursuit?... Il sembleroit que je suis la victime & que ce bucher me menace. Bravons les regards de cette multitude qui m'observe. C'est par un front dédaigneux qu'on lui annonce un Maître... Que ce Peuple se remplisse de la terreur des supplices. Il est né pour craindre, pour servir & pour adorer... Mais il fut un moment où Nicéphore alloit triompher de moi. J'ai résisté à cette foiblesse dangereuse qui croit grace dans mon sein... Qui, moi! rentrer sous la chaîne des Chrétiens, reprendre un culte que j'abhorre, ramper sous une loi dure, fléchir sous un Dieu que j'ai trop d'inxérêt à rejeter... Cependant ce cruel vieillard est venu m'empoisonner l'ame.... tout, jusqu'à la vengeance-



## 324 OLINDE ET SOPHRONIE.

ce, devient amer à mon cœur. . . . . Il périra dans l'ombre, & son superbe fils, cet ennemi secrètement élevé contre moi, va tomber en poudre. . . . Dans la carrière où je suis entré, il ne faut point reculer d'un pas. Eh ! qu'ai-je à craindre ou des Dieux ou des hommes ? Ils se taisent. Ma fureur est juste. Ils m'ont laissé ignorer que je suis pere. Ils ne m'ont rendu ma fille qu'après lui avoir appris à me détester. . . . Elle ne périra point. . . . J'effrayerai seulement ses regards de l'appareil du supplice & saurai bientôt la forcer à penser comme moi. La mollesse d'une cour voluptueuse fera plus sur elle que l'aspect de la mort.

Quelques tems d'épreuves au milieu du luxe & des plaisirs, au milieu d'un monde dont elle ne soupçonne pas encore les attraits, me la ramèneront soumise. . . . Elle ignore ses charmes & sa propre sensibilité. Tout m'assure d'elle. . . . Peut-être qu'un jour elle deviendra mon plus ferme appui auprès du Sultan.

### S C E N E II.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE,  
GARDES ET PRETRES.

*(Les Barrières s'ouvrent, des Gardes & des Prêtres  
amènent Olinde & Sophronie enchaînés.)*

OLINDE.

**L**E voici ce bucher, Sophronie ! est-ce là l'autel qui devoit nous unir ? Est-ce là la flamme qui

devoit embraser nos cœurs d'ardeurs mutuelles? L'amour me promet d'autres nœuds.... Si longtems séparés & réunis aujourd'hui pour la mort... Pleurée de tous, toi seule ne te plains point... C'est ta destinée qui m'afflige; ce n'est pas la mienne, puisque je meurs à tes côtés... Ah! dis-moi, chaste Amante; te sens-tu la force d'endurer ce supplice? Il ne m'est affreux que pour toi.

SOPHRONIE.

Mon cher Olinde! le ciel en ce moment m'élève au-dessus d'une mortelle. Je ne demande qu'à souffrir pour exposer aux yeux de ce peuple la constance qu'un Dieu a daigné m'accorder. Il me semble déjà voir une même couronne suspendue sur nos têtes, & nos âmes dégagées des liens terrestres s'envoler ensemble dans le sein du même pere.

OLINDE.

Que cette mort seroit pour moi une mort heureuse! que mes souffrances me sembleroient douces & fortunées, si j'obtenois que je pusse, le cœur pressé sur ton cœur, exhaler mon âme avec la tienne, & confondre ainsi nos derniers soupirs!

SOPHRONIE.

Ami! l'état où nous sommes demande d'autres pensées, & sur des objets plus importants. Que ne t'occupes-tu plutôt à rappeler à ton esprit ce Dieu magnifique qui prodigue ses largesses à ceux qui meurent pour sa loi... Aspire avec joie au séjour de sa gloire. Regarde le ciel, vois comme il est brillant!... Regarde le soleil, cette image du Très-haut; il nous invite à nous élever.

326 OLINDE ET SOPHRONIE.

vers lui ! Par de là ces cieux qui nous environnent ,  
vois - tu ce monde étonnant , ce monde de félicités ,  
qui déjà luit & qui s'ouvre... Suis - moi !

*(Elle marche au bucher.)*

OLINDE.

Fuyons de la vie. Ismen s'avance.

SOPHRONIE.

Lui !

OLINDE.

Détournons nos regards & prions pour nos bour-  
reaux.

ISMEN, *saïssant Sophronie par la chaîne,  
& la séparant d'Olinde avec effort.*

Demeure.

SOPHRONIE, *jettant un cri.*

Olinde ! On me sépare de toi... Ah !

ISMEN, *aux Satellites.*

J'ai dégagé la vérité des ombres qui l'ont ob-  
scurcie. Apprenez qu'Olinde est le coupable. Je  
suis leur juge ; je le condamne seul à périr dans  
les flammes.

SOPHRONIE, *à Ismen.*

Laissez - moi , laissez - moi le suivre... Je ne veux  
que mourir.

ISMEN, *à Sophronie.*

La grace que je t'annonce , doit te présager l'heu-  
reux avenir que ma bonté te réserve.

OLINDE, *se retournant.*

Qu'ai - je entendu ! est - il vrai ? La pitié pour So-

phronie descend dans ton cœur; heureux miracle!...  
 Ismen! puisque tu sauves l'innocence, j'oublie tous  
 tes crimes. Je rends grace à mon sort, à toi. O  
 fortuné moment! je te bénis....

SOPHRONIE.

Trop foible Olinde! quelle joie t'égare! Je perds  
 une éternité heureuse. Un moment dans ces flammes  
 n'est-il pas préférable?... Il me faudra vivre en  
 sa puissance.

OLINDE.

Tu vivras pour le changer. Le Dieu qui connoît  
 tes vertus a veillé sur tes jours. Il a ses desseins....  
 Te résistera-t-il? A toi! Non, le ciel parle & te  
 réserve le pouvoir de le toucher.... tu consoleras  
 mon pere.

SOPHRONIE.

Ton pere, hélas!..... L'infortuné vieillard est  
 descendu dans nos cachots & n'a pu amollir son ame.  
 Que pourrai-je? Il expire peut-être à cette heure sous  
 ces voûtes ténébreuses que nous venons d'abandonner.

ISMEN, aux *Satellites*.

Hâtez-vous d'appaîser le ciel & le Monarque qui  
 regne par lui.

OLINDE.

Nicéphore en la puissance du barbare!... O mon  
 Dieu! mourons. (*Il monte sur le bucher.*)

ISMEN.

Serrez ses liens; vous, ministres de la loi! ap-  
 prochez.... (*On allume les torches.*) Portez ici les  
 flambeaux.

328 OLINDE ET SOPHRONIE.

SOPHRONIE, *s'élançant au-devant des  
bourreaux.*

Arrêtez... Il manque une victime.

ISMEN, *la maîtrisant avec force.*

Vains efforts d'un fanatisme que tu abjureras bien-  
tôt...

SOPHRONIE.

Laissez-moi... Olinde, je te rejoins....

ISMEN.

Oses-tu me défobéir...

SOPHRONIE.

Au nom de ma mère, laissez la fille retourner à  
elle... Elle me tend les bras... Elle m'appelle loin  
de ce monde.

ISMEN, *aux satellites.*

Que la flamme l'environne; qu'elle étouffe sa  
voix & me dérobe ses regards odieux! (*Il arrache  
un flambeau des mains d'un satellite & met le feu lui-  
même au bucher.*)

OLINDE, *tournant la tête vers son Amante.*

Sophronie, je te vois encore! Adieu, adieu pour  
la dernière fois. Nous ne devons pas vivre ensem-  
ble sur la terre... C'est dans le sein d'un Dieu éter-  
nel & juste que je t'attends.

SOPHRONIE, *tombant à genoux les bras  
tendus vers lui.*

Nous serons réunis, Olinde! Je sens que je vais  
expirer avec toi.

SCENE III.

CLORINDE, & les Acteurs précédens.

(*Les Barrières s'ouvrent avec un grand tumulte. Clorinde s'avance avec rapidité, & remplit le cercle de toute sa suite. De loin elle fait signe de sa lance, & lorsqu'elle est à portée d'être entendue, elle s'écrie d'une voix forte & majestueuse.*)

CLORINDE.

**E**CARTEZ ces flambeaux ! éteignez ces brandons allumés ! Que tout demeure suspendu. C'est Clorinde qui l'ordonne au nom de votre Roi.

ISMEN.

Moi seul dois ici parler & commander en son nom... Je vous défends...

CLORINDE.

Obéissez..... (*Les soldats de Clorinde éteignent la flamme.*) O scène affreuse & révoltante ! Le défenseur de la patrie lâchement garotté & sur le point d'être brûlé par la main des Prêtres... L'indignation m'enflamme. Est-ce bien-là Olinde ?

OLINDE.

Ces momens sont sérieux, Clorinde ! Garde-toi de les troubler. Mon poste est plus glorieux ici

330 OLINDE ET SOPHRONIE.

qu'au milieu des combats. Mourir n'est pas le plus grand malheur... Laisse-moi remporter la victoire, & si ta grande ame brûle de se montrer, ose protéger Sophronie contre son propre pere, & vole arracher le mien aux cachots où la mort l'attend loin de moi.

C L O R I N D E.

Qu'entends-je? son pere! & le tien...

O L I N D E.

Est Nicéphore, un vieillard débile qui va périr, hélas! dans les souterrains de la mosquée.

C L O R I N D E, *à une partie de sa Suite.*

Courez le délivrer, & qu'à l'instant on l'amène à son fils.

I S M E N.

Clorinde! respectez mon ministère? Songez que vous êtes devant ce peuple qui demande un sang criminel... Redoutez.

C L O R I N D E.

Tremble toi-même!

I S M E N.

Téméraire! fuyez de ces lieux marqués du sceau de la vengeance céleste. Egarée par une aveugle pitié, craignez de profaner la sainteté de ces instans redoutables. Vous n'ignorez pas le pouvoir suprême dont je suis revêtu. Ministre des autels & du trône, les causes divine & humaine sont remises entre mes mains. Elles ne seront point trahies. Ne me forcez pas à les défendre contre vous.

C L O R I N D E.

Impositeur ! Ma voix suffiroit à te confondre , mais ton audace excite ma pitié... Tiens , voilà l'ordre de ton Roi , & la grace de ces deux victimes. Innocens ou coupables , elle m'est accordée. C'est moi qui viens te la confirmer.

ISMEN, *prenant le papier.*

(*A part.*) Je te reconnois , foible Aladin. (*Haut.*) Ainsi vous avez pu surprendre le Monarque... mais non , l'Arrêt est irrévocable ; je suis l'interprète de sa volonté ; elle ne peut se manifester que par moi. Je saurai tenir pour lui-même ce qu'il doit à la Divinité... Peuples , tremblez ! elle tonne , elle menace encore du fond de cette mosquée , & les calamités suspendues sont prêtes à retomber sur vous. Peuples , frémissez ! tandis que nous délibérons , l'ennemi est aux portes de la ville. Un instant de plus , & nos murs tombent , & ces palais sont en feu , & le fer moissonne vos femmes & vos enfans. Que vos cris repoussent la colere des cieux ! Pour détourner la foudre , pressez le sacrifice que le Prophete exige. (*On entend une rumeur mêlée de différens cris , & le Peuple paroît s'animer.*) Soldats ! & vous , Ministres des Autels , venez , approchez les flambeaux. Que craignez-vous ? Embrâsez ce bucher ; c'est la voix du Peuple , c'est celle de Dieu même qui vous l'ordonne.

C L O R I N D E, *s'avancant à la tête de ses troupes,*

Gardez-vous d'oser...



332 OLINDE ET SOPHRONIE.

ISMEN, *soulevant le peuple.*

Tombez'en ma présence, profane étrangere; & vous, Peuple, vengez mes droits!... Frappez... Exterminez... (*Le Peuple ému se précipite en foule.*)

CLORINDE, *avec courroux.*

Ton audace a lassé ma constance... Tu appelles la révolte. C'en est trop, cede ou frémis.

ISMEN.

Que je cede! (*Il saisit un flambeau & porte la flamme au bucher.*) Eh quoi! vous restez... Avançons, forçons cette femme impie; que la flamme & le fer... (*Le Peuple fait un grand mouvement.*)

CLORINDE, *étend le bras avec la rapidité de l'éclair & la perce de sa lance.*

Elle t'arrache la vie, monstre furieux.... expire.

ISMEN, *faisant trois mouvemens, le flambeau à la main & tombant.*

Ah!

SOPHRONIE, *elle se jette sur le corps d'Ismen.*

Mon pere! (*La Suite de Clorinde fait une évolution rapide autour du bucher. & s'apprete à combattre.*)

CLORINDE.

Amis! j'ai frappé le chef, balayez ce reste vil, trop indigne de mes coups. Dispersez ce bucher, & que ses débris nagent dans le sang des bourreaux qui l'ont dressé. Laissez approcher le peuple; qu'il voie le bras vengeur, arbitre du salut d'Olinde &

prêt à le défendre, s'il le faut, contre tous les Dieux. (*Les barrières se rompent, les Prêtres fuient, l'enceinte se remplit d'un peuple tumultueux. On délie Olinde; on disperse le bucher.*) (*Clorinde continue avec l'éclat de l'héroïsme, & semblable à une Divinité guerrière.*) Peuple! je suis Clorinde: je viens dans ces lieux pour défendre avec vous vos Etats & une Religion qui nous est commune. Ce bras servira votre cause, soit sur le champ de bataille, soit dans l'enceinte de ces murs.... S'il est des Dieux qui protègent l'imposture, qui favorisent Ismén, qu'ils s'expliquent, qu'ils fassent gronder leur tonnerre à l'instant même.... Je les appelle tous contre moi & les défie: mais non, tous applaudissent au trépas du fourbe qu'a puni ma justice....

O L I N D E.

Ah, Clorinde! c'est toi qui me sauves de la mort!

C L O R I N D E.

Quel lâche abandon te l'a fait desirer? Tu fais vendre ta vie dans les batailles, & ta valeur ici reste enchaînée!

O L I N D E, *allant à Sophronie.*

Sophronie! Ah, quelle douleur est dans ton ame & se peint dans tes yeux!

S O P H R O N I E.

Aidez-moi à le secourir! Il faut le soulever. (*Des soldats soulèvent Ismén & le posent sur quelques débris du bucher.*) Tâchons d'arrêter son sang. Son ame expirante s'arrête sur les lèvres. Il ne lui faut qu'un

### 334 OLINDE ET SOPHRONIE.

moment, & ce moment suffit pour l'Eternité.... O suprême clémence, accorde-moi soixante années de douleur sur cette terre d'exil, & daigne l'absoudre en ce dernier instant.... Mon pere! mon pere! Il ouvre les yeux. M'entendez-vous, mon pere?... Tournez vos regards vers les cieux. (*Avec un sentiment profond.*) Mes larmes ont appelé les siennes... Il pleure, Olinde... Une larme coule... il est justifié.

---

## SCENE IV.

NICEPHORE & les Acteurs précédens.

NICEPHORE, *conduit en triomphe.*

**D**IEU de Jérusalem, je te reconnois! O mes enfans!..... Mais quel objet de terreur & de pitié.

OLINDE.

Approchez-vous de lui, mon pere; unissez vos prieres aux nôtres. Appelez sur cet infortuné la grace du ciel.

NICEPHORE, *avec grandeur.*

Son état me fait oublier ses forfaits. (*Il lui pose la main sur le front & lui prend une main.*) Ismén! un seul mot, & tu répars ta vie. Rappelle ce Dieu que tu as servi dans l'innocence du premier âge. Il est miséricordieux. Implore sa clémence.

te, il va l'ouvrir son sein. Sois repentant, sois Chrétien.

*I S M E N, avec un douloureux effort, & d'une voix entrecoupée & mourante.*

Hélas! il n'est plus tems de l'être. Ce Dieu me fait frémir.... Je ne demande que le néant, & crains trop qu'il me soit refusé.... L'horreur m'environne, & c'est vous qui me secourez..... O ma fille!

NICEPHORE.

Que Dieu te pardonne, comme nous te pardonnons! Nous te plaignons, nous prions pour toi... Nous haïrois-tu encore?

I S M E N.

Que me rappelez-vous? C'est un autre que moi qui vient de me succéder. Ismen vivant est un spectre qui me glace d'effroi. Qu'il s'éloigne.... Le flambeau qui m'éclaire me montre ce que j'étois. Ah! que n'ai-je eu plutôt le regard d'un mourant! (*Il élève un peu plus la voix, & Clorinde qui s'approche, se trouve à la tête du peuple & des soldats, ensemble confondus.*) Clorinde! toi qui dans cet instant redoutable parois devant moi comme l'Ange de la mort, reçois l'aveu que je dois faire publiquement. Aucun d'entre les Chrétiens n'est coupable du viol de la mosquée... Mes mains ont déchiré cet Alcoran pour en rejeter sur eux toute la vengeance... Incrédule... Hypocrite... Barbare... En opprimant les hommes, c'est moi que j'ai trompé.

336 OLINDE ET SOPHRONIE.

SOPHRONIE, *poussant un cri douloureux.*

Il se meurt! (*Elle se met en prières, tandis qu'Olinde est attaché au mourant & le soulage avec son pere.*)

CLORINDE, *au Peuple.*

Témoins de son dernier aveu, allez porter au Roi ce que vous venez d'entendre. Que le reste du Peuple en soit instruit. (*Aux siens.*) Vous, séparez-les de ce corps qui va se glacer. (*On emporte le corps d'Ismen.*) Olinde! je te rends à ton pere, à Sophronie. Allez ensemble rejoindre l'armée de Godefroi. Aladin craint de garder près de lui tant de vertus unies. La foule des Chrétiens doit sortir des frontières de la Palestine. Tel est l'ordre d'un Monarque absolu. Il ne garde dans son Empire que le sexe qui a la faiblesse pour partage & les timides enfans. Partez sous l'escorte des miens. Ils vous sauveront de toute main perfide.

NICEPHORE.

Révolution inattendue! Mon fils! O ma fille! vous vivrez époux.

OLINDE.

Magnanime Clorinde! mes regards confus n'osent se lever vers toi!...

CLORINDE.

CLORINDE.

Fuis, Olinde; fuis! la fortune nous nomme ennemis. C'est à moi; s'il se peut, de dédommager les Sarrazins de ta perte. Je ne me vengerai que trop peut-être sur cette armée qui t'arrache aux anciens compagnons de tes exploits. Mais vous, destinée terrible & meurtrière, destinée aveugle, qui présidez au sort des batailles, qui, dans l'horreur des combats, précipitez les Guerriers l'un contre l'autre.... ah! gardez-vous du moins de m'opposer Olinde.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*











*C. E. Freyhaue. sculp.*

N A T A L I E

NATALIE,

*D R A M E*

EN QUATRE ACTES.

---

P E R S O N N A G E S.

**D**E CLUMAR, *ancien Capitaine de Vaisseau.*

DE FONDMAIRE, *retiré du Service.*

AGATHE, *jeune Demoiselle.*

NATALIE.

VERBERIE, *homme attaché à de Fondmaire.*

CHRISTINE, *Nourrice d'Agathe.*

DOMESTIQUES.

*La Scene est dans une maison de campagne, à  
quinze lieues de Paris.*

# NATALIE,

## D R A M E.

---

### ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

DE CLUMAR, CHRISTINE.

DE CLUMAR,

**F**ERMEZ la porte, Christine; que personne ne nous interrompe.

*CHRISTINE, va fermer la porte.*

La voilà fermée, Monsieur; vous pouvez parler.

DE CLUMAR.

Parlons bas.... il y a long-tems que tu ne m'as rendu compte de ma chere Agathe.

CHRISTINE.

Monsieur, elle est toujours bonne, affable, complaisante, & chaque jour plus aimable, elle est tous les jours plus aimée.

DE CLUMAR.

Je fais cela aussi bien que toi.... mais c'est toute autre chose que je te demande.... tu ne me dis

point de quel œil elle regarde Monsieur de Fondmaire.

CHRISTINE.

Monsieur de Fondmaire?...

DE CLUMAR.

Oui, Monsieur de Fondmaire... il est venu s'établir ici presque contre mon gré; mais dans la suite, j'en ai été très-charmé... c'est un fort honnête homme.

CHRISTINE.

Oh! oui... plein d'égards & de respect pour Mademoiselle.

DE CLUMAR.

Et d'amour, n'est-il pas vrai?

CHRISTINE.

Je le crois, à ne point vous mentir... mais c'est un amour qui ne ressemble point à un autre.

DE CLUMAR.

Comment?

CHRISTINE.

Tenez; il aime Agathe à-peu-près comme vous l'aimez.

DE CLUMAR.

Que dis-tu? Lui, l'aimer comme moi... non, non; tout amant qu'il peut être, ma tendresse est au-dessus de la sienne, au-dessus de tout... mais t'apperçois-tu qu'Agathe réponde un peu à ses soins?

CHRISTINE.

Elle a pour lui de l'estime... elle l'écoute parler avec un intérêt assez vif. Elle chérit sa conversation, & parle souvent de ses vertus; mais je ne crois point, malgré cela, qu'elle ait pour lui de ce qu'on appelle de l'amour.

DE CLUMAR.

Et sur quoi as-tu remarqué ce que tu me dis?

CHRISTINE.

C'est que dans les divers amusemens que la gaieté générale autorise, elle est un peu familière avec lui.

DE CLUMAR.

Eh bien! cela prouveroit, au contraire...

CHRISTINE, *secouant la tête.*

Non... je me souviens que, lorsque l'on aime, on est timide & réservée. Elle a trop de confiance pour nourrir le germe de quelque foiblesse.

DE CLUMAR, *avec joie.*

Bon, ma chère Christine; je suis content. Je redoutois le cœur d'Agathe. L'amour a causé tant de malheurs à ma triste famille! Prends garde que dans vos entretiens rien ne t'échappe. Tu possèdes le secret de sa naissance; ce secret m'est plus cher que la vie. Ne le trahis point, & mes bienfaits...

CHRISTINE.

Vous m'en avez comblée. Je bénis le jour où l'on m'apporta cette enfant... mais quand elle me parle de sa mère, j'ai peine à ne me point troubler.

## DE CLUMAR.

Gardé-toi de te démentir... tu ne blesses point la vérité. Ma fille infortunée n'est plus, sans doute... Eh! dis-moi, si ma femme n'avoit pas adopté cet enfant, si elle ne l'avoit pas substituée au dernier fruit de notre mariage, que le ciel venoit de nous enlever, tu le vois, aujourd'hui seul & comme dans un désert, où seroit l'espoir de ma postérité? Je finirois tristement ma vie, & mon Agathe, pourvue des plus rares, des plus excellentes qualités, sans nom, sans rang, orpheline, livrée à l'opprobre, se verroit séparée de la société. On a la cruauté d'humilier une enfant inconnue: mais, sous le nom de ma fille, elle est à l'abri de ce dédain injuste. Elle me tient lieu de sa mère que j'aimois tant. Ce rejeton chéri la rappelle à chaque instant dans mon cœur, & sans lui, Christine, sans lui, je serois mort de douleur, il y a longtemps.

## CHRISTINE.

Je vous avouerai cependant que je sens quelquefois des remords. Je me reproche de leur avoir annoncé cette mort qui est fautive; car, enfin, c'étoit leur enfant. Ils me l'avoient confiée. Ce jeune homme...

## DE CLUMAR.

Va, Christine, n'aie point de remords... il ne méritoit pas d'être père. Le lâche n'a pas conduit ma fille au pied des autels. Il eût abandonné cet enfant, il l'eût laissé périr... & le barbare n'a-t-il pas délaissé la mère? Va, le libertin n'est qu'un homme cruel.

CHRISTINE.

Qui l'eût dit, aux témoignages de sa tendresse?

DE CLUMAR.

J'arrivai trop tard pour le punir... hélas! ma fille étoit la beauté, la candeur, l'innocence même. Elle n'étoit pas dans un âge à connoître & à fuir le danger. Victime crédule & malheureuse, elle n'a vu le précipice qu'en y tombant.

CHRISTINE.

Il me semble encore le voir baignant de larmes les mains de votre fille. Il l'appelloit son épouse. Elle tenoit son enfant. Il les pressoit toutes deux dans ses bras. Cette mère tendre lui fourioit tristement, & répétoit toujours avec amertume, que le souvenir d'un père & celui d'une mère troubloient seuls toute sa joie!

DE CLUMAR.

Arrête, Christine, arrête; ménage ce cœur; il est assez déchiré.... Quoi! s'il étoit possible de le rencontrer, tu ne pourrois le reconnoître?

CHRISTINE.

Non, Monsieur; je ne l'ai vu qu'un instant, le soir, à la lueur d'une lampe, & dans un désordre extrême.

DE CLUMAR.

Le perfide! il ne l'aimoit pas; il l'a dérobée à toutes mes recherches. S'il l'eût aimée, il seroit venu porter à mes pieds son repentir & ses larmes... Je lui aurois pardonné... Ah! je ne veux plus penser à lui.



CHRISTINE.

Mais notre prompt départ pour l'Amérique...

DE CLUMAR.

Aura satisfait ses intentions coupables... Suborneur & lâche, il l'aura confondue parmi... ah! je frémis. Abandonné à de stériles regrets, je la vois toujours errante & malheureuse, & ne songeant plus même qu'elle a un père qui gémit loin d'elle.

CHRISTINE.

Vous avez un objet de consolation dans Agathe. Depuis dix-sept années que vous lui prodiguez des bontés de père, vous en avez bien mérité le nom.

DE CLUMAR.

Qui pourroit me le disputer? Mes droits sont entiers... Elle m'appartient... je l'aurai élevée, je l'aurai sauvée de la honte. Elle n'aura point à rougir. Je lui transmettrai mon nom & ma fortune... Vous le voyez, Christine; le ciel a béni notre projet. Je suis heureux par Agathe, comme elle l'est par moi.

CHRISTINE.

Et vous pensez sûrement à l'établir bientôt?

DE CLUMAR.

Il est de mon devoir de lui assurer un fort fortuné... quoi qu'il en soit, veillez-toujours à ce qu'aucun mot imprudemment placé ne donne l'apparence de la plus légère contradiction... Vous connoissez le fond de mon cœur; mes intentions sont droites. *Avec sentiment.* Ne m'ôte pas le doux nom de père, & ne fais point à la fois deux infortunés.

CHRISTINE.

Ce secret mourra avec moi. . . je vous l'ai juré ,  
& je renouvelle ici mon serment.

DE CLUMAR.

Va, & laisse-moi.

---

## S C E N E II.

DE CLUMAR, *seul*.

**D**ANS mes premiers transports , j'aurai trop donné à l'indignation. . . je leur ai peut-être ôté la voie qui pouvoit les ramener à moi. . . Ah ! pourquoi ne sont-ils pas venus tomber entre mes bras. . . mais il faudroit peut-être que je fusse dans leur cœur pour les juger. . . ai-je pu aussi abandonner ma fille ? J'ai couru les mers , tandis que ma place étoit auprès d'elle. . . Fortune ! tu m'as comblé de tes faveurs : mais j'ai perdu le seul trésor dont mon cœur étoit véritablement jaloux. Fortune ! toutes tes faveurs sont vaines. . . ah ! qui pourra payer les douleurs que cet homme barbare m'a fait souffrir ? . .



## S C E N E III

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

**E**N bien, cher papa, avez-vous fait enfin toutes vos réflexions ?

DE CLUMAR.

Vous êtes aussi pressant qu'aimable. . . vous mettez dans vos discours une vérité sans apprêt. . . pardonnez à mon âge ; c'est celui où l'on agit avec une sage lenteur. Elle ne s'accorde pas toujours avec la vivacité d'un jeune homme.

DE FONDMAIRE.

Pourquoi ne pas dire d'un amant ?

DE CLUMAR.

Ce mot me coûte à prononcer. Le nom est commun ; mais ceux qui en sont dignes sont bien rares.

DE FONDMAIRE.

Vous devez me connoître. Je me suis montré tout entier à vos regards ; vous vous êtes informé de ma famille, de ma conduite, de mon bien....

DE CLUMAR.

Je n'ai rien à dire là-dessus ; mais Agathe... elle est bien jeune.

DE FONDMAIRE.

Ce n'est point là un obstacle.

DE CLUMAR, *avec intimité.*

Ecoutez... Je ne fais point diffimuler avec vous. Je vais vous parler franchement. Apprenez que je vous adopte... dès qu'elle vous aura nommé, tout sera conclu... Mais il faut aussi qu'elle vous nomme...

DE FONDMAIRE.

Je n'en demande pas davantage.

DE CLUMAR.

C'est que je crois que vous ferez son bonheur, au moins?

DE FONDMAIRE.

Si je le ferai!

DE CLUMAR.

Vous l'aimerez bien, ma chère Agathe? vous l'aimerez bien?... Vous me le promettez, dites?..

DE FONDMAIRE.

En douteriez-vous?

DE CLUMAR.

Aimez-la pour l'amour de moi... si vous saviez... j'ai eu tant de plaisir à la voir croître sous mes yeux! elle est douce, gaie, naïve, caressante. (*En soupirant d'un ton un peu chagrin.*) Vous allez me l'enlever.

DE FONDMAIRE.

Nous vivrons toujours sous vos yeux.

DE CLUMAR.

Ah! bon... bon... répétez-le moi & tenez-moi surtout parole. Vous êtes donc, là, sincèrement épris de ses charmes?

DE FONDMAIRE.

De ses charmes! Sans doute, eh! qui ne le feroit pas? Mais vous pouvez ajouter, de ses vertus. Mon amour n'est pas celui qu'enfante le desir. A dix-huit ans elle a (vous en conviendrez) cette raison que l'on ne possède pas toujours à trente. J'adore la douceur de son caractère, la beauté & la noblesse de son ame.

DE CLUMAR.

Tenez, quoique son pere, j'unirai volontiers mon éloge au vôtre... si le ciel me retiendroit ce don qu'il m'a fait en sa clémence, je ne tiendrois plus à rien sur la terre, & j'aimerois autant mourir... (*Le regardant fixement.*) Mais répondez-moi; vous m'avez enforcélé, je crois...

DE FONDMAIRE, *souriant.*

Comment donc?

DE CLUMAR.

En me faisant conclure le bail de ce nouveau corps de logis. C'étoit une bonne petite famille que je voulois & non voisinage de garçon. Je vous l'avouerai, je ne me fouciois pas trop de vous louer. Vous m'avez endormi avec l'histoire de vos tantes, pour lesquelles ce logement étoit convenable, & que je n'ai point encore vu paroître... Tout cela étoit russe d'amant; convenez, convenez...

DE FONDMAIRE.

Il est entré quelques ornemens; mais j'attends effectivement une de mes tantes; & vous pardonnerez...

DE CLUMAR.

J'ai eu beau vous tenir un prix extravagant; tout cela s'est signé & je ne fais comment.

DE FONDMAIRE.

Vous signerez encore, je l'espère...

DE CLUMAR, *en lui tendant la main.*

De tout mon cœur; car je crois bien n'avoir jamais à me repentir de mon choix.

DE FONDMAIRE, *s'inclinant.*

Vous trouverez en moi un fils tendre & respectueux; (*D'un ton moins sérieux.*) & , si je ne me trompe, vous verrez réaliser sous vos yeux la bonne petite famille que vous desiriez tant.

DE CLUMAR.

Mon ami, mon cher ami... Cependant... si vous pouviez différer.

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous? Depuis quatre mois je me suis fait les plus violens efforts... quatre mois sont bien longs, quand on aspire à la possession de ce que l'on aime.

DE CLUMAR.

Oh! la décence ordonnoit au moins ce tems.

## DE FONDMAIRE.

D'accord ; mais aussi c'en est assez... le séjour de Paris m'est devenu insupportable. Ses plaisirs ne sont plus à mes yeux que des folies insipides. J'ai foulagé l'exil que vous m'aviez d'abord imposé par de fréquens voyages, & chaque fois je remportoais avec moi une impression plus profonde de ses vertus. Enfin, ne pouvant plus la quitter, je suis venu habiter le bâtiment que vous m'avez loué, résolu d'y mourir de chagrin, si je ne puis y vivre le plus fortuné des hommes.

## DE CLUMAR.

Vous me rappelez bien ce tems où je pressois avec tant de chaleur le seul joug que mon cœur ait volontairement porté. La félicité de quelques instans sembloit alors devoir s'étendre sur toute ma vie. Que j'étois loin d'apercevoir le fil des événemens qui m'attendoient ! J'ai passé trente années à disputer la fortune au milieu des mers. Je travaillois pour le bonheur d'une épouse adorée... Aurois-je cru dans ce tems, venir un jour, sans elle, reposer ma vieillesse dans ces environs ?... ô fatalité... mais silence, mon cœur, silence ! n'ai-je point fait vœu de ne plus y penser.

## DE FONDMAIRE.

Ne cachez point des regrets qui font l'éloge de votre sensibilité... Il y a long-tems que vous avez fait cette perte ?

DE CLU-

DE CLUMAR.

On appelle long-tems ce qui me semble hier.  
Ce sont ces jours de fêtes qui me paroissent des  
jours reculés. Pourquoi celui de la douleur me  
poursuit-il sans cesse ?

DE FONDMAIRE.

Vous aviez une autre fille, dit-on, & dans le même  
tems vous l'avez perdue ?...

DE CLUMAR, *troublé.*

Perdue !... Oui, Monsieur... oui je l'ai per-  
due... mais faites-moi grace. Je ne parle jamais de  
cela : il est des playes qu'on ne peut ni guérir, ni  
toucher... Voici mon Agathe... Vous voulez une  
décision, j'y consens... elle embellit chaque jour!...  
Elle se met bien, voyez !... avec quelles grâces  
simples... c'est toujours elle en tout.





## S C E N E IV.

DE CLUMAR, AGATHE, DE  
FONDMAIRE.

*(Agathe est dans le fond du théâtre.)*

DE CLUMAR.

**A**PPROCHE, ma chère enfant, approche. . .  
embrasse-moi, *(Agathe embrasse son père.)* mets-toi-  
là; *(Il la fait asseoir.)* *(Ils s'assèyent ensuite.)* nous  
avons besoin de converser tous trois sur un sujet que  
nous ne pourrons jamais résoudre sans toi.

AGATHE.

Mon cher papa, me voila toute disposée à vous  
écouter.

DE CLUMAR.

Ma fille! je connois ton caractère. Il est loin du  
mensonge de ces coquettes qui s'étudient à prolonger  
l'esclavage de ceux qui doivent devenir leurs époux...  
Voici un galant homme, pour qui je me suis aperçu  
que tu avois déjà de l'estime. . . il demande ta  
main. En te choisissant pour remplir des devoirs  
aussi essentiels que ceux de femme, il te marque une  
confiance qui honore ton âge. . . vois si la tienne peut  
y répondre.

DE FONDMAIRE, *se levant avec un certain trouble & se penchant avec respect.*

Mademoiselle, le sentiment se devine beaucoup mieux qu'il ne s'exprime; mon cœur flotte entre la crainte & l'espoir, & dût-il être cruellement dérompé, il faut qu'il se déclare. Tous mes pas n'ont eu pour objet que de me rapprocher de vous; mais je ne me contente plus du bonheur de vous voir. L'idée que je me suis faite de la plus douce union... dites un mot & je vois tout en beau dans la vie. Ce sentiment que vous avez fait naître, vivra autant que moi. Vous pourrez le faire taire, mais jamais l'effacer.

AGATHE, *après un court silence.*

Monsieur, votre choix auroit de quoi me donner de l'orgueil! Je vous remercie des sentimens que vous avez pour moi: je ne les vois pas d'un œil indifférent...

DE FONDMAIRE, *avec transport.*

Ah! que vous me ravissez!

AGATHE, *avec une douceur sérieuse.*

Ecoutez-moi, Monsieur... plus le consentement d'un père vous autorise, plus je dois me garder de moi-même & ne rien laisser achever qui ne se rapporte au bien de chacun en particulier; j'ai pour vous la plus sincère estime; &, si j'ose le dire, l'amitié la plus vraie; mais je me vois obligée en même tems de vous déclarer que je me suis décidée à ne jamais prendre d'époux. (*Montrant son père.*) Voilà celui à qui je voue tous les instans de ma vie. Ils lui seront entièrement consacrés. Pourront-ils ja-

mais m'acquitter de tout ce que je lui dois. (*Se penchant vers son pere, avec tendresse & respect.*) Non, mon pere, non, je ne vous quitterai pas au moment où je puis vous servir & consoler votre solitude. J'espère par mes soins en adoucir tous les ennuis. C'est à présent que je puis vous être utile : vous me verrez constamment occupée de ce fortuné devoir. Vous avez passé une partie de votre vie à m'élever : vous-même avez pris soin de mon enfance, mon éducation est votre ouvrage & j'ai aujourd'hui vous abandonner !

DE FONDMAIRE, *avec une certaine vivacité.*

Eh, Mademoiselle ! qui parle d'abandonner ce bon pere ? Ne puis-je partager avec vous ce devoir dont votre belle âme s'occupe ; en associant mon sort au vôtre, je suis loin de vouloir déranger le plan de votre vie, elle sera la leçon de la mienne. Gardez-vous d'appréhender que nos liens puissent attiédir des sentimens aussi légitimes, & depuis quand les plus saints nœuds détruisent-ils d'autres vertus ? ah ! si vous n'avez point d'autres obstacles j'espère bien de les vaincre.

A G A T H E.

Monsieur, une fatale expérience prouve que l'attachement à un époux détourne facilement de celui qu'on avoit pour ses parens les plus chers ; trop d'exemples inattendus justifient mes craintes, & je dois me garantir...

DE CLUMAR, *d'un ton pénétré.*

Mon enfant, penfes-tu que je te laisserai consom-

mer un tel sacrifice? Non, chaque âge doit remplir sa destination, & nous ferions tous deux un crime de nous en écarter. J'élevai ton enfance, ce soin me fut cher; aujourd'hui, tes nobles sentimens me récompensent de tout ce que j'ai fait... mais quand tu devrais m'oublier, ma fille, je te le dis, il faut remplir le vœu de la société...

AGATHE, *extrêmement peinte.*

Moi, vous oublier!...

DE CLUMAR.

Non, tu ne m'oublieras point, j'ai mal dit: je connois ton cœur: mais, réponds-moi; dois-tu, à ton âge, consumer tes plus beaux jours à garder tristement ma languissante vieillesse?.. & si ton cœur te dit: voilà l'époux que le ciel me destine; consens à être heureuse; ma main te conduira au pied de l'autel, pour y cimenter ton bonheur; tu fais qu'il fut dans tous les tems l'objet de mon plus cher desir...

AGATHE, *parlant des yeux.*

Mon pere!

DE FONDMAIRE.

Mademoiselle, ne me regardez donc point comme un usurpateur, qui cherche à vous enlever du sein d'un pere adoré. Il deviendra le mien: je vous le jure; mon cœur sera dans tous les tems l'émule du vôtre... mais j'oublie peut-être que je ne suis pas celui pour qui se décide votre choix; & que je dois alors renfermer le penchant qui va faire le tourment de ma vie...

(*Silence d'Agathe.*)

DE CLUMAR.

Tenez, Monsieur... il faut présentement la laisser à elle même... sans vous flatter de trop d'espérance, vous pouvez cependant...

AGATHE, à demi-voix.

Mon père, qu'allez-vous dire?

DE CLUMAR, d'un ton de reproche,  
mais adouci.

Ma fille !

AGATHE, les yeux baissés.

Puisque mon père exige une décision, & que je me dois toute entière à une volonté que je respecte, permettez, Monsieur... (*Elle regarde son père comme pour recevoir son ordre.*) (*A Fondmaire.*) je ne serai pas long, tems à vous donner une réponse : demain, à pareille heure, j'exposerai sans détour mon dernier sentiment, qui ne se démentira plus...

DE FONDMAIRE, s'inclinant.

J'attendrai dans un silence respectueux, Mademoiselle : j'attendrai la destinée de ma vie.

DE CLUMAR, à sa fille.

Ma chère enfant... oui, oui, je t'entends bien... va faire un tour de jardin, je t'y retrouverai tout-à-l'heure... nous causerons ensemble... (*La baissant du front.*) Adieu, mon cher cœur. (*Agathe sort.*) (*A Fondmaire.*) Elle s'est émue !... c'est un moment bien

délicat pour une jeune fille, vous en conviendrez...  
allons, allons, elle fera à vous : tout me le dit.

---

## S C È N E V.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE,  
VERBERIE.

DE CLUMAR, *avec exclamation.*

**E** H ! voilà Verberie ! Eh bien, eh bien, mon  
cher ami, quelles nouvelles de Paris ?

VERBERIE.

Ma foi, Monsieur, on commence, en vérité, à y  
être plus content que jamais. Depuis la Saint-Mar-  
tin, c'est tout autre ; on dirait que ce n'est plus le  
même peuple. Les affaires reprennent un bon tour,  
tout change en bien, & l'espérance, c'est tout dire,  
est dans tous les cœurs... c'est un train de voitu-  
res ; mais il arrive aussi par fois des accidens...

DE CLUMAR.

Eh ! quels accidens ?

VERBERIE.

Ma pauvre femme, Monsieur, hier à sept heu-  
res du soir. . .

DE CLUMAR.

Ta femme !.. eh bien ?

## V E R B E R I E.

Elle a failli à être écrasée par un carrosse qui vo-  
loit au ballet de l'Opéra...

DE FONDMAIRE, *vivement.*

Est-elle blessée?

## V E R B E R I E.

Non, Dieu merci; on l'a retirée à tems.

## D E C L U M A R.

Je respire... En vérité, j'aimerois mieux doubler  
trois fois le Cap de Bonne Espérance que de me  
promener à pied en cette capitale. Dans le labyrin-  
the fangeux de tant de rues étranglées qui se croi-  
sent, l'on risque sa vie à chaque détour.

## D E F O N D M A I R E.

Je renonce de grand cœur à cette ville turbulen-  
te... puisse-je dans ce séjour tranquille y passer  
mes jours avec le seul objet qui me touche!

## D E C L U M A R.

Il ne tiendra pas à moi, mon ami, soyez-en per-  
suadé. Adieu, je vous laisse & vais la retrouver...



## S C E N E VI.

DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE FONDMAIRE.

**E**H bien! dis-moi, tu la quittes...VERBERIE, *d'un ton fort triste.*

Oui, Monsieur.

DE FONDMAIRE.

Dans quel état l'as-tu laissée?

VERBERIE.

Dans l'abattement, dans la douleur... changée,  
très changée.

DE FONDMAIRE.

Je lui avois écrit cependant...

VERBERIE.

Ah! ne lui écrivez plus; quand elle reçoit à présent une Lettre de vous, elle tremble de l'ouvrir... après l'avoir lue, elle demeure immobile: elle renvoie tout son monde; nous entendons ses gémissements: Elle reste enfermée plusieurs heures & lorsqu'elle appelle enfin, sa foiblesse est si grande qu'on est obligé de la porter au lit...

DE FONDMAIRE.

Mon pauvre Verberie, je la plains.



V E R B E R I E.

Cette femme vous aime bien , Monsieur.

D E F O N D M A I R E.

Je le fais.

V E R B E R I E.

Si cela continue... (*Il s'arrête.*)

D E F O N D M A I R E.

Eh bien ?

V E R B E R I E , *en sanglottant.*

Vous la ferez mourir.

D E F O N D M A I R E.

Paix... As-tu quelque chose pour moi ?

V E R B E R I E.

J'ai une Lettre...

D E F O N D M A I R E,

Donne,

V E R B E R I E.

La voici , elle l'a écrite sous mes yeux : (*Il se détourne pour pleurer.*) ah ! si vous saviez...D E F O N D M A I R E , *avec un mouvement pour la serrer sans la lire.*

Lirai-je ? ... je ferois mieux... mais non , c'est bien le moins que je supporte sa douleur ! (*Il ouvre la lettre & après l'avoir lue , il la froisse entre ses mains.*) Elle me déchire le cœur... quel combat !.. Mais le sort en est jetté... chacun de nous de son côté doit le suivre... malheureux que je suis ! (*A Verberie.*) Va , laisse-moi seul,

V E R B E R I E.

Mon cher maître...

D E F O N D M A I R E.

Que veux-tu dire?

V E R B E R I E.

Si j'osois... ah! mon cher maître; si vous permettez à un serviteur fidèle de ne point vous déguiser ce qu'il pense... vous m'avez donné quelquefois cette liberté, & dans ce moment-ci je suis trop ému pour pouvoir garder le silence.

D E F O N D M A I R E.

Eh bien! que dirois-tu? parle, Verberie, parle, je te le permets.

V E R B E R I E.

Vous êtes bon, juste, humain... comment faites-vous répandre tant de larmes? Comment y demeurerez-vous insensible? Il y a dix années que je suis entré à votre service; mon attachement obtint votre confiance. Vous me dites un matin en revenant de chez Madame: „ Verberie, je vous dois un aveu „ qui doit dissiper les idées défavorables qu'une „ liaison secrète fait naître ordinairement. La per- „ sonne de chez qui nous sortons & avec laquelle „ vous seul de ma maison savez que je vis familiè- „ rement, loin d'être confondue avec ces femmes „ vouées à l'intérêt & à l'opprobre, mérite les at- „ tentions & les égards les plus délicats: elle a tou- „ te la modestie de son sexe: elle est d'une naissan- „ ce qui ne le cède pas à la mienne; &, sans des

„ obstacles insurmontables ; nous serions unis légitimement. Je la regardais comme mon épouse ; je n'en aurai jamais d'autre ; je veux que vous la regardiez dès à présent comme telle. ” Je n'eus pas de peine à vous obéir, Monsieur ; je l'ai toujours trouvée si honnête, si-bonne, si compatissante ; elle commandait le respect, sans paroître l'exiger. De quelle félicité pure & tranquille je vous ai vu jouir ensemble pendant plusieurs années ! Sa conduite, sa tendresse, son attachement fidèle l'emportoient sur l'amour même de la plus tendre épouse, & je commençois à croire que les nœuds du mariage n'étoient pas si favorables à la constance, que l'état de liberté où vous viviez unis... Depuis quelque tems... quel changement subit !... quel coup pour elle !... Est-ce bien vous qui m'avez dit : „ Verberie, c'en est fait : tout lien étroit est rompu entre nous : je pars, résolu de ne la plus voir ; il le faut ; je vous charge de cette lettre : elle contient une rupture cruelle, mais inévitable. Elle y lira mes remords & mes adieux. ” Comme je balançois, vous ajoutâtes d'un ton sévère : „ il ne s'agit point de combattre mes volontés, Verberie, mais de les seconder avec zèle ”... Je me suis acquitté de cette commission douloureuse, & les larmes que ce souvenir m'arrache encore vous disent assez ce qui s'est passé.

## DE FONDMAIRE.

J'avois prévu le coup que je lui ai porté. J'ai différé long-tems... j'aurois voulu pouvoir le lui épargner... hélas ! Je ne me connois plus moi-même... Enfin dis-moi, comment l'as-tu laissée ?

## VERBERIE.

Dans l'état le plus déplorable ! mourante , sans pouvoir mourir ; demandant après vous , sans sçavoir où vous êtes ; égarée , plaintive , s'humiliant devant moi , pour vous revoir une seule & dernière fois... Vous me l'aviez défendu ; il m'a fallu soutenir cet affaut qui me déchiroit l'ame ; que de scènes cruelles & dont vous n'avez pas été le témoin !... Mais pour l'avoir laissée un peu moins agitée , elle n'en est pas moins livrée à son désespoir... depuis votre départ elle n'a point quitté son appartement : elle se cache absolument à tous les yeux. Nos soins même l'importunent ; elle n'usera pas long-tems , dit-elle , des avantages que vous voulez lui assurer. Elle ne sait d'où lui vient le malheur d'avoir perdu votre tendresse... Je ne le vois que trop , Monsieur , un nouvel amour aura fait naître l'inconstance... vous vous mariez , dit-on....

## DE FONDMAIRE.

Il est vrai. Je ne le lui ai point caché.

VERBERIE, *en larmes.*

Et moi , Monsieur , je ne verrai point cela ; permettez que je vous quitte : j'irai la servir tout le reste de ma vie & pleurer avec elle jusqu'à la mort votre infidélité... ah ! cette femme vous a tant aimé , vous aime encore , vous aimera toujours , malgré.... puissiez-vous trouver un cœur pareil dans le nouvel engagement que vous allez former ; mais dans ce cas même , vous sera-t-il permis d'être heureux entre les bras de l'une , avec le souvenir de celle que vous aurez rendue infortunée.

DE FONDMAIRE, *avec douceur & sentiment.*

Ne me parlez plus sur ce ton, Verberie, vous me blessez... ne saurois-je trouver où reposer mon cœur; allez, il n'est aujourd'hui que trop cruellement agité... d'un côté l'estime, l'amitié, la reconnaissance; de l'autre un charme inconnu, invincible, nouveau... Il est vrai que je n'y reconnois point ce transport effréné qui me fit ravir Natalie à ses parents. Ce n'est point même de l'amour, mais c'est quelque chose de plus doux, de plus pénétrant, c'est un desir de la voir, de l'entendre, de la rendre heureuse, de vivre sans cesse à ses côtés; attrait toujours plus fort, plus impérieux... C'est trop combattre contre moi-même; le nœud que je vais former, sera un lien avoué par les loix & par les mœurs: je dois, oui, je dois enfin à mon nom de pouvoir me nommer époux ainsi que pere...

VERBERIE, *avec chaleur.*

Ah, mon cher maître! Venez, venez plutôt prendre ces titres sacrés avec celle qui les mérite avec autant de droits... n'est elle pas mere aussi?

DE FONDMAIRE, *soupirant.*

Elle l'a été... elle ne l'est plus... Je rougis & ne puis me vaincre... c'est vous en dire assez...

VERBERIE, *timidement.*

Ne lui aviez-vous pas promis?...

DE FONDMAIRE.

Dans le premier transport de mon amour, je vous l'épouser. Mon âge enchaînoit alors ma volon-

té sous celle d'un tuteur inexorable. D'un autre côté, son pere arrivoit de l'Amérique pour me l'arracher. Nous redoutions cette séparation plus que la mort. Je tremblois de la perdre, je la pressai de fuir, je lui offris dans Paris un asyle aussi sûr qu'ignoré. Elle renonça à tout pour se livrer entièrement à moi. Fortune, plaisirs, amusemens, tout nous devint commun. Dans notre ivresse nous avons méprisé le titre d'époux, comme une chaîne servile inventée par la défiance & faite pour des amans vulgaires : une tendresse libre plaisoit à l'orgueil de nos amours. Dix-huit années se sont écoulées dans cette illusion flatteuse. Je sentoís bien que l'amour expiroit peu-à-peu dans mon cœur ; mais l'amitié m'attachoit encore & le terme fatal n'étoit pas arrivé. . . Je vis Agathe, mon âme fut rapidement entraînée. . . en voulant résister, je n'ai fait qu'augmenter son triomphe.

## V E R B E R I E.

Et que va-t-elle devenir? . . . ah! Monsieur, souffrez de grace, souffrez que je réparte dès aujourd'hui pour demeurer à son service tant que je vivrai. . . je ne saurois être témoin. . . ne me retenez plus. . . non, je ne pourrai jamais la quitter; & je sens trop que j'en serois puni, car où retrouver sa pareille?..

## D E F O N D M A I R E.

Oui, Verberie, j'y consens, soyez à elle. C'est le plus digne présent que je puisse lui offrir: oui, ce n'est qu'à elle seule dans le monde entier que je peux me résoudre à vous céder. Ne l'aban-

donnez pas d'un seul instant. Veillez à ce qu'elle se console : qu'elle connoisse, s'il se peut, un état plus tranquille, & puisse-t-elle retrouver enfin la paix & le repos que je lui ai involontairement ravi. Je me fie à vos soins vigilans. C'est un ami que je commets, (*Mettant la main sur son cœur.*) & c'est-là, Verberie, que vous en trouverez la récompense.

## V E R B E R I E.

En la servant je croirai vous servir, Monsieur; j'arracherai peut-être au désespoir une femme aussi tendre, aussi vertueuse, aussi noble dans le malheur, & qu'un jour peut-être...

## D E F O N D M A I R E.

C'est assez, Verberie... pourquoi ce nouveau & redoutable penchant m'entraîne-t-il malgré moi? & que ne donnerois-je pas pour rétablir le calme de ses jours? (*Il sort.*)

V E R B E R I E, *seul.*

Helas! Il ne me reste donc plus d'autre devoir & d'autre consolation que de m'attacher pour le reste de ma vie à cette digne & malheureuse femme!

*Fin du premier Acte.*



ACTE

## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

A G A T H E, C H R I S T I N E.

*(Agathe marche d'un air pensif, & sans rien voir. Elle s'arrête, marche encore. Christine la suit pas à pas, en l'observant sans en être aperçue.)*

A G A T H E.

NON... non... Je ne puis m'y résoudre... Je ne sçais quoi me le défend... S'il vouloit rester mon ami, que je l'aimerois!... mais il vient de me le répéter encore, il en mourra de chagrin. *(A Christine.)* Ah! ma bonne, est-il permis de surprendre ainsi?

C H R I S T I N E.

Et tu crois pouvoir gémir, soupirer, rêver sans que j'en sois de moitié.... Ah! cela n'est pas bien.

A G A T H E.

Ma chere bonne! j'éprouve de cruelles contrariétés!

C H R I S T I N E.

Tiens, mon enfant; dis-moi tout de suite, l'aimes-tu?... On fait cela. Si tu te connois quelque penchant pour lui, il faut laisser aller ton cœur... En vérité, c'est un bien galant homme que Mon-

Tome I.

A a



sieur de Fondmaire. Doux, honnête, libéral; ce dernier point est à remarquer dans un mari; car il est le plus intéressant. Tu auras les plus belles dentelles, les plus beaux diamans du monde, & des bijoux de toute façon.... Oh! quelle joie pour mon cœur de te voir si bien pourvue!... va, crois-moi; c'est une si belle chose que le mariage, quand on se convient de bonne foi.

A G A T H E.

Ce mariage m'allarme, & je ne saurois en dire la raison... A mon âge former un lien aussi sérieux... je me trouble seulement d'y penser.

C H R I S T I N E.

Tôt ou tard il faudra bien cependant s'approprier avec un époux. Lui ou un autre, ma chère fille, c'est tout égal.... quand on a douze ans, on cause, on rit, on badine du mariage; tout en devisant l'heure sonne d'aller à l'église.... On est émue, épouvantée, tremblante.... le père vient, vous donne la main, il n'y a plus à reculer... Tant pis pour celle qui n'est pas décidée. Le tems passe, s'écoule; & s'il est une heure dans la vie pour un bon mariage, qui l'échappe ne le retrouve plus. (*Silence d'Agathe.*) Sachez de moi qu'il ne faut pas trop éprouver un amant; car on n'en feroit jamais un mari... Monsieur de Fondmaire vous aime bien; & vous, ma chère Agathe, vous l'aimerez à coup sûr.... Il est riche, & vous êtes un très-bon parti; il n'y aura jamais de discorde à la maison.... Va, il n'y a point d'âge qui tienne. Pour peu que tu aies de l'attache-

ment pour lui, ne le refuse pas... trop de réflexion gâte souvent tout ce que l'on doit faire.

A G A T H E, *sortant d'une profonde rêverie.*

Tout m'attache près de lui, & cependant je ne peux pas avouer que je l'aime, comme il me semble que l'on doit aimer l'homme dont on veut faire son époux... Je souffrirois beaucoup de le savoir malheureux; mais, s'il faut le dire, je l'épouserois moins pour moi que pour lui; & ce qui pourroit encore me déterminer en sa faveur, c'est la préférence que mon pere lui accorde. C'est aujourd'hui son unique société; il ne se plaît bien qu'avec lui. J'aurois à craindre qu'un homme plus jeune ne se trouvât trop loin de son âge ou de son caractère. Voilà comme je penche vers lui, ma bonne; & avec tout cela il m'est impossible de me résoudre.

C H R I S T I N E.

Vous le devez, ma fille; vous l'avez promis: traitez-vous l'attente d'un pere?...

A G A T H E.

Ah! si j'avois ma mere, si je l'avois.... je n'ai jamais senti si vivement la perte que dans cet instant... Il m'est bien douloureux de me dire sans cesse: je n'ai personne autour de moi avec qui je puisse bien consulter.... (*Avec une tristesse abandonnée.*) Ma bonne; non, je ne me marierai point; & puisque mon pere n'a plus que moi dans le monde, il est de mon devoir de m'attacher uniquement à lui... c'est le meilleur des peres, vous le savez... le voici... ah! pourrai-je lui cacher mon trouble....

## S C E N E II.

DE CLUMAR, AGATHE, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

**A** GATHE!... ma fille! qu'as-tu? (*A Christine.*)  
Laissez-nous un moment. (*Christine sort.*) Eh bien!  
ma chère enfant, parlons ensemble à cœur ouvert....  
Tu fais qu'en tout je n'agis que pour ton bonheur.

A GATHE, *baissant les mains de son père.*

Ah! s'il est ainsi; permettez que jamais je ne me  
sépare de vous... accordez-moi cette grâce.

DE CLUMAR, *d'un ton sérieux.*

Ma fille! il faut avoir un but dans la carrière de  
cette vie. Il ne s'agit point de la consumer en plain-  
tes, mais de la remplir, comme on le doit.

A GATHE.

Ordonnez donc, mon père... vos vues secrètes  
auroient-elles pour but cette union projetée?

DE CLUMAR.

Il n'est point vain, point orgueilleux. Il a le ca-  
ractère honnête; je ne sais qui te rendroit plus heu-  
reuse: mêmes goûts, mêmes sentimens, mêmes pen-  
chans. Il est fort éloigné des méprisables mœurs qui  
sont en vogue. Quels hommes que ceux d'aujourd'-  
hûi, ma fille! quelle race dégénérée! Fondmaire n'a  
point les vices du siècle. Il a de la bonté, de la

douceur, un esprit solide, orné... la physionomie noble, ouverte, un peu sérieuse; si tu veux... il me conviendrait.

A G A T H E.

Mais pourquoi presser des nœuds qui, pour être retardés, ne s'accompliroient pas moins?

D E C L U M A R.

La modeste simplicité de tes mœurs te cache des dangers dont je frémis pour toi.... Si je mourais, (& à mon âge la mort à chaque heure peut me surprendre) sans appui, sans protecteur, sans connaissance du perfide cœur de l'homme, tu serois exposée à l'audace, aux entreprises téméraires d'un sexe hardi à tendre des pièges à l'innocence. Ma fille, l'innocence même a succombé.... non, avant que ta main ferme ma paupière, je veux te voir sous la garde d'un époux. Je ne te le cacherai point: le desespoir saisiroit mon âme craintive, si je quittois la vie, avant de te savoir en sûreté. Donne, donne-moi cette satisfaction, afin que je m'endorme en paix dans la tombe.

A G A T H E.

Si, un pareil malheur venoit à me frapper (& le ciel, sensible à mes vœux, l'éloignera jusqu'au terme le plus reculé) alors je trouverois, sans doute, un généreux appui dans l'amitié de mes parens.

D E C L U M A R.

Des parens!... J'ai été pauvre, ma fille; aucun d'eux ne m'a soulagé. Je les oblige aujourd'hui; aucun d'eux ne m'est sincèrement attaché. Je leur fe-

rai du bien tant que je vivrai, & même après ma mort; mais je ne le déguise pas, je veux écarter de ma maison ces avides neveux qui, ne voyant que toi pour barrière à leurs vœux intéressés, dévorent de l'œil ma succession, calculent mes revenus, comptent mes jours, & se flattent peut-être que l'incertitude de la vie laissera un champ libre à leur avarice, en ouvrant le cercueil sous tes pas.

A G A T H E.

Mon père! vous croiriez....

DE CLUMAR.

Je ne suis point misanthrope. Je n'aime point à déclamer contre les hommes; mais je les ai fréquentés, je les connois... Quoi qu'il en soit, ma fortune est à moi. Je veux qu'elle passe à toi seule, ainsi qu'à ton époux; mon gendre deviendra mon fils, & ne m'en sera que plus cher. (*Lui prenant les mains avec bonté.*) Eh! dis-moi, en aimerois-tu un autre? Ou celui-là te déplairoit-il? Tu fais que l'on peut me tout dire... je ne veux point forcer ton choix, mais le décider.

A G A T H E.

De tous ceux que j'ai vus, aucun ne m'a inspiré plus d'estime; mais l'amour, puisqu'il faut vous en faire l'aveu, n'est point entré dans mon cœur.

DE CLUMAR.

Une tendresse raisonnée & tranquille est bien préférable à ce sentiment aveugle qui dénature tous les objets, & qui finit bientôt lui-même par

*s'écouler.* Plus l'amour approche de l'amitié, plus il touche à sa perfection. Te préserve le ciel de ces agitations furieuses que l'orgueil des hommes veut faire passer dans le sein d'un sexe timide pour mieux l'abandonner ensuite au désespoir de s'être vu trompé. L'amour secoue le joug de la raison, & c'est-là ce qui le rend dangereux. Il a porté ses ravages jusques dans la paisible union de la tendresse conjugale. Celle-ci doit être plus douce qu'impétueuse, plus ferme que passionnée, plus égale qu'exclusive; alors elle ne fera point ton tourment, elle ne t'arrachera point des soupirs douloureux. Je fais de quel sang tu es née. (*Dans l'abandon de l'ame.*) Je craindrois de te voir trop sensible, ma fille... ta malheureuse mere...

(*Il s'arrête subitement.*)

AGATHE, avec vivacité.

Eh bien!... ma mere!... Achevez...

DE CLUMAR, se remettant.

Les chagrins que lui causerent mes longs voyages, abrégèrent ses tristes jours... Si elle m'eût moins aimé... Va, l'amitié est plus proche du bonheur que l'amour, & l'estime est le nœud le plus solide qui puisse enchaîner deux cœurs.

AGATHE.

Vous le voulez... je ne résiste plus; vous me verrez soumise; je me livre avec joie... prenez cette main, remettez-la lui: qu'il la tienne de vous... que cette union, ordonnée par un pere, attire sur moi les bénédictions du ciel.

(*Elle prend les mains de son pere, & les presse dans un silence touchant*)

---

### S C E N E III.

*Les Acteurs précédens, UN DOMESTIQUE.*

LE DOMESTIQUE.

**M**ONSIEUR, une Dame est-là qui vient d'arriver, & qui demande Monsieur de Fondmaire.

DE CLUMAR.

Elle s'est trompée de logis ; mais Monsieur de Fondmaire a encore des ouvriers : il n'est pas disposé à recevoir son monde. (*A sa fille.*) Ce sera sûrement une de ses tantes ; nous pouvons, je crois, agir sans façon. (*Au Domestique.*) Allez avertir Monsieur de Fondmaire. Il doit être dans le petit bois, & faites entrer auparavant. (*A sa fille.*) Je me suis informé de sa famille ; elle est très-distinguée.... Mais allons au-devant d'elle.



S C E N E IV.

DE CLUMAR, AGATHE, NATALIE.

DE CLUMAR.

MADAME, nous avons fait avertir Monsieur de Fondinaire ; il sera fâché de ne vous avoir pas reçu lui-même ; mais permettez que nous faisons pour lui les honneurs.... il est garçon.

(On présente des sièges.)

NATALIE, en grande coëffe rabattue,  
& d'un ton embarrassé.

Monsieur, je suis extrêmement sensible à toutes vos complaisances.

DE CLUMAR.

Nos deux corps-de-logis n'en feront bientôt plus qu'un.... Vous voudrez bien, Madame, agir librement, comme à la campagne.

NATALIE.

Jé vous rends mille grâces, Monsieur... c'est là Mademoiselle votre fille ?

DE CLUMAR.

Oui, Madame ; c'est ma fille.

NATALIE se leve, & salue Agathe.

On ne sauroit être d'une physionomie plus intéressante.



AGATHE, *avec une complaisance caractérisée.*

Madame est peut-être une parente de Monsieur de Fondmaire?

NATALIE, *hésitant.*

Oui, Mademoiselle; il y a long-tems que nous nous connoissons.

AGATHE.

Il ne nous a pas prévénus d'une aussi agréable visite.

NATALIE, *avec un demi-soupir.*

Il ne m'attend pas, Mademoiselle...

DE CLUMAR.

C'est une surprise fort bonne que vous lui aurez ménagée.

*(Un silence.)*

AGATHE.

Madame seroit partie ce matin de Paris?

NATALIE.

Oui, Mademoiselle, de grand matin....

AGATHE.

Mais c'est bien aller; il y a quinze bonnes lieues.

NATALIE.

Je les ai trouvées d'une longueur mortelle.

*(Monsieur de Fondmaire arrive & paroît troublé en appercevant Natalie. Monsieur de Clumar*

*s'aperçoit de quelque chose entre les deux personnages, & se lève.)*

DE CLUMAR, à de Fondmaire.

Monsieur, vous êtes le maître ici... vos ouvriers ne finissent point... disposez de cet appartement, comme s'il étoit à vous... je vous salue.

*(On se salue réciproquement.)*

## S C E N E V.

DE FONDMAIRE, NATALIE.

DE FONDMAIRE, après un intervalle.

C'EST VOUS !

NATALIE, avec douleur & tendresse, &  
& d'une voix altérée.

Oui, c'est moi ; Fondmaire ; pourquoi faut-il que vous vous en étonniez !

DE FONDMAIRE.

Que voulez-vous de moi ? Que demandez-vous encore après ce que je vous ai écrit ?

NATALIE.

Ce que je demande !... je viens recevoir mon arrêt. On n'est jamais assuré de tout son malheur. J'aimois trop pour être toujours aimée... ma seule présence vous est importune : qu'ai-je donc fait pour vous inspirer autant de haine ?

DE FONDMAIRE.

Je ne vous hais point, Natalie ; je révere vos vertus .... vous me serez toujours chère ; mais je vous l'ai déjà dit, le sort nous sépare.

N A T A L I E.

Le sort ! ... Eh ! dis plutôt ton cœur ! le tourment du mien est de te savoir infidèle, & de t'aimer encore .... vous craignez peut-être de ne me point voir ~~assez malheureuse !~~

DE FONDMAIRE.

Je le suis autant que vous ; je me reproche vos douleurs ; vous ne les méritiez pas, je le fais.

N A T A L I E.

Voilà une justice bien tardive que vous me rendez ; mais vous n'en demeurez pas moins injuste. Où est le tems où toutes vos paroles m'affuroient de votre constance, m'exprimoient un desir de me rendre heureuse !

DE FONDMAIRE.

Je sens combien je suis coupable : je viole les sermens que j'avois faits de vivre éternellement avec vous. Je croyois ne devoir plus aimer ; je ne me reconnois plus moi-même ; je ne suis ni traître, ni perfide... une force inconnue rompt, malgré moi, la chaîne qui nous lie.

N A T A L I E.

Il ne me resteroit plus d'espoir !... vous me devez une explication, Fondmaire... apprenez-moi tout l'excès de mon infortune.... dites : votre mariage est-il certain ?... Tu me vois calme ; réponds....

DE FONDMAIRE, *d'une voix ménagée.*

Le repos de mes jours dépend de son prompt accomplissement...

NATALIE, *avec un cri douloureux.*

Arrête, si tu ne veux pas me voir expirer....  
Quoi! tu as promis de n'être plus à moi?

DE FONDMAIRE, *avec attendrissement.*

Natalie!

NATALIE.

Aurois-tu quelque pitié d'un cœur que tu déchires?

DE FONDMAIRE.

Accuse le destin: il a préparé cet événement; il m'a conduit ici; il m'a offert l'objet qui m'enchaîne; je suis entraîné & forcé de marcher dans le sentier qui m'est ouvert.... oublie-moi.

NATALIE.

Moi, l'oublier!... efface-t-on des impressions si chères, si profondes?... le crois-tu?... ah! tu ne me connois pas encore.... tu ne m'as donc jamais connue?

DE FONDMAIRE.

Vous pleurez, Natalie!... que ne puis-je sécher vos larmes?

NATALIE.

Ah! laissez-les du moins couler, vous qui les causez, vous qui ne daignerez point les essuyer; mais ne vous trompez pas à mes pleurs: ce n'est

point l'orgueil humilié ou la jalousie qui les fait répandre; c'est la tendresse la plus vraie, la plus entière, la plus abandonnée; c'est elle qui m'arrache ces cris de douleur; mais je les étoufferai, puisqu'ils vous blessent, & que votre injustice ose encore les condamner.

DE FONDMAIRE.

Je voudrois les finir, les payer de mon sang... je pourrois me déguiser, affecter le même amour, vous tromper par de feintes caresses; mais loin de moi cette basse dissimulation. Vous ne connoissez point toutes les peines que je ressens à vous faire souffrir: mais ce cœur si noble, si généreux, est-il incapable d'un grand effort?... Il pourroit retrouver un avenir heureux, en se rendant maître de lui-même.

N A T A L I E.

Et tu m'imposes la nécessité de remporter cette cruelle victoire, & tu peux l'exiger!... si j'étois une de ces femmes qui ne savent aimer que foiblement, vous seriez peut-être fondé à dédaigner mes plaintes; mais j'en appelle en ce moment à vous-même; ce cœur que vous déchirez inhumainement, a-t-il jamais respiré pour un autre que pour vous?... rien a-t-il pu y établir le moindre partage?... Allez, tout cher que vous m'êtes, je cesserois de vous estimer, si je pouvois vous croire exempt de remords....

DE FONDMAIRE, *vivement.*

Tu l'as dit... les plus violens me déchirent...

## N A T A L I E.

Et ils ne peuvent rien sur ton ame ! fais donc, cruel, fais donc autant d'efforts pour bannir de ton cœur ma rivale, que tu en fais pour que je me résigne à ma triste destinée... mais tu t'abuses... je ne renonce pas aux droits que j'ai sur toi ; je n'y renoncerais jamais... Voilà ce qui m'a conduite ici... J'ai suivi la route que Verbarie a prise, & fière du sentiment qui me domine, je suis venue te chercher. Le véritable amour ennoblit la tendresse... le lien qui nous unit n'est pas moins sacré que celui que tu veux former. Il faut que l'un soit brisé par la mort, pour que l'autre ne soit pas criminel ; c'est à l'honnête-homme que je me suis donnée, je n'ai pas cru qu'il eût besoin d'écrit pour tenir ce que son cœur a promis. Sa foi m'appartient, elle me fut engagée, elle m'est dûe, je la réclame. Le temple auroit retenti de tes sermens publics, que le même désespoir me déchireroit l'ame, si tu ne m'aimois plus.

## D E F O N D M A I R E.

Que parles-tu de ces loix impuissantes que nous avons dédaignées, & qui, malgré leur solennité, n'en imposent point à la tyrannie de nos penchans ?

## N A T A L I E.

Eh ! Fondmaire ! je l'apperçois trop tard. C'étoit à moi de les respecter ces loix... j'en suis punie, rigoureusement punie... les loix ont des motifs inconnus à l'imprudence... il est vrai que j'ai chéri cette liberté qui rendoit notre union volontaire ; pour ne vous offrir qu'amour & tendresse, j'ai

déguisé mes chagrins & mes remords ; mais quel jour affreux descend aujourd'hui dans l'abîme où je suis plongée !... je reste seule ; c'est un désert qui s'ouvre devant moi ; l'opprobre m'y attend ; & , dans cet abandon universel , je ne sens vivement que le regret d'avoir perdu ton cœur.

DE FONDMAIRE.

Vous demeurerez mon amie ; je vous promets ce que je puis vous offrir , une éternelle & sincère amitié.

N A T A L I E.

De l'amitié !... ah ! quel mot , quel mot ! quand tu n'as plus d'amour... Va ; tout est fini pour moi. Les malédictions d'un père se sont élevées contre une fille criminelle , du sein d'un autre univers ; j'ai donné la mort à ma mère... j'en porte aujourd'hui la peine ; elle est juste : mais ces coups , ingrat ! devoient-ils partir de vous ?

DE FONDMAIRE, *lui prenant la main.*

Ah ! tout mon desir est de te voir heureuse...

N A T A L I E.

Qu'oses-tu dire ? qui ?... heureuse ! moi ?

DE FONDMAIRE.

Oui , tu peux l'être encore ; le calme , si tu le veux courageusement , le calme peut renaître après l'orage des passions...

N A T A L I E.

Oui , d'une passion vulgaire ; mais la mienne , Fondmaire , la mienne ! (*Avec am.*) Tu as juré sur cette

cette main que tu presses, de ne jamais recevoir celle d'une autre... où sont tes promesses?..

DE FONDMAIRE, *détachant ses mains.*

Natalie! je me déteste moi-même...

N A T A L I E.

Barbare!.. va; je remercie le ciel [qui m'a ravi ma fille; j'en la pleurois! c'est une grace qu'il m'a faite. Heureuse qu'elle est de reposer dans le silence du tombeau! si elle vivoit, que deviendrait-elle aujourd'hui? Hélas! elle partageroit mes douleurs, mon ignominie, & le desespoir où je suis.

DE FONDMAIRE.

La liberté, l'aïfance & l'attachement le plus vrai, voilà les seuls biens qu'il est en mon pouvoir de vous conserver... Disposez de tout ce que je possède; imposez-moi des loix; je jure à vos pieds de remplir tous vos vœux.

N A T A L I E.

C'est donc là le dernier coup que tu me gardois! (*Avec une dignité tranquille.*) Mais vous m'y faites songer. (*Elle tire un porte-feuille, qu'elle jette sur une table.*) Tenez, voilà les effets que vous m'avez envoyés; je vous les restitue. Tant que vous m'avez regardé comme votre épouse, je n'ai point rougi d'accepter vos dons; aujourd'hui que vous ne voulez plus rien être pour moi, je les rejette tous... Ah, Fondmaire! en n'aimant plus, vous avez perdu le droit des bienfaits.

DE FONDMAIRE.

Si je ne craignois de vous offenser, la moitié de  
Tome I.

Bb



ma fortune seroit mise à la place de cette somme qui doit vous appartenir... je n'ai fait que partager.

N A T A L I E.

A quel titre voudriez-vous!.. vous êtes peu généreux, Fondmaire: une infortunée a besoin d'être ménagée, vous n'avez point craint de la faire rougir. . .

D E F O N D M A I R E.

Vous n'avez point à rougir, Natalie... je vous ai enlevée à vos parens, à votre fortune; pourquoi refuser ce que je ne puis garder sans injustice? Si la constance ne dépend pas de moi, du moins la plus scrupuleuse équité dirigera la conduite de ma vie... eh! répondez; si la fortune eût mis tout de votre côté, auriez-vous balancé de partager avec moi?

N A T A L I E.

Cesse de vouloir lire dans un cœur que tu ne veux plus connoître... je le vois trop, j'ai tout perdu dans le tien; & cela n'est que trop vrai, car nous ne pouvons plus nous entendre... laisse-moi, je subirai ma destinée... allez, les biens désormais me deviennent inutiles... vous avez tout détruit, ma santé, mon repos, mon bonheur... le chagrin va consumer le reste... bientôt vous n'aurez plus d'obstacles... vous serez libre.

D E F O N D M A I R E, *effrayé.*

Vous auriez le dessein de mourir?

N A T A L I E.

Je ne hâterai point ma mort. Je suis déjà trop coupable, sans attirer de nouveau sur moi la colère

éternelle, mais quand cette mort désirée viendra me soulager, je la recevrai comme la grâce la plus précieuse ?

DE FONDMAIRE.

Quoi ! tu ne peux consentir à vivre mon amie ?

NATALIE, *détournant la tête.*

Tu me donnes la mort, en me pressant de vivre...

DE FONDMAIRE.

Le tems te rendra le calme que je te souhaite, le tems adoucira des regrets que je ne mérite plus : il est en vous de retrouver la paix, le repos ; & mon souvenir, qui s'effacera, par degrés, de votre idée....

NATALIE, *d'une voix étouffée.*

Jamais, jamais....

DE FONDMAIRE.

Vous le croyez, Natalie : mais, bientôt rendue à vous-même, vous ne verrez plus que l'infidèle que vous devez oublier ; vous le jugerez plus à plaindre que coupable. Je n'ignore pas que je suis injuste ; mais je le suis, emporté par un ascendant qui m'a subjugué & maîtrisé ma volonté... Soyez l'arbitre de mon destin. Voyez tout l'effet d'une passion tyrannique... consentez à demeurer mon amie..... (*Dans un transport plus vif.*) Me faudroit-il donc payer du bonheur du reste de ma vie l'instant où j'ai été frappé de tes charmes...

NATALIE, *se cachant le visage & du ton du désespoir.*

Ah! qu'ai-je entendu... ingrat!.. est-ce toi qui parles...

DE FONDMAIRE.

Pardonne-moi... ces mots me font échappés... ils ne font pas sortis du fond de mon cœur; rends-moi à moi-même & condescends à ce que je desirer: prouve-moi cet amour que tu m'as tant de fois vanté. Laisse-moi maître de disposer de ma main... il faut me le faire ce sacrifice... Je te le demande, noble & généreuse Natalie...

NATALIE, *tremblante & défaillante.*

Cruel!.. Pourquoi suis-je venue? & pour le revoir encore!.. ah!... *(Se levant avec effort de dessus son fauteuil.)* Laissez-moi vous fuir. *(Elle fait quelques pas mal assurés.)*

DE FONDMAIRE, *observant sa démarche.*

Natalie!.. comme vous changez! vos pas chancelent... qu'avez-vous?...

N A T A L I E.

J'ai... que je me meurs. *(Elle tombe évanouie dans les bras de Fondmaire.)*

DE FONDMAIRE, *la soutenant & appelant.*

Ciel!.. Verberie! Verberie! Christine! du secours, du secours!.. qu'ai-je fait, malheureux?... je lui ai porté le coup de la mort!.. *(Pendant ce tems, il la conduit sur un fauteuil.)*

## S C E N E VI.

*Les Acteurs précédens ,* VERBERIE,  
CHRISTINE.

VERBERIE, *entrant & se jettant à corps  
perdu aux genoux de Natalie.*

AH, Dieu! est-il possible? ah! ma pauvre Maitresse, ma chere Maitresse! (*Se relevant , à Fond-maire.*) Je vous l'avois bien dit, Monsieur, que vous la feriez mourir. (*Il court à la porte.*) Holà! holà! quelqu'un! (*Il donne toutes les marques de la douleur & du désespoir.*)

CHRISTINE, *en entrant.*

Qu'y a-t-il?... c'est cette Dame!.. (*La délaçant.*) Omon Dieu! elle est sans respiration... je crois qu'elle expire. (*Elle appelle des laquais, & lui fait respirer un flacon.*)

DE FONDMAIRE, *errant sur la Scene.*

Ah, ciel! que de remords affreux je me suis préparés!

(*Plusieurs laquais entrent.*)

CHRISTINE.

Il faut la transporter dans la chambre de Mademoiselle.... elle y fera beaucoup mieux... (*A un laquais.*) vous, courez vite. (*Elle donne des ordres.*)

## LE DOMESTIQUE.

J'y cours.

VERBERIE, *aux autres laquais.*

Mes chers amis, aidez-nous... il ne faut point la sortir de son fauteuil... prenez-le comme cela... non, de l'autre sens... bien à présent... marchons, mes bons amis. (*On emporte Natalie dans son fauteuil.*)

DE FONDMAIRE, *la suivant.*

Mes pas sont tremblans... je ne sais où je suis...  
à la mort est aussi dans mon sein.

*Fin du second Acte.*



## A C T E III.

*La Scène représente la chambre d'Agathe. Natalie est dans un large fauteuil, garni de coussins. Devant elle est une petite table couverte d'une theiere & de plusieurs tasses & soucoupes.)*

## S C E N E P R E M I E R E.

NATALIE, AGATHE.

*(Natalie est plongée dans une profonde rêverie. Agathe avance doucement & verse, dans une tasse, du thé, qu'une fille domestique vient d'apporter.)*

AGATHE, lui présentant la tasse.

MADAME!.. eh bien!.. prenez,...

NATALIE, la regarde & soupire.

Que vous me rendez confuse! Que vos soins empressés me touchent! *(Recevant la tasse des mains d'Agathe.)* Eh, Mademoiselle! pourquoi vouloir vous-même? La domestique ne suffit-elle pas?

AGATHE.

Souffrez que j'en agisse en amie, Madame; & mettez-vous tout à votre aise avec moi.

NATALIE.

Je ne vous incommoderai pas encore long-tems...

j'attends que le domestique arrive pour lui dire que l'on mette les chevaux.

AGATHE, *avec surprise.*

Que dites-vous, Madame?... non, vous ne partirez point, que vous ne soyez parfaitement remise, Accordez-nous cette grace. C'est ici ma chambre. Il faut vous y regarder comme chez vous-même. Nous serons tous bien charmés, si vous en usez comme vous le devez faire dans l'état où vous êtes.

N A T A L I E.

Ah! je ne puis rester, Mademoiselle... je ne puis rester...

AGATHE,

Et pourquoi?

NATALIE, *la regardant,*

Que vous êtes aimable!... Avec ces graces naïves, vous avez un bon cœur... vous êtes bien jeune... Que n'ai-je votre âge & vos attraits? Je les avois... je vois trop que je ne les ai plus!

AGATHE.

Y pensez-vous, Madame? Est-ce à votre âge que l'on regrette le mien? Allons, c'est-là un petit moment d'humeur contre vous-même, assez injuste... mais comment vous trouvez-vous?

N A T A L I E.

Beaucoup mieux, grace à vos bontés... je me suis donc trouvée bien mal?

A G A T H E.

Allez pour ne point vous exposer à nous quitter aussi promptement que vous paroissiez le desirer...

N A T A L I E, *en soupirant.*

Il le faut, Mademoiselle, il le faut... ma santé, ma vie ne m'intéresse gueres... Je l'aurois perdu tout-à-l'heure sans la regretter.

A G A T H E.

Madame ! que m'apprenez-vous ? Vous avez donc un grand chagrin ?

N A T A L I E.

Oui, bien véritable... quand on est jeune comme vous, on ne croit qu'au bonheur... je me reprocherois de vous entretenir de mes peines... la paix est dans votre ame... heureux état !... jouissez-en longtems... je me le rappelle ; je l'ai goûté comme vous dans la maison paternelle. Je ne connois le malheur que pour l'avoir abandonnée.

A G A T H E.

Je vois, Madame, que vous avez le cœur oppressé d'un poids douloureux, & que vous voulez encore étouffer les apparences de vos peines. Je voudrois bien mériter assez votre confiance pour pouvoir les soulager. Je suis jeune, il est vrai ; mais j'ai beaucoup de zèle à me rendre utile. Rien ne me fait plus de chagrin que de voir souffrir, rien ne me feroit plus de plaisir que d'y porter consolation... De grace ne vous en allez pas ; votre mélancolie m'inspire le plus tendre intérêt... peut-être aurai-je l'avantage de trouver en vous une



amie... Madame... Vous êtes de la connoissance de Monsieur de Fondmaire, A ce titre, j'ai quelque droit à votre confiance.

N A T A L I E.

Il aura le bonheur de vous conduire à l'autel. . .  
Vous avez reçu sa demande favorablement?

A G A T H E.

On doit lui donner en ce moment la réponse qu'il espéroit... je n'avois aucune raison légitime pour le refuser.

N A T A L I E.

Et vous l'aimez?

A G A T H E, *d'un ton réservé & lent.*

Cela devient aujourd'hui un devoir, Madame...

N A T A L I E, *détourne la tête & soupire.*

(A G A T H E continue vivement.) Mais d'où vient ce soupir? Désapprouveriez-vous cette union? Vous êtes peut-être malheureuse pour avoir lié vos destins à ceux d'un époux. Il y a si peu de mariages heureux! Enfin, tremblez-vous pour moi? . . Vous le voyez, je suis jeune, timide, sans expérience... Je n'ai encore rencontré aucune personne de mon sexe avec laquelle je puisse bien consulter. Privée d'une amie & n'ayant plus de mere...

N A T A L I E.

Quoi! vous l'avez déjà perdue!

A G A T H E.

Oui, Madame, & dès ma plus tendre enfance.

NATALIE.

Vous déplorez une perte que vous n'avez pas dû sentir dans toute son amertume.

AGATHE.

Pardonnez-moi. Je la regrette vivement ; je songe à elle chaque jour. Je l'appelle en ce moment ci plus que jamais... Hélas ! si je la possédois, je lui ouvrerois mon cœur. Elle me conseilleroit, elle me guideroit dans ce nouvel état que je redoute & auquel je ne me livre ( je dois vous l'avouer ) que par obéissance pour un père.

NATALIE.

Par obéissance !

AGATHE.

Oui... je sens que je n'aurai jamais, pour Monsieur de Fondmaire, le vrai sentiment qu'il exigera sans doute... Où trouverai-je une amie qui m'aime assez pour oser me décider ? (*Avec sentiment.*) eh ! foyez-la cette amie.

NATALIE.

Volontiers, trop aimable enfant... Déjà j'entre dans tous vos sentimens... vous me rappelez que je pourrais avoir une fille de votre âge, qui vous ressembleroit peut-être... vous m'intéressez comme elle... Ma fille !... permettez-moi pour un moment l'illusion d'un titre aussi doux... je m'imaginerai que je suis votre mère, & ce que je vous dirai, sortira du fond de mon cœur... Oui, vous méritez le choix de Fondmaire ; en vous voyant, on approuve son amour, & la rivale qu'il vous sacrifie ne doit

que s'humilier & se taire... Je ne puis vous rien dire qui doive vous empêcher de l'épouser...

A G A T H E.

Ah ! je prévoyois bien que vous alliez aussi être pour lui...

N A T A L I E.

Ma chere enfant, vous avez tout ce qu'il faut pour rendre un époux idolâtre. Vous serez heureuse avec Fondmaire. Il vous adore, & ce ne sera point près de vous qu'il connoitra l'inconstance. Vous êtes d'un âge à être longtems aimée, & quand il aime il est rempli de délicatesse. Son ame est grande, sensible, honnête. Son caractere est égal. Quoique réfléchi, il est loin d'avoir l'humeur sombre qu'on lui attribue; quelquesfois vous le trouverez un peu trop attaché à ses idées. C'est alors qu'il ne faut point le contredire. Un seul mot de raison, placé à propos, le ramene & c'est lui toujours qui revient le premier, & qui plaîsante sur le défaut où il vient de tomber... Au reste, ami zélé & sûr, attentif à toutes sortes d'égards, il fait tout prévenir & ne laisse gueres à desirer.

A G A T H E.

Mais, Madame, d'où pouvez-vous si bien le connoître ?

*(Natalie demeure interdite & rougit.)*

*(Silence de Natalie.)*

Ah ! rompez-le ce silence... parlez, Madame... ouvrez-vous à moi... soyez bien assurée que Fond-

maire n'aura jamais ma main, s'il ne l'obtient désormais de votre aveu.

N A T A L I E.

Je me suis trahie . . . ou plutôt, pleine de son trouble, mon ame n'a pu se contraindre . . . eh bien ! vous saurez tout. Il vaut mieux que vous soyez instruite par moi : dans un lien si étroit, il ne sauroit y avoir de réserve entre deux époux qui s'aiment ; vous en souffririez trop l'un & l'autre ; lui, de son côté, n'oseroit vous avouer un reste d'inquiétude ; & vous, vous gémiriez en secret d'en ignorer la cause ; je dois vous confier. (*Elle s'arrête.*)

A G A T H E, avec le plus grand intérêt.

Continuez, Madame, continuez.

N A T A L I E.

L'éloge que vous venez d'entendre ne sauroit vous être suspect, car il est sorti de la bouche de votre rivale.

A G A T H E.

Vous, ma rivale !

N A T A L I E.

Oui, votre rivale, & qui ne peut vous haïr . . . C'est vous, cruelle enfant ! c'est vous qui causez toutes mes douleurs, qui faites couler mes larmes : (*Elle se cache le visage.*) vous avez vu mon front rougir : vous m'avez entendu . . .

A G A T H E.

Que me révélez-vous, Madame !

## N A T A L I E.

Ce que je vous cacherois en vain... hélas ! tout m'accuse : & je n'ai point appris à me déguiser... plaignez-moi & ne me méprisez pas. Voyez ma triste & déplorable situation ; elle sollicite votre pitié. J'étois , comme vous , jeune , naïve , confiante ; je fus foible & devins criminelle. L'amour m'aveugla jusqu'à me faire regarder comme superflues ces loix solennelles qui épurent la tendresse ; j'ai porté faussement le nom de son épouse ; & que me reste-t-il aujourd'hui ? la honte ; elle m'accable : & vous , dont la sagesse a gouverné les jours paisibles , c'est avec justice que vous allez recevoir le titre qui ne m'étoit pas dû.

## A G A T H E.

Que viens-je d'entendre ?.. Se peut-il ?.. Vous avez bien raison , Madame , de vous dire infortunée ; car il n'est point de perte au-dessus de celle de l'honneur.

## N A T A L I E.

J'aime vos paroles , lors même qu'elles me condamnent. Je n'excuserai point à vos yeux ma conduite. Une ame pure comme la vôtre en doit être révoltée : mais , si vous avez appris à distinguer l'erreur du crime , ménagez un cœur suffisamment tourmenté de ses remords...

## A G A T H E.

Il ne vous aime donc plus , Madame , puisqu'il songe à vous abandonner pour moi ?

## N A T A L I E.

L'amour illégitime (& c'est son premier châtiment)

entraîne après lui l'inconstance. C'est un cœur sans tache & pur, comme le vôtre, qui doit rendre éternelle la tendresse qu'il inspire.

A G A T H E.

Je renonce à la sienne, Madame... je ne lui donnerai point ma main pour anéantir l'espoir qui vous reste... je ne ferai point son épouse, quand il doit la trouver en vous.

N A T A L I E.

Loin de vous une pareille résolution, ma fille; je vous en conjure, au nom de l'amitié. Je n'en serois pas moins infortunée & vous le feriez expirer de chagrin... J'ai perdu son cœur, & je vois qu'il ne pourra jamais vivre heureux sans vous. Qu'il le soit; puisqu'il faut lui faire ce dernier sacrifice, je l'accomplis, & j'ose le dire avec moins de douleur, en voyant celle qui me l'enlève. Votre générosité seroit stérile... je n'ai plus d'espoir. Le coup fatal m'est porté, depuis longtemps, (*Mettant la main sur son cœur.*) la mort est là... Vivez heureuse, & daignez l'aimer.

A G A T H E.

Quoi! c'est vous qui m'invitez à cette union!..

N A T A L I E.

Oui, je le dois. Je fais plus, je le veux & ne demande qu'une grace... c'est que ma mémoire ne soit pas flétrie dans la vôtre, & que vous ne confondiez pas ma faute, toute grande qu'elle est, avec ces faiblesses honteuses qui dégradent. Oui, chere enfant, ma faute mérite ces larmes que la pitié vous

fait répandre. Si Fondinaire en mêle une seule aux vôtres, quand il daignera songer à moi, je mourrai consolée.

A G A T H E.

Non; croyez que je renoncerois à l'amant le plus cher, si cette union attaquoit le repos de votre vie. . .

N A T A L I E.

Il n'est plus pour moi de repos . . . accomplissez la volonté d'un pere; je vous transmets tous mes droits: je suis la victime dévouée, il n'en faut point d'autre . . .

## S C E N E II.

*Les Acteurs précédens, UN DOMESTIQUE.*

LE DOMESTIQUE.

**M**ONSIEUR de Fondmaire demande s'il peut parler à Madame.

A G A T H E, *prenant la parole.*

Oui; dites qu'il peut venir. (*Le Domestique sort.*)  
Je vous laisse seule avec lui, Madame . . . efforcez-vous de regagner son cœur. Moi, je vais l'éloigner pour jamais.

N A T A L I E.

Il fera votre époux, ma fille. Puisque c'est lui que vous aviez choisi, il doit l'être; je l'exige, & le plus

plus respectable des peres ne sera point trompé dans sa plus chere attente.

AGATHE.

Mon pere!... Quoi! vous agissez contre vous-même!... Ne l'aimez vous plus?..

NATALIE.

Nè plus l'aimer!... ah! je le chéris, tout ingrat qu'il est... mais lui, il a changé pour moi, & je fuis loin de vouloir le tyranniser: qu'il soit à l'objet fait pour le charmer; qu'il m'oublie & qu'il soit à vous. Je respecterai sa nouvelle tendresse, surtout en la voyant si bien placée...

AGATHE, avec noblesse.

Epouse de Fondmaire, reprenez vos droits... il vous est permis d'espérer...

NATALIE.

Non, je n'espere plus rien; je veux votre bonheur mutuel, & voilà la consolation qui me reste.

AGATHE.

Je saurai vous réunir... adieu, Madame.





---

---

S C E N E III.N A T A L I E, *seule.*

Q U E L charme m'environnoit en sa présence ! ce n'étoit plus ma rivale : s'il ne l'eût pas vue, je serois sans doute encore la plus heureuse des femmes... mais mon infortune est la juste punition qui m'attendoit. A quoi sert la plainte ? Vains gémissemens, inutiles soupirs !... Mon arrêt m'est dicté ; il faut le subir avec plus de courage & ne point troubler les destins d'une fille jeune & vertueuse, à qui le bonheur sourit. N'ajoutons point à mes fautes, en apportant ici des prétextes de discorde... Dieu me donnera la force... Je ne veux plus que lui dire adieu, & fuir.

---

---

## S C E N E IV.

N A T A L I E, V E R B E R I E.

N A T A L I E.

L es chevaux font-ils prêts ?

V E R B E R I E.

Quoi ! Madame... vous voulez...

N A T A L I E.

Oui, mon pauvre Verberie... il le faut...

V E R B E R I E.

Ah! restez... peut-être... (*Il s'arrête & la regarde avec douleur.*)

N A T A L I E.

Tout est dit... & je dois m'éloigner...

V E R B E R I E.

Quoi! rien ne le touche!..

N A T A L I E.

Rien; va, te dis-je, hâte-toi; ce n'est pas là que je veux mourir.

V E R B E R I E.

Ah! qui l'eût dit, qu'il deviendrait un jour insensible à ce point?

N A T A L I E.

Ne prolonge plus mon supplice & reviens.

(*En sortant, Verberie rencontre de Fondmaire, & il l'écoute vite comme un homme dont la vue lui fait peine.*)

## S C E N E V.

N A T A L I E; D E F O N D M A I R E,  
V E R B E R I E.

D E F O N D M A I R E, d'un ton pénétré.

**C** O M M E N T vous trouvez-vous?

N A T A L I E.

Mieux.

DE FONDMAIRE.

Vous me rassurez... Je craindrai d'émuvoit désormais votre sensibilité.

N A T A L I E.

Elle a manqué de terminer ma vie; mais le danger est passé, & vous n'aurez plus de telles allarmes.

DE FONDMAIRE.

J'ai beaucoup souffert, & j'aurai à souffrir davantage, si vous ne recouvrez point le calme accoutumé de vos sens, & si vous ne consentez à ne point exhiler ici vos plaintes...

N A T A L I E.

Je vous entends... ne craignez rien: je l'ai vue...

DE FONDMAIRE.

Eh bien?

N A T A L I E.

Elle est digne de tout l'amour que vous lui portez... il fut un tems où j'ai pu me flatter de lui ressembler.

DE FONDMAIRE.

Ah! si dans ce moment l'on fût venu vous arracher à moi...

N A T A L I E.

Achevez... vous vous arrêtez!...

DE FONDMAIRE.

Jugez du désespoir où je serois tombé... & s'il est vrai que vous m'avez entendu...

## N A T A L I E.

Oui, Fondmaire, je vous ai entendu; & je devine ce que vous osez attendre . . . le concevrait-on après... Mais vous voilà tel que vous êtes... connoissez-moi... Je vivrai pour gémir sans cesse, plutôt que de traverser un seul instant votre bonheur... vous le cherchez dans son cœur; eh bien!... je me sens assez de résolution pour partir à l'instant même... J'ai interrompu des momens qui ne m'étoient pas destinés. Pardonnez... une absence éternelle va réparer...

## D E F O N D M A I R E.

Ce n'est pas ainsi, Natalie, que vous parviendrez à me tranquilliser. J'aperçois dans cette douleur froide un désespoir que je redoute, & ce n'est pas là le sentiment que je veux laisser en vous. Pensez-vous que vos jours me soient devenus indifférens? Ce calme apparent m'effraye davantage... je veux vous voir telle que vous étiez avant nos adieux... vous avez résolu peut-être... dites, cruelle! que méditez-vous en vous-même?...

## N A T A L I E.

Rassurez-vous... je suis vraie, & vous m'accordez du moins cette qualité. Je n'attenderai point à mes jours. Jamais je n'aurai recours à ce courage impie... je vivrai, je me ferai cet effort... c'est peu... apprenez que je m'intéresse à ma rivale...

## D E F O N D M A I R E.

Qu'entends-je? seroit-il possible?

N A T A L I E.

Appliquez-vous désormais à faire son bonheur, & partagez le sien... Soyez pere plus heureux...

D E F O N D M A I R E.

Ah! je n'oublie point que je l'ai été...

N A T A L I E.

C'est un bien foible souvenir, Fondmaire... mais plus de reproches... vous me voyez assez tranquille, & je compte l'être... Tout est fini. Je vais dans un cloître enfermer mes soupirs, & y chercher les secours d'une religion qui recevra mes larmes & mon repentir. C'est elle qui console, quand tout nous abandonne; c'est elle qui daignera recueillir une infortunée dans son sein, & veiller à l'anéantissement de ses douleurs.

D E F O N D M A I R E.

Natalie! vous n'êtes ni fausse ni artificieuse. La sincérité fut toujours la vertu distinctive qui caractérisa votre belle ame. Répondez-moi. Cette résolution subite...

N A T A L I E.

Est aussi ferme que sincere... Tantôt j'étois plaintive & désespérée; je ne suis plus que malheureuse & résignée... Puisque l'amour vous arrache à moi malgré vous, il faut de mon côté que je m'arrache à moi-même. Je m'environnerai de ces barrières redoutables & sacrées, où peut-être, après plusieurs combats, la bonté du ciel fera descendre sur moi cette paix de l'ame que nuit & jour vainement j'implore.

DE FONDMAIRE.

Mais pourquoi vous ensevelir dans un tombeau ? Pourquoi refuser les avantages qu'offre la liberté dont vous pouvez jouir ? Croyez que le silence du cloître vous deviendra plus importun que le tumulte du monde.

N A T A L I E.

J'ai besoin de ce silence, Fondmaire ; je veux y emporter une image , & la nourrir avec soin dans le fond de mon cœur. Elle m'occupera longtemps ; je vivrai avec elle seule alors , & cet amour qui ne sera plus pour mon cœur qu'un sentiment unique , ne s'éteindra qu'à l'instant où tout s'évanouira pour moi.

DE FONDMAIRE.

Natalie !.. que je suis cruel envers toi !.. que je voudrais !.. C'est moi qui te réduis à cette fatale extrémité... Ah ! par pitié pour moi , efforce-toi du moins d'en adoucir l'horreur.

N A T A L I E.

Promets-moi d'être heureux , & je m'accoutumerai à ce nouvel état... Qui peut m'effrayer ? ... Loin de toi le séjour le plus brillant me feroit toujours un désert.

DE FONDMAIRE.

Ah ! je le vois ; ton ame est bien au-dessus de la mienne...

N A T A L I E.

Mon amour, il est vrai , est d'une nature bien différente du tien... j'ai su me rendre justice, ain-

si qu'à ma rivale ; elle est jeune, aimable, touchante : sa candeur, sa beauté... Est-ce à moi de troubler ses jours fortunés ? Non, mon cœur me le défend.

DE FONDMAIRE.

Et c'est ta bouche qui prononce ses louanges !  
& tu me fais un tel sacrifice !

N A T A L I E.

Tu l'exiges, & je veux qu'il serve à te prouver que dans toi c'est toi que j'aime... (*Elle se lève.*) Adieu... Il me faut profiter de ces instans où s'élève mon ame... J'ai besoin de fuir... j'en aurai la force....

DE FONDMAIRE.

Où vas-tu ?

N A T A L I E.

Je te l'ai dit.

DE FONDMAIRE.

Non ; je n'y consentirai point... ce séjour est loin de te convenir... reste dans le monde, jouis de ta fortune, & reprends ces effets qui sont à toi.

(*Il lui présente le porte-feuille.*)

N A T A L I E.

Je les refuse ; ils ne m'appartiennent point , ils sont à l'héritier légitime. Ce que j'ai me suffit pour être reçue dans le premier cloître. Je n'ai pu conserver ta tendresse ; le reste m'intéresse trop peu pour y songer... Ah, cruel ! qu'exiges-tu encore de moi ? Voudrais-tu que j'allasse porter dans le monde un

front abattu, confterné... tant que tes regards m'ont protégée, j'ai marché par tout avec une assurance modeste... Aujourd'hui je ne rencontrerois point d'épouse qui ne me fit baïsser les yeux. Qui? moi, je reverrois seule les lieux où tu m'accompagnois... Laisse-moi; il est tems de m'arracher à tout ce qui m'environne...

*(Ici l'on voit paroître Verberie dans le fond du Théâtre, qui entre, toujours bien triste. Il est botté, & tient un fouet.)*

Verberie me conduira. Je veux m'échapper d'ici sans être apperçue... Je n'ai plus rien à regretter après la perte de ton cœur... Commence ta nouvelle carrière; la mienne est remplie.

DE FONDMAIRE.

Tu vas passer le reste de tes jours dans les ennuis solitaires de la retraite; & là, songeant à l'auteur de tes maux, tu parviendras, sans doute, à le détester.

N A T A L I E.

Tu le connois bien peu, si tu penses que ce cœur puisse cesser un instant de t'aimer. Il souffre; mais il t'excuse: il ne se rappellera de toi que les jours fortunés qui, hélas! ont pu finir. Peut-être ai-je aidé moi-même à renverser mon bonheur. Abandonnée avec trop de confiance à un amour que je croyois inaltérable, je t'aurai fatigué du sentiment profond de ma tendresse.. J'aurai trop exigé de ton amour sans que je me sois bien vue ni connue.

DE FONDMAIRE.

Tout en toi fut héroïne & vertu... je n'ai rien



à te reprocher, & cependant tu vas vivre malheureuse! & par qui?... une passion inconnue me rend ingrat & barbare!... Si je n'ai plus pour toi ce même amour qu'autrefois, un nouveau sentiment, non moins tendre, en a pris la place... tu es & tu seras toujours ma véritable amie. Il ne me sera même pas permis de vivre tranquille, si tu ne l'es toi-même... Oui, si tu devois toujours gémir dans les larmes, je briserois plutôt le lien que je dois former.

N A T A L I E,

Tu oublies qu'il importe à ta félicité, qu'il est résolu; que tu l'aimes comme tu m'as jadis aimée, dis-tu?... Allons: si j'ajoutois un mot encore, je ne pourrois te quitter qu'en perdant la vie... Tout est-il prêt, Verberie?

VERBERIE, *en sanglotant.*

Oui, Madame...

N A T A L I E, *après avoir fait deux pas.*

Soutiens mes pas.

(*Verberie la soutient. Fondmaire la suit des yeux en silence, & va à elle comme pour l'embrasser. Elle se détourne.*)

D E F O N D M A I R E.

Quoi! tu te dérobes à mes embrassemens!

N A T A L I E.

Arrête... Si ta main touchoit la mienne, je reprendrois toute ma faiblesse, je le sens... un frémissement secret... Adieu, Fondmaire... j'accomplis le sacrifice imposé; je vous rends vos sermens...

je n'ai jamais désiré que votre repos. Fidèle à mes plus chers sentimens, je vais demander au ciel, non de vous oublier, (ceci est hors de mon pouvoir) mais de supporter la vie par l'idée consolante que la vôtre sera heureuse... Loïn du seul homme dont j'ai ambitionné la tendresse, que j'ai chéri dans tous les instans, la seule grace que j'implore, en me séparant de lui, c'est qu'il daigne dans les intervalles que lui laissera l'ivresse de son nouvel amour, c'est qu'il daigne, dis-je, se souvenir qu'il fut un cœur capable du plus douloureux, du plus furtive effort, & qu'il se dise quelquefois... je lui dois mon bonheur, & elle m'a sacrifié le sien... Adieu..

(Elle s'en va.)

DE FONDMAIRE, d'un ton animé & ferme.  
Demeure.

NATALIE, se retournant.

Qui? moi!

DE FONDMAIRE.

Demeure, te dis-je... (Avec transport.) Chère épouse!...

NATALIE, étonné.

Quel nom prononces-tu?

DE FONDMAIRE.

Oui, tu l'es... tu l'emportes... tu es ma femme... ce titre sacré n'appartient & n'est dû qu'à toi...

NATALIE, émue, troublée.

Est-ce un songe?... Suis-je faite pour le bonheur?

DE FONDMAIRE, *avec passion.*

Il n'en sera plus pour moi qu'à tes genoux . . .  
ouvre-moi tes bras; que je m'y précipite pour n'être plus qu'à toi.

NATALIE, *d'une voix étouffée par la surprise & la joie.*

Cher époux! est-il vrai?

VERBERIE, *dans un transport rapide, tombant aux genoux de son maître.*

Mon cher maître! ah! je vous rends mille grâces. *(Lui prenant & lui baisant la main.)* Souffrez, souffrez que j'arrose votre main de ces larmes d'allégresse. . . . Vous êtes tel que je vous ai toujours connu, le meilleur & le plus juste des hommes. . . .

DE FONDMAIRE, *ne détachant qu'une main.*

Leve-toi, mon cher Verberie, leve-toi, & conserve-nous toujours le même zèle. . . . *(A Natalie.)* Pardonne, Natalie, pardonne. . . j'allais devenir le plus parjure des hommes. . . & comment ai-je pu déchirer un cœur comme le tien? . . . Viens, que je répare mon crime; viens au pied des autels recevoir une promesse que des sermens, trop long-tems négligés, rendront inviolable. . .

NATALIE.

Ah! garde-toi de te laisser enivrer d'un transport dont la chaleur va peut-être se dissiper.

DE FONDMAIRE.

C'est devant Agathe elle-même que je veux te jurer une tendresse éternelle.

NATALIE.

Et l'amour que tu lui portes ?

DE FONDMAIRE.

Sera immolé à tous les sentimens que jè te dois.

NATALIE.

Tu t'abusés peut-être... bientôt les regrets....

DE FONDMAIRE.

Qu'oses-tu dire?... des regrets!.. Natalie, garde-toi de contredire le mouvement qui me ramene à toi... Je t'appartiens; ne laisse aucune autre s'emparer de l'époux que le ciel t'a destiné... ne restons plus dans le péril d'être séparés; qu'un prompt hymen nous enchaîne, & m'ôte le coupable pouvoir de l'infidélité.

NATALIE.

Ah! cher époux!.. (est-ce dans ce moment que je devois m'attendre à prononcer encore un nom si doux)... Qui te ramene à moi?... Est-ce remords, tendresse, ou plutôt ne feroit-ce pas un reste de pitié?

DE FONDMAIRE.

Amour, amitié, estime, tendresse, tout me rend à toi, tout réveille en mon ame des sentimens qui ne s'éteindront plus. Va; je saurai te faire oublier mon inconstance... chere Natalie, crois-moi... je n'ai pas moins souffert que toi... prends cette main, prends...

NATALIE.

Je la reçois avec transport; mais avant qu'elle daigne me conduire à l'autel, songe que je ne veux

point d'une promesse qui te rendroit infortuné. Sois maître de toi jusqu'à ce moment... tu ignores toi-même tout ce que pourroit faire sur toi un dernier regard... éprouve, avant, le véritable état de ton cœur. S'il reste fidèle, alors je permettrai au mien de se livrer tout entier à sa joie.

DE FONDMAIRE, *avec passion.*

J'ai mérité une pareille défiance... mais, crois-moi, je l'arracherois ce cœur, s'il devenoit aussi lâche, aussi perfide, s'il pouvoit cesser un instant de te reconnoître pour l'ame la plus étonnante que le ciel ait formée.

NATALIE, *se jettant dans ses bras.*

Tu me rends tout, en me rendant ton estime... qu'elle m'accompagne pour ma suprême félicité. (*Après un moment de silence énergique et touchant.*) Hélas! j'allois choisir un tombeau pour y mourir. Je renais à la vie, à l'amour, au bonheur...

VERBERIE, *à Fondmaire.*

Monsieur, je vous aimais bien; mais je vous idolâtre présentement... Non, ma fortune, celle de mes enfans, toutes les prospérités imaginables me toucheroient moins que cet heureux moment.

DE FONDMAIRE.

Ne fais point dételier les chevaux. Dans une heure je veux me rendre à Paris avec elle.

## V E R B É E.

Ah! Monsieur, comme je vous menerai! nous irons ventre à terre. (*Natalie & Fondmaire s'éloignent en se parlant.*) (*Sur le bord du Théâtre.*) Que mon cœur est satisfait!.. Ah! ma femme, ma pauvre femme! comme tu vas pleurer de joie, en ap-  
prenant tout ceci!

(*Il fait claquer son fouet avec toutes les démonstrations de la joie.*)

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E IV.

## S C E N E P R E M I E R E.

AGATHE. (*Elle erre sur la scène avec inquiétude.*)

AFFERMIS-toi, mon cœur; prenons une résolution courageuse... révélons à un père... Ah! je vais lui porter un coup sensible... il s'attend à ce mariage, il le veut, & ma parole est donnée... N'importe, il faut la dégager... Je ne pourrai jamais lui dire la vraie cause du refus; ce secret n'est pas le mien... il ne verra dans ma conduite que caprice, désobéissance... je vois la douleur plus accablante que la colère... je me sens abattue par la crainte... je marche en tremblant, je frissonne... Le voici... oh! que ne m'est-il permis de reculer ce redoutable instant!...

## S C E N E II.

DE CLUMAR, AGATHE.

DE CLUMAR.

TE voilà bien solitaire & toujours rêveuse, depuis que nous avons parlé!... Comment va cette Dame?... est-elle entièrement remise?...

AGATHE.

A G A T H E.

Oui, mon pere; elle dit se trouver assez bien pour reprendre la route de Paris..

D E C L U M A R.

Qui l'a donc fait se trouver si mal?..

A G A T H E, *embarrassée.*

La voiture, sans doute...

D E C L U M A R.

Et elle veut absolument s'en retourner tout de suite! il faut qu'elle ait eu quelques démêlés avec Fondmaire. Intérêts de famille sans doute, & nous ne devons pas nous en mêler... A peine l'ai-je entrevue... elle m'a semblé fort intéressante: qu'en dis-tu?..

A G A T H E.

Oui, mon pere, fort intéressante...

D E C L U M A R.

Je suis fâché qu'elle ne reste pas; mais ce n'est point moi qui dois la retenir... Si Monsieur de Fondmaire veut qu'elle soit de la nôce, c'est de son côté: c'est à lui de l'inviter...

*A G A T H E semble vouloir commencer quelque chose; elle s'arrête & ne peut prononcer.*

Mon pere!

D E C L U M A R.

Tu sembles vouloir parler; tu hésites & tu trembles... .



A G A T H E.

Il est vrai, mon pere...

D E C L U M A R.

Dis, ma fille, dis; tu as toujours eu en moi ton meilleur ami.

A G A T H E.

Et je sens que je dois l'offenser, cet ami si tendre!... je le sens... voilà ma douleur.

D E C L U M A R.

Acheve...

A G A T H E.

Il n'est plus possible de différer... je tombe à vos genoux... permettez que ce mariage ne s'accomplisse point...

D E C L U M A R.

Comment!

A G A T H E.

Ne m'imposez pas ce joug; dégagez-moi de la parole que je vous ai donnée... il n'est pas en mon pouvoir de la remplir.

D E C L U M A R.

Releve-toi, mon enfant, & réponds moi à cœur ouvert... je le connois vrai, & il ne m'a jamais rien déguilé... As-tu quelque objection à faire contre son caractère, contre ses mœurs? réponds...

A G A T H E.

Aucune, mon pere...

DE CLUMAR.

Aurois-tu quelque penchant secret que tu craignisses d'avouer?... Sois sincère envers moi... je n'irois pas plus loin; je t'en donne ma parole....

AGATHE.

Ah! je ne vous cacherois rien... que ne vous dirois-je pas? Que pourrois-je déguiser au ton de cette bonté paternelle?..

DE CLUMAR.

Eh bien! donne-moi donc une seule raison qui soit solide, ou je persiste dans mon projet... Ta sûreté, ton bonheur y sont intéressés. C'est à moi d'en être le surveillant & le gardien. Tu n'es point dans l'âge où l'on connoisse le monde. Tu t'effrayes d'un lien dont je te garantis la félicité. Ton père doit voir pour toi; tu me dois de la confiance, & toi-même en as marqué pour lui.

AGATHE, *d'un ton timide.*

L'amitié n'est point l'amour...

DE CLUMAR.

Vous craignez bien peu de me faire de la peine, ma fille!... J'ai mis tout mon espoir dans cette union. Elle devoit répandre un charme attendrissant sur mes derniers jours, qui ne dureront pas longtemps; mais il n'y faut plus penser; il faut renoncer à tout.

AGATHE.

Mon père! il n'est pas en mon pouvoir.

DE CLUMAR.

J'exige que vous m'immoliez ce caprice, ma fille : vous m'en remercerez un jour ; & si c'est un sacrifice, Agathe, il faut me le faire...

AGATHE, *avec un certain effort.* }

Je ne le puis, je ne le puis...

DE CLUMAR, *avec exclamation.*

Ah ! je descendrai au tombeau, malheureux !... Je le vois ; je n'ai plus rien sur la terre... je ne possède plus ton cœur ni ta confiance... qui t'a donc changée à ce point en un instant ?... seroit-ce celle qui vient de mettre le pied dans ma maison ?... si je le savais...

AGATHE.

Non, mon père, non : gardez-vous de le croire...

DE CLUMAR.

Cessez de m'opposer une coupable résistance...

AGATHE, *avec un cri.*

Ah ! pour la première fois vous me persécutez. (*Changeant de ton & avec sentiment.*) Je donnerois ma vie pour vous...

DE CLUMAR.

Moi, te persécuter... moi !...

AGATHE, *prenant la main de son père.*

Non, non... vous êtes infortuné, & je le suis autant que vous... je l'apperçois... je ne puis rester... souffrez que je me retire...

D R A M E

424

DE CLUMAR.

Où vas-tu, ma fille, où vas-tu?

---

S C E N E III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

**V**OTRE chère Agathe semble m'éviter, Monsieur...

DE CLUMAR.

Non, mon ami, non... je vous desirois dans ce moment. Je la regarde comme votre épouse: elle le sera...

DE FONDMAIRE.

Arrêtez... je ne dois point vous laisser poursuivre. Je ne cesserai jamais d'être ce que vous m'avez connu jusqu'ici; mais tout va changer entre nous...

DE CLUMAR.

Quel langage!

DE FONDMAIRE.

Je viens, en rougissant, rompre le nœud qui nous lie. Je n'en étois point digne. Je viens vous rendre votre parole.

DE CLUMAR.

Que dites-vous? Agathe vous auroit-elle fait entrevoir un refus, après...

D d. 3.

## DE FONDMAIRE.

Non : votre adorable fille , en enfant soumise , vous laisse toujours maître de disposer de sa main.

## DE CLUMAR.

Je vous comprends ; vous craignez peut-être de n'en être pas assez aimé. Allez , mon ami , je vous estime davantage de cette délicatesse. Rassurez-vous , je connois son cœur ; il est fait pour le vôtre... Ce moment , pour une jeune fille , est le triomphe de la pudeur ; mais , ces premiers instans de rébellion une fois passés , l'amour regne à son tour.

## DE FONDMAIRE.

Vous me rendez confus. J'avois proféré ces premiers mots pour interdire à vos bontés cette même union qui faisoit , il n'y a qu'un moment , tout l'espoir de ma vie.

DE CLUMAR, *d'un ton surpris & piqué.*

Monsieur , vous auriez donc des raisons bien fortes!..

## DE FONDMAIRE.

Oui , & je viens les déposer dans le secret de votre cœur. Souvenez-vous encore pour un instant que vous étiez tout-à-l'heure mon ami.

## DE CLUMAR.

Avant tout , écoutez-moi , Fondmaire : si c'étoit quelque perte que vous vinssiez de faire... En effet cette Dame avoit l'air triste ; elle vous aura peut-être appris de fâcheuses nouvelles ; mais quand votre fortune seroit actuellement diminuée , c'est une bagatelle entre nous. Je vous le dis de grand cœur. Je suis

assez riche pour nous trois. La richesse n'a son vrai prix qu'en faisant des heureux.

DE FONDMAIRE.

Je vous connois bien à de pareils traits... non ; ma fortune est toujours la même. Je demande de vous une autre grace , c'est d'écouter avec indulgence ce que j'ai caché constamment à toute la terre , & ce qu'il faut que je vous révele aujourd'hui.

DE CLUMAR.

Poursuivez , poursuivez.

DE FONDMAIRE.

Pere heureux d'une fille dont les vertus ne laissent rien à desirer , vous aurez beaucoup de peine à vous figurer un autre état que celui où vous êtes : vous devinerez difficilement aujourd'hui combien les passions dans notre première jeunesse nous aveuglent , nous tyrannisent , au point de nous faire perdre de vue les plus saints devoirs , comme d'offenser , par exemple , ceux que la nature & les loix ont rendu maîtres de condamner ou d'approuver nos penchans. Mais supposez - vous , Monsieur , le pere d'une fille assez infortunée pour s'être laissée détourner de ses devoirs par un séducteur , dont la voix l'a forcée à fuir ses plus chers parens ; supposez que cette fille , devenue mere , a confié désormais sa destinée à celui qu'elle regardoit comme son époux ; que celui-ci enfin , après avoir vécu avec elle , sous ce titre , pendant dix-huit années , frappé tout-à-coup de nouveaux charmes , prêt à devenir parjure , à la veille d'accepter la main d'une autre , sente dans son cœur les plus cruels remords , ces remords inévitables qui

sont le dernier cri de la conscience, & qu'il obéisse à cette voix victorieuse... blâmeriez-vous un retour légitime que la probité seule ordonne?

DE CLUMAR, *dans un étonnement profond  
& douloureux.*

Vous seriez dans cette situation-là, vous!

DE FONDMAIRE.

Je vous le confesse... Epris, à l'âge de vingt ans, d'une fille charmante, elle conçut pour moi un amour qu'elle regarda comme légitime dans l'attente d'un hymen qu'elle espéroit de conclure, au retour de son père... il étoit alors au-delà des mers.

DE CLUMAR.

Au-delà des mers!... & son nom?

DE FONDMAIRE.

Dispensez-moi de vous le dire. Il n'est jamais sorti de ma bouche. Je ne le prononcerai qu'après que cette main sera engagée à la fille en face des autres... (*Ici Monsieur de Clumar fait une vive démonstration : tous ses traits sont animés.*) Mais qu'avez-vous? Vous m'écoutez d'un air agité!.. Vous pâlissez!.. Tout votre corps frémit!.. surpris de vous voir en cet état...

DE CLUMAR, *vivement.*

L'avez-vous vu ce père malheureux?

DE FONDMAIRE.

Jamais.

DE CLUMAR, *avec un cri.*

Je ne le devine que trop ce nom que vous me taisez... c'est à Bordeaux que vous avez séduit cette infortunée, & le pere que vous avez lâchement trahi se nommoit d'Archeres...

DE FONDMAIRE.

O ciel! qui pourroit vous avoir instruit?

DE CLUMAR, *avec une forte exclamation.*

Qui m'a instruit, barbare!... toi, ton crime... toi, qui te nommois Saint-Leu... va, le voile est déchiré... (*Il tombe dans un fauteuil.*)

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? Vous son pere! vous d'Archeres sous le nom de Clumar?...

DE CLUMAR.

Il y a longtems que je ne le porte plus ce nom déshonoré... je suis ce pere malheureux... tu l'as trouvé, en voulant le fuir... il vit dans cette retraite, le cœur percé du coup que tu lui as porté... achève ton ouvrage... il est digne d'un séducteur, d'une fille qui l'a abandonné... Le voilà donc celui que j'appellois mon ami, lui qui a empoisonné ma vie, lui qui m'a ravi tout ce qui m'étoit cher, lui qui m'a laissé seul dans une solitude horrible?... qu'as-tu fait de ma fille, cruel?... rends-moi ma fille...

DE FONDMAIRE.

Vous la reverrez... le saisissément où je suis...

DE CLUMAR.

Qu'as-tu fait de ma fille: où est-elle? où est-elle?



DE FONDMAIRE.

Elle est ici...

DE CLUMAR, *tout hors de lui.*

Elle est ici!..

DE FONDMAIRE, *aux genoux de Clumar.*

Mon pere! permettez-moi ce nom... elle va  
tomber à vos pieds, elle ne vit que dans cet espoir.  
& j'en atteste ses larmes & ses remords...

DE CLUMAR.

Je me trouble... gardez qu'elle ne vienne... je  
suis trop foible... je succomberois... mérite-t-elle  
sa grâce?..

DE FONDMAIRE.

Oui, elle la mérite... c'est moi qui suis le cou-  
pable & qui dois tout réparer... vous n'êtes pas  
sorti un seul instant de sa pensée...

DE CLUMAR.

Ah malheureux! savez-vous ce qui vous atten-  
doit dans cette maison fatale?.. Savez-vous quelle  
est cette jeune innocente?... Dans quel crime!...  
Ah! je frémis & d'horreur & d'effroi.

DE FONDMAIRE.

Ne nous rejetez pas de votre sein... qu'il s'ou-  
vre à notre repentir.

DE CLUMAR.

O maître de nos destinées! c'est donc toi qui me  
la ramenes... courez me chercher ma fille... qu'elle  
vienne... je lui rendrai... je ne puis achever...

(*Tombant dans un fauteuil*) mes forces m'abandonnent... qu'on appelle Christine.

DE FONDMAIRE.

Ah! reprenez vos sens.

DE CLUMAR.

Qu'on appelle Christine. (*Monsieur de Clumar est près de se trouver mal.*)

DE FONDMAIRE, *appellant,*

Natalie! Agathe! Christine!... venez tous, venez à mon secours... venez vous joindre à moi...

#### SCENE IV & dernière.

*Les Acteurs précédens, NATALIE, AGATHE, CHRISTINE.*

AGATHE, *entrant la première.*

**Q**UELS cris ont passé jusqu'à nous! (*Appercevant son pere dans un fauteuil.*) qu'avez-vous, mon pere? (*A Natalie.*) Ah! Madame, qu'a donc mon pere?

DE CLUMAR.

Arrêtez... je crains de mourir... est-ce-là... Christine! regarde... (*Se levant les bras étendus.*) Louise, Louise, trop chere & trop coupable fille! Ces bras s'ouvriront encore pour te recevoir...

NATALIE.

Quel nom!... Ah Dieu! ce sont-là les traits...  
c'est mon père!... Que je meure à ses pieds...

DE CLUMAR.

Est-ce bien toi que je revois?... es-tu ma fille...  
ma fille a-t-elle pu m'abandonner? (*Ils restent em-*  
*brassés.*)

AGATHE.

Dans quelle surprise!... elle seroit ma sœur!

NATALIE, *aux genoux de M. de Clumar.*

Ayez pitié de moi... ne me rejetez point... gra-  
ce! grace! que je puisse vous-appeller mon père...  
hélas! vos traits altérés par le chagrin redoublent  
mes remords en me montrant mon crime.

DE FONDMAIRE.

Pardonnez-nous, pardonnez-nous... songez que  
je vous rends une fille.

DE CLUMAR, *dans un mouvement pas-*  
*sionné & rapide.*

Et moi... je te rends la tienne...

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous?

DE CLUMAR.

Voilà ta fille...

AGATHE, *à part.*

A peine je respire... (*Elle se cache dans le sein de*  
*Christine.*)

## DE CLUMAR.

Oui, celle-là-même que tu croyois descendue au tombeau... lis cet écrit que je portois toujours sur moi: (*Il lui donne un papier.*) je l'ai enlevée à cette femme, pour l'élever moi même, pour l'arracher à l'opprobre, pour retrouver en elle celle que j'avois perdue... qu'elle parle, qu'elle confirme la vérité...

CHRISTINE, à Agathe.

Il est vrai... elle me fut enlevée, & j'ai supposé qu'elle n'étoit plus.

NATALIE, en regardant fixement Christine.

C'est elle, c'est elle-même à qui j'en ai confiée... O vous! que j'appellois il y a un instant ma fille, ce n'est donc plus une illusion!

AGATHE.

Mon cœur ne m'a point trompé.

DE FONDMAIRE, à part.

Par quelle voie merveilleuse, grand Dieu! m'as-tu conduit à ce moment!

DE CLUMAR, à Agathe.

Tu feras toujours mon enfant... embrassez-moi tous; je ne suis pas né pour haïr, mais pour aimer & pardonner...

AGATHE, à sa mère.

Ce jour est marqué par le ciel... Jour heureux! Je suis dans vos bras!...

NATALIE.

Quel moment!

A G A T H E.

Je vous aimois déjà sans vous connoître.

DE CLUMAR, à Fondmaire.

Regarde . . . jouis de ce délicieux spectacle, & fens toute ma joie.

DE FONDMAIRE, à M. de Clumar.

C'est donc là comme vous me punissez! . . Natalie! Et vous que je n'ose nommer, à quel danger affreux j'étois exposé!.. Ah, combien peut devenir coupable celui qui s'écarte un seul instant & des mœurs & des loix!.. Chere Agathe, vous qui me devenez encore plus chere, je n'ose lever les yeux sur vous. Ai-je mérité le nom de pere?

A G A T H E.

Les sentimens que j'ai eus pour vous, n'ont rien qui me ~~fasse rougir~~. C'est une tendresse filiale que je conserverai toujours...

DE FONDMAIRE.

Mon bonheur est pur & sans mélange... Natalie! (*En montrant Agathe.*) tu fais où je dois recouvrer ce trésor...

DE CLUMAR.

Nous voilà rassemblés pour la vie, & je mourrai content entre vos bras.

DE FONDMAIRE.

Comme nous veillerons tous à votre bonheur!

DE CLUMAR.

L'Etre Suprême manifeste trop ses bontés sur nous pour qu'elles soient mêlées d'aucune amertume. J'ai

tout oublié... mon ravissement est au-dessus de mes forces... aidez-moi à me relever, mes enfans... soutenez-moi... cette émotion subite m'a un peu affaibli... conduisez-moi...

*(Il parait chanceler.)*

NATALIE, avec effroi.

Mon pere!..

DE CLUMAR, souriant.

Ce n'est rien, ma fille, rien qui doive alarmer personne. Je serai mieux dans un instant... qu'on avertisse Verberie... je vais chérir la vie, puisque j'ai retrouvé tout ce que mon cœur aimait.

*(Ils le soulèvent & le soutiennent, les mains entrelacées, avec la plus grande tendresse. Ils doivent, en se retirant, former une scène muette & attendrissante.)*

*Fin du quatrième & dernier Acte,  
ainsi que du premier Volume.*

